Chapitre 1 : Le goût des regrets.

La ville traînait ses fantômes et je la traversais, à moitié convaincu d'en être un aussi. A Paris, Les siècles s'étaient empilés, on les sentait superposés comme du papier peint trop vieux, collés là, oubliés. Mars 1975, quelque part dans une pluie fine, dans le Quartier Latin. Ce n'était pas un vrai déluge, du genre à laver les péchés ou à nettoyer les rues, mais une bruine persistante, une poussière d'eau en suspension qui s'infiltrait jusque dans les os, transformant l'air en une sorte de soupe grise tiède. Sur les pavés mouillés, tout brillait d'un éclat huileux, reflétant les néons vacillants des pharmacies et les phares jaunes des taxis qui glissaient sans bruit. Parfois, je me disais que les pavés se rappelaient de tous ceux qui les avaient foulés, mieux que moi, en tout cas. Ils absorbaient les chocs, les pas pressés, les talons haut, les semelles cloutés, témoins silencieux d'une histoire qui m'échappait.

Boulevard Saint-Michel, ça bourdonnait fort. Des voix, des pas, une rumeur incessante qui semblait vibrer jusque dans la poitrine. C'était le pouls de Paris, irrégulier, parfois frénétique, mais vital. Franchement, j'aimais bien ça. Ce bruit me servait à couvrir le silence qui prenait la place en moi. Les cafés débordaient, leurs vitres embuées, des mains qui s'agitaient autour des tasses, des bouches qui racontaient tout et n'importe quoi. Dans l'air, il y avait ce mélange un peu collant de café brûlé, de tabac, et cette odeur métallique de la pluie sur le bitume chaud. Les librairies croulaient sous les livres, leurs étalages protégés par des bâches plastiques qui claquaient au vent. On voyait des titres prometteurs, des couvertures délavées, des promesses d'évasion que personne ne voulait acheter ce soir-là. La Seine descendait lentement, elle se fichait bien de nos histoires misérables. Elle coulait vers l'ouest, indifférente, embarquant les reflets des ponts et les déchets de la ville et savait où elle allait, à la différence de moi.

Sur les quais de la Tournelle, les bouquinistes ouvraient leurs boîtes vertes. Je ralentissais toujours ici. Le temps pesait d'un coup, tout devenait plus dense. Chaque livre était une vie suspendue, une pensée figée dans le papier, attendant qu'une main vienne la libérer. À Saint-Germain-des-Prés, un peu plus loin, les serveurs servaient des chocolats chauds dans des tasses ébréchées, sans regarder les clients qui grelottaient près des radiateurs. L'ambiance y était différente. Ici, sur les quais, c'était brut.

Ce quartier, je le connaissais par cœur. Je pouvais le dessiner les yeux fermés. Au nord, les quais de la Tournelle, bordés de pierres taillées. À l'est, le Jardin des Plantes, avec ses arbres tordus et ses serres. À l'ouest, Saint-Michel, le pont, le Luxembourg, ce jardin royal où les gamins faisaient voguer de petits bateaux sur le grand bassin. Au sud, la rue Mouffetard qui montait jusqu'à la place de la Contrescarpe. Plus haut, la Montagne Sainte-Geneviève, surmontée par le Panthéon. Plus bas, les restes de la Bièvre, cette rivière fantôme enterrée, et les Arènes de Lutèce, traces d'un autre âge, d'une autre civilisation qui croyait durer pour toujours. Tout ça, c'était une part de moi. J'étais devenu un morceau du décor, aussi invisible et essentiel que les réverbères ou les bancs publics.

J'avais trente-deux ans. Un âge entre deux, pas assez jeune pour croire à l'innocence, pas assez vieux pour accepter la résignation. Mon nom, c'était Erwin, enfin, c'est le nom qu'on m'avait collé, quand on m'avait abandonné à la naissance. Puis dix ans à vivre rue des Lyonnais, sous les toits, dans un petit deux-pièces coincé entre deux cheminées. L'appart sentait la cire, la poussière, la solitude. L'hiver, la pluie frappait les tuiles. Tous les matins, les cris des gamins de la cour de l'école maternelle en contrebas traversaient les vieux murs, filtrés par la pierre mais toujours aigus. Brutal, ce rappel de ce qui me manquait.. J'étais solide, un mètre soixante-quinze, épaules larges, un corps fait pour la résistance et pas pour la grâce. Le karaté m'avait endurci, je m'y étais mis à huit ans, d'abord pour me défendre contre les autres enfants de l'assistance, puis comme discipline, comme religion du corps.

Au club de la Montagne Sainte-Geneviève, dans un dojo exigu qui sentait la sueur et le tatami, j'apprenais à encaisser, à tenir le souffle dans les moments serrés, à transformer la douleur en énergie. Maître Lee, un petit bonhomme sec aux yeux impénétrables, disait que j'enseignerais un jour. Il voyait en moi une patience que je ne reconnaissais pas moi-même. Je n'avais jamais vraiment cru à sa prédiction, mais mes mains et mes pieds

n'oubliaient pas. Ils gardaient en mémoire chaque kata, mouvement, chaque esquive, chaque combat. C'était ma mémoire corporelle, plus fiable que mon esprit, souvent embrouillé.

J'étais instit. Dix ans à l'école de l'Arbalète, à répéter les mêmes gestes, à corriger les postures, à encourager les enfants d'une voix devenue la mienne sans que je m'en rende compte. Une voix calme, posée, qui contrastait avec ce que j'avais dedans. Onze ans aussi à dompter le coin : la boulangère, Madame Gauthier, me passait une madeleine chaude, pleine de beurre, quand elle voyait que je n'avais pas pris de petit-déjeuner. Le fleuriste, vieux monsieur avec ses mains pleines de terre, fermait pile à dix-neuf heures, repliant sa toile comme un militaire. La pharmacie, pile en face, sentait les plantes séchées, les vieux remèdes, le camphre. Je m'étais accroché à cette routine. Elle me calmait, mettait un peu d'ordre dans mon chaos intérieur.

Onze ans plus tôt, j'avais rencontré Françoise. C'était en mai, il faisait déjà chaud, les tilleuls sentaient fort. Je commençais à enseigner, plein d'idéal naïf, et elle finissait ses études de socio. Elle riait fort, clair, comme pour défier l'univers. De longs cheveux bruns lui tombaient dans le dos, un sourire qu'on ne pouvait éviter, des yeux pétillants d'intelligence et de malice. Une soirée étudiante, blindée de bruit, musique à fond, tout le monde hurlait, saturation de fumée et d'excitation.

Fille de famille, blindée d'argent, moi, enfant de la Ddass, mais déjà autonome avec mon logement de fonction. Je lui apportais une certaine liberté, une vision des choses différente, plus terre à terre. Je lui faisais découvrir un univers que ses parents lui avaient complètement occulté.

On avait dansé maladroitement, puis parlé, longtemps, assis sur les marches de la Sorbonne, alors que la nuit tombait. On s'était aimés. On avait emménagé ensemble l'année suivante, dans l'appart que ses parents nous avaient donné, un trois-pièces haussmannien lumineux, moulures au plafond et parquet qui craquait sous les pas. A cette époque, elle était belle, gentille, affectueuse et douce, nous étions heureux. Mais peu à peu, nos relations s'étaient endormies. La fougue du début s'était évanouie. Il ne restait plus que les différences. Ce qui l'avait attiré en moi était devenu au fil des années rédhibitoire.

Aujourd'hui, elle portait les cheveux courts, une coupe au carré qui durcissait son visage. Ses hanches s'étaient élargies, sa rondeur enfantine avait laissé place à une certaine angularité. Elle bossait au Continent, au rayon surgelé, place Monge. On vivait côte à côte, comme deux colocataires polis qui se croisent dans le couloir.

Je sentais bien la fissure grandir, lentement, entre nous. Pas de cris, pas de scènes. Juste l'usure, le silence qui prend de la place, les gestes qui ne se rencontrent plus. On se parlait moins, on se frôlait à peine, comme si nos corps développaient une répulsion. Je savais pourquoi. Les enfants. J'en voulais. Ce n'était pas un caprice, c'était un manque physique, un vrai trou dans la poitrine. J'avais grandi à la DASS, trimballé de foyers en familles d'accueil, jamais posé nulle part.

Des lits différents, des draps avec d'autres odeurs, des règles qui changeaient, rien de solide, rien de permanent. J'avais appris à ne pas m'attacher, à garder mes affaires prêtes à partir. Je demandais ce que je n'avais jamais eu : une vraie famille, des enfants à moi, des visages qui diraient « papa » sans hésiter, sans peur d'être corrigés ou renvoyés. Je voulais transmettre, pas la violence ni l'abandon, mais la stabilité, la douceur, la sécurité. Je voulais être le père que je n'avais pas eu.

Françoise, elle, n'a jamais voulu. Fille unique du XVIIe, grand appart lumineux, personnel de maison, rien ne lui manquait. Toujours choyée, protégée, aimée certes conditionnellement, mais aimée. Pour elle, un enfant, c'était une contrainte, une perte de liberté, une responsabilité. Elle voyait le monde comme un terrain de jeu, pas un lieu à préparer pour la génération suivante. Alors, on se disputait sur des détails : la vaisselle dans l'évier, la télé trop tard, mes chaussettes sur le tapis. Tout devenait occasion de se chamailler, parce que c'est plus facile

Depuis quelques mois, elle rentrait tard. Des heures sup', disait-elle. Mais elle ne sentait jamais le froid du rayon surgelé, cette odeur particulière de carton humide et de glace. Juste quelque chose de différent. Je ne disais rien. Je faisais semblant de lire, de corriger des copies, de regarder la télé. Mais je comptais les minutes, les secondes. Je notais mentalement les détails : un sourire qui n'était pas pour moi, un ticket de cinéma froissé, un

appel coupé juste quand j'entrais. La jalousie, c'est un poison lent, qui ronge d'abord l'estime de soi avant d'abîmer le lien. Je me sentais ridicule, pathétique, à surveiller une femme qui n'était plus la mienne.

Un soir, il pleuvait encore. Une pluie battante qui fouettait les vitres. J'avais préparé des pâtes au pesto, son plat préféré. Elle était rentrée vers vingt-et-une heures, cheveux mouillés, le visage fermé. Elle n'avait pas regardé l'assiette. Elle a posé son sac, a sorti un paquet de clopes, en a allumé une, malgré notre interdiction tacite au début. La fumée montait vers le plafond, se mélangeait à l'odeur de basilic.

« T'as pas faim ? » ai-je demandé, la voix tremblante. Elle a soufflé la fumée vers la fenêtre. « Non. J'ai mangé avec des collègues. » Un mensonge. Je le savais. Ça n'arrivait jamais, au boulot, c'était bonjour bonsoir, pas plus. J'ai senti une colère ancienne remonter, une colère de dix ans, accumulée. Mais je l'ai retenue. J'ai inspiré profondément, comme Maître Lee, mon sensei, me l'avait appris.

Je me suis levé, j'ai fait le tour de la table, j'ai voulu la prendre dans mes bras. Rien d'extraordinaire. Juste un geste de tendresse, de réconciliation, ou de désespoir. Sentir qu'elle était là, casser la glace, retrouver la chaleur de celle que j'avais aimée. Elle s'est raidie d'un coup. Son corps s'est durci, inaccessible, comme du marbre. J'ai compris le refus avant qu'elle parle. C'était un rejet physique, total. Puis elle a lâché, sec, les yeux fixés sur la cigarette : « Qu'est-ce que tu veux ? T'es avec des gamins toute la journée, ça te suffit pas ? Laisse-moi respirer, Erwin. Tu m'étouffes. »

Les mots sont restés, impossibles à avaler, impossibles à recracher. Tu m'étouffes. Comme si mon amour était une chaîne. Comme si demander de l'affection était une agression. Je n'ai rien répondu. Je me suis tourné, j'ai marché vers la salle de bain, jambes lourdes. Je me suis réfugié sous la douche, j'ai ouvert l'eau glacée. Le choc thermique a coupé le souffle, a fait taire tout ce qui brûlait. L'eau coulait sur mon visage, se mélangeant aux larmes que je refusais de laisser couler. Je suis resté longtemps, à trembler, à sentir le froid entrer, à essayer de geler la douleur.

Après, je suis allé me coucher, dos à elle. Le lit était large, mais l'espace entre nous semblait impossible à traverser, un océan de silence et de ressentiment. Le plafond, blanc immaculé, était éclairé par la lumière de la rue filtrant à travers les volets. Le bruit sourd de la ville, les klaxons, le métro, la pluie qui cognait encore contre les vitres. Et ce poids : être seul, vraiment seul, même à deux. La solitude à deux, c'est la pire.

Je suis resté réveillé, à écouter sa respiration. Elle dormait, ou faisait semblant. Sa respiration était régulière, paisible. Elle avait trouvé la paix dans l'indifférence. Moi, je cherchais la mienne dans la mémoire. Je repensais à mon enfance, aux nuits dans les dortoirs, à entendre les autres pleurer dans leur sommeil. Je sentais que notre amour était en danger.

Chapitre 2 : La crise

J'étais sorti du sommeil à 7h47, juste quand les cris des enfants de la maternelle rue des Lyonnais perçaient la fenêtre et m'arrachaient aux rêves. Je m'étais levé doucement, tiré les rideaux, observé ce ciel gris.

Depuis le troisième, je voyais la cour en bas. Les gamins s'agitaient autour d'un ballon rouge. Les maîtresses interpellaient des « on ne pousse pas ! » entre deux gorgées de café. Malgré moi, j'avais souri. J'aimais les enfants, c'était comme ça.

Derrière moi, Françoise s'était recroquevillée sous la couverture. Sa voix râpée avait râlé : « Ferme les rideaux, bon sang. » Elle restait là, immobile et n'ayant rien à me dire, toujours un peu amère. Je l'avais regardée, encore froid de la dispute d'hier soir. Ce mot, « jamais », résonnait dans ma tête, lourd comme une malédiction. J'avais remis sur le tapis l'interrogation et le souhait qu'on fasse un enfant. Chose difficile, on ne faisait plus l'amour depuis des mois.

Tout de suite, elle m'avait lancé : « Je t'ai dit non, Erwin, jamais. » je l'avais suppliée : « Mais dans deux ans, on en reparle ? » Elle m'avait regardé d'un air dégoûté : « Dégage, tu m'énerves ! »

À chaque mot, ça m'avait fait mal. J'aurais voulu bâtir quelque chose avec elle, fonder une famille, mais tout ce que je recevais, c'était du mépris. La douche n'avait rien effacé. L'eau tiède glissait sur mes épaules, mais la lourdeur tenait bon. J'aurais voulu rester là, m'anesthésier, mais il fallait avancer, faire semblant que tout allait bien. J'avais mis un jean, un pull gris, puis déposé un petit baiser sur le front de Françoise. Elle avait fait mine de dormir, murée dans son silence. Ce rejet me brûlait. J'étais parti, la clé claquait dans la serrure, et j'emportais ce poids.

Dans la rue, l'odeur du pain chaud flottait. J'avais longé la maternelle. Une petite m'avait salué derrière la grille, je lui avais répondu par réflexe, un sourire. Puis j'avais poussé la porte de l'école de l'Arbalète.

Ma petite collègue Camille Ploudech m'attendait, café en main, cheveux longs attachés vite, ce sourire doux. Petite, blonde, pulpeuse, jolie, elle semblait avoir un faible pour moi, je le savais. Elle m'accordait de vraies bises, frôlait mon bras. Entre nous, c'était devenu un jeu : regards, sourires, gestes, silences. Mais je résistais. Même si, parfois, quand elle me regardait avec ses yeux bleu clair, je sentais un truc bouger en moi.

J'avais inspiré fort, tenté de penser à autre chose. Deux bises bruyantes, mais je gardais mes distances. « T'as corrigé tard ? » avait-elle lancé, taquine. « Oui, et toi, ce parfum… ». Elle m'avait lancé son regard profond : « C'est moi que tu sens… » J'avais rougi. « On y va ? Les gamins arrivent. » Elle avait ri, m'avait touché l'épaule. On était entrés, déjà dans notre bulle, en train de discuter des élèves, des cours.

La journée avait filé. Des mains partout, des groupes, les idées qui fusent, moi qui encourage les élèves. J'écrivais au tableau, ils copiaient, puis lectures à haute voix. Ça s'enchaînait : français, maths, sciences, sport dehors, puis récré, puis la sortie. En fin d'après-midi, je m'étais éclipsé, évitant Camille comme je le pouvais, tentation trop forte. J'étais rentré. Françoise était là, devant la télé, main dans un sachet de chips, regard absent.

« Salut », elle m'avait balancé sans attendre et sans me regarder. J'avais pris mon vieux sac, balancé mes cahiers dedans, puis j'étais reparti. À la sortie, j'avais filé vers les Arènes de Lutèce. Je m'étais installé sur les gradins, le soleil déclinant, et je corrigeais en compagnie des rires d'enfants en bas. Tout pour repousser l'heure de rentrer. Vers 18h, j'étais revenu. Un mot traînait sur la table : « Je mange chez ma sœur, ne m'attends pas. Fais sans moi. »

Je m'étais servi à boire, préparé le programme du lendemain dans mon cahier du jour, cochant la routine comme une liste de courses. À 19h30, une part de pizza, bière tiède, un peu de fromage et du pain. J'avais mis une série à la télé. Vers dix heures, le téléphone avait sonné : Françoise dormait chez Sophie, partirait direct bosser le matin.

Le lit me semblait immense, gelé. Depuis onze ans, je dormais contre Françoise, ou du moins dans le même lit. Ce vide à côté de moi pesait, un trou noir. Je me tournais vers son oreiller, il sentait encore son shampoing. La nuit, mes pensées tournaient en boucle : Françoise, notre tendresse abîmée, sûrement éteinte. J'avais l'impression de marcher sur un fil au-dessus du vide. Je m'étais promis qu'il faudrait parler, pour de vrai. Mais je n'avais pas eu le courage. Je m'étais endormi doucement, épuisé par mes propres démons.

Ce mardi de Mars 1975, Paris traînait sous un ciel blafard. Françoise absente, toujours pas rentrée. « Fais sans moi. » Toujours sans moi. Je n'avais plus aucune importance pour elle, invisible, inutile.

À l'école, Camille m'attendait près du préau, gobelet fumant en main, cheveux attachés, sourire calme. Elle s'était penchée, deux bises, un peu plus longues, sa main effleurant mon bras. J'en avais eu des frissons. « On dirait que t'as dansé avec des fantômes cette nuit. Ça va ? » Elle me scrutait, attentive, inquiète. J'avais tenté un sourire maladroit. « Juste une mauvaise nuit. Rien de grave. Les gamins vont nous remettre d'aplomb. » Elle n'insistait pas, mais son regard disait : je suis là. Mentir me coûtait, mais je n'avais pas le cœur d'avouer, pas là. J'étais parti vers ma classe, abandonnant son regard inquiet.

La journée s'était passée, presque comme la veille. Je faisais mon boulot comme si tout roulait, mais parfois, je me sentais spectateur de ma propre vie. Une part de moi ruminait, amère. À la sortie, sans passer chez moi, j'avais pris mon sac et filé vers le jardin du Luxembourg. Vers six heures et demie, le soleil caressait les bassins, effleurait les nénuphars. J'avais tout rangé, repris la route. Rue Jussieu, immeubles Art déco, balcons de lierre. Petit détour place Monge, marché aux puces, vinyles rayés, objets improbables.

Rue des Lyonnais, l'appartement m'attendait, sombre, froid, presque hostile. J'avais ouvert la porte. Françoise était sortie de la cuisine, les yeux brûlants, joues rouges de colère. Elle venait de rentrer, balançait son manteau, cheveux en bataille. « Putain, t'étais où ? Fallait faire les courses, y a plus rien dans le frigo, t'es vraiment un boulet, j'en peux plus de toi. » J'essayais de protester, me justifier, cela ne servait à rien. Je sentais son mépris. Et là, prenant sa respiration, elle me regarda droit dans les yeux, je sentis la haine qui avait remplacé l'amour qu'elle avait eu un jour pour moi. « Sérieux, dégage, je veux plus te voir, va faire tes bébés ailleurs. De toute façon, je ne t'aime plus, c'est fini. J'ai rencontré quelqu'un, quelqu'un qui ne me voit pas comme un utérus ! »

J'avais senti le sol se dérober. Ses paroles m'avaient transpercé, comme des projectiles. « J'ai rencontré quelqu'un. » Depuis quand ? Pendant que moi, je m'embourbais dans les doutes et la culpabilité, elle, l'histoire était terminée. J'avais compté pour rien, juste un mirage, un vieux rêve de foyer, de sécurité. Elle ne voulait plus de moi.

Je m'étais retourné, quitté l'appartement, peut-être claqué la porte, j'en savais rien. L'air dehors me paraissait irrespirable. J'avais dévalé l'escalier, jambes tremblantes, retrouvé la rue, la fraicheur du soir mordant la peau. Je m'étais adossé à un mur. Autour de moi, des touristes riaient, s'exclamaient. Personne ne voyait le gouffre qui m'engloutissait. J'aurais voulu crier, hurler que ma vie venait d'exploser, mais rien n'était sorti. Je restais là, figé, encaissé le choc.

Bien plus tard, quand la souffrance devint trop vive, j'avais fini par marcher. J'avais longé les quais, perdu dans la foule, invisible. J'errais comme une ombre. Les péniches glissaient sur la Seine, étrangères. Le froid mordait, la tristesse écrasait. Plus aucun repère. Je ne savais plus où aller, ni même qui j'étais.

Vers vingt-deux heures, je trouvais une cabine téléphonique. J'étais à bout, vidé. En fouillant mes poches, les mains tremblaient. J'aurais pu appeler n'importe qui, collègues ou vieux amis, mais c'est Camille qui s'imposa. Camille, la seule lumière dans cette nuit. La collègue au sourire éclatant, aux yeux trop clairs, avec ses bises qui traînaient.

Je composais son numéro, doigts glacés. La sonnerie semblait durer une éternité avant que sa voix, chaude, étonnée, résonne : « Erwin ? C'est toi, ça va, qu'est-ce qu'il t'arrive ? » J'avais craqué, sanglots : « Françoise m'a largué, je sais plus quoi faire… » La honte m'envahissait, pitoyable, brisé. Pleurer dans une cabine à Paris, c'est lamentable. Mais Camille inspira fort, voix douce, assurée : « Viens tout de suite. 18 rue des Écoles, au-dessus de la librairie BD, volets bleus. J'ai du thé, je t'attends. On va réparer ça, doucement. Tu n'es pas seul. »

J'avais raccroché. Mon cœur en miettes, mais une chaleur timide revenait. Un fil d'espoir, fragile, mais suffisant pour ne pas sombrer. Cette femme m'ouvrait sa porte sans question, sans jugement. J'avais traversé le pont Saint-Michel, la nuit glaciale, les lumières de la rive gauche comme des balises. Chaque pas pesait une tonne. Camille m'attendait devant la porte, silhouette en pyjama trop grand, cheveux en bataille, visage tendre. Elle avait

tendu les mains vers moi. Je m'étais effondré dans ses bras, muet. Elle m'avait bercé, caressé, murmurant « chut, Erwin » jusqu'à ce que les larmes cessent. « Parle si tu veux, ou pas. Je suis là. Laisse-toi aller. »

Ce soir-là, le silence n'était plus lourd. Il devenait abri, un coin feutré qui sentait la vanille et l'espérance, même fragile. La douleur restait, bien sûr, à me ronger. Je m'étais accroché à Camille comme à une bouée. Je savais : la tendresse apaise, mais elle n'efface pas l'absence.

On avait dîné sans un mot, ensemble à sa petite table en bois finement travaillée. Le repas, rapporté de la Huchette : plats chinois à peine tièdes, cartons ouverts. Camille avait tout commandé alors que je marchais. Elle devinait ce dont j'aurais besoin. Son attention, sa douceur me touchaient.

Plus tard, on s'était retrouvés sur le canapé. Camille s'était assise à côté, me réconfortant alors que je craquais, vidé par ces souvenirs heureux de Françoise. Elle n'avait rien demandé, rien exigé. Juste là, paisible, elle m'offrait une présence. « Tu pourrais m'héberger, Camille ? Je ne peux pas rentrer, sinon j'irai à l'hôtel. Ne t'en fais pas, je prends le canapé. » Elle avait acquiescé, sourire en coin, et j'avais compris qu'elle m'aurait volontiers mis dans son lit, moi, ce grand maladroit au cœur en vrac. Mais elle respectait tout, ma douleur, mon besoin d'être seul.

« On ira à l'école ensemble demain, tu verras, les autres vont jaser, ce sera drôle ! » Elle avait éclaté de ce rire léger capable de percer la nuit, c'était bien elle, Camille. Je m'étais endormi sur son canapé, enveloppé par cette rare sensation de sécurité, veillé par une femme généreuse.

Chapitre 3 : Le goût du fer

Ce mercredi, Paris respirait sous un ciel bizarre, pas vraiment gris, pas tout à fait bleu, comme s'il balançait entre tristesse et bonheur. On devinait à peine le printemps, juste une note de lilas, l'asphalte tiède, les terrasses déjà pleines de rumeurs. La ville avançait, coincée entre deux époques, un peu comme moi, paumé sur ses trottoirs.

Je m'étais réveillé dans le petit studio de Camille, recroquevillé sur un canapé trop étroit qui sentait le linge propre et la camomille séchée. Après les volets bleus, la lumière dessinait des ombres sur le parquet. Camille dormait encore, roulée sous sa couverture tricotée, ses cheveux blonds éparpillés.

Puis elle s'était retournée, avait ouvert les yeux. Deux éclats bleus. « Bonjour, mon grand dadais. » Son sourire creusait sa fossette. « Tu as pu dormir ? J'ai rêvé de toi… On se promenait au Jardin des Plantes, tu

corrigeais des copies avec des fleurs à la place des stylos. N'importe quoi ! » Son rire léger avait fait fuir ma tristesse, juste un instant. Elle avait bondi hors du lit, pieds nus sur le parquet froid, était partie vers la kitchenette. La cafetière s'activait déjà, et l'odeur du café remplissait tout.

Je m'étais redressé lentement, toujours un peu paumé. La main dans les cheveux, j'avais hésité à la regarder. « Camille… Merci pour tout. Hier soir, c'était… Franchement, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi. » Ma voix tremblait. Cette faille que je détestais, je lui montrais à elle, seulement à elle.

Camille avait ri, tête secouée, sourire large. Elle avait versé le café dans deux vieilles tasses ébréchées, l'une avec un soleil maladroit, cadeau d'enfant, l'autre toute blanche. Sans un mot, elle m'avait tendu ma tasse. Ce geste-là suffisait. Nos doigts s'étaient effleurés. Un frisson m'avait parcouru, gratitude, mais aussi crainte devant cette intimité qui me surprenait encore. Dehors, Paris continuait son agitation incertaine. Mais ici, dans ce studio, le temps suspendait sa course.

On avait partagé le petit-déjeuner devant la fenêtre sur la librairie de BD. En bas, des rayons croulaient sous les comics fatigués. Des étudiants squattaient des fauteuils râpés, bavardaient en buvant du café dans des mugs dépareillés. Camille mangeait de bon cœur, parlait de tout et de rien, les gosses sur la route de l'école, une expo au Panthéon, la pluie annoncée le week-end. Moi, je picorais à peine, bien plus troublé par la chaleur de sa jambe contre la mienne que par ses paroles. Parfois, elle me souriait, posait sa main sur la mienne. Je répondais d'une grimace timide.

On était sortis ensemble dans l'air vif de la rue des Écoles. Devant la Sorbonne, elle avait glissé sa main dans la mienne. Mon cœur s'était emballé. Nos doigts s'étaient entremêlés. « Je suis là, n'aie pas peur. » Je l'avais gardée près de moi, juste un instant, pas trop fort, heureux de ce contact qui calmait un peu ma détresse. Puis je m'étais arrêté. J'avais retiré ma main, maladroit, presque confus, puis je m'étais penché pour respirer son odeur de vanille. « Merci, mais… c'est trop tôt, Camille. J'ai le cœur en catastrophe… Merci pour hier soir. Pour tout. » Ma voix s'était brisée.

Elle avait hoché la tête, sourire un peu forcé, les yeux toujours doux. « OK, mon grand. T'inquiète pas. Je reste là, tu sais. » On avait repris la route, le silence entre nous. Un peu avant l'école, j'avais proposé d'aller chez moi récupérer quelques cahiers, mon emploi du temps. On avait bifurqué rue des Lyonnais. Mon cœur battait à toute vitesse, balancé entre l'appréhension et la fatigue.

Je rentrai dans l'immeuble, Camille resta en bas puis me suivit de loin. Les escaliers grinçaient, l'air sentait la cire et la poussière. Arrivé au troisième, devant la porte du deux-pièces, j'avais sorti ma clé. La serrure couinait, résistait. Avant même que j'aie fini de tourner la clé, la porte s'était ouverte. Et là, j'étais tombé sur ce spectacle : toutes mes affaires rangées, pliées, entassées dans des cartons scotchés. Alignées dans le couloir, figées comme des soldats. Livres, pulls gris, mon vieux sac rafistolé, tout portait mon nom griffonné à la va-vite.

Puis un type gigantesque, musclé à l'excès, tatoué, avait déboulé de la cuisine. Son regard de pierre m'avait traversé, un truc d'acier, froid comme la Seine un matin de janvier. Il bouchait le couloir, aussi large qu'une porte, une vraie gueule de boxeur, sourire cruel. « Hé, t'es le prof ? Prends tes affaires et dégage, connard. Elle m'a parlé de toi. Tire-toi avant que je te casse en deux. » Sa voix claqua, brutale. J'étais cloué sur place, l'air coupé, coincé entre les cartons qui me fixaient comme s'ils venaient de voir Paris broyer un rêve de plus.

Ses mots tapaient, net, au creux du ventre. J'ai senti la rage qui remontait, brûlante, tous les muscles en alerte. Presque sans voix, je lui ai demandé ce qu'il fichait là, où était Françoise. Il s'est approché, moqueur, sa grosse main levée, prêt à me pousser, et puis il a balancé son poing, cash, en pleine tête. Mon corps a réagi sans même demander l'avis de mon cerveau. J'ai esquivé, j'ai pivoté, juste assez pour sentir sa chevalière me fendre la joue. J'ai balancé un coup de pied au genou, sec, tout ce que j'avais. En face, je l'ai entendu craquer, j'ai vu sa grimace, mais il est revenu direct, le poing armé.

Je me suis décalé, j'ai profité qu'il boitait, et j'ai frappé au plexus. Encore un coup de pied, le foie, comme dans le sac de frappe. Il s'est plié, et là, j'ai continué, sans réfléchir, comme à l'entraînement, mais sans aucun contrôle, atémi sous le menton, deux tsukis rapides à la tempe et au nez. J'ai senti le cartilage du nez, cette

résistance bizarre qu'il n'y a jamais sur un sac, un truc vivant qui cède, et j'ai senti une part de moi, une part inconnue, enregistrer ça avec une froideur terrible. J'ai eu la chair de poule. Ce n'était pas la peur. C'était beaucoup plus effrayant que ça.

Le type s'est effondré, à genoux, contre le mur, les yeux fous. « Putain… Mais t'es qui, t'es un ninja ? » J'ai reculé, sonné par mes propres gestes. Mes mains tremblaient, impossible de les calmer. Au dojo, on frappait dans le vide, sur des sacs, jamais sur des hommes. Ou en combat, on contrôlait pour ne pas blesser. Là, j'avais frappé pour de vrai. Chaque impact restait dans mes poings, le genou qui cède, le ventre qui s'enfonce, le nez qui explose. Mon corps savait déjà ce qui s'était passé, avant même que ma tête ne comprenne vraiment. J'ai eu eu envie de vomir. Je me suis forcé à avaler ma salive. Mon cœur tapait à me faire exploser le torse, et le sang coulait sur ma joue. Françoise est sortie, en hurlant : « Assassin ! Attrapez-le ! »

Camille, qui était derrière moi, avait tout vu. J'ai senti ses mains, elle essayait de me parler, mais ses mots flottaient dans le vacarme. Les voisins sont sortis, réveillés par le cirque : la voisine du dessus, son châle sur le dos, le couple du quatrième, bouche bée. « Faut appeler la police ! » Camille, livide, m'a attrapé : « Erwin, ça y est, c'est fini, viens… » J'étais incapable de bouger, gelé, et Françoise, devant moi, m'insultait, crachait presque. Je retenais Camille, mécaniquement, parce qu'elle s'apprêtait à sauter à la gorge de Françoise. Il était temps de se barrer avant que ça tourne encore plus mal.

Bien sûr, trop tard. Les pompiers ont débarqué, ont chargé le géant inconscient mais vivant, m'ont filé un pansement sur la joue, presque admiratifs : « Sérieux, t'as mis KO King-Kong ? » J'ai rien répondu. J'ai juste regardé sa tête ballotter sur la civière en me disant qu'un coup de plus, une seconde de plus, et ce type ne se serait pas relevé. Les flics sont arrivés, ont calmé Françoise, et quand ils ont vu la différence de gabarit, ils semblaient bouche bée aussi : « Désolé, y'a blessé grave. On doit vous placer en garde à vue. Procédure… » L'un d'eux venait du club, il m'a regardé, désolé, mais m'a mis les menottes quand même, sans serrer trop fort.

Les bracelets. Ils m'ont emmené, Camille derrière, Françoise gémissait sur le palier. J'ai descendu les escaliers dans un brouillard, les pavés luisaient sous mes pieds. L'école de l'Arbalète disparaissait derrière, comme un vieux souvenir effacé. Au commissariat de Saint-Marcel, je me suis retrouvé assis sur un banc dur comme du béton.

La colère était retombée, il restait juste un trou, glacé. Le froid me rongeait. Je fixais mes mains abîmées, gonflées, sans croire qu'elles avaient pu frapper comme ça, celles-là qui, normalement, tenaient la craie ou guidaient les doigts des gamins sur le papier. Camille avait promis d'expliquer, mais là, j'étais seul, le goût de fer dans la bouche. Dehors, la ville vivait sa vie. J'attendais, piégé par mes propres gestes et par le silence.

La nuit a été interminable. Banc trop dur, néons trop blancs, sandwich rassis. J'ai essayé de fermer les yeux, mais impossible de dormir. Dès que je sombrais, le visage du boxeur s'écrasait sous mes mains, le craquement revenait, la sensation, là, dans mes poings, me réveillait en sursaut. Je me suis recroquevillé, la tête dans les mains, pendant que Paris continuait, totalement indifférente. Je me sentais coupable, pas d'avoir frappé, il avait attaqué le premier. Mais d'avoir aimé ça, juste une seconde. D'avoir cogné aussi fort, sans retenue, et d'avoir senti, quelque part, une chose s'éveiller qui aurait mieux fait de dormir. J'aurais pu le tuer. Et le pire, c'est que, sur le moment, je ne savais même pas si j'aurais voulu m'arrêter. Au matin, la serrure avait claqué. Une femme d'une quarantaine d'années, regard dur, fatigué, était entrée. Un jeune flic timide la suivait. Elle ordonna d'un ton sec : « Enlevez-lui ces menottes, il n'a pas l'air dangereux. »

Le jeune hésita : « Oui, capitaine, mais… il a envoyé un boxeur pro de 110 kg à l'hôpital : genou, nez cassés, hémorragie interne. » Je me redressai, voix basse : « Il va s'en sortir ? Je suis désolé… » Personne ne répondit. Silence pesant. La capitaine m'étudia, puis lâcha : « Erwin Larivière, bonjour. Suivez-moi. Je suis le Capitaine Belair. Qu'on le détache. »

Je la suivis, frottant mes poignets endoloris. Nous avons traversé un couloir gris, atterri dans un bureau clair, aux murs couleur lavande, plein de plantes. J'ai caressé une feuille au passage avant de m'asseoir, raide, face à un bureau en métal. Elle s'est installée devant moi, dans un fauteuil en cuir fatigué.

Elle a attaqué, voix neutre : « Vous êtes Erwin Larivière, instituteur dans le cinquième, vous vivez avec Françoise Legrand, responsable de magasin. Deux plaintes : abandon du domicile conjugal, n'importe quoi pas mariés, et tentative de meurtre sur Bernard Menez, boxeur poids lourd, amant de votre compagne si on en croit les voisins. Je suis cependant un peu curieuse: Vous avez juste une petite marque au visage, 70 kilos environ, et pourtant vous avez envoyé à l'hôpital un géant, boxeur, champion de Paris en 67. »

« D'après les témoins, et votre collègue Camille, il vous insulte, lève le poing, fonce sur vous et se retrouve à terre en quelques secondes. Genou et nez fracturés, le foie abîmé. Il s'en remettra, mais il paraît qu'il pâlit quand il entend votre nom. Alors, vous êtes Bruce Lee réincarné ? »

J'ai haussé les épaules : « Non, j'ai eu de la chance. Beaucoup de chance. Je fais du karaté au club Montagne Sainte-Geneviève. Honnêtement, il n'était pas stable, peut-être éméché, son premier coup m'a juste frôlé… J'ai réagi par réflexe. Elle acquiesça : « Oui, un agent pratique au même club. Il vous a reconnu. Il paraît que vous êtes l'un des meilleurs, deuxième Dan, que le dirigeant vous voit déjà instructeur. Racontez-moi ce qui s'est passé.

J'ai soufflé, vidé : « Hier soir, mon ex m'a annoncé qu'elle voyait quelqu'un d'autre. J'ai erré dehors, perdu, puis j'ai fini chez Camille, une collègue. Elle m'a offert son canapé. Ce matin, je venais juste récupérer mes affaires de classe, tout était en pile, et là, ce type m'a sauté dessus. Ensuite, c'est le trou noir. J'étais sonné. »

La capitaine a souri, presque gentille : « Moins que Menez, apparemment. Les plaintes ne vont pas plus loin, c'est un peu risible, vous pouvez partir. Une voisine et votre collègue, Mlle Dubois, a témoigné. Vous n'avez fait que vous défendre, par contre attention, l'usage d'un sport de combat à haut niveau, comme vous, est assimilé à une arme. Là, contre un boxeur de cette carrure, ça passe, pour cette fois. Tenez, ma carte. Appelez si ça tourne mal. Vous voulez porter plainte ? »

J'ai secoué la tête : « Non merci, madame. Merci pour votre gentillesse. Et… » Elle a rectifié, un peu souriante : « Capitaine, Professeur Larivière. Prenez soin de vous. Allez donc retrouver la petite blonde qui vous attend en salle d'attente, elle se ronge les ongles depuis hier et demande de vos nouvelles toutes les dix minutes. Ma collègue à l'accueil va enfin respirer. Ah, la D.D.A.S.S. est au courant de votre situation, ils veulent que vous les contactiez vite. Le numéro est derrière ma carte. »

J'ai hésité : « Ils vont me remettre en foyer ? » Elle a ri, franchement cette fois : « J'y crois pas une seconde. Prenez soin de vous, Erwin. Mais appelez, ça avait l'air important. »

Chapitre 4 : L'avant-goût de l'exil

Ce mercredi de Mars, Paris m'avait enfin offert une éclaircie, quelque chose qu'on attendait tous depuis des semaines. Au-dessus de la Montagne Sainte-Geneviève, un bout de ciel bleu s'était frayé un passage entre les nuages. La lumière s'était mise à glisser sur les façades grises, réveillant les pierres fatiguées par la pluie. Même le boulevard Saint-Marcel semblait avoir retrouvé son souffle.

On avait marché sur ce boulevard, côte à côte, nos ombres se mêlant sur l'asphalte. Camille avançait d'un pas décidé, ses talons claquant, alors que moi, je traînais, vidé, la tête pleine à craquer. Autour, tout explosait de vie, comme si rien n'était arrivé. On traversait ce vacarme, un peu à la dérive, comme des naufragés. Cette fois, j'avais pris sa main. Elle s'était laissé faire, sourire aux lèvres. Ce geste simple m'avait réchauffé, même si une partie de moi restait glacée, enfermée dans ce qui venait d'arriver. Et puis après tout, j'étais célibataire.

Camille, toujours carrée, avait tout géré pendant ma garde à vue. Elle avait prévenu ses frères, deux Bretons costauds, venus express de Rennes, bâtis comme des marins. Ils s'étaient pointés, avaient vidé l'appartement sans un mot, effacé le passé en un clin d'œil. Et puis, ils étaient repartis.

« Ils ont géré, on t'a trouvé un toit. C'est pas le Ritz, mais tu verras, c'est sympa : un ancien atelier rue Jussieu, pas loin de la Sorbonne. Belles poutres sombres, fenêtres donnant sur des platanes énormes. Ils ont nettoyé, acheté un matelas, des draps, et laissé un mot à côté d'une bouteille de cidre : « Tiens bon, beau-frère potentiel. L'océan est patient, Paris aussi.»

J'avais souri, touché : « Dis-leur merci, vraiment. » Elle m'avait regardé d'un œil malicieux : « Tu leur diras toi-même, ils veulent te rencontrer. » Et là, j'avais senti mon assurance vaciller, un « Gloups » silencieux dans ma tête. Son rire avait déchiré la grisaille. Elle avait passé son bras sous le mien, sans réfléchir, me soutenant, sa silhouette contre la mienne, chaleur douce, troublante. J'osais à peine l'accepter, mais ça me réconfortait. Accablé par tout ce qui venait de me tomber dessus, j'avais soufflé un « merci » rauque. Camille, c'était l'éclaircie dans mes nuages. Ma fée blonde qui semait de la lumière dans mon chaos. Sans elle, j'aurais sombré. Vraiment.

Mais le répit n'avait pas duré longtemps. La réalité nous avait rattrapés avant d'arriver rue Jussieu. Un collègue de l'école nous avait transmis un message : Madame Duval, inspectrice de l'Éducation Nationale, voulait me voir immédiatement à l'Inspection Académique, rue des Écoles, près de l'école de l'Arbalète. Sans faute. Tout s'était enchaîné. Petite salle, murs couverts de papiers jaunis, odeur de tisane à la menthe qui n'adoucissait rien. Madame Duval, la cinquantaine, lunettes sur le nez, visage maternel mais distant, tapait sur sa machine à écrire, précise.

« C'est très grave, Erwin. Comme fonctionnaire, il faut montrer l'exemple. Violence sur un tiers, même en légitime défense… Vous avez presque tué quelqu'un. Vous ne pouvez plus enseigner. Trois mois de suspension. Vous gardez 50% du salaire, vous pouvez remercier la Capitaine de Gendarmerie qui a pris votre défense. Mais il va y avoir une enquête de l'Académie qui va statuer sur votre sort. » Elle avait enlevé ses lunettes, m'avait regardé. « C'est pour vous aussi. Vous venez de subir une rupture, non ? Reprenez-vous, respirez, décompressez. Profitez de ces vacances forcées. On reparlera de tout ça à la rentrée. »

J'avais acquiescé, vidé, le corps trop lourd pour moi. Tout tenait à ce verdict : trois mois sans craie, sans les voix des enfants, alors que le printemps s'installait dans l'école. Ce qui me portait, ce qui me tenait debout, tout m'avait été enlevé d'un coup. Françoise, partie. L'appart, perdu. Maintenant l'école, arrachée. En trois jours, tout s'était écroulé. Il ne restait que Camille.

Je m'étais retrouvé dehors, brisé, épaules affaissées, le cœur écrasé, incapable de réfléchir, juste un immense vide en moi. Mais Camille était là, fidèle, comme toujours. Informée, elle m'avait serré longtemps, sans mots ; sa chaleur, son parfum, mon point d'ancrage au milieu du chaos.

« Hé, mon cœur tendre… T'inquiète, ce n'est pas la fin du monde, tu vas te relever, je te le promets. Cet atelier, ce sera ton royaume, notre refuge. » Sa voix, douce et taquine, était pile ce qu'il me fallait. Je m'étais blotti contre elle, laissant des larmes brûlantes emporter tout ce qui devait partir. Dans ses bras, je retrouvais un abri, la promesse d'un printemps juste pour moi. Je goûtais sa tendresse et son affection, je voulais m'y perdre.

Nous étions rentrés rue Jussieu, comme des marins de retour au port après la tempête. La rue, tranquille et à l'écart, semblait en suspens, bordée d'immeubles Art déco habillés de lierre et de basilic débordant des balcons. L'odeur poivrée et verte montait jusqu'aux fenêtres, nous enveloppant d'une sensation de bienvenue.

L'atelier nous attendait. Dès qu'on l'avait franchi, le parfum brutal de la brique et de la peinture ancienne nous avait pris. La lumière glissait sur le béton. On avait déballé les cartons sans un mot : manuels sur une vieille étagère branlante, matelas au milieu, recouvert d'une couverture celtique, clin d'œil des bretons, promesse de l'océan lointain.

Camille rayonnait, portée par une joie enfantine. Elle avait tournoyé dans l'atelier, caressant les poutres usées, allumant une guirlande qui semait de la lumière chaude sur les murs.

« Tu vois, c'est chez toi ! Un vrai atelier d'artiste. Les vacances approchent, les platanes chantent dehors, on va explorer Paris. » Sa voix traînait dans l'air, une promesse, jusqu'à ce qu'elle m'attire vers la fenêtre. Les platanes, couverts de jeunes feuilles, chuchotaient un air de renouveau. Je la regardais, ce lutin blond dont le sourire dissolvait mes craintes, et je sentais mon cœur se relâcher, la consolation m'envahir, une chaleur douce, une étreinte longue qui balaye la gêne et réveille un trouble plus profond.

Les jours suivants, on avait flotté dans une bulle fragile. Le matin, je m'étais attelé à ce roman qui m'obsédait depuis des années, essayant de canaliser le chaos de mes sentiments sur le papier. Chaque fin d'après-midi, Camille arrivait, bras chargés de fromages crémeux. On s'installait sur le matelas, jambes croisées, partageant repas et confidences. Elle parlait de ses cours, de son envie de Bretagne, de routes à parcourir ensemble.

Elle avait su comment m'apaiser, simplement. Elle posait ses mains sur mes épaules, débloquant les tensions sans insister. Parfois, elle déposait des baisers, d'abord légers, presque fraternels. Puis, d'un coup, elle s'égarait vers mes lèvres, fugitivement, comme par erreur, une gravité nouvelle dans ses gestes, comme si le hasard avait parlé. Un peu paumé et lâche, je la laissais faire la plupart du temps.

« Tu vas t'en sortir, mon grand karatéka… Je suis ta fée, prête à t'emporter loin, pour tout oublier. » Petit à petit, elle s'était rapprochée de moi, jusqu'à venir s'allonger près de moi. J'y trouvais mon compte, je l'aimais bien, cette petite blonde et j'avoue qu'elle me plaisait beaucoup. Et c'était si agréable de se sentir aimé.

Elle murmurait, cachée sous la couverture, souffle chaud dans mon cou, tout son corps près du mien. Le désir naissait en moi, mais la culpabilité arrivait aussitôt. Me servais-je d'elle pour fuir ma peine ? Ou juste pour combler la solitude ? Je ne voulais pas lui infliger ça. Elle méritait bien mieux.

La nuit, souvent, on finissait enlacés après des heures de conversation. Le deuxième matelas ne servait guère, elle venait s'allonger sur le mien, parlait de rejoindre sa couche, mais s'endormait avant, ou faisait semblant. Je la sentais bouger contre moi, nos vêtements de nuit se frôlaient, nos souffles se répondaient. Les draps se froissaient, chaque mouvement avait un sens. Je me souvenais de la douceur de ses doigts, son rire même dans l'abandon. Pourtant, je maintenais une distance, autant que possible. Même si je savais qu'elle n'attendait que ça, je ne cédais pas au piège de la sensualité. Je voulais la respecter. Au bout d'un moment, elle s'endormait, et moi, je la suivais dans le pays des songes où tout était plus simple.

Rue Jussieu, on avait construit un abri fragile. Un cocon de lumière et de chaleur, où l'avenir ressemblait à une promesse. Dans l'intimité de l'atelier, entre les pots de basilic et les briques, la tendresse tissait un lien profond, presque secret, qui nous portait ailleurs. Mais je restais sur mes gardes. Je connaissais ma fragilité, je ne voulais pas l'entraîner dans ma chute.

Un soir, tout avait changé. Je venais de raccrocher. Les mots de la D.D.A.S.S. résonnaient encore, comme un écho lointain. « Monsieur Larivière, votre supposé père biologique qui ne vous a pas reconnu à la naissance, mais nous a fourni des documents… Monsieur Javier Etxebarria, 65 ans, souhaite vous rencontrer. Il vous attend au Pays Basque, à Bayonne, dans un petit bistrot sur l'Adour. Voici son numéro, contactez-le là-bas. Il sort de prison après quinze ans, militant basque, condamné pour des actes liés à l'indépendance. Il insiste, le moment est venu… Maintenant, c'est votre choix, nous ne lui avons pas donné vos coordonnées. »

J'étais resté là, téléphone en main, incapable de bouger. Un père. J'avais grandi sans son nom, sans savoir s'il existait. J'avais inventé mille histoires: mort à la guerre, en prison, disparu. Mais jamais ça. Jamais qu'il me cherche, qu'il veuille me voir. Qu'il m'attende, là-bas, dans un bistrot au bord de l'Adour. Camille m'observait, inquiète. Elle savait que je n'étais plus vraiment là. « Qu'est-ce qu'il y a, Erwin ? » murmura-t-elle tout bas. »

J'hésitai, baissai les yeux, puis lâchai : « Mon père… celui que je n'ai jamais connu… a contacté la D.D.A.S.S. Il veut me voir, là-bas, au Pays Basque. Là où je suis né. » Elle n'avait pas réfléchi. Pas une seule seconde. « Mais c'est génial ! Si tu veux, je t'accompagne. Les vacances de printemps arrivent, non ? » Elle s'était collée à moi, cherchant refuge dans mes bras. Sa main effleura la mienne, tremblante, elle m'attira vers le matelas, doucement, sans un bruit. Ce geste disait tout : ses peurs, ses attentes.

« Fais-moi l'amour, Erwin… J'ai l'impression de t'aimer depuis toujours », murmura-t-elle. Sa voix tremblait, pleine d'un espoir fébrile. Elle me fixait, elle m'offrait tout ce qu'elle avait. Ses yeux bleus brillaient, mélange de désir, de tendresse et d'une fragilité qui me bouleversait. Elle avait l'air minuscule contre moi, vulnérable et pourtant pleine de force, quand elle monta sur la pointe des pieds pour effleurer mes lèvres.

Je la soulevai sans réfléchir. Sous sa douceur, il y avait une volonté qui me surprit. Nos corps s'effleurèrent et ce simple contact réveilla en moi un désir violent, presque douloureux. Son parfum m'enveloppa, chaud, rassurant, comme s'il imprégnait tout. Je l'embrassai. Je m'arrêtai brusquement. Je collai mon front au sien, peinant à respirer, le cœur tapant si fort que j'en avais mal. Mes mains tremblaient sur ses hanches.

« Camille… » Ma voix se brisa. « Je… je peux pas. » Elle ouvrit les yeux, déconcertée, blessée sûrement. « Pourquoi ? Tu… tu ne veux pas de moi ? Je ne te plais pas ? » Elle pleurait presque, mon cœur saigna : « Non, ce n'est pas ça ! » Je la serrai, ses mains dans les miennes, désespéré pour qu'elle comprenne. « Ce n'est pas ça. Tu es… tu es incroyable, Camille. Tu es la lumière, la douceur, tout ce dont j'ai besoin. Mais justement… » J'avais du mal à déglutir, à trouver les mots. « Je commence à tomber amoureux de toi. Vraiment. Tu me plais infiniment. Et j'ai, moi aussi, envie de toi. Mais je suis perdu, Camille. Je viens de quitter Françoise, j'ai perdu mon boulot, tout s'écroule. Et toi… tu mérites mieux qu'un type qui ne sait même plus où il en est. »

Elle voulut protester, mais je l'interrompis doucement : « Je ne veux pas être avec toi juste pour me consoler. Je refuse que tu sois celle qui m'a aidé à remonter la pente. Tu vaux tellement plus. Tu mérites que je sois prêt, sûr de moi, certain de ce que je ressens. » Ses larmes coulèrent. « Mais moi, je suis sûre, Erwin ! Je t'aime ! »

« Je sais. » J'embrassai ses joues, son front, ses larmes. « C'est pour ça que je veux rien gâcher. Par respect. Par honnêteté. Parce que, quand je ferai l'amour avec toi, Camille, je veux que ce soit pour les bonnes raisons. Que je t'aime comme tu le mérites. » Elle finit par acquiescer et se blottit contre moi. « T'es idiot, tu sais. Complètement idiot et trop noble. Je t'aime quand même. Peut-être même un peu plus.» Je la serrai fort en soupirant. « Je sais. » J'avais souri malgré moi. « Mais voilà. »

On s'était assis sur le matelas, elle nichée dans mes bras, ma main caressant ses cheveux. Le désir brûlait toujours, mais j'avais choisi la bonne voie. Je le sentais. « Un jour », murmurai-je dans ses cheveux. « Un jour, quand j'aurai recollé mes morceaux, que je saurai que je peux t'offrir ce que tu mérites… » Elle leva les yeux vers moi : « J'attendrai », répondit-elle. « Autant que tu veux. » Elle rit à travers ses larmes : « Au fait, j'ai un message de mes frères. Ecoute. » Elle sortit une lettre pliée, prit une voix grave :

« Salut Erwin, notre sœur nous dit que t'es un mec bien. On est venus pour t'aider, histoire que tu ne traînes pas sous les ponts, notre sœur serait foutue de t'y suivre. On a dû repartir dans la foulée. Trop de boulot à la ferme, et toi tu faisais le mariole avec les flics. Notre petite sœur t'aime à la folie, peut-être trop. Si tu lui fais du mal, on débarque avec la pelleteuse pour creuser un trou profond et te mettre dedans. Non, on rigole… ou pas, dit mon grand frère. Soyez heureux, prends soin de notre princesse, sinon c'est nous que t'auras sur le dos. Passe nous voir, on vous embrasse. Kenavo.»

Je déglutis : « Euh, ils ressemblent à quoi, tes frères ? » Elle sourit : « Un peu plus costauds que celui que t'as affronté, mais plus sympas. Et champions de lutte bretonne, en plus. » Elle éclata de rire en voyant ma tête. Je soufflai, mi amusé, mi inquiet : « Bon, j'espère que ça ira. »

Le crépuscule avait glissé lentement par les petites fenêtres. La lumière caressait nos corps enlacés, douce, sans rien troubler. Paris semblait retenir son souffle, juste pour qu'on garde ce bref instant de paix un peu plus longtemps. Petit à petit, le sommeil nous avait emportés. On s'était endormis ainsi, serrés l'un contre l'autre, paisibles, timidement heureux. Nos souffles se répondaient, berceuses discrètes dans ce cocon où le reste du monde s'était évanoui.

J'avais pris la bonne décision. Pour elle, pour nous. Enfin, j'espérais.

Chapitre 5 : Le goût du sel

Avril 1975 avait glissé doucement sur Paris, enveloppant la ville d'une tendresse discrète. Pour Camille et moi, les journées s'étiraient à n'en plus finir. On avait bâti nos habitudes, quelques gestes attentifs arrachés dans la précipitation du quotidien, comme des privilèges secrets. On vivait en équilibre entre deux abris : le studio de Camille, rue des Écoles, ce nid minuscule où son rire clair résonnait jusque dans les murs fissurés, et mon atelier rue Jussieu, baigné d'une lumière qui dansait sur les feuilles et peignait des reflets sur le béton.

On passait de l'un à l'autre, traînant derrière nous tout un bric-à-brac, mon vieux pull gris, un livre à moitié lu, l'écharpe étoilée de Camille, quelques romans malmenés, mon carnet de croquis, mon manuscrit à peine commencé, des boîtes de thé parfumé. Parfois, on restait plantés sur le seuil, un peu indécis, amusés par ces manies qui rendaient notre histoire douce, presque clandestine.

Le matin, Camille filait à l'école de l'Arbalète. Ses pas résonnaient sur les pavés humides encore couverts de rosée, elle saluait la concierge d'un geste, croisait les boulangères qui levaient leur rideau et s'enfonçait dans la foule des élèves. Et moi, mis à l'écart par l'Éducation Nationale pour trois mois, je traînais.

J'écrivais un peu, puis je me baladais dans Paris, cherchant à tromper le vide. Je prenais le vélo d'un voisin pour partir sans but, les quais, Notre-Dame, le Luxembourg. Je m'asseyais sur un banc, les pensées dans le vague. Les enfants lançaient leurs bateaux sur le bassin; moi, je les regardais, l'esprit ailleurs. Le soir, elle me retrouvait. On traînait rue Mouffetard, main dans la main, s'arrêtant devant les étals. Les fromagers nous faisaient goûter du comté en clin d'œil. Parfois, on remontait jusqu'à Contrescarpe. Des musiciens jouaient du jazz, on se promenait main dans la main.

Quand la nuit tombait, on se retrouvait quelque part. Souvent au petit studio, sous les guirlandes qui projetaient des ombres douces sur nos corps. D'autres fois, on filait à l'atelier, allongés sur le vieux matelas sous une couverture celtique.

Dans ces refuges, on dormait côte à côte, sa tête posée sur mon épaule. Je n'avais pas envie de profiter d'elle pour assouvir mes pulsions. Elle avait droit à mieux qu'un type qui cherchait juste à fuir sa vie. Alors je résistais, par éthique, même si le corps râlait. Parfois, la nuit, elle devenait joueuse, ses mains glissaient sur ma poitrine, sa bouche effleurait mon cou, elle murmurait tout près : « Tu es sûr que tu veux attendre ? » Je la laissais m'embrasser sur la bouche et j'adorais ça.

Elle me provoquait, se promenant nue, l'air innocent, sachant très bien que je ne pouvais qu'avoir envie. Il me fallait tout mon contrôle pour tenir parole, lui rappeler doucement mon engagement. « Pas encore, ma petite fée. Bientôt. »

Elle soupirait, prenait son air de petite fille vexée. Nos nuits restaient sages, pleines de tendresse et de câlins. Mais, au fond, une part de moi restait ailleurs. Je pensais à mon père, à ce bistrot au bord de l'Adour, à cet inconnu. Je pensais à la route, au départ. Camille était là, douce et aimante. Mais moi, j'avais le cœur ailleurs. Et mon amour pour elle n'était pas aussi fort que le sien. J'avais parfois envie de partir, tout mettre de côté.

Puis les vacances de Printemps arrivèrent, un souffle léger après l'agitation de Paris, comme une parenthèse. Camille avait les yeux pétillants en m'invitant : « Viens en Bretagne, chez mes parents, à Plogoff, tout au bout du Finistère. Là-bas, c'est sauvage, tu verras, l'océan te parlera comme Paris ne sait pas le faire. »

On prit le train à Montparnasse, assis côte à côte, la campagne défilant derrière la vitre. On laissait Paris loin derrière, attirés par l'air salé, là où la mer commande tout. Plogoff, à l'extrémité du Cap Sizun, c'était vraiment le bout du monde. Le granit plongeait dans la mer, les maisons basses aux volets bleus défiaient l'Atlantique, battues par le vent et le sel. Là-bas, la Bretagne débordait de traditions, fest-noz le week-end, binious et bombardes dans l'air, la transmission d'un héritage qui tenait autant des marins que des paysans.

À quelques kilomètres, la pointe de la Torche attirait les surfeurs, planche sous le bras, prêts à défier les vagues sous un ciel changeant, bleu ou ardoise. À notre arrivée, la famille de Camille nous accueillit dans une vieille ferme en pierre, près du village, là où la lande se mêle aux champs. Autour, les prairies ondulaient sous le vent, parsemées de vaches pie noir et de chèvres des Fossés.

Sa mère, Maïwenn, petite femme aux cheveux gris en chignon, nous avait ouvert la porte avec un sourire discret. Elle parlait peu, mais ses gestes disaient tout : la table dressée, kouign-amann sorti du four, draps propres sous les combles. Elle veillait sur nous, avec une tendresse silencieuse. Parfois, je surprenais son regard, comme si elle cherchait à lire en moi.

Le père, Yann, la soixantaine bien entamée, la peau burinée par la mer et le grand air, me recevait avec cette rudesse de marin, ce regard méfiant typique pour les nouveaux venus. « Alors c'est toi, le karatéka de Paris qui fait tourner la tête de ma fille ? » Sa pipe entre les dents, il me fixait, le tabac breton flottait autour de nous.

Derrière, les deux frères, Gurvan et Maël, grands, solides comme des piliers, forgés par la lutte et la mer, restaient plantés, bras croisés, observant, sans un mot. Il suffisait de voir leurs yeux pour comprendre qu'ils ne pardonnaient pas les erreurs.

Gurvan avait lâché, mi-moqueur, mi-sérieux : « Fais gaffe, on a une pelleteuse qui creuse profond. »Le sourire en coin cachait un vrai examen. Camille éclatait de rire et écartait ses deux géants d'un geste : « Arrêtez de lui faire peur, mes ours ! C'est mon grand, il est bien plus solide qu'il n'en a l'air. »

Au début, franchement, je m'étais senti minuscule face à eux. Ces Bretons semblaient taillés pour un autre siècle, et le père, avec ses silences, n'était pas fait pour l'éloge facile. Mais j'y avais mis du mien. Pas question de reculer. J'avais donné la main à la ferme, décidé à prouver que j'avais ma place dans ce coin où chaque geste comptait davantage que les mots.

Tous les matins, avant l'aube, je me levais pour rejoindre Yann à l'étable. La chaleur des bêtes, le foin, la respiration du troupeau, tout ça m'était étranger. Sous le regard dur du patriarche, j'avais appris à traire, à manier les pis avec cette finesse qui vient seulement avec l'habitude. Le lait jaillissait, mes doigts engourdis, mais petit à petit, j'avais compris la patience du monde rural. Là-bas, chaque mouvement tisse une routine, répétée mille fois, jamais identique.

Maël m'avait appris à guider les chèvres. Je les voyais bondir par-dessus les murets, agiles comme des chats. J'avais appris la traite, hésitant, puis de plus en plus sûr, jusqu'à trouver le rythme. Gurvan m'initiait à la fabrication du fromage. À deux, on moulait des tommes, fromages salés, crèmes épaisses qu'on laissait vieillir dans une cave humide, imprégnée d'odeurs de lait cru et de terre. Je m'y étais mis sans tricher.

Les jours défilaient, les frères me surveillaient, en silence. Peu à peu, leurs regards changeaient. Ils commençaient à hocher la tête en me voyant retourner les meules. Mes gestes gagnaient en assurance. Un soir, dans la brume, Maël avait lâché, voix grave : « Pas mal, pour un gars de la ville. » Il y avait dans ses yeux un vrai respect.

C'est pendant un entraînement de Gouren, la lutte bretonne, que j'avais gagné leur estime. La grange sentait la sciure et le bois frais. Les gars du village se retrouvaient là, prêts à en découdre sur le tapis rugueux. Le gouren, c'était du vrai, force brute, agilité, ruse. Il fallait plaquer l'autre sur le dos, réussir un lamm parfait.

Gurvan et Maël régnaient sur le tapis. Ils m'avaient lancé : « Allez, montre-nous ce que vaut ton karaté, Parisien. » J'avais enlevé mon pull, torse sec, affûté. Je m'étais avancé, sous les regards entre amusement et scepticisme.

Contre Gurvan, j'avais misé sur la rapidité, tenu quelques minutes, mais il était trop costaud. Il m'avait soulevé, plaqué au sol. Lamm. Même chose avec Maël, plus technique : j'avais presque réussi à le mettre en difficulté, à l'étonnement des spectateurs, mais il m'avait fait perdre l'équilibre, tapis. Pas de lamm, mais victoire nette. « Tu lâches rien, » avait-il dit en me relevant. « Ça, c'est respectable. »

Puis ce fut le tour de Yannick, le benjamin, mon gabarit, mais champion de sa catégorie. Là, tout ce que Maître Lee m'avait appris m'était revenu. J'avais lu ses intentions, anticipé, utilisé sa force contre lui. En une minute, je l'avais complètement déstabilisé avec mes déplacements qu'il ne connaissait pas et je l'avais projeté avec un lamm parfait. La grange avait applaudi.

« Par la mer, il est vif, le prof ! » avait lancé un vieux, hilare. Gurvan et Maël étaient venus me taper dans le dos. Yannick m'avait lui aussi félicité. « T'es des nôtres, Erwin. Tu t'es bien battu, mais fais pas de mal à Camille, hein ? » avait lancé Gurvan, cette fois avec un vrai sourire.

Même Yann, le père, m'avait fini par m'accepter. Un soir, la famille autour d'un kig-ha-farz fumant, la cuisine pleine de sarrasin et de rires. Yann m'avait tendu une bolée, geste simple, mais plein de reconnaissance. « Tu te débrouilles bien pour un gars qui sent encore l'asphalte, » avait-il grogné, sourire caché sous sa moustache. Camille brillait à côté de moi, sa main serrée dans la mienne, ses yeux bleus plein de fierté.

Je souriais, mais une gêne me rongeait. Ils m'accueillaient, me traitaient comme un des leurs. Et moi, je savais déjà que j'allais partir. Je ne pouvais pas leur offrir ce qu'ils attendaient. Je pensais au Pays Basque, à ce père inconnu, et d'autres horizons qui m'attiraient. Je me sentais coupable. Coupable de laisser Camille croire à quelque chose que je ne pouvais pas donner. Je ne savais pas trop quoi faire. Tous les soirs, quand nous nous retrouvions seuls, nous commencions à nous câliner, et bien sûr, le désir montait. Je la rendais malheureuse, elle me voulait en elle. J'en avais bien sûr très envie également, je ne voulais pas la perdre, mais je savais que je l'aimais pas complètement.

Ces jours à Plogoff, avec le vent salé et les vagues frappant la pointe du Raz, donnaient l'impression de vivre hors du temps. On riait sous les étoiles, on lançait des palets à la hâte, éclairés par les lanternes, puis on flânait sur les chemins longeant la mer. Je m'étais vraiment rapproché de la famille. J'apprenais leurs habitudes, m'habituais à leurs silences, à leur façon discrète de partager le quotidien.

Le soir, dans la petite chambre sous les combles qu'on nous avait donnée, on dormait enlacés, tendres, mais sages. Camille, espiègle, tentait toujours de me faire changer d'avis. « Ici, personne ne nous entendra, » murmurait-elle dans mon oreille, la main sur mon torse. « On pourrait…- Pas encore, » disais-je en embrassant ses cheveux. « Je ne veux pas que tu sois juste un refuge. Tu vaux mieux. »

Elle soupirait, puis se blottissait contre moi, un peu triste. « Tu es impossible, mon grand karatéka. Mais je t'aime. - Je sais, ma petite fée. » Je ne répondais pas « moi aussi ». Parce que je ne savais pas. Parce qu'une part de moi pensait déjà à la route, au Pays Basque, à ce père qui m'attendait là-bas. Camille était lumière, douceur, refuge. Mais je n'étais pas sûr de pouvoir aimer complètement. Pas encore. Peut-être jamais. Mais je finis par craquer, la chair est faible.

C'était le dernier soir, nous étions blottis l'un contre l'autre, mais elle prit ma main et la posa sur son intimité. La sentir comme ça, je ne pus que commencer à la caresser, lui donnant ce plaisir qu'elle attendait tant. Mais je n'arrêtai pas, je continuai jusqu'à ce qu'elle s'arque, mais je ne la rejoignis pas, je l'emmenai jusqu'en haut de la vague, elle me supplia de la rejoindre, mais je tenais bon. Elle pleura, puis se fâcha. Et là elle ne me laissa pas le choix, elle monta sur moi et me fit la rejoindre presque de force, en colère, elle repartit une deuxième fois en même temps que moi. Ce fut merveilleux, mais quelque part au fond de moi subsistait un peu de honte. J'avais toujours envie de partir sur les routes. Malgré notre plénitude.

Chapitre 6 : Le goût de la Lauburu.

Il nous restait une semaine entière de vacances, cette semaine qui s'étalait devant nous comme une promesse flottant dans l'air. Une semaine pour s'évader, pour avaler des kilomètres et s'éloigner, enfin, des pavés du Quartier Latin. J'entendais l'appel du Sud, un père à Bayonne, des zones d'ombre à dissiper. On avait commencé à préparer nos affaires sans vraiment savoir ce qui nous attendait de l'autre côté.

La BX break de la famille, c'était notre carrosse. Parfaite pour tracer la route ou se perdre en plein milieu de nulle part, dans la beauté discrète des campagnes. On avait bourré le coffre avec nos deux valises, un sac de couchage bariolé de motifs celtiques, une écharpe étoilée, des manuels scolaires pour moi, mon roman resté à demi-commencé, et son carnet de croquis à elle. Fenêtres grandes ouvertes, on laissait entrer le parfum salé des genêts et les cris des mouettes en traversant la lande, les cheveux jetés en vrac dans le vent.

Après, traverser la France avait ressemblé à une belle aventure. On avait quitté la Bretagne par la côte, longé la baie d'Audierne. À Nantes, pause galette-saucisse sur une terrasse, la Loire qui coulait paisible derrière nous. Un peu plus au sud, entre les vignes du Cognac, le parfum du chêne et des vieux alcools. À Angoulême, un verre de pineau des Charentes, à la volée. Camille avait piqué un baiser, sous le regard complice d'un libraire amusé.

Ce voyage avait pris la tournure d'un vrai plaisir. Chaque arrêt amenait son lot de surprises, de détours, et parfois de disputes pour le choix des cassettes, sans oublier les fois où on s'était perdus sur des petites routes. Mais rien n'assombrissait notre bonne humeur. Les kilomètres s'effaçaient derrière nous, la BX roulait, tranquille, la France nous ouvrait les bras, village après village. Et les nuits nous appartenaient, je n'avais plus le choix, Camille avait pris les commandes. Je m'étais ouvert à elle de mon goût d'aventure, elle m'avait dit qu'elle s'en doutait, qu'elle me laisserait partir, mais que je reviendrais, de toute façon, je n'aurais pas le choix, j'étais à elle maintenant. S'il fallait qu'elle traverse le globe pour me récupérer, elle le ferait et ça serait comme ça. Au fond de moi, je savais qu'elle avait raison, et qu'elle le ferait.

À Tarbes, on a fait une pause chez Pascal, le cousin de Camille. Un homme autour de la cinquantaine, fasciné par les vieux vélos. Il en parlait comme d'autres récitent des miracles, avec une voix pleine de ferveur, égrainant marques et anecdotes à la volée. Sa grange, rue Brauhauban, croulait sous les vélos de course des années cinquante, des tandems et des prototypes bizarres, tous suspendus comme des œuvres sacrées. « Regardez ce Peugeot de soixante-treize ! C'est pas merveilleux ? Les pédales, c'est de la poésie ! » Camille s'était mise à rire. « Pascal, tu finirais par dormir sur un guidon, toi ! » À la tombée du jour, on avait savouré une garbure brûlante, la table pleine de souvenirs ressurgis entre deux cuillerées.

Pascal, homme adorable, nous avait guidés jusqu'à une caravane pour la nuit. Petite, étouffante, mais c'était notre abri. Camille s'était allongée, me lançant son regard bleu qui me flanquait toujours le vertige. « Viens, mon grand. On est seuls, personne ne viendra nous déranger. » Elle avait tendu la main, sourire flottant, l'avait posée sous mon ventre. Mon cœur tambourinait, mon corps me criait d'y aller, même si mon cœur avait

peur de la blesser. Et j'y suis allé, Camille ne me laissait plus le choix. Après, on s'était endormis ensemble, tendres, emmêlés. Et déjà, au fond, mon esprit repartait vers la route, Bayonne, ce père inconnu. Et les routes, derrière.

Le lendemain, on avait roulé jusqu'à Bayonne. Là où l'Adour et la Nive se croisent, où les maisons à colombages s'affichent fièrement, volets rouges et verts, chaque façade débordant d'histoires. On s'était garé au bistrot Etxeko, juste devant l'Adour. Un endroit qui sentait le piment d'Espelette et le vin d'Irouléguy ; sur les tables marquées par le temps traînaient encore des souvenirs, des conversations de vieux habitués.

Javier Etxebarria nous attendait. Le visage buriné, marqué par l'épreuve, la soixantaine avancée. Sa peau avait pris la couleur du soleil et de toutes les années passées derrière les barreaux. Les cheveux poivre et sel ébouriffés, des yeux noirs qui transperçaient tout, presque dérangeants. Quand on s'est approchés, il s'est levé, l'air un peu maladroit, m'a serré la main sans forcer, comme s'il avait peur de dépasser une limite. Il a lancé, d'une voix rauque : « Kaixo, mon fils. » J'ai senti mon cœur s'arrêter. Mon fils. J'attendais ces mots sans le savoir, et ça m'a submergé. Camille s'était glissée près de moi, a cherché ma main sur la table.

On a partagé un axoa bien relevé, des talos croustillants. Javier a raconté sa vie, les années de militantisme, les réunions clandestines, les perquisitions nocturnes, la prison, le froid, la violence, quinze ans d'attente avant d'être relâché pour bonne conduite. Je l'écoutais, secoué, découvrant mon père inconnu par ses blessures, ses combats. Camille serrait fort ma main, consciente de mon trouble.

Javier s'est arrêté. Petit rire nerveux. Une gorgée de vin, la main qui tremblait. Puis : « Erwin, tu ne le sais pas, tu as de la famille en Espagne… Ta mère avait une sœur, Inés. Une femme de feu, danseuse de flamenco à Grenade. Partie bien trop tôt, accident sur une route andalouse. »

Il continua, perdu dans ses souvenirs : « Elle avait une fille, Ana. Ta cousine. Elle vit à Ronda, cachée dans la Sierra de Grazalema, là-bas où l'air sent le thym et la poussière. Ana dirige une petite école d'orphelins, des gamins perdus. Comme toi à une époque. Elle ne sait rien de toi. J'avais promis à Inés que je réunirais la famille. Je n'ai pas tenu parole, englouti par les luttes, les années, et mon égoïsme. Maintenant, c'est à toi… Tu y vas ? Tu lui diras qui tu es ? Ana a ce cœur comme le tien, Erwin, celui qui bat trop fort pour les enfants oubliés. Tu acceptes ? »

Une cousine. Une famille que je n'imaginais pas. Les larmes montaient, je forçais pour les retenir. Il s'est tu. Derrière un sourire timide, il laissait passer une tendresse maladroite. « Fais attention, là-bas. Ana récupère tous les chiens errants du coin, y en a plus que de chaises dans sa classe ! Elle ne refuse jamais un chien perdu. Et elle est très belle.» Camille a étouffé un rire, les yeux brillants. « Des chiens errants ? Javier, vous, les Basques, transformez tout en expédition ! Mais… une cousine, Erwin, c'est précieux. Une racine qui refait surface. »

J'étais secoué, tiraillé entre la crainte et l'espoir. J'attrapais la main de Camille encore plus fort. Ma voix tremblait, mais j'ai dit : « On ira, Javier. Pour toi, pour elle, et puis pour moi. Mais tu viens, question de me défendre contre la meute ! » Javier a ri, un vrai rire, chaud, qui soulage, un rire qui recolle une faille. Il a levé son verre : « À Ana, à toi, et à toi aussi, petite blonde qui l'empêche de couler, Erwin. »

Dans ses yeux, une gratitude immense, muette, comme si le présent réparait enfin le passé. On a levé nos verres. Le bruit du cristal flottait dans l'air, fondu aux parfums de piment, au vin rouge, à la lumière dorée qui entrait par les vitres. Comme si le temps, d'un seul coup, hésitait à repartir. Et puis, tout s'est brisé.

Les rires traînaient encore, Javier avait ce regard brûlant, plus vivant que jamais… et d'un coup, il a porté la main à sa poitrine. Son visage s'est tordu, la douleur l'a anéanti, brutale, imprévisible. Dans un râle, il s'est effondré, tête la première sur la table. Le verre d'Irouléguy a roulé, le vin s'est répandu vif, rouge, presque violent. « Javier ! » J'ai hurlé, me suis précipité, les mains tremblantes, mon cœur cognait trop fort. Panique, douleur, c'était brutal, fou. Pas lui, pas maintenant, pas maintenant que tout recommençait à peine.

Camille, blanche mais incroyablement calme, a appelé les secours, la voix nette, précise. À deux on a tenté le tout pour le tout : pression sur la poitrine de Javier, moi qui appuyais à l'aveugle, Camille qui murmurait "tiens bon" comme si ça pouvait suffire. Les secours ont déboulé, la lumière des gyrophares déchirant la nuit de

Bayonne. La salle s'était glacée, tous figés, personne ne savait quoi faire. Le médecin a tout tenté, mais à la fin, il a juste secoué la tête. Crise cardiaque. Fini. Javier Etxebarria était parti.

Je me suis effondré dans les bras de Camille. Pas de larmes, pas de cris. Juste un gouffre immense, un trou noir à la place du cœur. Je venais de le rencontrer. Une heure. Une heure avec mon père. Il m'avait appelé "mon fils", il m'avait dessiné une famille, ouvert un monde. Maintenant, il était parti. Avant que je n'aie le temps de demander pourquoi, pourquoi il m'avait laissé, pourquoi il avait attendu trente-deux ans pour me retrouver. Camille, inlassable, me berçait, balbutiait des mots qui me traversaient sans m'atteindre. J'étais ailleurs, perdu.

La veillée mortuaire à Saint-Jean-de-Luz, chez lui, sentait le véritable adieu basque. Sous les vieux poutres, bougies dansantes, chants montants, les bertsolari déclamant des vers en euskara, empreints de dignité, de chagrin. Odeur de cire et de pain d'épices dans l'air. Les anciens amis arrivaient, regard fuyant, tatouages presque effacés, se rappelaient les folles années d'autrefois, voix cassée, yeux humides. L'un d'eux est venu vers moi, demi-sourire triste : « Il parlait de toi, gamin, même en taule. Tu comptais. » Ça m'a coupé le souffle. Camille ne lâchait pas ma main. Elle était mon ancre. Nous nous sommes étendus dans un coin, nous avons sommeillé sur fond de chœurs basques.

Le lendemain, on a enterré Javier sur la falaise, face à l'Atlantique. Cérémonie basque : croix de pierre, lauburu, prières en euskara. J'ai lancé une poignée de terre, les larmes envolées par le vent salé. Camille agrippait ma main, ses yeux d'un bleu pur, brillants d'émotion. Au loin, la mer grondait, en écho au vide qu'il avait laissé.

Après, on est restés là, sur la falaise, à se laisser fouetter par le vent. Camille a passé un bras autour de ma taille, sa tête contre mon épaule. Elle voulait me réconforter, mais moi, je me noyais déjà dans la culpabilité. Coupable de ne rien ressentir d'autre que ce vide. Coupable de penser à m'enfuir, à reprendre la route, incapable de donner à Camille ce qu'elle attendait. « Ça va aller, mon amour, » murmurait-elle. « Je suis là. » J'ai acquiescé, mais je savais que c'était faux. Non, ça n'irait pas. Pas ici. Pas maintenant.

Revenus vers la voiture, Camille s'est tournée vers moi, l'air grave. « Il faut que je rentre. L'école reprend lundi, je ne peux pas t'accompagner en Espagne. Va sans moi, tiens ta promesse, retrouve ta famille, ta cousine qui ne sait rien de toi. » Je l'ai fixée, cœur serré : « Je ne veux pas te laisser, je… » Elle m'a stoppé, décidée, avec cette paix intérieure qui la distinguait. « Non, Erwin, une promesse à un mort, tu dois la tenir. Je t'attendrai. Je dois retourner à Paris de toute façon. Et je dois ramener la voiture. Tu te débrouilleras. Et tu vas prendre un peu la route, elle t'attend. »

Là, le destin a frappé, encore. On se regardait, perdus, quand un vieux monsieur que j'avais vu à la cérémonie s'est approché : « 'Barkatu, Javier rense mea zara ? » J'ai haussé les épaules, hésitant. « Je ne comprends pas le basque, désolé. » Il n'a pas tiqué, il nous a fait signe de le suivre. Ruelle, puis une autre, et devant un garage rouillé. Il ouvrit, foutoir incroyable : carcasses de vélos, morceaux de bécanes éparpillés, pièces de voiture. On se demandait à quelle sauce on allait être mangés. l a poussé un tas de vieux cadres, a sorti une énorme moto, pleine de poussière. Un coup de jet plus tard, la bête brillait.

« Oh la vache ! Harley Davidson 1200 des années 60, une vraie, splendide ! Un instant, j'ai tout oublié, emporté par la surprise. La moto scintillait au soleil, lourde, puissante, affamée de route. Et au fond de moi, quelque chose s'est réveillé. Bouffée d'envie pure. Monter, démarrer, rouler sans fin. Oublier. Javier, la mort, Camille, Paris. Juste la moto. Et moi. Le vieil homme, toujours silencieux, a donné des clés et la carte grise : « Moto Etxebarria, maintenant moto toi. » Il l'a mise en route, la rue a vibré, puis il a disparu à pied.

Je me suis tourné vers Camille, un peu perdu : « Tu crois que c'est vraiment pour moi, cette beauté ? Et j'en fais quoi ? » Elle m'a tapé l'épaule, sourire radieux : « Tu vas retrouver ta famille, idiot. Mais d'abord, tu me fais faire un tour ! » On est montés sur la Harley, elle agrippée à ma taille, son visage doux dans mon dos. Le moteur a grondé. Et la ville a défilé.

On a quitté Bayonne, avalé les routes du Pays basque, le Labourd, ses collines, un ciel piqué de nuages blancs. Entre les fermes blanches aux volets rouges, les toits brillants de tuile, les troupeaux de brebis rousses gardés par des bergers en béret, les champs de piments, maisons décorées de guirlandes rouges séchant au soleil,

l'air saturé de senteurs épicées. Là-bas, les Pyrénées, grandioses, paisibles. Plus loin, l'Atlantique lançait ses éclats dans les vallons.

Mon cœur restait lourd, mais autre chose couvait, une excitation trouble, presque coupable. La moto vibrait sous moi, le vent fouettait mon visage, la route filait. Et pour la première fois depuis une éternité, je me sentais vivant. Pas vraiment heureux, pas en paix, mais vivant. Comme aspiré vers l'avant, l'inattendu. Camille riait, chaud contre ma nuque, sans voir que déjà, une part de moi était ailleurs. Que je n'allais peut-être jamais vraiment revenir.

On a fait halte à Itxassou, partout des cerisiers qui parsemaient le sol de pétales roses. À l'auberge, une table sous la tonnelle, piperade, jambon de Bayonne, verre de blanc. Face à face, doigts mêlés, on n'avait plus besoin de mots. Les larmes brillaient dans les yeux de Camille. « Tu vas me manquer, mon géant. Mais tu sais que tu dois partir. Pour Javier. Pour eux. Pour toi. J'ai caressé sa joue. « Je reviendrai, ma fée. Un jour, je t'emmènerai à Ronda. Chiens errants compris. » On a ri, un rire fragile et sincère, avant un baiser, long, profond.

Camille, grave, avait continué : « Je sais ce que tu ressens, Erwin. Tu l'avais déjà dans le regard, en Bretagne, devant la mer. Ce besoin de partir, de tout bousculer. Laisse-moi finir : vis ton aventure, découvre le monde, prends soin des tiens. Je t'accepte comme tu es. Je t'aime assez pour te laisser partir. J'espère, c'est tout, qu'un jour tu reviendras. Sinon, de toute façon, je viendrai te chercher ! Je l'ai serrée contre moi, bouleversé par sa force. Elle avait raison. Ça me brisait, mais ça me calmait aussi. Elle m'aimait assez pour laisser l'oiseau s'envoler. Nous avons repris la route, mais juste avant d'arriver à Bayonne, j'ai pris un chemin de terre. Il conduisait, coup de chance ou cadeau du destin, à une vieille grange abandonnée. Nous nous y sommes aimés une fois encore.

De retour à Bayonne, Harley posée place du marché, Camille a récupéré la BX, ses affaires bouclées. J'ai glissé les miennes dans les sacoches. Près de la Nive, on s'est arrêtés un moment, l'eau miroitait sous le soir. Nos adieux avaient ce goût sucré-amer qu'on n'oublie pas. Je l'ai enlacée, longtemps, chassant tout ce que je pouvais dans cette étreinte, son parfum de vanille s'accrochant à mes vêtements. « Sois prudent. Retrouve-les, trouve Ana, raconte-lui tout. » Soufflait-elle, la larme prête à tomber. « Je reviendrai. Attends-moi, » ai-je juré d'une voix qui tremblait. Dernière étreinte. Elle s'est engouffrée dans la BX, un sourire brisé sur le visage, et la voilà disparue, avalée par Bayonne en direction de Paris.

Resté seul près de la Harley, tout le chagrin, la promesse, et cette tension étrange. Excitation, envie irrésistible de rouler, de filer droit devant. Tout oublier, tout recommencer.

Chapitre 7 : Le goût de la poussière

Mai 1975, Bayonne.

Le soleil traînait sur la Nive. L'eau prenait une teinte dorée entre les façades à colombages, les volets rouges et verts dressés comme des remparts contre le temps. J'étais seul, debout devant ma Harley Davidson 1200. Je sentais encore sur ma peau la chaleur du dernier baiser de Camille. Son parfum de vanille s'accrochait à moi, comme un porte-bonheur hésitant à disparaître. Mais il y avait aussi ce poids, lourd, de la mort de Javier. Un père retrouvé trop tard et reperdu dans un souffle. Son dernier mot : partir.

La moto, c'était la sienne. Un cadeau, surprenant, précieux, vestige des années soixante. Elle vibrait doucement sous mes paumes. Javier n'avait jamais cédé à la mode des pots adaptables ou percés. Il voulait juste une Harley discrète, qui ne gênait personne.

Alors j'ai démarré. Le cœur serré, mais brûlant d'envie de rouler, de prendre la route, ce désir qui m'avait frappé sans prévenir… Le visage de Camille me revenait, ses yeux bleus embués sur le trottoir, quand je l'avais quittée. Puis un flash : Françoise, son sourire d'autrefois, onze ans plus tôt, quand on dansait sous les lampions d'une fête étudiante, avant que tout parte en lambeaux.

La route se dressait devant moi, imprévisible, pleine de virages, de promesses. Je filais vers le sud, cap sur l'Andalousie. La Harley avalait les premiers kilomètres tandis que Bayonne disparaissait derrière moi, sous un ciel bleu piqueté de nuages blancs. J'ai franchi la frontière à Hendaye, là où l'Atlantique cogne les falaises. Je me suis enfoncé dans le Pays Basque espagnol. Les collines du Gipuzkoa éclataient de vert, parsemées de caseríos blancs coiffés de toits rouges, les balcons débordant de géraniums.

En moi, quelque chose s'est ouvert, lentement. Cette beauté, loin de Paris, m'a frappé. Des années passées, enfermé dans mes routines entre mes cours et mon appart rue des Lyonnais. Sur cette route, je découvrais un monde inconnu. La vraie liberté.

À Pampelune, je me suis posé un moment sur la plaza del Castillo. Des étudiants buvaient du txakoli sous les arcades du Café Iruña. Un groupe de motards basques, barbus, cuir sur le dos, m'a fait de la place autour d'une assiette de pintxos. « Cette bécane, une merveillosa, amigo ! » a balancé l'un d'eux en me tapant l'épaule.

J'esquissai un sourire. L'ambiance changea d'un coup. Un motard costaud, les cheveux gras, déjà bien éméché, me lança un regard noir. « Un Français avec une bécane pareille ? Tu l'as volée où ? » Je restai calme, prêt à encaisser. « Elle était à mon père. » L'autre ricana, sortit un cran d'arrêt, la lame luisant sous les néons. « Prouve-le, ou je te plante, » cracha-t-il en avançant.

Mes réflexes de karaté revinrent sans prévenir, et c'est ça qui me fit peur : pas la lame, non, mais la facilité. J'esquivai, tordis son poignet, envoyai un atémi au bras, puis je le balayai avec la jambe avant d'un coup sec. Mon corps savait ce qu'il faisait, décidait à ma place, comme dans le couloir de la rue des Lyonnais. Son bras coincé, le couteau glissa sur le pavé. J'ai senti l'envie monter de serrer encore, de faire craquer l'articulation, et je m'arrêtai net, juste à la limite. Cette fois, oui, je m'arrêtai. Les autres motards éclatèrent de rire, tapaient des mains : « Quel toro, le Français ! » Le type, vexé, mais un peu dégrisé, marmonna des excuses. Je le lâchai, le cœur battant à me fendre la poitrine, les doigts crispés sur le vide.

Je pensai à Camille. Elle se serait moquée, m'aurait appelé mon grand karatéka. Et Javier, ce regard fier, comme s'il était là, quelque part derrière moi. Mais sous la fierté, il y avait autre chose, que je n'osai pas regarder : la violence s'était réveillée toute seule, encore une fois, et un jour, peut-être, je ne réussirais plus à la rendormir à temps.

Le lendemain, les ennuis ont continué. Sur la N-240, près de Logroño, la Guardia Civil m'a arrêté, gyrophares clignotant dans la poussière. Les flics, lunettes noires, visages fermés, ont inspecté la moto et la carte grise, franchement méfiants. « Cette moto, elle vient d'où ? Les papiers sont pas nets, ce n'est pas à votre nom ! Et l'assurance, elle est où ?» J'ai expliqué : héritage de Javier, mon père, décédé quelques jours avant. Son image m'a serré la gorge. Un flic, ventre rond et yeux rieurs, a fini par se détendre. Après quelques mots, il m'a tapé l'épaule :« Allez, amigo, on va arranger ça. » Je l'ai suivi jusqu'au bureau des cartes grises de Logroño, une vieille baraque flanquée de panneaux métalliques.

Une employée, boucles brunes, sourire éclatant, a enregistré la Harley à mon nom, m'a fait payer une assurance et m'a glissé un clin d'œil : « Un Français avec une moto pareille, fais gaffe, les filles d'Andalousie vont devenir folles ! » J'ai rougi. Je pensais à Camille, à son « Pour toujours, mon géant » dans la caravane. Et à Françoise aussi, cette première nuit, la douceur de sa peau sous mes mains, avant que le silence ne s'installe entre nous

Un détour, parce que l'autoroute en travaux était impraticable et de toute façon pas très intéressante, a transformé mon voyage. Trois jours d'errance. J'ai roulé sur des chemins poussiéreux, la crasse collée à la peau, comme un vieux chagrin qui ne voulait pas lâcher. À un moment, je me suis perdu près de Soria, en Castille-et-León. Les hauts plateaux, rayés de roches rouges et de champs d'orge, semblaient s'étirer à l'infini sous un ciel de métal.

Là, je crois, j'ai continué à vraiment changer. Ces espaces, ce silence, cette solitude pas tout à fait solitaire. Oui, j'étais seul, mais vivant autrement. Les paysages me parlaient, soufflaient des histoires que Paris n'aurait jamais murmurées. Je comprenais enfin pourquoi certains partaient sans revenir. Cette liberté m'enivrait. Elle me faisait presque peur

Je suis tombé sur un campement gitan, andalou, installé près de Vinuesa. Les caravanes, diverses, mais décorées de motifs flamencos, formaient un cercle autour du feu. L'odeur du gazpacho andaluz, piquant et froid, se mêlait à celle du bois brûlé. Une vieille femme, yeux perçants, drapée dans un châle bariolé, m'a tendu un bol de migas, du pain frit, du chorizo, du réconfort. Autour du feu, un jeune Gitan a sorti sa guitare, lancé une rumba, et une fille brune, regard ardent, a dansé souplement comme un chat. Son sourire a croisé le mien. Mes joues ont chauffé.

Le vino tinto a coulé, encore, encore. Les Gitans riaient, chantaient, m'ont adopté pour la soirée. J'ai chanté, bu. Trop, beaucoup trop. Pour oublier Javier, Camille, Paris, tout. Ce soir-là, épuisé, complètement saoul, j'ai fini par m'écrouler dans une grange, sur un lit de fortune prêté par l'un des nomades. Vers l'aube, encore embrumé, j'ai senti un corps chaud, nu, venir se coller à moi : la jeune fille andalouse du camp, parfum de jasmin et de vin, ses mains explorant ma peau, ses lèvres sur mon cou, réveillant ce qui dormait en moi, son corps souple se lovant contre le mien. Mon corps a réagi avant ma tête. Le désir est monté, violent, irrésistible. L'image de Camille a tenté de s'imposer, mais l'alcool, la fatigue, la solitude, tout a brouillé mes défenses. J'ai cédé.

On s'est embrassés, touchés, caressés, perdus dans l'autre. Elle a ri doucement, m'a guidé, j'étais complètement saoul, je ne savais plus trop ce que je faisais. Et j'ai oublié. Tout. Camille, Javier, la promesse, la route. Il n'y avait plus que cette fille, sa peau chaude, ses courbes, sa bouche, son souffle contre mon cou, et ce vide en moi qui réclamait d'être comblé.

Le matin, la lumière franche a balayé la grange. Je me suis réveillé, tête lourde, corps endolori. Elle dormait encore à mes côtés, recroquevillée sous une couverture, cheveux noirs épars. Je l'ai regardée. Vraiment. Putain ! Elle était jeune. Trop jeune. Une gamine. La culpabilité m'a frappé en pleine face. Qu'est-ce que j'avais fait ? J'avais trahi Camille. Elle m'aimait, elle m'attendait, me l'avait dit en me laissant partir : « Je t'aime assez pour vouloir ton bonheur. » Et moi, à la première tentation, j'ai craqué. Comme un lâche. Comme un salaud. Pour une très jeune femme, belle mais trop jeune.

J'ai enfilé mes vêtements en silence, évitant de la réveiller. Je ne voulais pas voir son sourire, ni entendre sa voix. Je voulais juste partir. Fuir. Oublier. Je suis sorti. Dehors, la Harley attendait sous les pins. Je suis monté

dessus, j'ai démarré, et je suis reparti sans me retourner. J'ai roulé, vite, trop vite, comme si la vitesse pouvait semer la culpabilité. Mais elle me collait, tenace comme la poussière.

Je pensais à Camille. À son sourire, à ses mots : « Pour toujours, mon géant. » À la façon dont elle m'avait serré en me laissant partir. Elle m'aimait. Vraiment. Et moi, je l'avais trahie en quelques jours. Je ne pouvais pas rentrer. Pas maintenant. Peut-être jamais. Comment la regarder en face ? Comment lui mentir ? Je n'avais pas le courage. Alors j'ai continué. J'ai roulé. Vers le sud, toujours plus loin, comme si la route allait me sauver. Mais au fond, je savais : je fuyais. Je me perdais. Je n'étais plus l'homme qu'elle aimait. Peut-être que je ne l'avais jamais été.

Le soir du troisième jour, j'ai enfin posé pied à terre à Ronda. Des heures à avaler des kilomètres sur les routes andalouses, la poussière rouge collée à ma peau, jusqu'au fond de mes vêtements. Ma Harley était exténuée aussi, couverte d'une couche ocre qui masquait tout le chrome. Ma veste en cuir, noire et lisse au départ, s'était râpée par le vent brûlant et le soleil. En approchant de Ronda, j'avais l'impression de pénétrer dans un rêve. La ville, perchée là-haut, flottait presque. Les maisons blanches agrippées à la roche, suspendues au-dessus du gouffre du Tajo. Tout en bas, la Guadalevín serpentait entre les falaises. Près de la plaza de España, j'ai coupé le moteur. Un dernier grondement, puis le silence. J'étais exténué, mais je sentais naître une énergie étrange, ce sursaut qui surgit quand le corps lâche mais que l'esprit résiste.

Ana m'est revenue en tête. Ma cousine. Peut-être détenait-elle un morceau de la vérité, quelque chose qui m'avait toujours manqué. J'ai tenté d'imaginer son visage, sa voix. Mais Camille a surgit aussi, comme une chanson familière. Et la culpabilité avec elle. Finalement, j'ai décidé d'attendre le lendemain pour partir à la recherche des origines. Ce soir-là, tout ce que je voulais, c'était être là, dans la lumière dorée de Ronda, seul sous le ciel andalou.

J'ai remonté la rue principale, doucement. La Harley frémissait sur les pavés. Je me suis arrêté près d'un groupe de jeunes qui lorgnaient la moto. « Dormir où, hôtel ? » J'ai lancé, essayant mon espagnol. Une fille brune, yeux pétillants, a éclaté de rire. Boucles dansant sous les lampadaires. « Te fatigue pas, j'ai fait mes études à Toulouse, je parle français mieux que toi l'espagnol. Laisse-moi monter, je vais te guider. » Elle a sauté derrière moi, voix chaude, un brin moqueuse, bras autour de ma taille sans hésiter. Lucía, c'était son nom. Son rire espiègle vibrait contre mon dos, souvenir lointain de Camille restée à Paris. Elle m'a guidé dans le dédale des ruelles étroites, murs chaulés, lune partout. L'air, chargé de jasmin et de pain chaud, suspendait le temps. On a fini devant une petite maison, volets verts, au pied de la plaza del Socorro. Lucía, le sourire malin, m'a proposé d'oublier les hôtels sans âme. « Pas d'hôtel ce soir, francés. Chez moi, il y a un canapé. Ou tu peux dormir dans mon lit, si tu préfères. »

Elle m'a fixé, sourire aux lèvres, défi dans le regard. Mon cœur s'est emballé. La tentation était là, claire. Belle, drôle, désirable. Et après la gitane, quelle différence ? J'avais déjà tout gâché. Mais l'image de la fille du campement m'est revenue. Son sourire au réveil, sa jeunesse. Ma honte. L'image de Camille, sous moi, m'embrassant tendrement, alors que nous nous unissions, tendrement, calmement. « Le canapé, merci, » j'ai répondu doucement. « J'ai… quelqu'un qui m'attend. »

Lucía a haussé les sourcils, vexée. « Ah bon ? Elle en a de la chance, ta quelqu'un. Y'en a pas beaucoup des comme toi, tu sais. » Elle m'a tourné le dos, un peu froide, et a montré le canapé. « Tiens. Bonne nuit, Frances. » Le matin, la lumière franche a balayé le salon. J'ai dormi d'un sommeil agité, peuplé de cauchemars. Camille qui pleurait. La gitane qui riait. Javier qui me fixait, déçu.

Je suis parti sans dire merci. Lucia dormait encore, nue, sur le dos, comme si elle m'avait attendu toute la nuit. Je l'ai contemplée, quelques secondes, comment faire autrement ? Dehors, la Harley attendait sous les platanes de la plaza del Socorro, couverte de poussière ocre. Ronda perchée sur son rocher, irréelle. Les maisons blanches cramponnées à la falaise, dominant le gouffre du Tajo, la Guadalevín murmure tout en bas. J'étais déprimé, mais vivant. Mon cœur cognait à l'idée de rencontrer Ana, cette cousine inconnue, peut-être dépositaire d'un fragment de mon histoire. Je pensais à Camille, à son « Je t'attendrai » soufflé au bord de la Nive, à son rire. Mais je pensais aussi à la jeune gitane. À ma trahison. À la culpabilité qui me rongeait.

Je ne savais plus trop qui j'étais. L'instituteur parisien ? Le vagabond à moto ? L'amoureux fidèle de Camille ? Le salaud qui avait couché avec une gamine? Peut-être tout ça à la fois. Ou peut-être rien du tout. Mais une chose était certaine : je n'étais plus l'homme qui avait quitté Paris. Et franchement, je n'avais aucune idée si j'y remettrais un jour les pieds.

Chapitre 8 : Le goût du thym

Le matin, sur Ronda, était arrivé avec une douceur particulière. Le soleil, déjà haut dans le ciel, laissait glisser ses reflets dorés sur les façades des maisons blanchies à la chaux. Les toits de tuiles rousses captaient la lumière et luisaient d'un éclat doux. Les rues pavées, où la rosée de la nuit persistait, traçaient des chemins sinueux entre les murs d'une blancheur éclatante. L'air emportait avec lui des parfums entremêlés : celui du jasmin, et la promesse du pain tout juste sorti du four. Et puis, les cloches de Santa María la Mayor avaient résonné, distinctes et précises, dans le silence de ce début de journée.

Ma gorge restait nouée, souvenir de la nuit passée sous le toit de Lucía. Je n'avais pas cédé à l'envie, mais la tentation avait rôdé, si proche. Et je l'avais contemplée, nue couchée, endormie, elle ressemblait à l'Espagne, ses collines, ses vallées, ses montagnes. Et avant cela, il y avait eu la gitane. Avec elle, j'avais franchi le pas. Son image me revenait par éclairs, une suite de sensations vives : son rire, la douceur de sa peau, le réveil brutal, puis la morsure de la honte. Je m'efforçais de chasser ces images, mais elles persistaient, aussi tenaces et lancinantes qu'une migraine qui couve.

Pourtant, une énergie inattendue me saisit, une sorte de décharge électrique. Mes pensées retournèrent à la promesse faite à Javier : celle de retrouver Ana, cette cousine dont je ne savais rien. Ce devoir l'emportait sur la fatigue, dépassait même le poids de la culpabilité. J'enfourchai ma Harley, la direction étant claire : le marché, l'endroit même où, selon les dires, le cœur de Ronda battait avec le plus de vigueur.

La plaza del Socorro, nichée au cœur du village, s'offrait comme une scène vibrante, un tableau vivant. Là, les couleurs vives, les conversations animées et les parfums s'entremêlaient sans retenue. Les étals débordaient littéralement de fruits et de légumes. Les marchands, le visage marqué par le soleil, laissaient s'envoler leurs appels, des mélodies rythmées par leur accent andalou. Des vieilles dames négociaient avec des voix claires et puissantes. Des gamins aux pieds nus se faufilaient agilement entre les paniers, chapardant ici une amande, là un abricot, le tout accompagné de rires de petits voleurs insouciants.

J'avais laissé ma moto, garée à l'ombre d'un grand platane, avant de descendre. Je m'étais ensuite frayé un chemin dans la foule, me sentant un peu égaré, vêtu de mon vieux jean usé et d'une chemise froissée. À première vue, on aurait pu me prendre pour un simple passant, arrivé là sans intention particulière. Mon regard s'était finalement posé sur une marchande aux joues rebondies, occupée à empiler avec soin des aubergines sur son étal, qui m'avait souri.

« Buenos días, señora. Vous connaissez Ana ? Elle dirige una escuela para huérfanos, là-haut, dans la Sierra. Je suis son cousin, Erwin, je viens de Francia. »La femme m'avait jaugé du regard, du bas en haut, puis elle avait haussé un sourcil avant d'éclater de rire. Son rire, clair et franc, avait fait miroiter une dent en or, attrapant les rayons du soleil.

« Un Français qui cherche Ana ! Ay, hombre, tu as vraiment une tête de petit chien perdu ! Ana, tout le monde la connaît, figure-toi, mais elle ne passe pas souvent par ici. Va plutôt demander au vieux Pepe, là-bas, près de l'étal des fromages. » Son doigt avait pointé vers un étal non loin, où se tenait un vieil homme au béret solidement vissé sur la tête. Il s'affairait à découper du manchego, son couteau paraissant aussi usé par le temps que ses propres mains.

Je m'étais avancé, avec une certaine gaucherie, et j'avais répété ma question. J'avais pris soin de préciser que j'étais le fils de Javier Etxebarria, et que ma venue était motivée par une promesse à honorer. Pepe, les yeux à demi clos, m'avait écouté en silence, mâchonnant distraitement son cure-dent. Puis, avec un air grave, il avait déclaré : « Ana, la belle rousse ? Celle qui recueille tous les chiens perdus et les gosses ? Mais bien sûr ! Elle est à la casería, à peine deux kilomètres d'ici, au cœur de la Sierra de Grazalema. Tu prends le sentier juste après le pont du Tajo, c'est impossible de se tromper. »

Il avait esquissé un petit rire, puis, me tendant un morceau de fromage crémeux et au goût prononcé comme un présent, il avait enchaîné : « Tu as les mêmes yeux que ton père, chico. Javier, c'était vraiment quelqu'un. »

Je l'avais remercié, sentant mon cœur battre avec un peu plus d'empressement. Partout où mes pas me menaient, je continuais à interroger les habitants. Chaque nouvelle réponse ajoutait une pièce, un trait à ce portrait d'Ana qui se formait : une femme superbe, rousse flamboyante, d'un caractère bien trempé, qui consacrait sa vie à ses orphelins et à ses animaux. Certains murmuraient que son rire était si vibrant qu'il pouvait, dit-on, faire éclore le thym même sur la pierre aride. Une vieille femme, portant un panier de figues sous le bras, m'avait confié qu'Ana avait tiré son petit-fils d'une mauvaise pente, lui offrant un toit, un lit, et des livres pour s'évader.

Chaque récit concernant Ana ajoutait à son aura, la transformant presque en une figure légendaire. Je me demandais quels gènes improbables avaient pu faire naître une jeune femme rousse au fin fond de l'Espagne, peuplée de bruns et de brunes ? Moi, je me sentais partagé entre l'impatience et une certaine inquiétude. Et si elle refusait de me connaître ? Si elle me reprochait d'avoir mis tant de temps à la chercher ? Si Javier n'avait jamais prononcé mon nom devant elle ? Après tout, j'étais le fils d'un militant basque emprisonné, l'enfant laissé à la DASS, un traître à l'amour d'une femme. Que pouvais-je bien lui proposer, sinon un passé parsemé de vides et une promesse faite à un homme qui n'était plus ?

Alors que je me dirigeais de nouveau vers ma Harley, un gamin surgit devant moi. Il ne devait pas avoir plus de dix ans, les cheveux en bataille et un sourire qui occupait tout son visage.

« Hé, le Français ! Je sais où se trouve Ana ! Je vais parfois à la casería, c'est même elle qui m'a appris à lire ! Viens, je te montre le chemin ! » Avant même que j'aie le temps de réagir, il avait déjà grimpé derrière moi sur la moto, s'accrochant à ma taille, le visage éclairé par un rire joyeux. « On y va ! » cria-t-il alors, tapant les talons contre la carrosserie de la bécane. J'aurais dû graver son visage dans ma mémoire, je ne savais pas alors qu'un jour, il serait mon gendre.

Une véritable explosion de rire me traversa. J'avais démarré la moto, laissant derrière nous l'agitation du marché, tandis que nous étions rapidement enveloppés par un nuage de poussière rouge. La route s'étirait à présent, nous entraînant vers les hauteurs de la Sierra de Grazalema. Autour, les collines étaient tapissées de chênes verts et de genévriers, offrant un spectacle de verdure. Les cigales déployaient un vacarme assourdissant, et de temps à autre, une légère brise transportait l'odeur caractéristique de la lavande. Miguel, solidement agrippé derrière moi, ne s'arrêtait plus de parler. Il me racontait comment Ana lui avait offert un chiot, comment elle fredonnait parfois des chansons étranges en français, et la façon dont elle houspillait les moutons, tel une mère poule protectrice.

« Elle est vraiment très jolie, tu vas voir ! Mais attention à ne pas piétiner ses fleurs, d'accord ? » Il avait ricané, sa voix se répercutant gaiement sur les cailloux du chemin. Mon cœur, lui, battait avec une intensité croissante. J'étais sur le point de rencontrer, enfin, une véritable famille. Une cousine. Quelqu'un qui portait le même sang.

Bientôt, la bergerie se révéla à nos yeux, nichée discrètement dans un repli de la vallée. Elle était cernée de vieux murs de pierre et s'entourait de champs d'oliviers aux troncs noueux. L'édifice paraissait minuscule, ses murs blanchis à la chaux, son toit de tuiles rouges, et ses volets bleus visiblement délavés par l'action du soleil. À l'intérieur de l'enclos, des chèvres broutaient tranquillement, leurs clochettes tintant doucement à chaque mouvement. Soudain, une véritable meute de chiens déferla, leurs aboiements emplissant l'air : on reconnaissait un mastiff imposant, un bâtard maigrelet, un épagneul alerte, et même un chiot aux oreilles tombantes.

Miguel avait sauté de la moto, puis il leur avait lancé : « Eh ! Calmez-vous, les chiens ! C'est un cousin d'Ana ! » Avant de filer en direction de la maison. Il me laissait là, seul, devant la porte entrouverte, mon cœur à l'instant même où il était sur le point de littéralement exploser.

Chapitre 9 : Le goût de la famille

Elle était là, surgissant de l'ombre comme un rayon de soleil traversant les nuages. Ana. Mon souffle se coupa net. « Bon sang, ce n'est pas possible. » J'avais l'impression que le destin prenait un malin plaisir à me confronter, à me pousser dans mes retranchements. La vie voulait me jouer des tours, m'éprouver. Purée ! Je me souvenais maintenant de mon père qui m'avait discrètement mis en garde ; « Ana, … et elle est très jolie. » Jolie, il aurait dû dire « magnifique, superbe, fantastique, une déesse descendue sur Terre pour éprouver les simples mortels que nous sommes.

C'était la plus belle femme que j'aie jamais croisée. Elle avait la trentaine, grande et élancée, avec cette allure gracieuse qu'une branche de peuplier peut avoir sous l'effet du vent. Sa chevelure rousse, une flamme vive à elle seule, cascadait sur ses épaules, accrochant la lumière à chacun de ses mouvements. Sa peau, parsemée de taches de rousseur, racontait une vie passée sous le soleil andalou. Des yeux d'un vert profond où dansaient l'espièglerie et une sagesse tranquille. Son petit nez retroussé lui donnait un air enfantin démenti par le reste de sa personne qui avait mis de côté les timides rondeurs de l'adolescence. Et puis, il y avait son sourire. Quand il se dessinait sur ses lèvres, on ne voyait qu'elle, tout le reste devenait flou.

J'avais beau tenter de détourner le regard, l'admiration m'était impossible à réprimer. Son corps d'une féminité accomplie et absolue se devinait sous ses vêtements, et la seule idée de cette présence me nouait l'estomac.

Elle portait une chemise de lin à moitié ouverte, tachée de terre, un vieux jean percé aux genoux et des bottes usées. Tout chez elle évoquait la simplicité et la vie en plein air. Sa beauté, cependant, ne se limitait pas à ses atours ; elle irradiait d'une manière si naturelle qu'il était impossible de la résumer à sa seule apparence, comme si la Sierra elle-même l'avait sculptée.

Quelque chose se déclencha en moi. Une attirance fulgurante, d'une puissance qui me déstabilisait. Il ne s'agissait pas uniquement de sa beauté farouche ; c'était l'ensemble de ce qu'elle dégageait, cette force sereine, cette liberté à l'état le plus pur.

« ¿Sí ? » me demanda-t-elle en s'essuyant les mains sur un vieux torchon, ses yeux se plissant légèrement. Elle semblait un peu surprise de découvrir un inconnu couvert de poussière, flanqué de sa moto, devant sa porte. Je descendis de la Harley, un peu gauche, la gorge serrée par l'émotion.

« Ana ? Euh… je m'appelle Erwin, je suis ton cousin. Le fils de Javier Etxebarria. C'est lui qui m'a envoyé… pour te retrouver. » Ma voix tremblait légèrement, mais d'un seul jet, je lui racontai tout : Bayonne, le bistrot Etxeko, le rire grave de Javier, la promesse qu'il m'avait murmurée pour elle, l'histoire de ce cœur brisé trop tôt. J'évoquai alors le voyage, ces kilomètres qui m'avaient conduit là, la poussière incrustée sur ma peau, ce besoin si profond de retrouver une famille qui m'était inconnue.

Ana m'avait écouté sans dire un mot. Ses yeux s'étaient éclairés peu à peu, traversés par l'étonnement, la joie et une émotion profonde qui semblait la prendre elle-même par surprise. Soudain, elle se mit à parler, mélangeant le français et l'espagnol, comme incapable de choisir entre les deux langues. Sa voix, douce et chaude, s'écoulait comme un ruisseau glissant sur des galets, offrant à ses paroles une chaleur inattendue.

« ¡Dios mío ! Erwin… primo… Javier ne m'a jamais rien dit de tout cela… Un cousin en France, c'est un secreto qu'on m'a caché ! » Lança-t-elle avant d'éclater d'un rire clair, presque enfantin, d'une sincérité désarmante. Elle s'était rapprochée, posant ses mains sur mes épaules, me scrutant intensément comme si elle venait de redécouvrir un trésor oublié depuis des années.

« ¡Eres guapo, hombre ! Tu es beau ! Regarde-toi, tout couvert de la poussière du chemin, mais tu as le regard de ton padre ! » Sans crier gare, elle m'attira dans une étreinte franche et profonde, son parfum mêlant le thym et la laine. D'abord un peu raide, décontenancé, je m'étais finalement laissé aller. Il y avait là une chaleur ancestrale, une tendresse familiale que je n'avais presque jamais connue, presque effacée de ma mémoire. Mais ce n'était pas tout. Son corps contre le mien, sa chaleur, son parfum… tout cela me troublait d'une manière et

d’une violence qui n'avait rien de familial. Jamais je n’avais ressenti une telle attirance. Qu’allais-je pouvoir faire ? Je m'étais reculé doucement, tiraillé entre la gêne et une certaine confusion.

Nous nous étions assis côte à côte sur un banc de pierre, abrités par un vieux figuier tordu. L'ombre qu'il projetait était fraîche et odorante. Les chiens, désormais apaisés, s'étaient couchés à nos pieds. Ana avait alors commencé à raconter, par bribes et parfois avec des hésitations, des moments de sa vie à Ronda : l'institution pour orphelins où elle avait grandi, la modeste baraque en bois où elle s'efforçait d'apprendre aux enfants à lire, à compter, à oser espérer au-delà de leurs propres frontières.

Elle avait évoqué sa mère, Inés, une danseuse de flamenco au destin brisé bien trop tôt. Ana en gardait précieusement un châle rouge, usé mais si cher à ses yeux, suspendu comme un talisman dans la bergerie. Elle avait aussi parlé de Javier, son oncle, ce fantôme qu'elle n'avait qu'à peine aperçu : un homme de caractère, certes colérique, mais si généreux, qui lui envoyait depuis sa prison des lettres remplies de rêves et de souvenirs du Pays Basque.

Je l'écoutais, complètement fasciné. Non seulement par son histoire, mais par la personne qu'elle était. Ses yeux verts s'animaient à chacune de ses paroles, ses mains dessinaient des formes dans l'air, son rire éclatait, si libre et inattendu.

Puis vint mon tour. Ma voix tremblait un peu. J'ai parlé de mon enfance, de ces foyers où j'avais été balloté, de ces visages éphémères, de l'école normale qui avait été un refuge, de Paris et de ses rues du Quartier Latin, du joyeux tumulte des enfants, de cette ville qui m'avait offert un nouveau départ. J’ai parlé de Françoise. J'avais aussi évoqué Camille, ma « fée » aux yeux bleus restée à Paris. J'avais esquissé un sourire, un peu timide. « Elle m'attend, tu sais. Avant que je ne parte, elle m'a dit : Va rencontrer Ana, c'est une promesse à tenir. »

En prononçant ces mots, j'avais senti une pointe au cœur. Camille. Je savais qu’elle m’était destinée. Pourtant, là, sous ce figuier, si proche d'Ana, quelque chose d'autre naissait en moi, une sensation étrange que je refusais de nommer. Touchée, Ana hocha la tête, le regard s'illuminant d'une lueur nouvelle. « ¡Qué suerte d'avoir une mujer comme ça ! Tu me la présenteras, ¿sí ? Je veux la rencontrer, ta hada ! » murmura-t-elle avec conviction.

Nos rires s'étaient mêlés au chant des cigales et au tintement lointain des cloches des chèvres. Ana attrapa une cruche de tinto de verano, et nous trinquâmes, nos verres s'entrechoquant sous les feuillages protecteurs du figuier.

« À la familia ! » lança-t-elle d'une voix vibrante. « À la famille ! » répétai-je, le cœur empli d'une émotion nouvelle.

Nos regards se croisèrent un instant. Il y eut là, entre nous, quelque chose d'étrange. Une étincelle, une reconnaissance tacite. Je fus le premier à baisser les yeux, me rappelant à l'ordre, évoquant les souvenirs de Camille, de Paris, de ma véritable existence. Ana avait souri alors, un sourire en coin, presque imperceptible. Comme si elle avait compris. Comme si elle savait précisément ce qui venait de se jouer.

Mais, bon sang, Ana était là, si proche, vibrante, magnétique. Le soleil commençait à descendre lentement derrière la Sierra, inondant le paysage de teintes orangées et rosées, prémices d’inquiétude sur les moments à venir. Ana m'avait lancé, avec un demi-sourire :« ¡Siempre, si te apetece ! »

Elle faisait mine de rire, mais dans son regard, je percevais bien qu'elle n'en pensait pas moins. J'avais eu mal en pensant à Camille, à Paris, à cette promesse de retour qui m'attendait. « Ce soir, je reste, Ana. Mais demain… demain, il faudra que je reparte. Le voyage m'a conquis, il m'appelle de nouveau. » C'était vrai, en partie. Mais ce n'était pas tout. Prolonger mon séjour auprès d'Ana, c'était s'approcher trop près d'un feu. Ni mon cœur, ni ma fidélité envers Camille n'y auraient résisté. Même pour cette seule nuit, mon esprit restait inquiet.

J'avais déjà craqué une fois. La gitane, trois jours plus tôt, son corps chaud pressé contre le mien, l'alcool, la solitude. Et la honte, au réveil. Je ne pouvais pas recommencer. Pas avec Ana. Surtout pas avec ma cousine.

Ana hocha la tête, comme si elle lisait au plus profond de moi. Elle s'approcha encore de moi, me tapota l'épaule, d'un geste léger : « Vete mañana, primo. Mais reviens, ¿eh ? Avec ta hada. Et fais attention aux chiens, ils sont déjà fous de toi ! » Avec un sourire malicieux, Ana me tendit un dernier verre de vin : « Alors primo, tu raconteras quoi à ta hada, en rentrant ? - Que tu étais laide, boiteuse, méchante et une vilaine sorcière. » Cela la fit rire, comme un cristal qui vibre à ma fréquence.

J'avais répondu cela, en taisant la vérité. Comment lui avouer que je risquais de tomber amoureux de deux femmes en même temps ? Comment expliquer que cette rencontre inattendue avec elle avait bouleversé tout ce que je croyais savoir de moi-même, de ma vie, de mes désirs les plus profonds ? La nuit était désormais tombée sur la Sierra, et à cet instant précis, j'avais senti mes certitudes vaciller un peu plus encore.

Chapitre 10 : Le goût de la nuit

Nous avions mangé rapidement, en silence, nous regardant fugitivement.

Ana m'avait offert de passer la nuit chez elle. Elle m'avait même montré une petite chambre sous le toit, à côté de la sienne, un peu dangereux ça, avec un lit si fragile qu'il semblait grincer déjà, rien qu'à le voir. Mais j'avais plutôt besoin de respirer, de sentir le ciel au-dessus de moi, de laisser s'envoler un peu ce que je venais de

vivre. Une cousine. Une famille, une vraie. Et pourtant, diablement désirable. Ces pensées ne cessaient de tourner dans ma tête. « Je vais dormir dehors, sous le figuier, » avais-je dit. « J'ai besoin de… mettre un peu d'ordre dans mes pensées. Et de fraîcheur.

Elle avait hoché la tête, l'air de comprendre : « Como quieras, primo. Mais il fait frío en la Sierra, la nuit. » J'étais parti chercher mon sac de couchage dans la sacoche de la Harley, puis je l'avais étalé sous les branches noueuses du vieux figuier. Les étoiles scintillaient au-dessus, bien plus nombreuses, bien plus lumineuses qu'à Paris. Tout autour de moi, la Sierra s'endormait doucement, bercée par le chant des cigales et le son lointain des cloches. Elle m'avait souhaité bonne nuit avec une étreinte qui ne me donna pas vraiment envie de m'assoupir.

Je m'étais allongé là, les mains croisées sous la tête, essayant de démêler le flot de pensées qui m'envahissait. Javier, parti bien trop tôt. Camille, là-bas, si loin. Ana, si proche. Ma vie à Paris me paraissait subitement étrange, comme si elle était celle d'un autre. Et cette route, elle, toujours là, à m'attendre.

Des pas sur le gravier. Non, pas ça… Pitié. Ana était sortie de la maison. Elle portait juste une grande couverture andalouse sur ses épaules, et tenait deux verres ainsi qu'une bouteille de vin. Elle s'était avancé pieds nus, juste vêtue d'un vieux tee-shirt usé, presque transparent, tendu sur elle, un peu trop court. Je rêvais ou elle n'avait pas de sous-vêtements ?

« No puedo dormir, » avait-elle murmuré. « Et toi non plus, j'imagine. On pourrait parler un peu ? » Juste parler, ça irait, mais pas plus… Elle me faisait peur, vraiment. Elle s'était assise juste à côté, contre moi, sans même me demander si ça me dérangeait. Elle avait rempli les verres de vin. On avait trinqué, sans un mot. Puis elle s'était allongée à son tour, un peu en retrait, comme si elle voulait garder une légère distance éphémère. On fixait les étoiles en silence, à écouter la nuit andalouse respirer autour de nous.

« Tu sais, » murmura-t-elle, « Quand Javier m'écrivait de prison, il évoquait parfois la France. » Sa voix me serrait la gorge. « Il a fini par me retrouver. Trop tard, peut-être, mais il m'a trouvé. » — Sí. Et maintenant, c'est toi qui m'as retrouvée. Somos familia, Erwin. » Familia. Ce mot, il résonnait bizarrement dans ma tête. J'avais toujours eu cette quête, ce désir d'appartenance. Et là, sous ce figuier, aux côtés de cette femme si éclatante que je connaissais à peine, j'avais l'impression d'avoir enfin atteint quelque chose. Mais moins fraternel que ce que j'avais pensé.

« J'ai froid, » souffla-t-elle d'un coup. Sans réfléchir, j'ouvris mon sac de couchage. « Viens donc. » Au moment où je disais cela, je ressentis que je n'aurais pas dû prononcer ces deux mots. Elle s'était glissé tout contre moi, tirant le duvet pour nous recouvrir tous les deux. Son corps se blottissait contre le mien, sa tête trouvait naturellement le creux de mon épaule, et ses cheveux roux se déployaient sur ma poitrine. Elle avait cette odeur de thym, de laine, cette fragrance brute de la Sierra qui semblait imprégnée à sa peau.

Je n'aurais jamais dû dire ça… « Viens donc » Mais c'était si bon de la sentir contre moi.

C'est à ce moment-là que le trouble m'avait saisi. Violemment. J'étais affreusement conscient de son corps contre le mien, j'en imaginais chaque détail, les courbes, les creux. Je m'imaginais touchant son corps, glissant ma main sur elle, partout. C'était chaud, vivant, terriblement tangible. Le poids de sa tête. Sa main posée sur mon torse, presque par réflexe. Son souffle régulier caressant mon cou.

Mon cœur s'était mis à battre la chamade. Ce n'était pas du tout comme avec Camille. Non, c'était une sensation différente. Très déroutante. J'avais bien essayé de me raisonner : C'est ta cousine, imbécile. Calme-toi, tu vas le regretter après ! Mais mon corps, lui, refusait d'entendre raison. Ou peut-être qu'il pressentait quelque chose que je n'osais pas m'avouer. « Erwin ? » Sa voix s'était élevée dans la nuit, douce. « À quoi tu penses ? » demanda-t-elle d'une voix que je sentais troublée. « À tout. À Javier. À toi. À… Camille. - Ta hada ? »

Elle s'était redressée un peu, me regardant fixement. Dans la pénombre, ses yeux verts brillaient. « Tu l'aimes vraiment, ¿verdad ? » Je posai ma main sur elle, sans pouvoir m'en empêcher. « Oui. » Ma voix était devenue rauque. « Oui, je l'aime, je pense. » Je pensais aussi en regardant ma cousine que je n'avais jamais eu autant envie d'une femme qu'à ce moment. « Alors, pourquoi es-tu si triste ? »

Elle avait simplement dit ça, sans aucune once de reproche. Comment lui expliquer tout ça ? Comment lui avouer que depuis que j'avais quitté Paris, quelque chose s'était ouvert en moi, une porte que je ne pouvais plus refermer ? Que cette route m'avait changé, que je découvrais une liberté, une autre façon d'exister, un monde entier dont j'ignorais l'existence ? Que je ne savais plus vraiment qui j'étais, ni ce que je voulais ? Et que je venais, juste là, de la rencontrer, elle… Comme une somme de toutes mes envies et espérances.

« Je ne suis pas triste. Je suis juste… perdu. » Elle posa sa main sur ma joue. Un geste tendre, oui, fraternel peut-être. Ou peut-être pas du tout. Je ne savais plus rien. « Tu retrouveras ton camino, primo. Tu es fort, je le sens. » Nos visages étaient tout proches, vraiment trop. Je pouvais distinguer les taches de rousseur sur son nez, la courbe de ses lèvres, cet éclat dans ses yeux. Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression qu'elle allait l'entendre.

Ce n'était pas seulement du désir, enfin, si, il y en avait, et même beaucoup, mais pas que. C'était quelque chose de plus diffus, de plus enraciné. Une envie de me fondre en elle, de ne faire qu'un avec cette famille que je venais de retrouver. De combler toutes ces années de vide, de solitude, de foyers passagers. Elle incarnait ce chaînon manquant, la preuve que j'appartenais enfin à quelqu'un. Et tout cela se mélangeait au reste.

Je pensais à Camille. À son sourire, à ses yeux bleus, à son « Je t'attendrai ». Mon affection pour elle était toujours là, intacte, solide comme un roc. Mais ce qui se jouait ici, avec Ana, c'était différent, un mélange étrange : la joie d'avoir enfin une famille, cette solitude enracinée si profondément en moi, et puis cette beauté indomptable qui me submergeait, un désir brut, viscéral, presqu’animal.

« Ne pars pas demain, » murmura-t-elle. « Reste un peu plus. Reste encore avec moi. » Mon cœur se serra. J'aurais tant voulu accepter, mais je soufflai : « Je ne peux pas, Ana. J'ai promis de rentrer, ou de continuer la route, je ne sais plus. Il y a Camille, mon ancre… Si je reste, j'ai peur de ne plus jamais vouloir repartir. » Elle baissa les yeux. « Je sais, » dit-elle d'une voix si faible. « Mais un ou deux jours de plus… »

Je la serrai contre moi, sans doute trop fort. Ses bras vinrent enrouler mon cou, et nous restâmes ainsi, enlacés, nos souffles se mêlant. La chaleur de nos corps parvenait à repousser le froid de la nuit. Ana se blottit plus encore, sa joue pressée contre ma poitrine. « On vient à peine de se trouver, » murmura-t-elle d'une voix tremblante. « Et déjà tu penses à partir. » Elle releva la tête. Nos visages étaient si proches que je pouvais sentir son souffle sur mes lèvres. Ses yeux verts plongeaient dans les miens, brillants au milieu de l'obscurité. Tout mon être tendait vers elle, j'aurais voulu la retenir là, tout contre moi, et oublier tout le reste du monde.

Elle se rapprocha encore, son bassin épousa le mien, elle me sentit dur, je le vis à un petit sourire timide et fier en même temps. Ses lèvres effleurèrent les miennes, douces et hésitantes. Un baiser léger, presque timide, mais j'ai failli exploser. J'ai répondu, plus fort, plus profond. Ma main s'est perdue dans ses cheveux roux et je l'ai attirée contre moi. Elle a gémi doucement, s'est ouverte, sa langue cherchant la mienne.

Cela n'avait rien à voir avec ce qui se passait quand je faisais l’amour avec Camille. Avec Camille, tout montait doucement, tendresse, désir, plaisir qui ne s’arrêtait plus, on avait l’impression qu’il monterait encore et toujours, et exploserait apportant douceur et plénitude. Là, c'était brut, urgent, comme si nous voulions rattraper tout le temps perdu, toutes ces années sans nous connaître. Elle se hissa sur moi, à califourchon, ses doigts fébriles s'affairant sur ma chemise, déboutonnant, presque arrachant chaque bouton un à un. Mes mains glissèrent sous son tee-shirt, je découvris sa peau chaude, si douce, si vivante. Je sentis le poids de ses seins contre mon torse. « Ana… » soufflai-je, entre deux baisers. « Chut. Ne pense à rien. »

Elle avait raison. Penser n'avait plus aucun sens. Je voulais juste la sentir, la goûter, me perdre en elle. Mes mains remontèrent lentement le long de son dos, puis devant, lui ôtant son teeshirt, libérant ses seins magnifiques. Elle se cambra, sa bouche parcourant mon cou, mes épaules, ma poitrine, mon ventre.

Je la fis basculer doucement sous moi, et nous nous emmêlâmes entre le sac de couchage et la couverture. Ses cheveux s'étalèrent autour d'elle, formant une sorte d'auréole de feu. Elle était exceptionnelle, haletante, complètement ouverte, ses yeux verts assombris par le désir.

Mes lèvres descendirent le long de son cou, frôlant sa clavicule, puis jusqu'en bas. Elle arqua le dos, ses mains s'agrippèrent à mes épaules. Je sentais son cœur battre fort, nos souffles ne faisaient plus qu'un dans l'air frais. Ma main glissa sur sa cuisse, remontant lentement. Elle frissonna, murmurant mon nom dans un gémissement. « Erwin… sí… »

Et soudain, le souvenir de Camille s'imposa dans mon esprit. Son sourire. Ses yeux bleus remplis de confiance. Son « Pour toujours, mon géant. » Son « Je t'attendrai. » Mais cette fois, je ne m'étais pas arrêté. Le désir était bien trop fort. Ana était trop offerte, trop proche, trop humide pour que je puisse m'en détacher. Et Camille était si loin, si lointaine, qu'elle en devenait presque irréelle. Paris n'existait plus. Il n'y avait plus qu'Ana, son corps chaud contre le mien, ses mains sur ma peau, et son souffle dans mon cou.

Je l'ai prise. Elle s'est ouverte à moi, m'a accueilli, et nous avons bougé ensemble, brûlant tous les deux lentement d'abord, puis plus vite, plus fort. Nos souffles s'accéléraient, nos corps se fondaient l'un dans l'autre. Elle criait mon nom, je murmurais le sien. Nous nous sommes perdus l'un dans l'autre, sous les étoiles andalouses, au milieu de l'odeur du thym et de la terre chaude.

Quand tout fut fini, nous sommes restés enlacés, haletants, silencieux. La culpabilité m'a frappé de plein fouet. Qu'avais-je donc fait ? Ana se blottit contre moi, sa tête sur mon épaule, ses cheveux roux déployés sur ma poitrine. Elle ne disait pas un mot. Peut-être sentait-elle mon trouble. « Erwin… » Murmura-t-elle enfin. « No te arrepientas. N'aie pas de regrets. »

Mais j'en avais déjà. Non pas d'elle. Pas ce moment que je venais de vivre. Mais Camille, oui. La trahison. Le mensonge qui m'attendait à mon retour. Et pire encore : je réalisais que je pouvais tomber amoureux d'Ana. Que si je restais ici, je tomberais, c'était sûr. Et que si je tombais, elle me briserait. Parce qu'elle était trop belle, trop libre, trop intense. Un jour, elle s'en irait. Ou elle rencontrerait quelqu'un d'autre. Et moi, je resterais là, le cœur brisé. Je ne pouvais absolument pas rester. Je faillis partir sur le champ, mais elle m'entraîna dans une nouvelle danse encore plus intense, ce que je n'aurais pas cru possible.

Enfin, nous nous sommes endormis enlacés. Mais je me suis réveillé bien vite, et après je n'ai trouvé qu'un demi-sommeil. Mon esprit tournait sans cesse. J'avais trahi Camille. J'avais couché avec ma cousine, deux fois de suite. Et le pire : j'avais adoré ça. Et j'avais déjà envie de recommencer.

Mais ce n'était pas là seulement le vrai problème. Le vrai problème, aussi, c'était Ana elle-même. Elle était bien trop parfaite pour moi. Trop belle, trop libre, trop sauvage. Elle vivait ici, au cœur de la Sierra, entourée de ses orphelins et de ses chiens. Elle n'avait besoin de personne. Elle se suffisait à elle-même. Et moi, qui étais-je, au fond ? Un instituteur parisien complètement perdu, un type qui ne savait même plus qui il était.

Si je restais, je deviendrais dépendant d'elle. De sa beauté, de sa présence, de son simple sourire. Et un jour, elle finirait par se lasser. Ou bien elle rencontrerait quelqu'un de mieux. Et moi, je resterais là, le cœur brisé. Je deviendrais même violent, peut-être. Elle était le genre de femme pour laquelle on pourrait tuer, je le sentais. Je ne pouvais pas me permettre ça. Mais je me suis rendormi, rêvant d'elle, de ses formes, de sa chaleur.

Quand j'ai rouvert les yeux, le soleil était déjà haut dans le ciel. Ana dormait encore, recroquevillée contre moi, sa chevelure rousse dévalant sur ma poitrine telle une coulée de cuivre. Je l'ai contemplée un instant, le cœur bouleversé.

Je me suis glissé hors du sac de couchage avec précaution, la laissant sous la couverture. Elle a soupiré, s'est tournée, mais ne s'est pas réveillée. Je me suis levé, j'ai jeté un coup d'œil à la Harley garée dehors, déjà inondée de lumière. Il fallait partir. Tout de suite. Avant qu'elle ne se réveille. Avant que je ne change d'avis. Et que l'on fasse l'amour une troisième fois.

Mais Ana finit par émerger, les yeux encore un peu voilés de sommeil. Elle m'a regardé sans un mot, puis a esquissé un sourire, à la fois triste et timide. « Buenos días, primo. — Buenos días. » Nous n'avons pas reparlé de cette nuit-là. À quoi bon ? Elle savait. Je savais. Nous avons pris un café ensemble, en silence, échangeant des regards qui en disaient bien plus que tous les mots tus. Lorsque je suis monté sur la Harley, elle s'est approchée pour m'embrasser sur les deux joues. Ses mains sont restées un instant sur mes épaules. « Vuelve pronto. Avec ta

hada.- Je ne sais pas, Ana. Je ne sais plus rien du tout. Et je ne crois pas que ce soit une bonne idée » Je crois bien que Camille lui arracherait les yeux. « Cuídate, Erwin. — Toi aussi, Ana. »

Chapitre 11 : le goût du danger

J'ai mis la moto en marche. Dans le rétroviseur, je l'ai aperçue, debout devant la bergerie, entourée de ses chiens, sa chevelure flamboyante tranchant sur le blanc immaculé de la maison. Elle a levé la main. Je ne me suis pas retourné. Je n'ai pas fait demi-tour, pourtant j'en avais envie. Je filais sur ce chemin poussiéreux, le cœur lourd, complètement perdu au milieu de mes pensées.

J'avais trahi Camille. Vraiment, cette fois. Pas comme avec la gitane, où j'étais ivre, où je ne savais plus ce que je faisais. Là, j'étais lucide. J'avais fait mon choix. J'avais voulu Ana, et je l'avais eue. Et le pire, c'était que je ne regrettais pas vraiment. Pas Ana, non. Pas ces moments si bons et intenses que j'avais partagés avec elle. Juste Camille. La trahison. Le mensonge qui m'attendait à mon retour. Et je fuyais. C'était ce que j'avais de mieux à faireLa route m'avalait encore, une longue étendue de poussière rouge et de soleil andalou qui tapait fort sur ma nuque. Pourtant, je savais bien que je n'étais plus le même homme que celui qui était arrivé à Ronda trois jours plus tôt.

J'avais retrouvé ma famille. Mais en chemin, j'avais perdu Camille. Ou du moins, j'avais perdu ce droit de l'aimer sans la tromper. Et Ana… Ana l'emportait. Camille ne pouvait pas rivaliser, c'était évident. La petite fée blonde de Paris, si douce, si patiente, si aimante. Face à la flamme rousse d'Andalousie, la liberté incarnée, la beauté sauvage. Camille m'aimait. Mais Ana, elle, m'incarnait pleinement. Elle était tout ce que je voulais être : libre, sauvage, vivant. Mais je ne pouvais pas l'avoir. Car si je l'avais, un jour, elle me détruirait.

Alors je roulais. Vers où ? Je ne savais plus. Peut-être vers nulle part. Peut-être partout. Vers le Sud, en tout cas. La route, encore. Toujours.

Je ne savais même pas ce que je cherchais, seulement que chaque kilomètre, curieusement, me ramenait un peu vers moi. Après avoir roulé un bon moment, le vent me giflant les joues, toujours secoué par ma nuit avec Ana, je m'étais arrêté sans trop réfléchir sur le bas-côté. J'étais épuisé, les yeux me brûlaient. La fatigue m'avait terrassé d'un coup sec. J'avais dormi, rêvé de femmes. Puis j'avais repris la route.

Le sud de l'Espagne n'avait été qu'un flou. Séville, Mérida, et d'autres villes dont les noms s'étaient déjà effacés de ma mémoire. Mon quotidien se résumait à m'arrêter, manger, dormir puis repartir. Tout se mêlait. J'avais cette impression persistante de fuir, sans jamais pouvoir dire quoi. J’avais peut-être créé la légende du motard triste et silencieux.

À Mérida, je m'étais retrouvé devant l'aqueduc romain, ces arches immenses qui semblaient défier le temps. Je m'y étais senti minuscule, presque transparent. Qu'est-ce que je laissais derrière moi, au fond ? Et qu'est-ce que j'étais en train de construire, vraiment ?

En atteignant enfin la frontière portugaise, une sorte de soulagement m'avait permis de respirer. D'un seul coup, le pays s'était ouvert devant moi, avec ses contours plus doux, sa verdure plus intense. Les plaines de l'Alentejo s'étiraient à perte de vue sous un ciel immense. L'air, lui, charriait une odeur de terre chaude, un goût salé qui venait de loin, de là où l'Atlantique respirait.

Pendant plusieurs jours, j'avais roulé sans but. Je traversais des villages aux murs blancs, empruntais des routes poussiéreuses, croisais des visages qui, à force, finissaient tous par se ressembler. Je dormais où je pouvais trouver un abri : sous un arbre, dans une grange vide, et une fois même sur le banc d'une église.

Ce fut à Évora que je compris.

Je m'étais aventuré dans la Capela dos Ossos, cette chapelle entièrement recouverte d'ossements. L'inscription gravée au-dessus de la porte m'avait frappé comme un coup en pleine figure : « Nous, les os qui sommes ici, attendons les vôtres. » J'étais resté figé, entouré de crânes, de tibias et de côtes empilés en des motifs presque grotesques. Des milliers de morts semblaient me fixer. Que faisais-je donc de ma vie, Erwin ?

Je m'étais précipité dehors, le cœur battant à tout rompre, en quête d'air. Puis j'avais erré dans les rues d'Évora, jusqu'à ce que la nuit tombe complètement. Finalement, j'avais trouvé refuge dans une taverne, la Casa da Carmen, non loin de la praça do Giraldo. Une femme d'une cinquantaine d'années, le visage marqué et les cheveux gris noués, m'avait servi un ragoût de queue de taureau sans un mot. « T'as une bonne tête à manger, toi, » avait-elle lâché. J'avais mangé en silence. Elle, elle s'était assise en face de moi, me fixant de ses yeux noirs, d'une acuité troublante.

« Estás perdido, hein ? » avait-elle fini par dire. J'avais relevé la tête, un peu surpris. « Comment…- Ça se voit, » avait-elle coupé. « J'en ai vu passer, des types comme toi. Qui roulent, qui cherchent, qui fuient. » Elle alluma une cigarette, soufflant la fumée lentement. « Alors ? Tu fuis quoi, au juste ? » Je ne savais pas vraiment pourquoi, mais j'avais commencé à parler. Peut-être parce que c'était une inconnue, ou simplement parce que je sentais que j'allais éclater si je gardais tout ça pour moi.

Je lui avais raconté mon enfance en foyer, ma vie à Paris, Françoise. J'avais évoqué Camille, « une fée qui m'attendait là-bas », et Javier, parti bien trop tôt. Puis Ana. Carmen avait écouté sans rien dire, fumant tranquillement. Quand j'eus fini, elle était restée silencieuse un long moment. « Tu sais ce qui ne va pas chez toi ?

» avait-elle fini par lâcher. « Tu cherches la famille partout, sauf là où elle t'attend vraiment. »« Comment ça ?- Cette fée, à Paris. Elle t'attend. Elle, c'est ta famille. Toi, tu poursuis des fantômes. »

Elle s'était penchée vers moi. « Ton père, ta cousine, tout ça, c'est le passé, ou presque. Ce sont tes racines, oui, d'accord. Mais tu sais à quoi elles servent, les racines ? À tenir l'arbre debout. Pas à être l'arbre. » les mots m'avaient transpercé. « Et ta cousine… » Elle m'avait regardé droit dans les yeux. « Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé là-bas. Mais je vois bien, dans ton regard, que ce n'était pas anodin. » Tu t'es piégé toi-même, réfléchis. » J'avais baissé la tête. Je restais là, le cœur serré, les larmes au bord des yeux. Carmen s'était levée, posant sa main rude sur mon épaule. « Rentre chez toi, chico. Avant de te perdre pour de bon. »

Cette nuit-là, j'avais mal dormi. Je m'étais réveillé à plusieurs reprises, trempé de sueur, perdu dans des songes où Ana et Camille se confondaient, où Javier me fixait, les yeux emplis de reproches, et où je courais sans jamais parvenir nulle part. Au matin, j'étais reparti vers le sud. Pourtant, les mots de Carmen résonnaient encore dans ma tête, comme un écho : « Vuelve a casa, chico. »

J'avais traversé le reste du Portugal, prenant mon temps, m'arrêtant où j'en avais envie, passant quelques jours aux endroits qui me frappaient, goûtant la poussière de la route, la respirant. Un soir de début juillet, je m'étais arrêté devant le monastère d'Alcobaça, j'avais écouté le silence qui y régnait, espérant y trouver un peu de paix. Rien, il me fallait continuer. Alors, j'avais pris la route vers la côte. Morceaux par morceaux. J'avais rencontré des gens, jeunes, vieux, des touristes, des pêcheurs, d'autres voyageurs.

Je m'étais aperçu que je n'étais pas le seul en errance. Il y avait une communauté, les voyageurs égarés, et j'en faisais partie. Mais direction l'Atlantique Sud. Comme si l'océan, avec ses immenses étendues, pouvait effacer tout ce qui me rongeait.

Près de Batalha, sous un ciel qui tirait sur le violet, tout avait basculé, et les choses s'étaient soudain compliquées. Deux types étaient sortis de nulle part sur un chemin désert, juste en face de moi. J'avais cru que mon cœur allait exploser. Le premier, mince à faire peur, agitait un couteau. « ¡Dá a moto, francés ! » L'autre me visait avec un revolver, un vieux 38 Spécial, canon pile entre mes yeux. La peur m'avait gelé de l'intérieur. Putain, une vraie arme.

J'étais descendu de la moto d'un bloc, les mains bien hautes. « OK, OK, calma… » Mais je savais déjà : si je leur laissais la moto, j'étais mort. J'avais vu leurs visages, c'était foutu pour moi. Le gars au couteau s'était avancé. J'avais simulé un faux pas, tenté le tout pour le tout en plongeant sur le côté. La lame avait sifflé tout près de ma joue. Par pur réflexe, mon pied était parti tout seul, j'avais frappé l'agresseur. Le couteau avait giclé loin, disparu dans les buissons. Mais le deuxième avait tiré. Un bruit sec, le coup de feu avait claqué. Une brûlure m'avait traversé la joue. Du sang chaud et épais. Il m'avait eu. Je saignais. Merde. J'étais foutu. Il ne restait qu'une chose à faire : survivre.

J'avais foncé sur le type armé, attrapé son poignet à deux mains, tordu de toutes mes forces. J'avais entendu un craquement. Il avait hurlé, lâché l'arme. Je lui avais collé un coup de coude dans la mâchoire. Fort. Puis un autre, encore plus fort. Et là, un truc s'était réveillé en moi, ce fameux truc que je sentais rôder dans ma poitrine depuis la rue des Lyonnais, depuis Pampelune, mais cette fois je n'avais rien retenu. Le squelettique m'avait sauté dessus, par-derrière. J'avais lutté comme un forcené, écrasé son pied, cogné dans ses côtes. Le premier, le costaud, se redressait, visage plein de sang, il fouillait par terre, cherchait son couteau. Ça sentait la fin. J'allais crever ici.

Dans un dernier éclair de rage, j'avais bondi en arrière, écrasé le maigre contre un arbre. Je m'étais retourné, lui avais mis un grand coup de pied en pleine poitrine. Le costaud avait hésité, il semblait avoir du mal à respirer puis il m'avait jeté un regard, avait filé en boitant, plié en deux par la douleur. L'autre avait suivi, titubant, presque inconscient. Je les avais vus s'écrouler plus bas, dans les fourrés. Plus un bruit. Inconscients. Morts, peut-être. Je n'étais pas allé vérifier. C'est ça, le plus dingue. Ce n'est pas de me dire qu'ils étaient peut-être morts, mais que je n'avais même pas pensé à m'assurer. L'instituteur que j'étais aurait rampé, cherché un pouls, balbutié une prière, couru appeler de l'aide. Mais là, j'avais juste ramassé mes affaires.

J'étais resté planté là, à trembler comme une feuille. Ma joue brûlait, le sang coulait dessus, et mes poings étaient en lambeaux, sang et peau ouverts sur les jointures. Mes mains tremblaient, je les contemplais comme si c'était celles de quelqu'un d'autre. Elles gardaient encore la mémoire du cartilage et de l'os. Six mois plus tôt, elles corrigeaient des copies. Mon cœur tambourinait si fort que j'ai cru qu'il allait lâcher pour de bon. Putain. J'étais passé à deux doigts d'y rester, vraiment.

J'avais ramassé le revolver, machinalement. Glissé au fond de mon sac, sous mes fringues. Le métal, froid, pesait d'un poids nouveau. Je ne savais pas trop pourquoi je le gardais. Pour me protéger ? Par peur, par réflexe ? Ou juste parce que j'étais plus le même bonhomme. L'instituteur parisien que j'étais n'aurait jamais emporté une arme. Maintenant ? Je ne savais même plus qui j'étais.

Ce n'était plus un jeu, tout ça. J'avais flirté avec la mort, et au fond de moi j'avais découvert une violence que j'avais du mal à assumer. J'avais frappé le type au visage, encore et encore, emporté par une rage dingue. Le pire, ce que je n'osais même pas m'avouer, c'était qu'en plein cœur de cette fureur, j'avais ressenti un bref soulagement, presque indécent. Comme si ma colère, toute ma culpabilité, toute la haine que j'avais pour moi-même, s'étaient enfin déchargées. Par mes poings. Sur un corps. Et maintenant, j'avais un revolver dans mon sac. Qu'est-ce que j'étais en train de devenir ? Cette question me hantait, et franchement, elle commençait à me faire peur.

À Nazaré, une infirmière avait nettoyé ma joue et m'avait filé cinq points de suture. « Você teve sorte. Um ou dois centímetros mais à direita, e estava acabado, » qu'elle m'avait dit. Elle avait appelé la police. Deux flics avaient débarqué, ils avaient pris ma déposition. Ils semblaient connaître mes agresseurs. « Vous avez eu de la chance, hombre. On va s'en occuper, ne vous en faites pas. Bonne route, soyez prudent. » Je n'avais pas dit qu'ils étaient tombés. Encore un coup de chance. Cette fichue chance… Mais combien de temps encore ?

Je m'étais assis sur la plage, à regarder l'Atlantique gronder. Les vagues cognaient le sable, inlassablement. La nuit, yeux fermés, je revoyais les deux corps, là-bas, dans les fourrés. Immobiles. Et je ne saurais jamais. Ou trop tard. C'était sûrement ça, le vrai prix à payer : pas les morts qu'on porte, mais les « peut-être morts » dont on ne saura rien. « Vuelve a casa, chico. Avant de te perdre pour de bon. » Carmen avait raison, je le savais. Mais c'était peut-être déjà trop tard. Désormais, j'avais une cicatrice sur la joue. Un revolver planqué au fond du sac. La route m'avait changé. Et je n'étais plus sûr de pouvoir rentrer chez moi.

Chapitre 12 : Le goût de la saudade

A Nazaré, l'Atlantique grondait, sauvage. Les vagues avalaient la plage dorée, montagnes d'écume puissantes, hypnotisantes. Je restais planté là, le vent me fouettait la joue, la peau toute neuve sous les points, cinq, encore une cicatrice qui se voyait, celle-là. La balle était passée tout près. Un centimètre ou deux de plus, et tout s'arrêtait là, nulle part. Mais non. J'étais debout, les yeux perdus dans ce bleu sans fin. L'air salin brûlait mes poumons, me rappelant que je respirais encore. Cabossé, mais vivant.

Plus tard, j'avais trouvé refuge dans un café sur le front de mer, ça sentait le poisson grillé et le café trop fort. Un vieux marin, Antonio, m'a servi une ginjinha dans un petit verre. La liqueur rouge, douce-amère, m'a réchauffé l'âme et le reste. Il parlait un français presque parfait. « T'as une tête de gars qui fuit quelque chose. » Pas de reproche, juste une vérité. Un sourire est venu malgré moi. »Un peu, ouais. » Il a éclaté de rire, grave, rocailleux. « Bonne chance, mon gars »

Je suis reparti vers Lisbonne, longeant la côte. Les vagues fracassaient les rochers noirs, l'écume brillait sous le soleil du soir. Lisbonne a fini par apparaître, ses sept collines déployées. Le pont du 25 avril, rouge au-dessus du Tage, avait des airs de promesse.

J'avais garé ma Harley dans l'Alfama. Les ruelles sentaient le linge et la sardine grillée. La nuit tombait quand la musique m'a tiré vers une casa de fado. Porte entrouverte, chant plaintif. Dedans, minuscule, tamisé, parfumé de vin rouge, de cire fondue. Une femme chantait, la voix grave, poignante, sur une guitare portugaise.

Sa voix… Mon Dieu. Ce n'était pas explicable. Une nostalgie qui tordait les tripes. La "Saudade", murmuraient les habitués. Chaque note fouillait dans mes souvenirs, réveillait des fantômes. Je me suis calé dans un coin, un verre de vin en main. La chanson a fini, les gens ont applaudi, elle est descendue. Elle m'a vu. Avec mon blouson de cuir rougi par la poussière, mes cheveux fous et ma cicatrice.

Elle s'appelait Sofia. Elle était grande, fine, cheveux noirs sur les épaules, des yeux sombres comme deux braises. Une beauté fière, un peu sauvage. Est-ce que j'étais prêt à replonger. Oui et non. Oui pour oublier Ana, peut-être. Non pour ne pas trahir Camille. Je décidai de laisser venir. Celle-là, il y avait autre chose. Peut-être juste une amie. Pas du désir. De la tristesse. Elle s'est approchée, un demi-sourire. « T'es pas d'ici, não é ? »

Français et portugais se mélangeaient, naturel. « Non. France.- Ah, um francês. » Elle s'est installée, a rempli son verre à ma bouteille. « -Tu danses, ou tu préfères só olhar ?- Je ne sais pas danser le fado.- Então, je vais t'apprendre. » Elle m'a pris la main, et m'a emmené sur la piste. Musique lente, sensuelle. Ses hanches touchaient les miennes, son souffle sur ma peau. On a dansé, sans un mot. Elle sentait le jasmin et le sel. Belle à en perdre la tête. « Va prendre une douche froide, mec. » Après quelques danses, quelques verres, elle s'est penchée vers moi, s'appuyant un peu.

« J'habite pas loin. Viens chez moi. On peut marcher um pouco, si tu veux. » Eh ben, c'était reparti… On a pris les ruelles de l'Alfama, en silence. L'air frais m'a remis les idées en place. Ma Harley attendait sous un lampadaire. Sofia a ralenti, puis s'est figée devant la moto. Son visage a changé. Elle avait les yeux mouillés. « Ça va ? » Elle a secoué la tête, incapable de parler. Les mains tremblaient. Elle s'est rapprochée, a effleuré la moto. « C'est la tienne ? »

Elle était toute pâle : « Sofia ? » Mon envie d'elle s'est tout de suite changée en sollicitude : « Mon frère… » Sa voix s'est brisée. « Il avait une moto comme ça. Mort, il y a un an. » Ça m'a serré le cœur. « Je suis désolé. » Ses yeux étaient tristes : « J'étais avec lui. Sur la moto ». Les larmes coulaient. « On longeait la côte. Puis un camion… » Elle a fermé les yeux.

« Il est mort sur le coup. Moi, j'ai été proj… juste des bleus. Depuis… depuis lors… impossible. Je ne peux pas regarder une moto sans… » Elle s'est effondrée contre moi, sanglots. Je l'ai serrée. Elle s'accrochait comme si je pouvais la sauver. « Désolé. Je sais même pas pourquoi je te raconte tout ça. » je lui ai caressé la joue : « C'est rien. »

On est restés là, longtemps. Elle pleurait contre mon torse, et je la tenais serrée. Quand elle s'est calmée, elle a relevé la tête. « Tu me rappelles… tu lui ressembles. Même un peu physiquement. Et puis… il y a ce truc. Ta façon de bouger. De regarder autour. Comme lui. » J'ai hoché la tête. « Il s'appelait comment ? - Miguel. Il avait un an de plus que moi, presque mon jumeau. »

Un sourire triste a traversé son visage. « Il rêvait de faire le tour du monde à moto. Il répétait toujours : "Sofia, un jour on partira, tu verras." Et maintenant… - Maintenant tu chantes. »

« Je chante ce que je ne peux pas dire. A saudade. Le manque. » J'ai compris. Cette femme fière, magnifique, Ce n'était plus une séductrice. C'était une sœur cabossée, et moi, j'avais réveillé un fantôme. « Tu veux qu'on sorte ? Marcher, discuter ? » Elle a acquiescé. « Sim. J'avais besoin… juste besoin de ne pas être seule ce soir. Ca ne t'embête pas si on ne …»

On a passé la nuit à marcher dans Lisbonne. Elle m'a fait découvrir son quartier, parlé de son enfance. Son père, pêcheur perdu en mer. Sa mère, emportée par le cancer. Miguel, son frère, sa seule famille. La danse, le fado, pour survivre. Moi aussi, je me suis confié. Sur mes foyers, l'absence de famille, mon errance. J'ai évoqué Camille « uma fada qui m'attendait ». Ana aussi sans entrer dans les détails, juste assez pour qu'elle comprenne que c'était compliqué.

À l'aube, on s'est retrouvés assis sur les marches d'un miradouro, regardant le Tage rougir sous le soleil levant. « Tu sais quoi, francês ? » a-t-elle soufflé. « Tu chasses mes fantasmas. Depuis um ano, je rêvais de Miguel toutes les nuits. Je le voyais sur sa moto, encore et encore. Mais là, avec toi… » Elle a posé sa tête sur mon épaule. « C'est comme si… je sais pas. Comme s'il était revenu dire adeus. Comme s'il me disait de lâcher prise. »

J'ai passé un bras autour de ses épaules. « Tu veux bien rester un peu pour m'aider à guérir ? Viens chez moi, comme un frère. » Hum, famille, j'en avais pas vraiment une chaste expérience avec Ana. Mais je sentais que cette fois, ce serait différent.

Sofia n'est pas retournée travailler les jours suivants. « Ils comprendront. J'ai besoin de faire ça. » On a passé quatre jours ensemble. Quatre jours qui m'ont transformé. Elle m'a montré son Portugal. Pas celui des touristes. Le vrai. « On va prendre a minha carrinha. » Elle a jeté un œil à ma Harley. « Je ne peux pas. Pas encore. » Sa voiture, c'était une Seat 600 blanche, un bijou vintage des années 50, avec un toit en toile fatigué. « Miguel me l'avait offerte pour mes dez-sete anos. Il l'avait trouvée à la casse, il l'avait retapée pendant des mois. » Ses yeux brillaient. « C'était mon bébé. »

Le moteur a crachoté puis s'est mis à tourner. Sofia a ri, les larmes aux yeux. « Elle respire encore, a velha senhora. » On a pris la route de Sintra, toit ouvert, le vent faisant claquer la toile. C'était bizarrement intime, cette voiture qui gardait encore l'odeur de tabac de Miguel, les stickers partout sur le tableau de bord. Elle ne m'a pas emmené voir le Palácio da Pena. « Ça, c'est pour os turistas. » À la place, elle m'a guidé jusqu'à une clairière cachée dans la forêt d'eucalyptus. « Miguel et moi, on venait là. On se cachait, on inventait des histoires. »

On a mangé des queijadas achetées au village. Sucrées, citronnées, elles explosaient en bouche. Elle m'a parlé de Miguel qui racontait des blagues nulles, chantait faux, la défendait contre les voyous. Je l'écoutais, absorbé. C'était donc ça, avoir un frère ? Quelqu'un qui a vu grandir l'autre, qui connaît ses secrets, qui veille sur elle ou lui ? « Sofia… » Les mots sont sortis tout seuls.

« Tu crois que j'ai une sœur quelque part ? » Elle a ouvert de grands yeux. « Quoi ? » J'ai réfléchi : « Je suis né en 1949. Placé dès la naissance, ma mère était morte. Mon père, ce n'était pas un exemple de fidélité, il avait sûrement eu d'autres enfants sans le savoir. » Ma gorge se serrait. « J'aurais pu avoir une demi-sœur, un demi-frère, que je connaîtrais jamais.» Sofia a posé sa main sur la mienne. « T'as jamais cherché ?- Comment ? Je ne connais même pas mon vrai nom. Mon père m'a jamais reconnu, il est mort juste après notre rencontre. On m'a appelé "Erwin Larivière". C'était tout. Un nom qu'on m'avait donné. »

Les larmes montaient. « Je pourrais croiser ma demi-sœur dans la rue sans le savoir. » elle soupira : « Peut-être. Peut-être que tu l'as déjà vue. Ou que tu la croiseras un jour. » Elle s'est blottie contre moi. « Mais maintenant, tu m'as, moi. Ta irmã portuguesa. » Je l'ai serrée fort. « Ma sœur portugaise. » Et là, pour la première fois, je comprenais ce que c'était. Cette chaleur au cœur, ce lien sans arrière-pensée, sans attente. Juste de l'amour, brut.

Le soir, on est allés chez elle et on a partagé son lit, serrés l'un contre l'autre, sans ambiguïté. Et pour la première fois depuis la gitane, depuis Ana, je ne ressentais rien. Pas de désir. Pas de tension. Juste de la chaleur, de la tendresse. Comme si mon corps avait enfin compris que toutes les femmes n'étaient pas des partenaires. Ou peut-être que j'étais juste fatigué. Fatigué de trahir. Fatigué de fuir.

Les jours suivants, on a roulé dans la vieille Seat. Sofia conduisait, tapotant la portière au rythme d'une cassette de fado enregistrée par Miguel. « Il chantait vraiment mal. Mas eu adorava. » On est allés à Cascais, à une crique isolée. On a marché pieds nus sur le sable, l'eau glacée jusqu'aux genoux. « Miguel faisait toujours ça. Il m'éclaboussait, et ensuite, je courais derrière lui sur toute la plage. » « Tu sais ce qui me manque le plus ? Ce ne sont pas les grandes choses. Ce sont les petites. Sa manière de dire mon nom. Comment il piquait toujours la dernière bouchée dans mon assiette. Ses appels idiots à trois heures du matin juste pour raconter une blague. »

Je pensais à tout ce que je n'avais jamais connu. Personne ne m'avait jamais volé une bouchée avec tendresse. Personne ne m'avait jamais appelé au beau milieu de la nuit pour rire avec moi. « Tu crois que… si j'ai

une sœur quelque part, elle pense à moi ? Elle se demande si j'existe ? » Sofia m'a regardé longtemps. « Si elle existe, oui. J'en suis sûre. On sent ces choses-là. Le sangue appelle o sangue. »

« Mais comment retrouve-t-on quelqu'un qu'on n'a jamais connu ? - Peut-être qu'on ne cherche pas. Peut-être qu'un jour, c'est elle qui te trouvera. Ou toi. Le destin existe, irmão. » Elle m'a pris la main. « Et en attendant, tu m'as moi. Je te protège comme Miguel me protégeait. D'accord ? » Mon cœur s'est serré. « D'accord, petite sœur. »

On est allés à Azenhas do Mar, ce village accroché à la falaise. Sofia avait récupéré les clés de la maison de son oncle, inoccupée. On avait passé la journée à discuter. Vraiment discuter. Assis sur la terrasse face à l'océan, on s'était raconté nos histoires. « On ne va pas laisser o medo gagner. Tu aimeras ta fada. J'aimerai encore. Et on ne se perdra pas. Irmãos para sempre. Frère et sœur pour toujours. D'accord ? »

Cette nuit-là, j'ai entendu des sanglots. Je suis allé voir Sofia. Elle était assise sur son lit, serrant une photo de Miguel. « Vem. » Je me suis allongé à côté d'elle. Elle a posé sa tête sur mon épaule. « Conta-me uma história. Miguel faisait ça quando eu tinha pesadelos. » Alors j'ai parlé de Paris. Les pavés du Quartier Latin. Les enfants de ma classe. Le petit Lucas qui m'avait dessiné un bonhomme avant mon départ. Camille, qui m'attendait quelque part. Petit à petit, sa respiration s'est calmée. Elle s'est endormie contre moi, apaisée. Et moi, les yeux grands ouverts dans la nuit, je me suis demandé : quelque part, peut-être, une femme dormait aussi. Ma sœur de sang. Rêvait-elle de moi sans savoir que j'existais ?

Le matin, Sofia a préparé le petit-déjeuner. On a mangé sur la terrasse quand elle m'a lancé ce regard intense. « Je voulais te montrer algo. » Elle est revenue avec une vieille boîte en bois. Dedans, des photos. Miguel bébé. Miguel et Sofia, enfants, couverts de boue. Miguel ado sur sa première moto. Miguel et Sofia adultes, bras dessus bras dessous, riant. « Regarde. Là, on avait sept et huit ans. Ce n'était qu'un jour ordinaire. On jouait, on se disputait pour rien, on s'aimait, c'est tout. »

Ses doigts tremblaient. « Et tu sais, après sa mort… tu sais ce que je me suis dit ? Que j'aurais dû profiter davantage. Que j'aurais dû lui dire chaque jour que je l'aimais. Parce qu'on ne sait jamais, tu comprends ? » Elle a refermé la boîte.

Le quatrième matin, Sofia m'a observé longtemps. « Je voulais faire algo. Un truc que je n'ai pas fait depuis un an. - Quoi donc ? - Remonter sur une moto. » Mon cœur a raté un battement. « Tu es sûre ? - Non. » Elle m'a adressé un sourire incertain. « Mais je voulais essayer. Avec toi. Tu es comme mon frère. Si je ne le fais pas avec toi, je ne le ferai jamais. » On s'est dirigés vers ma Harley. Sofia l'a regardée longtemps, respirant à fond. Ses mains tremblaient quand elle a effleuré le siège passager. « Je suis là. On va juste faire le tour du quartier. Cinq minutes. Si tu veux qu'on s'arrête, tape-moi sur l'épaule. »

Elle a acquiescé et a grimpé derrière moi. Ses bras ont entouré ma taille, bien trop fort. Je sentais son corps tendu. J'ai démarré doucement. On n'a même pas roulé à vingt à l'heure. Au début, elle n'osait presque pas respirer. Mais peu à peu, j'ai senti ses bras se relâcher, sa respiration devenir plus calme. On a roulé dix minutes, puis quinze. Quand je me suis arrêté, elle est descendue, les jambes tremblantes. Là, elle a éclaté en larmes. Pas des larmes de tristesse. Des larmes de délivrance.

Le cinquième matin, j'ai préparé la Harley. Sofia était là, assise sur les marches, à me regarder. « Tu pars. » Ce n'était pas une question. « Oui.- Où ça ? - Je ne sais pas encore. Vers le sud. » Elle a hoché la tête. « Et ta fada ? - Je… je ne sais pas. » Sofia s'est levée, s'est approchée, m'a pris le visage entre ses mains. « Écoute-moi, irmão. Tu vas continuer à fuir. Je le sens. Peut-être que ce n'est pas le moment de rentrer. Pas encore. »

Son pouce a effleuré ma cicatrice. « Mais un jour, quand tu seras prêt… rentre. Retourne vers elle. Ne fais pas comme Miguel. Ne pars pas pour toujours. » Mes yeux se sont embués. « Tu vas me manquer, petite sœur. - Toi aussi. » Elle m'a embrassé sur la bouche, très vite. « Ca compte pas, t'es comme mon frère. Si je n'avais pas vu ta moto ? – Mais tu l'as vue. -Tu m'as offert quelque chose. Tu m'as rendu Miguel. Tu m'as montré que je pouvais vivre sans lui. Obrigada, meu irmão. »

On s’est serrés fort. Longtemps. Deux orphelins qui s’étaient retrouvés, un peu apaisés. Quand je suis monté sur la moto, Sofia m’a souri à travers ses larmes. « Va avec Dieu, francês. Dis à ta fée qu’elle a beaucoup de chance. » J’ai démarré, direction le sud. Dans le rétro, je l’ai vue lever la main, immobile sur les marches, fière et brisée à la fois.

.

Chapitre 13 : Le goût de l'olivier.

La Harley avait toussé une fois, comme pour me prévenirn puis une seconde. Je reconnaissais ce bruit, la vieille mécanique qui supplie qu’on la laisse en paix. Cela faisait deux heures que je roulais sur cette route déserte, perdue dans le sud du Portugal, vers Faro. Des collines brûlées, des chênes-lièges tordus par le soleil, rien d’autre à l’horizon.

Le moteur émit un dernier râle et s’arrêta pour de bon. Plus un son. Un silence épais, presque pesant, seulement coupé par le chant des cigales. Merde. Je descendis, soulevai le réservoir, vérifiai les bougies, les carburateurs. L’essence arrivait bien, je le sentais à l’odeur. Rien d’évident. Je tentai de redémarrer. Le moteur vibra, lutta, puis s’éteignit. L’allumage, peut-être ? En tout cas, un souci mécanique, clairement irréparable sur le bord de la route, à mains nues.

Le soleil cognait, fort. Ma chemise me collait au dos. Je regardai devant, puis derrière, la même étendue dorée, déserte, dans les deux directions. Soit j’attendais un miracle, soit je poussais deux cents cinquante kilos de ferraille sous cette chaleur. Je poussai.

Au bout d’une heure, j’étais trempé, les bras en feu, la gorge sèche comme un lit de rivière morte. La Harley pesait une tonne. Chaque mètre, un effort. J’avais envie de tout abandonner, la moto, le voyage, cette quête absurde. Mais qu’est-ce que je faisais là, franchement ? Un instituteur parisien, perdu dans la campagne portugaise, à pousser sa moto en panne vers nulle part.

Puis, au loin, j’entendis un tracteur. Un vieux Massey Ferguson rouge, crachant une fumée noire, surgit à un virage. À son volant, un homme d’une soixantaine d’années. Il avait la peau tannée, les mains larges posées sur le volant. Il s’arrêta à ma hauteur, coupa le moteur, et me fixa comme si j’étais sorti d’un film. « Problemas, rapaz ? »

Je hochai la tête, perdu. « La moto est morte. Je ne comprends pas ce que c’est. »Il descendit de son tracteur avec une agilité surprenante, s’approcha de la Harley, l’examina en silence. Ses yeux plissés trahissaient

une vie passée à réparer des choses.« O allumo, » finit-il par dire. « C'est fini. Il faut une pièce de Lisbonne. Une semaine ou deux, minimum. Si on la trouve…» Mon cœur manqua un battement. « Une semaine ? »

Il haussa les épaules, tranquille, avec cette façon de prendre le temps comme il venait. « Vem, rapaz. Je te tracte a té min haquinta. Tu ne vas pas dormir dehors. » Il s'appelait Manuel. Il attacha la Harley à l'arrière du tracteur avec une corde épaisse, me fit signe de grimper dessus, et nous partîmes, secoués sur un chemin de terre rouge serpentant entre les collines.

Vingt minutes plus tard, l'oliveraie apparut.

Une centaine d'arbres noueux, tordus par le temps, grimpaient la colline. Leurs feuilles argentées frémissaient sous le vent, créant des vagues de lumière jusqu'à l'horizon. Au centre, une petite maison blanche aux volets bleus, un puits en pierre, un hangar en bois. Simple. Authentique. Beau.

« Bem-vindo à min haquinta, » dit Manuel avec fierté. « Bienvenue chez moi. »

Maria sortit la première. Petite, ronde, la soixantaine, le visage marqué de rides mais les yeux noirs pétillants. Elle s'essuya les mains sur son tablier, regarda la moto, me dévisagea, et hocha la tête comme si tout était déjà évident.« Outro perdido, » dit-elle à Manuel. « Un autre égaré. » Puis, à moi : « Vem, rapaz. Tu dois mourir de faim. Ça se voit. »Ce n'était pas une question.

Je la suivis à l'intérieur. Une odeur de pain chaud, d'huile d'olive et de romarin flottait dans la pièce. Une cuisine simple aux murs blancs, des casseroles en cuivre, une grande table en bois. Et près de la fenêtre, une jeune femme, qui me regardait, Paula, comme elle se présenta en souriant.

Vingt-trois, vingt-quatre ans à peine. Cheveux noirs tirés, yeux sombres cernés, le visage fatigué mais beau, naturellement, grande, féminine, fière, une beauté méditerranéenne. Sur ses genoux, une mignonne petite fille aux boucles brunes, sept ans, à vue d'œil qui me scrutait, curieuse, sans la moindre crainte.

«Quem é lui?» demanda la gamine.

«Um alinda vojajeur, » répondit Paula, la voix douce. «Sua moto que brou. En panne – Il restera por muito tempo.? »Paula me regarda, un petit sourire fatigué sur les lèvres. « Quelques jours, je crois. »Un garçon d'environ cinq ans apparut dans l'encadrement de la porte, s'arrêta net en me voyant, puis alla se cacher derrière sa mère. Rodrigo. Il m'observa, le pouce dans la bouche, de grands yeux noirs fixés sur moi.

Maria m'avait tendu une assiette de caldoverde, cette soupe épaisse au chou et aux pommes de terre que je commençais à reconnaître. J'avais mangé sans dire un mot, bien conscient des regards posés sur moi. La petite, Paulina, ne me quittait pas des yeux.« Tu viens d'où ? »

Elle avait fini par demander. De France. De Paris. »Ses yeux s'étaient agrandis. « Paris ? C'est loin ! - Très loin. - Pourquoi t'es venu ici ? » La question d'une gamine. Simple, directe, impossible. « Je cherchais quelque chose, » avais-je répondu. « Quoi ? »J'avais pris le temps de réfléchir. « Je ne sais pas encore. » Paulina avait hoché la tête, très sérieuse. Apparemment, pour elle, tout cela avait un sens. Je posai mon duvet dans une soupente.

Les premiers joursn Manuel m'avait réveillé à l'aube. « Vem, rapaz. On bosse. » Je l'avais suivi dans l'oliveraie, encore à moitié endormi. L'air était frais, ça sentait le thym et le romarin sauvage. Les premiers rayons du soleil glissaient sur les feuilles argentées des oliviers, ça brillait comme des pièces de monnaie.

Il m'avait appris à tailler. Les gestes venaient de loin, transmis de père en fils. Il fallait enlever le bois mort, ouvrir le centre de l'arbre pour laisser entrer la lumière. Jamais couper plus d'un tiers des branches. « L'olivier, » répétait-il, « il faut le respecter. Il était là avant nous. Il sera là après. »

J'avais mal aux bras, les mains en feu, couvertes d'ampoules. Pourtant, ce travail me faisait du bien, un vrai lien avec la terre, avec le temps, avec quelque chose qui nous dépassait. Le midi, Maria arrivait avec du pain, du fromage, des olives noires brillantes d'huile. Nous mangions à l'ombre d'un vieil arbre, son tronc tordu semblait garder tous les secrets du monde.

Le soir, autour de la grande table, j'avais découvert la chaleur simple de cette famille. Manuel ne parlait pas beaucoup, mais il souriait facilement. Maria s'agitait, remplissait les assiettes, grondait les enfants sans méchanceté. Paula restait silencieuse, mais parfois, je sentais son regard posé sur moi, une curiosité qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler.

Et les enfants…

Paulina enchaînait les questions. Sur Paris, sur ma moto, sur les élèves de mon école. « Tu leur apprenais quoi ? » « Tu les aimais ? » « Ils t'aimaient ? »

Rodrigo, lui, gardait ses distances. Il m'observait, méfiant, en retrait. Mais après le dîner, lorsque je m'étais affalé dans le vieux fauteuil, épuisé, il venait tout doucement se poster à côté de moi. Il ne disait rien, puis il grimpait sur mes genoux et s'endormait là, la tête contre ma poitrine.

Je n'osais plus bouger. Je regardais ce petit corps abandonné contre moi, je sentais sa chaleur, son souffle calme, et il y avait eu comme une fissure, tout doucement, à l'intérieur. De l'autre bout de la pièce, Paula m'observait. Elle souriait, un vrai sourire, les premiers que je lui voyais. Elle avait murmuré : « Il ne fait jamais ça. Avec personne. »

La semaine d'après, on avait changé de travail. Cette fois, il s'agissait de l'irrigation. Manuel m'avait expliqué comment il avait monté son système goutte-à-goutte, rafistolé avec trois bouts de ficelle. Franchement, ça fonctionnait à merveille.

Paula nous rejoignait dans l'après-midi, une cruche d'eau fraîche à la main. Après l'école, les enfants jouaient non loin, leurs rires flottaient entre les arbres.

Une fin d'après-midi, on s'était installés à l'ombre. Elle m'avait tendu un verre, nos doigts s'étaient à peine frôlés. « Manuel m'a dit que tu étais instituteur, » avait-elle dit.« Oui. À Paris. - Tu aimes ça ? - Plus que tout, c'est, enfin c'était ma vie. » Elle avait hoché la tête, l'air absent. « Mon mari… » Elle s'était interrompue, avait avalé sa salive. « Mon mari était pêcheur. Il est parti en mer il y a deux ans. Il n'est jamais revenu. »Je n'avais rien répondu. Il n'y avait rien à dire.

« Les enfants demandent encore papá, » avait-elle repris, la voix tremblante. « Rodrigo surtout. Il ne comprend pas. Comment expliques-tu à un petit de cinq ans que son père ne reviendra plus ? – je crois que tu ne peux pas, » avais-je soufflé. « Tu peux juste être là. » Elle m'avait regardé longuement. « Tu as des enfants, toi ? - Non. » Ma gorge s'était serrée. « J'en voulais. Ma compagne… elle n'en voulait pas. C'est terminé. - Et maintenant ? - Maintenant… » J'avais observé Paulina et Rodrigo courir entre les oliviers. « Maintenant je ne sais plus trop. »

« Tio Erwin ! Tio Erwin ! »Paulina était arrivée dans la cuisine alors que je prenais mon petit-déjeuner, son cahier tout abîmé à la main.« Tu peux m'aider ? C'est les devoirs de frances. Mamá ne sait pas écrire le français. » Je jetai un œil au cahier. Des exercices de grammaire, simples, mais remplis de fautes. L'instituteur en moi s'était réveillé d'un coup. « Viens t'asseoir, » avais-je proposé. « On va tout reprendre. »On avait passé une heure ensemble. Paulina se montrait vive, curieuse, impatiente. Elle me rappelait certains élèves, ceux qui voulaient apprendre, mais qu'on n'écoutait jamais vraiment.

« Tu es bon, tio Erwin, » elle avait déclaré quand on eut terminé. « Meilleur que la maîtresse. » J'avais souri. « La maîtresse fait ce qu'elle peut. - Mais toi tu es meilleur. » Elle m'avait fixé de ses grands yeux. « Tu pourrais rester et être notre maître ? »La question m'avait frappé. Si simple. Mais impossible. « J'ai une vie ailleurs, Paulina. - Où ? - À Paris. - C'est loin. - Oui. »

Elle avait réfléchi. « Mais tu pourrais avoir une vie ici aussi. Avec nous. »

Le soir venu, Rodrigo m'avait tendu un dessin. Des bonshommes maladroits sous un arbre vert. « C'est nous, » avait-il murmuré, tout timide. « Toi, moi, Paulina et mamá. »J'avais contemplé le dessin, la gorge nouée. Quatre personnages. Une famille. « Il est très beau, » avais-je soufflé. Il avait souri, un vrai sourire, le premier depuis mon arrivée, puis il s'était enfui.

Paula, debout dans l'embrasure de la porte, m'observait en silence. J'avais vu briller quelque chose dans ses yeux. De la gratitude, peut-être. Ou autre chose.La tension existait depuis le début, je crois. Je ne l'avais pas remarquée. Ou pas voulu la voir.

Un des derniers jours, fin de la deuxième semaine, Paula et moi nous étions retrouvés seuls dans l'oliveraie, en fin d'après-midi. Manuel était parti au village pour la pièce, enfin arrivée. Maria gardait les enfants. Le soleil descendait, le ciel passait au rose et à l'or. Nous avions marché en silence entre les arbres. L'air sentait la terre chaude et les herbes sauvages. Nos épaules se frôlaient de temps à autre.

« Les enfants t'adorent, » avait-elle lâché, soudain.« Je les adore aussi.- Ça se voit. » Elle s'était arrêtée, s'était tournée vers moi. « Tu es différent des autres hommes, Erwin. Tu les regardes vraiment. Tu les écoutes. - C'est mon métier. Enfin… ça l'était. - Non. » Elle avait secoué la tête. « C'est plus que ça. C'est ce que tu es. » Le silence s'était installé entre nous. Les feuilles argentées frémissaient dans le vent. Le soleil couchant dorait sa peau, faisait briller ses cheveux noirs. « Paula… - Chut. » Elle avait posé un doigt sur ma bouche. « Laisse-moi parler. »

Elle avait pris une grande inspiration. Comme quelqu'un qui s'apprête à se jeter à l'eau. « Si tu restais ici… » Sa voix était basse, légèrement tremblante. « Tu aurais tout ce que tu cherches. Une famille. Des enfants qui t'aiment déjà. Et moi, pour toi » J'eus la sensation que mon cœur s'arrêtait net. « Je t'aimerais, Erwin, de toute mon âme. Je te donnerais tout, tout ce que je possède. » Les mots restèrent là, suspendus entre nous. Fragiles, comme la lumière du soir qui filtrait à travers les branches. Je contemplai son visage, ces yeux noirs immobiles, cette bouche qui venait de prononcer ce que personne ne m'avait jamais dit avec tant de simplicité. « Paula… » Elle me regardait, attentive à ma moindre expression : « Tu n'es pas obligé de me répondre tout de suite, » murmura-t-elle en serrant ma main.

« Je voulais juste que tu le saches. Avant que tu repartes. Avant que tu t'évanouisses toi aussi, comme les autres. » Je la contemplai, cette femme belle, marquée, qui m'offrait tout ce dont j'avais rêvé. Une famille. Des enfants. Un foyer. L'amour, tout simplement. Mais je pensai à Camille. Son sourire. Ses yeux bleus. Son « Pour toujours, mon géant ». Son « Je t'attendrai ».

Je songeai à Paulina, à Rodrigo. À leurs regards remplis d'espoir. À ce dessin où, sans m'en rendre compte, j'étais devenu l'un des leurs. Et alors, cela me frappa. Je savais, avec une sorte de douleur limpide, que je ne pouvais pas accepter. « Paula… » Ma gorge était nouée. « Tu es… tu es merveilleuse. Et ce que tu m'offres… c'est plus que tout ce que je n'ai jamais espéré. » Je vis une lueur d'espoir s'allumer dans ses yeux. « Mais je ne peux pas. »L'espoir s'éteignit, doucement.

« Ce n'est pas parce que je n'en ai pas envie, » repris-je, posant mes mains sur son visage. Tout doucement. « Ce n'est pas parce que tu ne mérites pas d'être aimée. Tu mérites tout l'amour du monde, Paula. Toi, et tes enfants. » Je la regardai au fond de ses yeux, attentif à ne pas la blesser plus. « Alors pourquoi ? » Je repris ma respiration. « Parce que si je restais, ce serait pour de mauvaises raisons. Je fuirais encore. Je me cacherais ici, dans cette oliveraie, loin de mes responsabilités, loin de mes peurs, de ma vraie vie. Et un jour, je repartirais. Comme je l'ai toujours fait. Et tes enfants… » Je dus m'interrompre un instant. « Tes enfants perdraient un père une seconde fois. Je ne veux pas leur faire cela. Je ne peux pas. »

Les larmes coulaient sur ses joues. Je les essuyai du bout du pouce. « Et puis… » Je pris une grande inspiration. « Il y a quelqu'un. En France. Une femme qui m'attend. Une femme qui m'aime. » Elle acquiesça lentement. Un sanglot faillit franchir ses lèvres, mais elle le retint. Elle faillit me dire qu'elle m'aimait aussi, mais le sens des réalités la rattrapa. Elle sourit. Un sourire triste, mais sincère. « Elle a de la chance, ta femme. D'avoir un homme comme toi. Un homme qui pense d'abord aux enfants. »

« Paula… » je murmurai, désolé. « Non, » elle posa un doigt sur mes lèvres. « Tu as raison, je le sais. Mes enfants ont déjà trop perdu. Ils ne pourraient pas supporter de perdre encore. » Elle essuya ses larmes d'un geste résolu. « Tu aurais été um bom pai, Erwin. Un bon père. » Nous restâmes là, sous les oliviers, dans la lumière déclinante. Pas dans les bras l'un de l'autre. Juste côte à côte. Deux solitudes qui s'étaient reconnues un instant, avant de reprendre chacune sa route.

Manuel revint avec la pièce. Manuel et moi passâmes la journée à réparer l'allumage, ses mains expertes redonnant vie à la Harley. J'aidai comme je pus, mais, honnêtement, j'avais l'esprit ailleurs. Je savais que le départ approchait. Le soir, pour mon dernier dîner avec eux, Maria prépara un véritable festin. Caldoverde, bacalhau à brás, pastéis de nata. Les enfants étaient tout excités, puis devinrent de plus en plus silencieux à mesure que la soirée avançait. Après le repas, Paulina vint s'asseoir sur mes genoux.

« Tu pars demain, » dit-elle. Ce n'était pas une question. « Oui. - Tu reviendras ? »Je plongeai dans ses grands yeux emplis d'espoir, et compris que je ne pouvais pas lui mentir. « Je ne sais pas, Paulina. J'aimerais. Mais je ne sais pas. » Elle hocha la tête, très sérieuse. « Ce n'est pas grave. Tu ne nous oublieras pas, hein ? - Jamais. Promis. » Elle se blottit contre moi, sa petite main serrant la mienne. Rodrigo nous rejoignit, s'assit de l'autre côté, la tête appuyée contre mon bras. Nous restâmes ainsi longtemps, dans le silence de la nuit portugaise. Paula nous observait de l'autre bout de la pièce. Elle sourit, un sourire doux, un peu triste, mais empreint de gratitude.

Le lendemain, à l'aube, je chargeai mes sacoches sur la Harley. Toute la famille se tenait là, devant la maison blanche aux volets bleus. Manuel m'avait serré la main, très fort. "Cuida-te, rapaz. Prends soin de toi. La route est longue." Maria m'avait embrassé sur les deux joues et m'avait glissé un sac de provisions dans les bras. "Du pain, du fromage, des olives. Pour le voyage. Et ça." Elle m'avait tendu une petite bouteille d'huile d'olive, dorée comme du soleil coulé. "C'est notre huile. La meilleure du Portugal. N'oublie pas d'où elle vient."

Paula s'était approchée. Nous nous étions regardés longuement, en silence. Puis elle m'avait embrassé longuement sur la joue en m'étreignant doucement et avait soufflé : "Merci. Pour tout - C'est moi qui te remercie." Je lui rendis son baiser sur le front. Elle tremblait : « Vai com Deus, Erwin. Va avec Dieu. Et dis à ta femme qu'elle a beaucoup de chance. »

Paulina m'avait tendu un papier plié. "C'est mon dessin préféré. Je veux que tu le gardes." Je l'avais ouvert. Un soleil, des arbres verts, une maison blanche, et quatre personnages se tenant la main. En bas, écrit de travers : "Tio Erwin e nós." Les larmes m'étaient montées aux yeux. "Je le garderai toujours, Paulina. Toujours." Elle s'était jetée dans mes bras, en sanglots. Rodrigo l'avait rejointe et s'était accroché de toutes ses forces à ma jambe. "Non, tio Erwin, reste ! Reste avec nous !" Je m'étais accroupi et j'avais pris leurs visages entre mes mains. "Je dois partir. Mais je ne vous oublierai pas. Jamais. Vous êtes dans mon cœur, maintenant. Pour toujours."

Je m'étais relevé et j'étais monté sur la Harley. Le moteur avait démarré, fidèle. Je les avais regardés une dernière fois, Manuel et Maria, solides comme leurs oliviers, Paula, belle et mélancolique, les enfants qui faisaient de grands signes. Je m'étais éloigné. Dans le rétroviseur, je les avais vus courir derrière moi sur le chemin de terre. Paulina en tête, ses boucles brunes volant dans le vent. Rodrigo derrière, s'efforçant de suivre avec ses petites jambes.

Puis le sentier avait tourné. Ils avaient disparu. J'avais roulé longtemps avant de m'arrêter. J'étais triste, j'avais coupé le moteur. Je m'étais immobilisé. Les larmes coulaient sur mes joues, et, cette fois, je ne les avais pas retenues. Deux semaines. En deux semaines, ces enfants m'avaient apporté plus d'amour filial que je n'en avais reçu en vingt-six ans. Ils m'avaient appris ce qu'était être père. Faire partie d'une famille. Compter pour quelqu'un. Et j'avais tout quitté.

Pourquoi ? Pour continuer à fuir ? Pour retourner à une vie parisienne qui ne m'attendait sans doute plus ? Pour Camille, qui méritait sûrement mieux qu'un homme incapable de s'ancrer quelque part ? Ou Ana ? Pour faire l'amour follement toutes les nuits ? Tant que ça durerait ?

J'avais sorti le dessin de Paulina de ma poche. Quatre silhouettes maladroites, une maison blanche, un soleil jaune. La famille que j'aurais pu connaître. Mais, au fond, je le savais, j'avais pris la bonne décision. Pas la plus facile. La juste. Je n'avais pas cédé à la facilité. J'avais replié le dessin et l'avais gardé contre mon cœur. Puis j'avais redémarré la Harley et j'étais reparti. La poussière s'était élevée derrière moi. Le Portugal s'étendait, immense, indifférent. Et, quelque part, dans une oliveraie inondée de soleil, deux enfants fixaient encore l'horizon, espérant peut-être me voir revenir.

Chapitre 14 : Le goût des docks

Trois jours avaient passé. Après avoir traversé l'Alentejo dans une sorte de brouillard, j'étais arrivé au port. J'avais dormi dans des granges, des stations-service, mangé ce que je trouvais, sans parler ou presque. J'avais juste besoin de silence. Il me fallait digérer tout ça. Lisbonne m'attendait sous une épaisse couche de nuages. J'avais laissé derrière moi l'Alfama, ses ruelles colorées, ses terrasses de fado, les touristes et leurs appareils photo. Je cherchais autre chose. Un endroit plus brut, plus vrai.

C'est comme ça que j'étais arrivé aux docks de Cais do Sodré. Là, c'était la jungle : de l'acier et de la rouille à perte de vue. De grosses grues découpaient le ciel, leurs bras immenses dominant les cargos alignés. Les conteneurs formaient des murs rouges, bleus, verts, recouverts de noms venus du monde entier : Maersk, Evergreen, MSC, COSCO. Le Tage s'étalait, large et métallique, sous les nuages. Les mouettes criaient, frôlant les mâts des bateaux. L'air était plein de gasoil, de sel, de poisson, et d'autre chose encore. Tout autour, les dockers s'activaient, leurs gilets couverts de taches. Ils déchargeaient des palettes de vin de Porto, des caisses de sardines, des sacs d'oranges des Açores. Les voix portaient, les rires fusaient, ça jurait à tout va. Chacun savait exactement quoi faire, pas droit à l'erreur.

J'avais garé la Harley près d'un hangar, observé ce monde tellement éloigné du mien. Terminé les salles de classe, les cahiers, la craie sur le tableau. Ici, c'était du muscle et du métal, du risque. Et bizarrement, j'avais envie de m'y fondre. De sentir la fatigue, la vraie. D'arrêter de réfléchir. De bosser, de suer, de m'épuiser. Je m'étais approché d'un groupe de dockers en pause, assis sur des caisses retournées, clopes roulées au coin des lèvres. L'un s'était levé en m'apercevant. Un type massif, la cinquantaine, barbe mal taillée, regard dur. Une cicatrice traversait son sourcil. Il mâchonnait un mégot.

Il voulait savoir si j'étais perdu. Je lui ai dit que je cherchais du boulot. Il a éclaté de rire, sec, sans chaleur. Les autres ont suivi. Du boulot ici ? Il a craché son mégot, l'a écrasé du pied. J'avais l'air solide, d'accord, mais est-ce que je tenais la cadence, ou bien j'étais juste un touriste qui voulait jouer au docker ? Je l'ai regardé droit dans les yeux, lui ai dit que j'avais déjà porté plus lourd, que me salir les mains ne me dérangeait pas.

Il m'a regardé, silencieux. Les autres attendaient sa réaction. Finalement, il a hoché la tête, lentement. Il s'est présenté : « Carlos, contremaître. » Il a pris un gilet fluo et un vieux casque, me les a lancés en me disant de faire vite. On allait voir si j'avais des tripes. Les caisses attendaient. Ce boulot avait été un vrai calvaire. Dès la première heure, j'ai compris que je m'étais fait des illusions. Le sport ? Oublié. Mes années à enseigner ? Ridicules. Même mes journées à l'oliveraie semblaient futiles face à ça. Ici, c'était une autre dimension. Une violence physique continue qui revenait, encore et encore, jusqu'à l'épuisement total.

Je soulevais des caisses de vin, lourdes comme du ciment ; le bois me déchirait la peau, mes mains saignaient. Je poussais des chariots qui grinçaient, les roues coincées sur le béton fissuré. Je montais et descendais sans arrêt les échelles métalliques, les barreaux glissants de graisse, les cuisses en feu. La sueur me

brûlait les yeux, comme du sel. Ma chemise était déjà trempée en moins d'une heure. Mes épaules hurlaient. Mon dos pliait sous la douleur. Mais je ne lâchais pas. Autour de moi, les dockers enchaînaient, des gestes mille fois répétés, gravés dans leurs corps. Ils parlaient à peine, juste des ordres rapides, des signes de la main, parfois un juron quand une caisse glissait ou qu'une corde résistait. Ils me lançaient des regards furtifs, attendant que je craque.

Mais je tenais bon. À midi, Carlos annonça la pause. Je me suis effondré sur une caisse, les jambes coupées, les mains en sang. Un docker s'est approché, un colosse au crâne rasé, les bras pleins de tatouages : ancres, sirènes, noms de ports en lettres gothiques. Il m'a tendu un sandwich enveloppé de papier journal. Une bifana, du porc épicé qui débordait de moutarde, dans un pain croustillant. Il m'a conseillé de manger, fallait tenir le coup. Vasco, c'était son nom. Il s'est assis à côté, a sorti son propre sandwich, m'a dit qu'il m'avait vu ce matin, que je n'étais pas un fragile, que je tenais la route.

« J'ai essayé, » j'ai répondu. Il a éclaté de rire, un son profond comme la foudre. « Essayer, ici, ça suffit pas, « m'a-t-il appris. » Faut tenir bon. Sinon, le port te broie. » Il a mordu dans sa bifana, bruyamment, puis m'a demandé d'où je venais. « Paris. J'étais instituteur. » Il s'est arrêté, les yeux écarquillés, surpris. « Instituteur ? Nom de Dieu, qu'est-ce que je fichais là ? »

J'ai haussé les épaules. Je cherchais quelque chose. « Quoi ? » Je ne savais pas encore. Toujours la même question qui revenait, et je n'avais jamais su y répondre. Vasco acquiesça lentement, comme s'il coimprenait. « Ouais, beaucoup passaient par ici pour ça, » dit-il. « Chercher sans savoir quoi ». Il termina son sandwich, s'essuya les mains sur son pantalon. « Le port donnait ce qu'on attendait, ou il te cassait. Jamais d'entre-deux. »

Le premier soir, j'ai découvert mon nouveau logis. La pension, c'était un vrai trou à rats. Perdue dans une ruelle étroite du Cais do Sodré, coincée entre un entrepôt abandonné et un bordel miteux. L'enseigne délavée pendait de travers : Pensão São Miguel. Dedans, l'escalier grinçait à chaque pas, les marches usées menaçaient de s'effondrer.

Ma chambre se trouvait au troisième. Pas d'ascenseur, évidemment. Juste un couloir sombre avec des murs crasseux, le papier peint décollé par plaques, laissant voir le plâtre moisi dessous. Une ampoule nue pendait au plafond, sa lumière jaune et faible jetait des ombres inquiétantes. J'ai ouvert la porte. Elle a grincé, comme dans un film d'horreur.

La pièce était minuscule. Trois mètres sur trois, pas plus. Un lit de fer rouillé, un matelas affaissé couvert d'un drap gris. Une petite table branlante, une chaise cassée. Un lavabo fissuré dans un coin, l'émail jauni par le temps. Pas de douche. Pas de toilettes. Les chiottes communes, au bout du couloir, empestaient la pisse et l'eau de Javel. On prenait la douche au travail.

En bas, dans la rue, des ivrognes gueulaient. Une bouteille éclata. Quelqu'un lâcha un rire gras, menaçant. Je suis retourné m'asseoir sur le lit. J'ai fixé le plafond. Une tache d'humidité s'étalait comme une carte, dessinant de drôles de continents imaginaires.

« Qu'est-ce que je faisais là ? » J'aurais pu être à Paris. Dans mon atelier. Avec Camille. L'aider à corriger des copies, préparer ses cours en attendant ma réintégration. Une vie simple. Stable. Normale. Ou à Ronda, avec Ana. Dans sa bergerie, sous le figuier. À faire l'amour sous les étoiles. Ou dans l'oliveraie, avec Paula et ses gamins. À devenir père. À avoir une famille.

Mais non. J'étais là. Dans un taudis à peine propre. À bosser comme une bête de somme. À dormir sur un matelas pas très net. Pourquoi ? Je n'avais pas de réponse. Juste un vide, un trou au milieu de la poitrine. Je me suis allongé, habillé. J'ai fermé les yeux. Mais le sommeil ne venait pas. Et moi, je restais là, yeux ouverts dans le noir, à me demander ce que j'étais devenu.

Les jours suivants, je me suis fondu dans la routine des docks. Lever à cinq heures. Un café noir, du pain, des biscuits, dans une gargote près du port, avec les autres dockers, silencieux, à peine réveillés. Puis le boulot, huit, dix heures d'affilée. Le soir, les muscles en feu, l'esprit vidé, je m'écroulais dans ma chambre. C'était

exactement ce qu'il me fallait. Plus de place pour réfléchir. Le doute n'existait plus. Il ne restait que la tâche, l'épuisement, le sommeil. Un cycle implacable et clair, tout le reste disparaissait.

Petit à petit, les dockers m'ont accepté. Pas avec de grands discours, ce n'était pas leur genre. Mais par des gestes : un sandwich offert, une clope tendue, un signe de tête quand je portais une caisse trop lourde pour moi. J'ai appris à connaître leurs visages, leurs histoires.

Vasco, ce colosse tatoué, ancien marin qui avait trimballé sa carcasse de Rio à Rotterdam avant d'atterrir ici. João, sec, nerveux, venu du Cap-Vert, envoyait la moitié de son salaire à sa famille restée à Mindelo. Pedro, à peine vingt ans, rêvait d'une moto pour faire le tour de l'Europe. Et puis Tiago, le benjamin, guère plus de dix-huit ans, maigre à faire peur, toujours sur le qui-vive, comme si le monde devait s'écrouler sur lui d'un instant à l'autre.

Ils venaient du Portugal, du Cap-Vert, d'Angola, du Mozambique. Certains avaient des proches, des femmes patientaient dans des apparts trop petits, quelque part en périphérie de Lisbonne. D'autres restaient seuls, sans attaches, survivant jour après jour dans des pensions comme la mienne. Ils portaient tous des cicatrices, parfois visibles, souvent invisibles. Chacun traînait des histoires qu'il gardait pour lui. Et moi, peu à peu, je me suis fondu dans leur fraternité silencieuse.

Un soir, j'étais intervenu. Il était presque minuit. On déchargeait un cargo arrivé de Porto, la livraison pressait, pas question d'attendre le matin. Les projecteurs des grues découpaient la nuit en cônes éblouissants. L'air pesait, saturé d'humidité. J'avançais vers le hangar, une caisse dans les bras, quand j'ai entendu des voix sèches près d'une pile de conteneurs. J'ai posé la caisse, je me suis approché.

Tiago se retrouvait plaqué contre un conteneur par Rui, un contremaître massif, impossible à supporter. Rui, c'était la brute du quai, sa réputation le précédait, du genre à régler tout à sa sauce, peu importe les conséquences. Une vraie brute, tout le monde savait. Mais personne ne le défiait.

Il tenait Tiago au col, le couteau sous la gorge, et sifflait que le môme croyait pouvoir le rouler, voler sur son quai. Tiago tremblait, yeux écarquillés. À ses pieds, une bouteille de Porto roulée hors d'une palette. Le gamin bafouillait que c'était juste une bouteille, juste une… Rui a appuyé la lame, un filet de sang a coulé sur la peau de Tiago. « Ici, on vole pas, jamais », il a dit. Compris ?

Les autres dockers mattaient la scène, muets, serrés en cercle. Personne ne bougeait. Personne n'osait lever le petit doigt. C'était trop. J'ai foncé sans réfléchir, ordonné à Rui de lâcher le gamin. Rui s'est retourné, surpris, il m'a repéré, m'a lancé de pas me mêler, de rester en dehors de ses affaires. J'ai répété, plus ferme. Il a eu ce rire sec, dédaigneux. Sinon quoi ?

Je me suis avancé, posé, chaque pas bien ancré. Et là c'est monté, ce froid en moi, cette netteté, la chose qui prenait les commandes et ne bronchait pas. Rui a croisé mon regard, il a hésité. Trop fier pour reculer. Il a balancé Tiago, s'est rué sur moi, couteau levé. Il n'a même pas eu le temps : mon pied est parti droit dans son ventre, puis j'ai enchaîné, fouetté inversé à la tempe. Il a grogné, a flanché. J'ai attrapé son poignet, tordu du mauvais côté. Le couteau a glissé. Je l'ai rattrapé, retourné, posé contre sa gorge.

Tout ça, c'était l'histoire de quelques secondes. D'un coup, silence, les dockers, bouche bée. Et là, la lame contre la peau de Rui, la veine qui battait juste sous l'acier, j'ai compris qu'une partie de moi calculait déjà la pression, l'endroit, le geste exact. Ça aurait été si facile. Trop facile. J'ai soufflé à Rui de laisser filer le môme, et que la prochaine fois qu'il menaçait un gamin, il aurait droit à ça. Que la prochaine fois, je l'égorgerais comme un porc. C'est sorti tout seul, plat, sans colère. Et c'est ça qui m'a glacé : pas le fait de le dire, mais de le penser, vraiment, à cet instant, que ça sorte parce que, pour moi, c'était devenu vrai. L'homme d'avant n'aurait jamais trouvé ces mots. Moi, ils m'étaient venus naturellement.

Je l'ai relâché. Il a reculé, la honte et la rage plantées sur la figure. Mais rien, pas un mot. Il a ramassé ses restes de fierté et s'est fondu dans l'ombre. Et dans son regard, juste avant de disparaître, y avait autre chose que

la peur. J'aurais dû le tuer, ou rien dire du tout. L'entre-deux, avec un type comme lui, c'était l'erreur absolue. Mais ça, je ne le savais pas encore.

Tiago me regardait, tremblant, les yeux humides. Il a bredouillé des mercis. Je lui ai dit de filer, et de ne plus jamais voler. Il a hoché la tête, vite. Il s'est tiré.

Vasco s'est approché, m'a demandé où j'avais appris à me battre comme ça : « On aurait cru un film de karaté - ça tombe bien, je suis ceinture noire. » J'ai répondu. Sa grande main sur mon épaule, il a grommelé que j'avais du cran, pour un Français. Que Rui ne m'oublierait pas de sitôt, à part si je lui avais vraiment filé les jetons. Parce que franchement, il n'avait pas vraiment l'air fier, le Rui. Mais il m'a dit de faire gaffe quand même, de surveiller mes arrières. Je n'ai rien répondu. Je regardais mes mains, celle qui avait serré le couteau, et je me demandais ce que j'aurais fait si Rui avait bougé d'un centimètre.

Ce jour-là, j'ai senti que les choses avaient évolué. Je l'ai vu dans les regards des autres dockers. Un nouveau respect, comme s'ils m'avaient enfin admis. J'étais devenu des leurs, un vrai. Mais au fond, je savais déjà que ce respect-là venait avec un prix, et que je finirais par payer. À la fin de la première semaine, Vasco m'a pris par l'épaule et m'a tiré hors du hangar. « On va boire un coup, t'es des nôtres maintenant », il m'a lancé sans me laisser placer un mot.

Les autres dockers suivaient déjà, la bande bruyante qui filait vers le Bar do Marinheiro, le rade minable à deux rues du port.L'endroit était sombre, enfumé, saturé d'odeurs de bière, de tabac et de friture. Les murs étaient couverts de photos jaunies : des bateaux, des dockers, des marins, des femmes en maillot de bain des années 60. Une télé crachotait un match de foot dans un coin, mais personne ne la regardait. On s'est installés autour d'une grande table en bois, rayée de graffitis et de marques de couteaux. Vasco a commandé une tournée de Super Bock, la bière locale. Les bouteilles sont arrivées, glacées, couvertes de buée. Il a levé sa bière et porté un toast à la santé du Français. « Un vrai docker, bienvenue. »Les autres ont suivi. « Saúde ! »

J'ai bu. La bière était âcre, forte, mais elle descendait bien. Mes muscles hurlaient encore, mes mains étaient calleuse et couvertes d'ampoules, mais bizarrement, je me sentais bien. Comme si j'avais enfin trouvé une place. João, le Cap-Verdien, a allumé une cigarette et m'a dit qu'ils pensaient tous que j'allais lâcher, mais que j'avais tenu le choc aujourd'hui. J'ai avoué avoir failli. Vasco a éclaté de rire, un son de tonnerre. « Mais t'as pas lâché », a-t-il rappelé. « C'est ça qui compte. » Il a bu une gorgée, s'est essuyé la bouche du revers de la main. « Ici, on s'en fout d'où on vient », m'a-t-il expliqué. « Instituteur, avocat, curé, on s'en branle. Ce qui compte, c'est si tu tiens le choc. Si t'es un homme. »

« Et toi, t'en es un », a ajouté Pedro, le jeune qui rêvait de voyager. « On t'a vu ce matin, quand t'as soulevé cette caisse de vin, celle que même João arrivait pas à bouger. » João a protesté. « Ouais, bon, j'avais mal au dos, moi. » Les autres ont ri. L'ambiance était bonne. Fraternelle. Simple. On a bu. On a fumé. On a parlé de tout et de rien. De foot, de femmes, de voyages. Vasco a raconté ses années de marin, quand il naviguait de Rio à Rotterdam, de Singapour à New York. « J'ai eu des femmes dans chaque port », a-t-il dit avec fierté. « Des brunes, des blondes, des rousses. Des petites, des grandes. J'en ai même eu une qui mesurait deux mètres, à Stockholm. Une géante. Putain, qu'est-ce qu'elle était forte. »

Il a ri, nostalgique. « Mais aucune n'est restée », a-t-il avoué. « À la fin, j'étais toujours seul. Sur le bateau, à regarder l'océan, à me demander ce que je foutais là. » Il a vidé sa bière et en a commandé une autre. « Et maintenant, je suis là. À Lisbonne. À crever sur les docks. Sans femme, sans enfants, sans rien. » Il m'a regardé, ses yeux sombres plongeant dans les miens. « Toi, t'es jeune », a-t-il dit. « Trente ans ? Trente-deux ? T'as encore le temps. Faut pas que tu fasses comme moi. Trouve-toi une bonne femme. Fais des gosses. Pose-toi quelque part. »

J'ai baissé les yeux. « J'ai essayé », ai-je dit. « Plusieurs fois. Aucune n'est restée. » Il a haussé les sourcils, intéressé : « Ah bon, raconte. » Les autres ont enchaîné : « Oui, Love and Karaté ! Super ! » J'ai hésité, mais je me suis lancé, les femmes, c'est ce qui les intéressait : J'ai raconté Françoise, la descente aux enfers, quand j'ai cassé la gueule à son amant, ils ont applaudi. Puis Camille, ma petite collègue blonde si adorable, ils m'écoutaient en

secouant la tête : « t’es con, ou quoi ? ». Et j’ai enchaîné avec Ana, là j’ai réalisé que toutes les tables autour s’étaient tus, ils écoutaient mon histoire.

J’ai vu dans la plupart des regards l’incompréhension, sauf Vasco qui a secoué la tête : « t’as bien fait, quand elles sont trop belles, c’est dangereux, elles peuvent rendre un homme complètement cinglé. J’ai parlé après de Paula et de ses enfants et là, j’ai cru que ces grands gaillards tatoués, balafrés, certains d’entre eux surement recherchés par la justice allaient se mettre à chialer comme des mômes. Je me suis tu : A une table d’à côté, dans le silence, une petite voix a demandé : « on peut avoir l’adresse de ta cousine ? » Et là, la salle a éclaté de rire. Et les discussions ont repris.

Le troisième mois, j’ai découvert la Taverna do Cais. Un petit rade sombre, juste à côté des docks, où les dockers venaient boire après le boulot. L’endroit sentait la friture, la bière et le tabac. Les murs étaient couverts de vieilles photos de bateaux. Une radio crachotait du fado dans un coin, cette musique triste qui

colle à la peau comme l'humidité de Lisbonne. C'est là que j'ai rencontré Inês. Et j’ai réalisé que j’avais encore changé. Je l’ai trop suivie des yeux, trop détaillée, avec des pensées que je n’aurais jamais eues avant. Mais c’était plus fort que moi.

Elle devait avoir vingt-cinq ans, peut-être moins. Châtain avec des tresses, les yeux clairs creusés par la fatigue. Belle quand même. Belle de cette beauté qui résiste, celle qu'on a quand la vie vous a cogné mais qu'on tient encore debout, par pure obstination.

Elle servait les tables, un plateau à la main, un sourire fatigué accroché aux lèvres. Elle connaissait tout le monde par son prénom. Elle savait qui aimait la bière bien fraîche, qui préférait le vin rouge, qui voulait son café serré. Les habitués, quoi. J’en suis devenu un. J’aimais bien cette ambiance calme, ces tables entourées de rideaux rouges, un peu intimes et c’était propre.

Un soir, j'étais là, assis au comptoir avec une bière devant moi. Inês essuyait des verres en silence. La taverne semblait presque vide, à part quelques dockers et marins qui traînaient, déjà bien amochés par l'alcool. Un grand type, que je n'avais jamais vu, appela Inês. Elle s'approcha avec ce faux sourire, lui demanda ce qu'il voulait. Le gars lui proposa de s'asseoir et de boire un verre avec lui. « Je travaille, António », répondit-elle, sa voix calme mais tendue. Lui, il insistait, comme s'il ne comprenait pas. « Allez, juste un verre », répétait-il.

Franchement, j'avais déjà vu cette scène cent fois à la télé : la femme au boulot, le gars lourd, incapable de piger que le respect, ce n'est pas en option, et que la plupart du temps, ce sont les femmes qui choisissent. En général, il y a un mec sympa qui s'en mêle, qui remet le relou en place. Mais ce soir, personne ne bougeait. Il allait falloir que je m'y colle. Et, bizarrement, ça me plaisait. C'est ça qui m'a inquiété. Pas la peur de me battre, non. L'envie. Ce petit frisson, cette impatience, presque joyeuse, quand je pressentais que ça allait dégénérer. J'avais changé, et ça m'a frappé à cet instant précis : un homme normal aurait voulu régler ça avec des mots. Moi, une partie de moi attendait juste que ça parte en vrille. Je m'étais habitué à la violence, et je venais de m'en rendre compte, là, un verre à la main, dans une taverne à Lisbonne.

Le gros lourd attrapa le poignet d'Inês, la tira vers lui. Elle essayait de se dégager, le suppliait de la lâcher, mais il serrait encore plus fort. « Allez, fais pas ta timide », disait-il. « Je sais que t’en as envie. »

Avec mon complexe du héros, ce prétexte parfait qui me donnait une excuse pour faire exactement ce que je voulais, je me suis levé. Je lui rappelai qu'elle avait dit non. António se tourna vers moi, les yeux rouges. Il me cria, à moi, le Français, de m'occuper de mes affaires. Je lui demandai de la lâcher, maintenant. Il tira Inês, se leva brusquement. Il faisait une tête de plus que moi, trente kilos de mieux, facile. « Ou sinon quoi ? » ricana-t-il. « Sinon, je te fais lâcher », répondis-je, d'un ton aussi calme que possible.

Il éclata de rire, et puis il balança un coup de poing. Lent, prévisible, comme au ralenti. J'ai esquivé, contre-attaqué. Direct au foie, court, sec, puissant, partant des hanches. Pas besoin d'enchaîner, il était trop bourré. Il s'est plié en deux, le souffle coupé comme un ballon crevé. Je l'ai attrapé par le col, traîné jusqu'à la porte, jeté dehors. Il s'est affalé sur le trottoir, gémissant comme un gosse. Là, je n'avais rien à ajouter. Il était par terre, fini, inoffensif.

Pourtant, j'ai posé la tranche de ma chaussure sur sa jugulaire, doucement, et j'ai appuyé. Juste assez fort pour qu'il sente le poids, le voir suffoquer un instant, pour goûter à ce pouvoir. « Si tu reviens, je te règle ton compte, compris ? » Il a acquiescé, les yeux écarquillés, j'ai relâché la pression, il a repris son souffle. Ce geste, personne ne me l'avait appris au dojo. Maître Lee m'aurait collé une gifle. Ça ne servait à rien, à part me prouver que j'en étais capable.

Je me suis retourné. Inês me regardait, les yeux brillants de larmes qu'elle retenait. Elle m'a remercié, d'une voix à peine audible. « De rien », ai-je répondu, en haussant les épaules. En regagnant le comptoir, je sentais encore sous ma semelle la pulsation de la gorge du gars, et ça ne me faisait pas honte. C'est bien ça qui aurait dû me faire le plus peur.

Le lendemain, en fin de journée, Inês m'attendait à la sortie du port. Elle tenait un sandwich enveloppé dans du papier brun, comme on fait pour les gamins à l'école. Elle voulait me remercier pour hier, dit-elle, un peu gênée. « C'était rien », répondis-je, en secouant la tête. « Si, » insista-t-elle. Pour elle, c'était beaucoup. Elle me tendit le sandwich. « Une bifana, bien garnie. Je l'ai faite moi-même » précisa-t-elle. Je pris le sandwich, encore chaud. « Tu n'étais pas obligée, » dis-je.

Elle savait. Mais elle voulait. Je sentis qu'elle avait besoin de parler, d'être écoutée. On marcha un peu, le long du Tage. Le soleil déclinait, dorant les eaux du fleuve comme une peinture. Je lui demandai si António était venu souvent. Tous les soirs, répondit-elle, la voix lasse. Il faisait ça depuis des mois. Il croyait que parce qu'il dépensait de l'argent à la taverne, elle lui devait quelque chose. Et elle avait fait l'erreur de l'embrasser un soir d'allégresse.

Je serrai les poings. « S'il t'embête encore, tu me le dis, » proposai-je. Elle me regarda, surprise. Pourquoi tu fais ça ? demanda-t-elle. « Quoi ? » La défendre. Je ne la connaissais même pas. Je n'aimais pas les types qui brutalisaient les femmes, expliquai-je, simplement. Elle sourit, un vrai sourire cette fois, qui éclaira son visage fatigué. « Tu es quelqu'un de bien, Francès. - Pas tant que ça, » répondis-je, en baissant les yeux. « Ah oui, l'homme aux trois femmes, c'est toi, non ?- Comment tu sais ça ? – C'est une histoire qui circule, la fée, la furie et la mère des enfants, il paraît que tu n'as pas pu choisir. « Ah, les salopards, on ne peut plus rien raconter », je lui répondais en souriant. » J'imaginais Ana apprenant son surnom, la furie, remarque, ça ne lui allait pas si mal que ça, on avait fait l'amour « furieusement », non ? « Vantard ! », me dit Inès en m'embrassant sur le nez.

On s'assit sur un banc, face au Tage. Elle me raconta sa vie. Elle avait commencé des études d'infirmière, mais avait arrêté. Son mari, docker, écrasé par un container, aucune indemnité, il n'était pas déclaré. Sa fille, cinq ans, qu'elle élevait seule. Le boulot à la taverne, épuisant, mal payé. Les hommes qui la harcelaient, jour après jour, comme une routine. Je lui demandai pourquoi elle restait.

« Où veux-tu que j'aille ? « rétorqua-t-elle, un peu amère. « J'ai une fille à nourrir. Pas d'argent. Pas de famille. » Je lui demandai son âge : « Vingt-six, tombée enceinte à 20 ans, mariée 6 mois après. Elle était jeune, soulignai-je. Elle pouvait recommencer ailleurs, tenter sa chance. Elle rit, amèrement. Facile à dire, pour un homme qui pouvait partir quand il voulait.

Elle posa sa tête sur mon épaule, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. « Tu n'as toujours pas choisi, toi, avec tes trois femmes ? » demanda-t-elle. « Non, pas encore, je suis un peu perdu. » Elle se serra contre moi : « Ma fille dort chez une amie ce soir » m'apprit-elle, d'une voix douce. Mon cœur battit plus fort. Et ? Demandai-je. « J'ai envie que tu montes chez moi. » Proposa-t-elle, en rougissant légèrement.

« Non, » répondis-je. « Par contre, viens avec moi, s'il te plaît » Elle me regarda, déçue : « où tu m'emmènes ? – Faire un tour à moto…-Waouh, tu as une moto ? « Eh oui, » je lui répondis, « c'est ma quatrième chérie. » Je l'emmenai à la chaufferie où était garée la Harley après avoir récupéré les clefs. On se mit en route, elle rayonnait, blottie contre mon dos, ses cheveux volant librement derrière elle. J'arrivai au centre-ville et me garai devant la boutique Cashworld. « Attends-moi dehors, Inès, je ne serai pas très long ». Je rentrai, et demandai à retirer 300 000 escudos, somme suffisante, pour refaire sa vie avec un enfant. Mon compte était bien garni, je touchais toujours ma demi paye d'instit, somme confortable par rapport au coût de la vie au Portugal. Je

glissai les billets dans ma poche et sortis. Elle me regarda d'un œil interrogateur. Je la rassurai d'un sourire : « On fait un tour ? » Elle rit : « oui, cowboy ! »

On était sortis de Lisbonne, longeant le Tage en direction de l'ouest. La route serpentait entre les collines et parfois, on apercevait l'estuaire briller sous la lumière. Le soleil descendait peu à peu, colorant le ciel en orange et rose, c'était vraiment beau à voir. Inès se trouvait derrière moi, les bras autour de ma taille, elle riait d'un rire d'enfant, franchement spontané. Par moment, elle levait les bras, comme si elle voulait toucher le ciel ou attraper les couleurs.

On avait roulé jusqu'à Praia do Guincho, cette plage sauvage où l'Atlantique frappe sans relâche. J'ai coupé le moteur et on est descendus de la moto. Inès fixait l'océan, ses yeux remplis d'étonnement. Elle a dit que c'était magnifique, et franchement, elle avait raison. On s'était assis directement sur le sable. Le vent soufflait fort, chargé de sel et d'embruns, ça piquait la peau. Les vagues s'écrasaient sur la plage, encore et encore, sans jamais s'arrêter. Je me tournai vers elle. « J'ai un cadeau pour toi, complètement désintéressé. »

Elle me regarda d'un air étonné, je continuai : « Tout d'abord, promets-moi que tu vas accepter. - Je veux d'abord savoir ce que c'est.- Non, prends ça comme un jeu, si tu devines dans quelle main, c'est pour toi, sinon je le jette à la mer ! » Elle tapa des mains comme une enfant : « ok ; C'est amusant, ton truc, mais c'est quoi ?-Tu verras si tu gagnes ! Tu veux bien jouer, tu acceptes les règles du jeu ?- Oui, oui, tu sais que tu es complètement fou ? »

Elle ferma les yeux, je mis la liasse de billets derrière mon dos, la tenant à deux mains, je n'allais quand même pas jeter 300 000 escudos aux poissons. « OK, tu es prête ? Choisis une main. » Elle hésita longuement, ce qui n'avait aucune importance, de toute façon, j'allais honteusement tricher. « La droite ? » Je pris un air faussement soulagé et lui tendis l'enveloppe : « Tout d'abord, écoute-moi ; Je n'ai pas fait que des choses honorables ces derniers temps, j'ai besoin de mettre ma conscience en ordre avec moi-même.» dis-je pensant à Camille, à la gamine gitane, à ma violence. « Je veux que tu recommences ta vie ailleurs avec ta fille. Dans cette enveloppe, il y a de quoi refaire ta vie, je touche toujours ma paye d'instituteur français et donc, ça ne me manquera pas. Accepte, s'il te plaît. »

Elle ouvrit l'enveloppe, resta sans voix devant l'argent qui représentait une année de travail. « Je ne peux pas accepter – Tu as promis, ma belle ! – Oui, mais tu as triché, tu m'as embobiné ! – Ecoute, dis-toi que ce n'est pas pour toi, c'est pour ta fille » Je la pris dans les bras, elle commençait à pleurer. « Ecoute, Inès, c'est complètement désintéressé, accepte, je t'en prie » Elle finit par opiner et murmura : « Merci, cowboy, je ne connais même pas ton nom. – Erwin Larivière – C'est joli. – allez, je te ramène. »

Nous reprîmes la route, je la sentais pensive. Je la ramenai chez elle. Elle m'embrassa sur la joue. Elle se retourna : « Tu ne veux vraiment pas monter ? – Non, Inès, pas ce soir, en tous cas »

Il était tard, vraiment tard dans la nuit. J'étais allé ramener la moto à la chaufferie. Je sortais du hangar, la tête encombrée, juste pressé de rentrer à la pension et de m'affaler sur mon lit. Et là, j'entendis des pas derrière moi. Je me suis retourné, sur mes gardes. Rui surgit de l'ombre, une longue barre de fer à la main. Il m'a lancé un regard mauvais, vraiment mauvais. « Tu croyais que j'allais oublier, Francès ? » Sa voix débordait de rancune. Vasco m'avait prévenu. Je savais que ça finirait comme ça, depuis le soir où je l'avais humilié sans aller jusqu'au bout. On y était : l'affrontement dans la ruelle, la barre de fer dans la main. L'entre-deux, la pire erreur.

Il s'élança, sans prévenir. La barre siffla. J'avais esquivé, mais le métal m'a quand même frappé l'épaule. Une douleur, fulgurante, qui me laissa le bras inutilisable. Rui ne lâchait pas, il revenait, plus déterminé, la barre prête à frapper. Cette fois, j'ai réussi à bloquer le coup avec l'avant-bras, j'espérais sans fracture. Je ne sais pas trop comment, mais j'ai fini par lui arracher la barre des mains. « On va régler ça à mains nues, » il a soufflé, le regard fou. Il savait que j'étais blessé et qu'il avait sa chance. Un rire sec, méprisant a claqué. « Tu vas mourir, Francès. »

On s'est vraiment battus, sans aucune retenue. Rui était massif, lourd, plus grand que moi. Il frappait fort, mais sans aucune technique. Moi, j'étais plus rapide, plus précis, mais mon épaule et mon bras ne répondaient

plus. Il m'a touché plusieurs fois. Mon nez pissait le sang, mes côtes hurlaient. Malgré tout, je tenais. Je frappais, encore. Encore. Juste ma main valide, mes jambes. Chaque coup me vidait un peu plus de ma rage. J'ai placé un coup de pied au bas-ventre, pas glorieux. Il s'est plié en deux. Un balayage, et il est tombé lourdement, j'ai entendu le bruit mat de son crâne contre le béton. Un son creux, inoubliable, qui n'avait rien à voir avec les autres bruits du monde.

Là, quelque chose a lâché en moi. Plus de contrôle, juste la rage, toute la rage qui voulait sortir. Françoise, Ana, mes fuites, ma lâcheté, mon dégoût. J'ai sauté sur lui, à califourchon, et j'ai cogné. Son visage, encore, encore. Mon poing dérapait dans quelque chose de mou, chaud, humide. Le visage avait disparu ; c'était un amas sombre, informe, que je frappais, parce que m'arrêter signifiait revenir à moi, et je n'en voulais pas.

Puis il n'y a plus eu rien. Le silence, total. Sous moi, plus de mouvement, plus de râle, rien. Juste le poids inerte de sa tête qui ballottait sous mes coups, comme une poupée usée. Ma main est restée en l'air. J'ai posé deux doigts, hésitants, sur sa gorge gluante. Plus aucun battement.

J'avais tué un homme. A mains nues. J'ai réalisé d'un coup, comme quand on se réveille au milieu de d'un cauchemar sans comprendre ce qu'on fait là. Je suis resté, figé, à califourchon sur le corps, incapable de bouger, le souffle court. J'ai regardé mes mains dans la pénombre : elles tremblaient, poisseuses, noires jusqu'aux poignets. Son sang. Ces mains qui tenaient la craie, qui guidaient les enfants sur leurs cahiers, qui avaient donné de l'amour… Je les ai fixées, vraiment, comme si ce n'étaient plus les miennes, comme si quelqu'un d'autre les avait portées tout ce temps à ma place.

J'ai attendu. L'horreur, le choc, les larmes, le dégoût, n'importe quoi. Attendu que cette part de moi hurle, crie, tombe en morceaux. Mais rien n'est venu. Juste ce vide, immense, propre, silencieux, et une fatigue qui me tombait dessus comme une chape de plomb. Et c'est ça qui m'a foutu la trouille, bien plus que le cadavre froid sous moi : ce n'est pas d'avoir tué, c'est de ne rien ressentir. Je cherchais le remords, comme quand on cherche une dent tombée avec la langue, et à la place, je ne trouvais que le néant.

Rui avait essayé de me tuer, avec une barre de fer. J'avais juste voulu survivre. Tout ça était vrai, mais ça ne changeait rien. L'instituteur venu de Paris, celui qui corrigeait les cahiers et racontait des histoires aux gosses, aurait appelé la police. Il aurait pleuré. Il aurait cauchemardé pendant dix ans. Mais ce gars-là avait disparu, et le pire, c'est que je ne savais même pas à quel moment il était mort, lui. J'étais devenu autre chose. Quelqu'un qui savait se défendre, qui n'encaissait plus sans rien dire. Quelqu'un de dangereux. J'ai pensé, d'un coup, aux deux types sur la route : eux aussi, ils ne bougeaient plus, quand j'étais parti. Je n'avais pas vérifié ce qu'ils étaient devenus et le fait que ça ne me gêne toujours pas, que ça ne m'ait jamais posé problème, c'est ça qui aurait dû m'inquiéter. Mais ça ne me gênait plus. Le vrai souci, c'était ça.

J'aurais dû appeler la guardia civil. J'aurais dû. Mais j'ai tiré le corps derrière un container. Pas facile, mon Dieu, il était lourd ; cette lourdeur propre aux morts. Puis je suis allé voir Vasco. Il a tout pris en main avec les autres. « Tu vas faire quoi ? – Tu ne veux pas savoir… Erwin, vas soigner tes plaies, ton bras, ton visage ! – Ok, je connais une infirmière » Vasco a pris une camionnette, et m'a emmené là où je lui ai dit, chez Inês, qui venait de commencer des études d'infirmière. Devant chez elle, j'ai juste eu le temps de montrer la porte — et j'ai perdu connaissance.

Je me suis réveillé dans un lit inconnu. Pas le mien. Trop propre, trop blanc, trop doux. Inês était assise là, une serviette humide à la main, douce. Elle nettoyait mon visage. « Tu es réveillé, » a-t-elle murmuré. J'ai essayé de me lever. Ma douleur à l'épaule m'a cloué là, j'ai dû rester couché. « Ne bouge pas, » elle a ordonné. « Ton épaule était déboîtée, je l'ai remise. Tu as des côtes fêlées, des petits vaisseaux éclatés sur la face, et un énorme hématome sur le bras, mais rien de cassé vraiment. »Mais il faut que tu te reposes. « Combien de temps... ? » Elle m'a regardé, amusée : « Pour quelqu'un qui ne voulait pas coucher avec moi, tu as dormi deux jours dans mon lit, et une nuit dans mes bras, j'ai bien aimé d'ailleurs… » Je réalisai que j'étais nu : « C'est la première fois que je couche avec une femme et que je n'en ai aucun souvenir, c'est toi qui m'a déshabillé ? » Plaisantai-je. « Tu pourras te rattraper ce soir » minauda-t-elle. Je soupirai en grimaçant de douleur : « Pas sûr, vu mon état » Elle

m’a regardé longtemps. « Vasco est passé. Il m’a tout raconté. » Mon cœur s’est arrêté. Elle savait que j’étais un meurtrier.

« Il a dit que c’était de la légitime défense. Que Rui t’avait attaqué avec une barre de fer. » Elle a posé le linge, a pris ma main. « Tu l’as tué ? » J’ai fermé les yeux. « Oui. » Silence. Long. Pesant. « Tu regrettes ? » J’ai rouvert les yeux. Je l’ai regardée. « Non. Pas pour lui. Mais pour ce que je suis devenu, oui. » Elle a hoché la tête, lentement. « Il faut que tu partes, Erwin. Lisbonne n’est plus sûre pour toi. Il va y avoir une enquête. »

Je hochai la tête. « Je sais, je te remercie de t’être occupé de moi. - C’est moi qui te remercie, cowboy. Vasco m’a dit qu’il t’avait arrangé une entrevue avec un capitaine de cargo, Miguel Ferreira. - Ok, j’irai demain» Elle rit : « si tu es en état de marcher, ça fait deux jours que j’ai le plus bel homme des docks dans mon lit et ce soir, j’ai bien l’intention d’en profiter. » Je geignais : « Ouille, j’ai mal, je souffre… - comédien, va ! »

Chapitre 15 : Le goût de l'écume.

Le lendemain, après une nuit assez mémorable et compliquée avec Inès, je ne pouvais pas bouger l'épaule, et j'avais mal partout, mais nous avions tant bien que mal réussi à avoir des moments sympas, elle y tenait. Je me levai, la contemplais un moment, allongée, jolie et nue sous les draps, l'embrassai, m'habillai un peu difficilement et me dirigeai vers le port en claudiquant et maugréant. Mes côtes me faisaient mal, mon visage était un peu cabossé, mon épaule et mon bras allaient mieux mais étaient encore douloureux.

C'était un après-midi calme, l'un de ces rares moments où le port semblait respirer paisiblement. J'étais en train de rêver au bord du quai, observant les mouettes tournoyer au-dessus du vieux cargo rouillé.

« Belle bête, non ? »Je m'étais retourné. Un homme, la quarantaine ou plus, se tenait à côté de moi. Barbe grise, yeux plissés par le soleil, mains abîmées. Il portait une casquette de capitaine fanée et une veste en laine bleue, usée aux coudes. « L'Estrela do Mar », dit-il en désignant le navire. « Elle est à moi. Ça fait vingt-trois ans qu'on navigue ensemble. - Vous êtes le capitaine ? »

« Miguel Ferreira. De Madère. » Il m'avait tendu la main. Je l'avais serrée – une poigne solide, celle d'un homme qui avait fait beaucoup de nœuds. « Et toi, t'es le Français dont tout le monde parle. Celui qui a besoin de quitter Lisbonne. »

« Les nouvelles vont vite. »

Il avait éclaté de rire, assez fort pour faire fuir les mouettes. « Sur les docks, rien ne reste secret. Tu as marqué les esprits, gamin. L'homme aux trois femmes, le kungfu des docks, le justicier, et j'en passe. Et Vasco m'a mis au jus. » Il avait allumé une cigarette. « Alors, qu'est-ce que tu fais ici ? On voit bien que tu n'es pas né pour porter des caisses. »

« Je voyage. - Où ça ? – Partout et nulle part. »

Il jeta son mégot, l'écrasa du talon. « Allez, viens. Je t'offre une bière. Je veux essayer de comprendre ce qui t'a mené ici. »

La cabine de Miguel exhalait des relents de gasoil, de bois poli, de tabac éventé. Aux murs, s'étalaient de vieilles cartes marines, des photographies de ports lointains, des souvenirs amassés au fil de vingt ans de navigation. Sur la table reposaient une bouteille de rhum déjà entamée, un sextant usé, une pile de journaux de bord.

Il sortit deux Super Bock du frigo, m'en tendit une. On trinqua.« Saúde. »« Santé. »La bière était fraîche, amère, idéale.

Miguel prit place en face de moi, les coudes posés sur la table. « Alors, francês. Raconte-moi. »Et je racontai. Pas tout , ni les secrets, ni la nuit avec Ana, ni les ombres qui me suivaient. Mais le reste, oui : Paris, l'école, Françoise, Camille. La route, l'Espagne, le Portugal. La recherche de mes racines, la mort de Javier, la rencontre avec Ana. L'oliveraie, Paula, les enfants. Et Rui. Miguel écouta en silence, buvant sa bière, hochant parfois la tête.

Lorsque j'eus terminé, il demeura silencieux un long moment. « Tu sais, t'as vécu plus en quelques mois que la plupart des gens en une existence, » finit-il par souffler. « Mais, honnêtement, tu restes entre deux rives. Ni vraiment ici, ni tout à fait là-bas. »

« C'est exactement ça. »

Il désigna la mer, dehors, à travers le hublot. « L'océan aide à faire un choix. Rien de mieux pour se retrouver face à soi-même. Pas de distractions, pas de faux semblants. Juste toi, la mer et le ciel. » Je le regardai, sans trop comprendre.

« Je pars dans une semaine, » reprit-il. « Dakar d'abord, puis Recife. Trois semaines de traversée. Il me manque un matelot. Quelqu'un de solide, qui sait encaisser, qui n'a pas peur du travail. » Et il me lança un sourire. « Alors ? Ça te tente ? »

L'Afrique. Le Brésil. L'Atlantique. Mon cœur s'emballa. « Je… j'ai besoin d'y réfléchir. - Tu as une semaine. Après, je largue les amarres. Avec ou sans toi. Et je ne suis pas sûr que t'aies le choix, les policiers maritimes ne sont pas mauvais et je pense qu'il y a beaucoup d'indices qui pourraient mener à toi»

La nuit suivante, allongé sur mon lit étroit, Inès blottie contre moi, dans cette pension qui empestait le renfermé, j'écoutai les bruits du port, le grincement des grues, les sirènes des cargos, les cris des dockers, loin dans la nuit. Je tournais en rond dans ma tête. La proposition de Miguel m'obsédait. Partir. Encore. Traverser l'Atlantique, découvrir l'Afrique, le Brésil. Continuer à fuir, repousser le moment où il faudrait rentrer, choisir, s'ancrer quelque part. Cela m'attirait, c'est vrai. Vraiment. Mais il y avait Camille. Paris. Toute cette existence laissée derrière, qui peut-être m'attendait encore.

Je sortis de ma poche le dessin de Paulina. Quatre silhouettes maladroites sous un soleil jaune. « Tio Erwin e nós ». Je le fixai longuement, dans la pénombre. Inès se réveilla, regarda et commenta : « ton troisième choix, cowboy ? » Je souris et lui demandai : « Et toi, t'en es où ? – J'ai trouvé une place dans un hôtel touristique à Porto, contrat de six mois renouvelable, logée avec ma fille, une bonne école tout près, on va être heureuses, grâce à toi, cowboy, je pars dans trois jours, on a même acheté une voiture, une Renault 5, française en ton honneur, pour ne jamais t'oublier. Et si tu m'as mise enceinte et que c'est un garçon, je l'appellerai Erwin. » Je haussai les sourcils : « Parle pas de malheur ! Ma vie est déjà assez compliquée comme ça ! » Elle rit franchement : « Je plaisante, on a fait attention, non ? »

Le lendemain soir, je poussai la porte de ÂncoraVelha, la taverne des dockers. Cet endroit ne ressemblait à rien d'autre : murs noircis par la fumée, comptoir en bois usé, odeur âcre de vin, de friture, de sueur. Des filets abîmés pendaient au plafond, des bouées fanées, des photos jaunies de navires disparus.

Les dockers s'y retrouvaient, comme chaque soir. Vasco régnait derrière le bar, une bouteille de vinho tinto devant lui. João jouait aux cartes dans un coin avec Pedro et deux autres types. Tiago, assis dans l'angle, me fit un signe timide. Je m'étais installé au comptoir et j'avais commandé un verre de vin.

« T'as une sale tête, francés, » avait lancé Vasco. « Mal dormi ? ta serveuse t'a épuisé ? - J'ai pas vraiment dormi, non. » Il avait hoché la tête, comme s'il comprenait tout. « Capitaine Miguel t'a fait sa proposition, hein ? - Comment tu sais ça ? » Il avait éclaté de rire. « Je te l'ai déjà dit. Sur les docks, rien ne reste secret. » Il m'avait resservi. « Alors ? Tu comptes faire quoi ? »

« J'en sais rien. Je n'ai pas vraiment le choix et je n'ai pas envie de rentrer, pas encore. » Il m'avait observé, un sourire en coin. « T'as une femme qui t'attend, là-bas en France. Ta fée, comme tu dis après quelques verres. Et les autres aussi. Il y en a beaucoup qui aimeraient avoir autant le choix que toi ! » Je n'avais pas pu m'empêcher de sourire. Je ne lui parlais pas d'Inès qui aurait bien aimé aussi que je vienne à Porto avec elle, je l'avais senti derrière les mots. « Ouais. - Et malgré ça, tu crèves d'envie de monter sur ce cargo. »

« Ouais. » Vasco avait secoué la tête, un peu triste. « Les hommes, on ne se refait pas. On a ce qu'il faut devant nous, mais on rêve d'ailleurs. » Il avait bu une longue gorgée. « Moi aussi, j'avais une femme. À Porto. Belle comme un matin d'été. Elle m'aimait, je l'aimais. Mais la mer criait plus fort. Alors je suis parti. Quand je suis revenu, des années après… » Il avait haussé les épaules. « Elle avait refait sa vie. Avec un type qui savait rester. »

« Tu regrettes ? - Tous les jours. » Il m'avait fixé droit dans les yeux. « Mais je referais pareil. C'est moi, c'est tout. Un homme de mer. Un gars qui ne sait pas rester en place. » Il avait posé sa main sur mon épaule. « La vraie question, Francés, c'est toi : t'es quoi, toi ? Un gars qui part, ou un gars qui reste ? »

Le deuxième soir, João avait lancé une partie de poker. On était huit, serrés autour d'une table bancale, planqués dans l'arrière-salle de la taverne. Les cartes étaient usées, les coins abîmés. Les mises s'accumulaient au centre, des billets froissés, des pièces, quelques bouteilles de Porto, même un vieux couteau de marin que Pedro avait jeté sur le tapis.

Au début, j'avais joué prudemment. J'observais les autres, essayant de deviner leurs habitudes, leurs petites tricheries. João, dès qu'il avait un bon jeu, se grattait le nez. Pedro, quand il bluffait, tapotait la table du bout des doigts. Vasco, lui, restait impénétrable, une vraie forteresse tatouée.

Peu à peu, ma pile grandissait. Je remportais plus de coups que je n'en perdais. Les autres commençaient à me lancer des regards à la fois vexés et admiratifs. « Um tubarão, » avait grogné João en jetant ses cartes de dépit après que je lui eus raflé une belle main. « Un requin. T'es un putain de requin, francés. » J'avais souri en ramassant tout. Mais en réalité, j'étais ailleurs. Miguel m'occupait l'esprit. Son cargo. Cette proposition qui ne me lâchait pas.

Et Camille. Le troisième soir, je l'ai appelée. Une vieille cabine téléphonique se trouvait près du port, à l'angle d'une ruelle pavée imprégnée d'odeurs de poisson grillé. J'avais composé le numéro de son appartement, le cœur battant à tout rompre. Une, deux, trois sonneries. Quatre. Cinq. Puis sa voix. « Allô ? - C'est moi. » Un silence, puis : « Mon géant ! »

Sa voix, chaude, pleine de lumière, avait traversé les kilomètres comme si elle se tenait juste là, derrière la vitre. J'avais fermé les yeux, adossé à la paroi. « T'es où ? Ça va ? Raconte-moi, je veux tout savoir de toi, de ce que tu fais ! » Alors j'avais raconté. Pas tout, bien sûr, pas les femmes, ça je lui dirai en face, ni les nuits à boire, ni les bagarres, ni la mort de Rui. Mais le reste, oui. Les docks, le travail, les gars, Miguel et sa proposition. Elle ne m'avait pas coupé la parole, s'était contentée d'écouter. J'entendais sa respiration, lointaine mais si proche. « L'Afrique… » Avait-elle soufflé quand j'avais terminé. « Le Brésil… - Oui. » Un long silence. « Tu veux y aller, hein ? » Je n'avais rien répondu. Ce n'était pas nécessaire, elle savait déjà.

« Oh, Erwin… » Avait-elle soupiré. Mais ce n'était pas un soupir las — plutôt une tendresse mêlée d'exaspération. « T'es vraiment un cas, tu sais ? - Camille… - Non, attends, laisse-moi finir. » Sa voix s'était faite plus ferme. « Écoute-moi bien, mon grand. Si tu as besoin de partir, pars. Si tu dois traverser l'Atlantique, découvrir l'Afrique, le Brésil, ou n'importe où, fais-le. Vis ce que tu as à vivre. Je comprends. » Elle s'était interrompue. Sa respiration, claire et décidée, résonnait dans l'écouteur.

« Mais je vais te dire une chose, Erwin Larivière. J'existe. Tu comprends ? J'existe. Et je t'aime à en perdre la tête, même si t'es le plus têtu et le plus paumé des hommes. »

Un sourire m'était venu malgré moi. « Camille… - J'ai pas fini ! » Elle avait ri, un rire franc, un peu grave, presque provocateur. « Alors voilà le deal : tu pars, d'accord. Mais tu m'appelles. Régulièrement. Pas une fois tous les trois mois quand tu y penses. Je veux des nouvelles. Tu me racontes où tu es, ce que tu fais, ce que tu ressens. Parce que, même à l'autre bout du monde, tu restes à moi, compris ? »

Mon cœur s'était serré. Cette femme… elle était unique. « Et si t'arrêtes de donner des nouvelles… » Sa voix s'était faite plus dure. « Si tu disparais, si tu joues au fantôme… un jour, je débarque. Et là, mon grand, t'auras pas le choix. Je te retrouve, je t'attrape par le col, et je te ramène moi-même. Que tu le veuilles ou non, t'as compris ? »J'avais éclaté de rire. « Tu ferais ça ? »

« Essaie pour voir. » Il n'y avait pas l'ombre d'un doute dans sa voix. « Je suis peut-être petite, mais je suis tenace. Et je ne lâche rien de ce qui m'appartient. »

Le silence était revenu. Mais il n'avait rien de pesant. Il était doux, lumineux. « Je t'aime, ma fée, » avais-je murmuré, pour la première fois, et je le pensais vraiment. « Je sais. Moi aussi, idiot. » Sa voix s'était attendrie. « Alors vas-y. Pars en Afrique. Traverse ton océan. Mais reviens-moi. Un jour. Parce que moi, je serai là. Et si tu tardes trop, c'est moi qui viendrai te chercher. »

« Promis. »

« T'as intérêt. Allez, file. Et appelle-moi de Dakar, hein ? Je veux tout savoir. » L'appel avait coupé. Je m'étais attardé dans la cabine, le combiné encore contre l'oreille, le sourire aux lèvres. Cette femme… elle n'essayait pas de me retenir. Elle me laissait partir. Elle me libérait, tout en me rappelant qu'elle existait, qu'elle comptait, qu'elle m'attendait, et qu'elle viendrait me chercher si jamais je me perdais.

Et franchement, c'était exactement ce qu'il me fallait. Le lendemain matin, je m'étais présenté au quai. L'Estrela do Mar attendait, amarré comme une vieille bête fatiguée. Miguel se trouvait déjà sur le pont, hurlant des ordres, surveillant les gars qui transportaient les dernières caisses. Lorsqu'il m'aperçut, il descendit la passerelle d'un pas vif.

« Alors, Francés ? T'as pris ta décision ? »

Je fixai le cargo, ce tas de ferraille rouillé qui avait traversé l'Atlantique je ne savais combien de fois. Il ressemblait à un pari, à une promesse, à une porte ouverte vers l'inconnu.

Et Camille ? Impossible de ne pas penser à elle. Sa voix, son rire, cette manière qu'elle avait de me regarder sans jamais détourner les yeux. Sa promesse aussi. Elle ne m'avait pas seulement autorisé à partir, elle m'y avait poussé. Parce qu'elle savait que j'en avais besoin, que ça brûlait en moi. Et elle savait attendre, elle était solide.

« Je viens, » répondis-je. « Mais j'ai une condition. » Miguel haussa un sourcil, méfiant. « Laquelle ? » Je souris : « Ma Harley. Elle embarque avec moi. »

Il éclata de rire. « Ta moto ? Sur mon cargo ? » Il secoua la tête, amusé. « T'es vraiment pas banal, Francès. » Il réfléchit un instant, gratta sa barbe. « Bon, on a de la place dans la cale. Si tu l'attaches bien, pourquoi pas. Mais si elle cause des problèmes pendant la traversée, tu t'en occupes. »

« C'est compris. »

Il me tendit la main, un sourire en coin. « Bienvenue à bord, matelot. On lève l'ancre en fin d'après-midi. Plus tôt que prévu, j'attendais ta décision en fait, mon ami. Tu peux encore préparer tes affaires. »

Je passai la journée à tout organiser. D'abord la Harley. Avec deux dockers, on la hissa avec peine jusque dans la cale grâce au monte-charge. Je m'en occupai personnellement : je serrai les sangles, vérifiai chaque corde ; rien ne devait bouger, pas question de prendre le moindre risque pour ces trois semaines en mer. Elle se retrouva coincée entre des caisses d'oranges et des palettes de vin. Elle paraissait complètement déplacée, mais elle restait magnifique. Ma liberté, mon père, juste là.

Restaient encore les adieux. Vasco arriva près du quai, accompagnés des autres dockers. On se serra la main, puis on s'étreignit brièvement, maladroitement, comme des types incapables de mettre des mots sur ce qu'ils ressentaient. « Fais gaffe à toi, » marmonna-t-il. « L'Atlantique, c'est pas pour les touristes. »« Je sais bien. - Et reviens entier, hein. J'ai pas envie d'avoir à expliquer à ta petite fée française où t'es passé. Ni aux autres d'ailleurs, quoique la grande rousse…»

Il m'avait tapé l'épaule, un sourire en coin. « Boa viagem, francés. Ramène-nous des histoires de là-bas, hein. » Inès était là, aussi, un peu plus loin, avec sa fille. Je lui avais fait un signe de la main, avais commencé à me diriger vers elle, elle avait secoué la tête, non. Elle ne voulait pas que je la vois pleurer.

Le soleil déclinait sur Lisbonne, dorant les façades du Cais do Sodré, enflammant le Tage de reflets orangés et violets. Les mouettes tournoyaient autour du cargo, criant un peu, comme pour dire adieu. On quittait le port dans cette lumière d'or, et je restais planté sur le pont arrière, la ville s'éloignant peu à peu sous mes yeux. Les docks rapetissaient, les grues se fondaient en ombres, les dockers n'étaient plus que des silhouettes minuscules qui agitaient les bras.

Miguel m'avait rejoint, les mains plongées dans les poches, l'air serein. « Tu n'as pas de regrets, mon gars ? »J'avais pris le temps de réfléchir. « Non. Aucun. » Il avait acquiescé, sorti une cigarette et l'avait allumée. Un panache de fumée s'était envolé vers le ciel rougeoyant. « Trois semaines d'Atlantique, tu sais. Dakar, puis Recife. Tu vas en vivre, des choses. » Je fixais l'horizon, silencieux.

Quelque part, à des milliers de kilomètres, Camille pensait à moi, j'en étais persuadé. Je l'imaginais dans son petit appartement de la rue des Écoles, entourée de cahiers, un sourire aux lèvres. Un jour, j'irais la retrouver.

Un sourire m'était venu. Ou alors elle débarquerait. Elle en serait capable, j'en étais certain. Cette femme pouvait tout.

Mais, pour l'instant, l'Afrique m'attendait. L'océan s'étendait devant moi, vaste, chargé de promesses. Et, dans la cale, ma Harley patientait aussi, prête à dévorer d'autres routes, sous d'autres cieux. Le Portugal avait disparu à l'horizon. Le cargo roulait doucement. Le soleil s'était noyé dans la mer, les premières étoiles perçaient. Et moi, je ressentais que j'étais exactement à ma place.

Chapitre 16 : Le goût du large.

Le cargo avait largué les amarres en fin d'après-midi. Lisbonne s'était éloignée lentement, les façades dorées du Cais do Sodré se perdaient dans la brume. Le soleil glissait derrière Lisbonne. Les immeubles prenaient une teinte dorée, et le Tage s'embrasait de reflets orange et pourpre. Les mouettes criaient autour du cargo, tournoyaient sans hâte, comme pour nous saluer une dernière fois.

Je restai là, tout à l'arrière, les yeux fixés sur la ville qui s'éloignait. Les docks devenaient minuscules, les grues se réduisaient à des ombres, et les dockers agitaient les bras, de loin, de simples points disparaissant peu à peu. Miguel vint me rejoindre, les mains dans les poches. « Aucun regret ? » Je pris un instant pour réfléchir. « Non. Aucun. »

« Parfait. » Il alluma une cigarette, souffla la fumée vers le ciel embrasé. « L'Atlantique, c'est trois semaines. Dakar d'abord, puis Recife. Tu en verras, des choses, crois-moi. »J'acquiesçai, le regard perdu vers l'horizon.

Les premiers jours en mer m'avaient remis à ma place, véritablement. J'ignorais tout. Les nœuds, les machines, les quarts de nuit, cette étrange langue silencieuse des marins, où tout passait par les regards, les gestes, les silences pesants. J'étais un vrai terrien, un instituteur parisien débarqué au beau milieu de l'Atlantique, et chaque instant me le rappelait.

Mais l'équipage de l'Estrela do Mar m'avait accueilli. Ils formaient un groupe de six, Miguel inclus. Six hommes marqués par l'existence, tannés par le sel et le soleil, chacun portant ses cicatrices, visibles ou non.

Il y avait d'abord João, le géant du Cap-Vert. Deux mètres de muscles, le crâne rasé, les bras couverts de tatouages tribaux. Il affirmait qu'ils racontaient l'histoire de ses ancêtres. Il parlait peu, mais ses paroles allaient toujours à l'essentiel. Le soir, accoudé au bastingage, il me confiait les légendes de son île, des esprits hantant les volcans, des femmes-sirènes attirant les pêcheurs dans les profondeurs. Sa voix grave roulait comme la houle, et j'écoutais, captivé, oubliant tout le reste.

Ensuite venait Karim, le Malien. Sec, nerveux, les yeux perpétuellement en mouvement. Il avait traversé le Sahara à pied, fui la guerre et la misère, trouvé refuge à Lisbonne avec, pour tout bien, la poussière du désert incrustée dans la peau. Il évoquait rarement son passé, mais parfois, la nuit, je l'entendais murmurer des prières en bambara, tourné vers l'est. Sa manière de se mouvoir, rapide, discrète, mesurée, trahissait des années de survie. Un chat du désert, disait Miguel. Un vrai survivant.

Il y avait aussi Pedro, le Portugais. Quarante ans, déjà usé par la vie. Ancien pêcheur de Nazaré, passé au cargo après qu'un récif lui eut arraché son bateau et son associé. L'Atlantique n'avait plus de secrets pour lui. Il lisait les vagues et les nuages mieux que n'importe quelle carte. C'est lui qui m'avait initié aux nœuds, chaise, cabestan, taquet, ses grosses mains guidant les miennes avec une patience inattendue.

Mais désormais, c'était l'Afrique qui m'attendait. L'océan s'étendait devant moi, immense, sans fin, chargé de promesses. Ma Harley attendait dans la cale, elle aussi prête à filer sur d'autres routes, sous d'autres cieux. Le Portugal disparut lentement derrière nous. Le cargo tanguait doucement. Le soleil s'enfonça dans la mer, les premières étoiles apparurent.

Le soir, après le boulot, je restais parfois seul sur le pont, à fixer l'horizon. L'océan s'étirait devant moi, sans aucun repère, sans une trace de terre. Rien que le ciel et l'eau. Je repensais à Camille. À sa voix au téléphone. "Je serai là. Et si tu tardes trop, c'est moi qui viendrai te chercher." Je souriais. Cette femme… elle pouvait tout faire. Même traverser l'Atlantique juste pour me retrouver.

Mais à ce moment-là, j'étais là, sur ce cargo, entre ciel et mer, et franchement, je me sentais étrangement bien.

Soudain, un soir, Miguel avait hurlé depuis la passerelle : "Tempête ! Tout le monde sur le pont !" Ce cri avait déchiré le vacarme du vent et m'avait aussitôt glacé le sang. Ce qui s'était passé ensuite, je le gardais en mémoire comme une vision trouble, un cauchemar dont je peinais encore à me réveiller.

La tornade avait frappé le navire avec une violence inouïe, propulsant des rafales à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure. La pluie, poussée de toutes ses forces, s'était transformée en milliers d'aiguilles qui nous fouettaient la peau, nous piquaient les joues jusqu'au sang. Les vagues, quant à elles, se dressaient comme des murailles vivantes, quinze mètres de haut, peut-être davantage.

Elles venaient s'écraser sur le pont dans un fracas assourdissant, engloutissant tout sur leur passage, et chaque fois, il avait fallu lutter pour ne pas être emporté par la masse d'eau glacée. Le bateau tanguait dangereusement, se couchait d'un bord à l'autre, grinçait de toutes ses jointures. J'avais eu la sensation que la coque allait se briser, que tout allait finir là, dans le tumulte et le métal broyé.

Je m'étais accroché à un câble au point de sentir la corde entamer la chair de mes mains. Le sel me brûlait les yeux, rendant chaque clignement pénible. La respiration était devenue une épreuve ; chaque inspiration ramenait de l'eau dans ma bouche, qui s'infiltrait jusque dans mes poumons. Je toussais, j'étouffais, luttant pour rester à la surface du chaos, mes doigts agrippés à la moindre prise comme si ma vie en dépendait, ce qui était sans doute le cas. À mes côtés, Miguel lançait des ordres à la volée, mais ses paroles étaient dévorées par les hurlements du vent, étouffées sous le tumulte des éléments déchaînés.

João avait crié, sa voix à peine perceptible : "Les conteneurs ! Ils bougent !" Une vague de panique avait parcouru l'équipage. Nous nous étions précipités vers l'arrière du navire. Les conteneurs, que l'on croyait solidement arrimés, commençaient à se déplacer, ballottés par la violence des vagues. Les sangles étaient tendues à l'extrême, prêtes à céder. Si l'un d'eux venait à se libérer, il aurait pu nous écraser ou provoquer le chavirement du bateau.

Nous n'avions pas eu le temps de réfléchir ; l'instinct avait pris le dessus. João et moi nous étions jetés sur les chaînes, retendu les sangles, nos doigts engourdis par le froid, les muscles tétanisés par l'effort. Une vague m'avait balayé les jambes, projeté à plat ventre sur le pont détrempé. J'avais eu le réflexe de m'agripper à la rambarde ; j'avais senti le goût métallique du sang dans ma bouche, je m'étais mordu la langue en tombant.

Miguel, debout à côté de moi malgré les éléments si violents, hurlait de toutes ses forces, inlassablement : "Lâche rien ! Lâche rien, francés !" Sa voix m'avait traversé comme un ordre vital, une incantation contre la peur. La nuit paraissait interminable, l'obscurité nous enveloppait de toutes parts, effaçant la frontière entre le ciel et la mer. Les heures s'étaient fondues en une longue suite de secousses, de tonnerre et d'embruns.

Le vent, indomptable, hurlait plus fort que tout, couvrant nos cris, nos prières et nos doutes. L'eau glacée me comprimait la poitrine, chaque geste devenait plus difficile, mes bras perdaient leur force, mes jambes tremblaient sans répit. Pourtant, je tenais bon, parce que les autres tenaient aussi, parce qu'abandonner signifiait mourir, parce qu'au fond de moi, une volonté brute, presque animale, m'interdisait de lâcher prise.

Quand l'aube avait fini par se lever, le coup de vent s'était soudainement tu. Le silence, après tant de vacarme, avait semblé irréel. Les nuages s'étaient écartés, laissant passer les premiers rayons du soleil, pâles mais réconfortants. L'océan demeurait agité, mais on sentait qu'il retrouvait peu à peu son calme. Nous étions sortis de nos abris, hébétés, trempés, épuisés jusqu'à la moelle, mais debout. Nous avions survécu à la nuit, portés par une énergie que je ne m'expliquais pas, soudés par l'épreuve, et pour la première fois, j'avais éprouvé une gratitude profonde simplement d'être encore en vie.

Personne n'avait osé prononcer un mot durant de longues minutes. Nous étions restés là, immobiles, figés sur le pont, les yeux posés sur la mer qui miroitait doucement sous la lumière, paisible et indifférente, comme si tout ce que nous venions de traverser n'avait jamais existé. Le silence s'était installé, dense, presque irréel, jusqu'à ce que soudain, João éclate d'un rire inarrêtable, un rire franc, puissant, venu du fond du ventre, qui semblait balayer la tension accumulée. Ce rire, contagieux, nous avait tous emportés d'un seul coup : nous avions ri comme des enfants, à perdre haleine, à nous donner de grandes tapes dans le dos, à nous enlacer maladroitement comme si ce simple geste pouvait vraiment exprimer tout ce soulagement, cette joie d'être encore là, ensemble, vivants.

Nous avions tenu bon.

Cette nuit-là avait changé quelque chose entre nous. Dans la lumière vacillante des lampes et sous les étoiles, nous avions tissé des liens solides, forgé une amitié à l'épreuve des catastrophes. Le respect, la confiance, tout cela s'était construit dans la peur et la fatigue, dans cette épreuve qui nous avait révélés les uns aux autres.

Nous n'étions plus simplement des inconnus embarqués sur le même navire par hasard : nous étions devenus frères, unis par cette expérience partagée qui nous marquerait à jamais.

Pourtant, cette tempête nous avait laissés meurtris, et pas seulement dans nos esprits.

Le moteur du bateau n'avait pas résisté à la violence des éléments. Une pièce essentielle s'était fissurée, brisée par les chocs répétés, et Miguel avait passé une partie de la nuit dans la salle des machines, penché sur les tuyaux et les boulons, les mains noires de cambouis et le front barré d'inquiétude. Lorsqu'il était enfin remonté, l'air grave, il avait simplement déclaré qu'il nous fallait impérativement nous arrêter pour réparer, trouver une pièce de rechange.

"Nouakchott," avait-il annoncé en désignant la carte dépliée sur la table. "C'est la ville la plus proche. Si tout va bien, on y sera dans deux jours, à vitesse réduite."

Ce nom résonnait étrangement à mes oreilles, à la fois mystérieux et un peu inquiétant. Nouakchott. La capitale de la Mauritanie. Un mot qui évoquait à la fois l'aventure et le danger, comme un refrain lointain.

Nous avions accosté un matin brûlant, sans le moindre souffle de vent pour soulager la chaleur écrasante. Le port n'avait rien d'accueillant : partout, de la poussière soulevée par les déplacements des camions, des cargos fatigués amarrés le long de quais abîmés, des carcasses de navires qui semblaient attendre une seconde vie. Des chameaux erraient nonchalamment entre des conteneurs rouillés, tandis que l'air, saturé d'humidité marine et de sable, s'accrochait à la peau, s'infiltrait sous les vêtements, nous enveloppait d'une moiteur persistante.

J'avais posé le pied à terre avec Miguel, les jambes encore incertaines après tant de jours passés à tanguer sur les vagues. J'avais la sensation étrange que la terre elle-même oscillait sous mes pas, comme si le mouvement de la mer refusait de me quitter. Miguel, habitué à ces débarquements, m'avait rassuré d'un sourire : "Ça va passer, tu verras, il suffit de marcher un peu." Mais prend ton révolver, ça peut dégénérer, il n'y a pas de police ici. Je glissais le 38 spécial dans ma poche.

Chapitre 17 : Le goût du sang

Nouakchott s'étendait devant nous, irréelle, comme un mirage né de la chaleur étouffante. On voyait partout un dédale de tentes montées à la va-vite, des blocs de béton blanc aveuglants sous le soleil, des ruelles trop étroites, noyées de sable, et ces avenues cabossées où s'entassaient voitures et charrettes. Partout, ça explosait de couleurs : l'indigo des turbans touaregs, l'ocre et la terre, des rouges qui claquaient, le blanc presque douloureux des murs brûlants. Le sable se glissait partout, il s'infiltrait dans les chaussures, sous les ongles, dans les cheveux, jusque dans la gorge. Respirer, c'était avaler du désert, littéralement.

Miguel m'avait expliqué, que les grandes sécheresses avaient chassé les Maures de leur vie nomade, les forçant à trouver refuge ici, tout près de l'océan. La ville, née dans l'urgence, était sortie du sable sans le moindre plan, et chaque quartier, chaque ruelle racontait une histoire différente, un fragment de fuite ou un morceau de

rêve. Il m'avait aussi prévenu, l'air grave, sur la rudesse de leurs coutumes, leur fierté à fleur de peau. J'aurais dû l'écouter.

On avait traîné longtemps, sous cette lumière brute, cherchant un mécanicien, un ferrailleur, n'importe qui pour tenter de réparer notre moteur. Les regards nous suivaient : un mélange de curiosité, de méfiance, et parfois une hostilité à peine voilée. Deux Européens perdus dans ce labyrinthe de sable et de béton, ça ne passait pas inaperçu.

Finalement, après avoir tourné en rond, on avait trouvé un vieux Maure, installé un peu à l'écart dans une cour envahie de carcasses rouillées et de tas de pièces détachées. Il portait un grand boubou et parlait un français hésitant, rafistolé au fil des années, et c'était parti pour le marchandage, tout un rituel, autour de la pièce qu'il nous fallait. La négociation avait lieu à l'ombre, devant du thé à la menthe, brûlant, dans des verres minuscules, un peu éclatés sur les bords.

Je me souviens du thé, amer, saturé de sucre, et du cérémonial : on servait trois verres, c'était la règle. D'abord la vie, amère ; puis l'amour, doux ; enfin la mort, suave. Tout se faisait lentement, minutieusement, et on aurait dit que cette petite cérémonie changeait tout, que l'attente devenait presque sacrée. J'ai bu chaque verre en prenant mon temps, attentif aux saveurs, à la chaleur du verre, impressionné par la lenteur différente du temps. On était repartis avec notre précieuse pièce, enveloppée dans un chiffon sale. Le soleil commençait déjà à décliner sur Nouakchott, et je savais au fond de moi que ce court passage allait me marquer pour de bon.

Cette nuit-là, j'avais tourné sans trouver le sommeil, la chaleur du bateau m'écrasait. À la fin, je suis ressorti, j'ai reposé les pieds sur la terre ferme. La nuit avait complètement transformé Nouakchott. Les rues désertes sous le soleil s'agitaient maintenant, pleines de voix, de rires, des ombres partout. Des petits feux jetaient une lumière orangée sur les murs blancs. Ça sentait l'encens, les épices, la viande grillée. On sentait la ville vivre pour de vrai, là, dans la nuit.

Je marchais sans but, m'abandonnant à ce dédale de ruelles. J'ai croisé des hommes accroupis devant un damier, des femmes voilées qui portaient de grands plateaux, des gamins qui filaient pieds nus dans le sable. J'avançais, un peu perdu dans mes pensées, ne cherchant même plus à savoir où j'allais.

Et puis, je l'ai vue.

Au marché central, sorte de Sandaga local où ça grouillait malgré l'heure, des tentes, des lumières vacillantes, des tissus qui pendaient comme des drapeaux. Les cris des vendeurs se mêlaient aux braiements des ânes, aux éclats de rire. Tout se mélangeait.

Elle était assise près d'une tente, à côté d'un vieil homme, son père, j'ai deviné plus tard, qui vendait des articles en cuir tanné. Elle portait une melahfa lumineuse, ce voile qui couvre tout, mais laisse deviner ce qu'il cache. Ce que j'ai remarqué d'abord, c'était ses yeux. Noirs pailleté d'or, immenses, soulignés de khôl, je n'avais jamais vu ça. Ils brillaient dans la lumière tremblante, comme deux étoiles. Elle me fixait, franchement, sans aucune gêne, avec une intensité qui m'a coupé le souffle.

Je me suis arrêté. Elle, elle n'a pas bougé.

Il s'est passé quelque chose entre nous, à ce moment-là. Difficile à mettre en mots. Ce n'était pas du désir. C'était étrange, puissant. Comme une reconnaissance. Comme si on s'était déjà rencontrés, ailleurs, sous un autre ciel.

Je me suis approché, sous prétexte de vouloir acheter une gourde en cuir. J'ai balbutié quelques mots en français, avec des gestes pour compléter. Le père, méfiant, m'a répondu sèchement, m'a montré ses articles, sorti un prix exorbitant. Mais c'est elle que je regardais. Elle soutenait mon regard. Timide en apparence, mais ses yeux disaient autre chose. Ils semblaient me dire : Je te vois. Je sais que tu me vois. J'ai acheté une gourde trop cher, puis j'ai fait semblant de partir. Juste avant de m'éloigner, elle a murmuré quelques mots. Un nom d'endroit. Une heure. Sa voix était si basse que j'ai cru avoir rêvé.

Cette nuit-là, dormir a été impossible. Je revoyais ces yeux dorés, j'entendais ce murmure de soie.

Le lendemain, la journée s'est passée dans une espèce de brouillard. J'aidais Miguel à installer la pièce, les mains occupées, la tête ailleurs. Je pensais à elle, à ce rendez-vous soufflé que je n'étais même pas sûr d'avoir bien compris. Je ne savais pas ce que je cherchais. Je ne la désirais pas. C'était différent. De la fascination, une curiosité tenace. Sa manière de disparaître sous la melahfa, d'être là tout en restant insaisissable. Cette lumière dans ses yeux, même à travers le voile.

Elle ne ressemblait à personne. Elle était totalement étrangère. C'était sans doute ça, ce mystère, cette étrangeté, qui m'attirait. Le soir venu, j'ai repris la route vers la ville, sous le regard désapprobateur de Miguel.

Je l'ai retrouvée là où elle me l'avait soufflé, en bordure, près d'une dune, là où les feux nomades découpaient la nuit. Elle m'attendait, assise sur un vieux tapis, une théière fumante à côté d'elle. Je ne savais pas ce qu'elle voulait, je ne savais pas ce que je voulais non plus. Je crois qu'on était tous les deux poussés par la curiosité, peut-être le goût de l'interdit, l'attrait d'un autre monde. Elle m'a dit que j'étais venu, dans un français hésitant. Je lui ai demandé où elle l'avait appris.

Elle a souri, je crois, cachée derrière son voile fin. « Un peu, » a-t-elle répondu. » Les sœurs à l'école. Avant. »

Je me suis assis en face d'elle. Elle m'a versé du thé, le même rituel que chez le vieux mécanicien : trois verres, d'abord l'amer, puis le doux, enfin le suave. On a bu en silence, les yeux levés vers les étoiles innombrables qui éclataient au-dessus du désert, plus lumineuses que tout ce que je n'avais jamais vu ailleurs.

J'ai fini par lui demander son nom, à voix basse, comme si la nuit exigeait qu'on chuchote. Elle a hésité. J'ai senti que son nom n'était pas un simple mot pour elle, mais un secret précieux, presque un fardeau à confier. Finalement, à peine audible, elle a murmuré : « أمينـــة. Amina. » Ce nom a roulé sur ma langue avec la gravité d'une prière, chargé de sens, comme s'il portait en lui le souffle du désert et la mémoire des anciens.

« Et toi ? » a-t-elle demandé. « Erwin. » Elle a répété mon prénom lentement, savourant chaque syllabe étrangère. « Erwin… C'ést joli. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« C'est un prénom français, Enfin, breton mais mon père était basque. - Basque ? Où ça ? » J'ai souri, amusé par sa curiosité. C'est loin. Très loin d'ici. Entre la France et l'Espagne, au bord de l'océan. Elle a hoché la tête, pensive, comme si elle essayait de s'imaginer ces contrées inconnues.

« Tu voyages depuis longtemps ? » a-t-elle demandé. « Oui, depuis plusieurs mois. - Pourquoi ? » Toujours la même question. Pourquoi, en effet ? Pourquoi j'avais quitté Paris, Camille, tout ce qui m'était familier ? Qu'est-ce qui m'avait poussé à tout abandonner, à partir vers l'inconnu, à fuir sans me retourner ? « Je cherche quelque chose, j'ai fini par admettre, les mots glissant comme une confession. Je ne sais même pas quoi, exactement. » Elle m'a regardé longuement, ses yeux dorés plantés dans les miens, comme si elle voulait y lire mes pensées les plus enfouies. « Ici, on dit que celui qui cherche trop loin finit par se perdre lui-même. » Je lui ai demandé si elle pensait que c'était vrai.

On est restés là pendant des heures, à se raconter nos vies par petits morceaux, sous ce ciel rempli d'étoiles. Elle m'avait confié son histoire, une fille de nomades qui avaient fini par se poser, toujours partagée entre la dureté du désert et l'attrait des grandes villes, déchirée entre des traditions qui remontaient à la nuit des temps et les tentations du monde moderne. Quand elle parlait, elle faisait des pauses, des gestes tout discrets, comme si chaque mot devait passer un test invisible avant de sortir.

Moi, je lui avais raconté ma vie – tellement différente de la sienne qu'elle en paraissait presque irréelle, un peu comme une histoire venue d'une autre planète. Elle voulait tout savoir : Paris sous la neige, qu'elle n'avait jamais vue de ses yeux, les bateaux qui traversent l'océan, les femmes qui se baladent la tête découverte dans les rues, la lumière des grands boulevards, l'agitation des cafés, l'odeur du pain chaud le matin.

Au fur et à mesure que je l'écoutais, je sentais quelque chose bouger à l'intérieur de moi. Ce n'était pas de l'attirance. Ou alors, inhabituelle, étrangère. Je me laissais emporter, fasciner par cette femme mystérieuse qui, mot après mot, me dévoilait un monde que je ne connaissais pas, un univers dont j'ignorais tout.

À un moment, presque sans y penser, j'avais tendu la main vers son visage. Elle n'avait pas bougé. Tout doucement, j'avais soulevé son voile, et j'avais découvert son visage pour la première fois. Elle m'a laissé faire. Elle était belle. Ses lèvres pleines, légèrement teintées de henné, contrastaient magnifiquement avec sa peau dorée et fine. Ses pommettes hautes, parsemées de taches de rousseur qu'on n'aurait pas imaginées dans cette lumière, ajoutaient à son charme une petite touche inattendue.

Juste au coin de son œil gauche, un tout petit grain de beauté attirait le regard, comme une étoile perdue sur sa peau. Et son sourire, éclatant, avait arrêté le temps. Il m'avait coupé le souffle, effaçant d'un coup toute la distance entre son monde et le mien. Autour de nous, la nuit semblait retenir son souffle, comme si elle était complice de notre rencontre. Dans le silence du crépuscule, j'avais compris qu'un chemin fugace venait de s'ouvrir, fragile et secret, entre deux vies que tout séparait, mais que le hasard venait de réunir.

« Tu es belle », j'avais murmuré. « Toi aussi », elle avait chuchoté. Elle n'avait rien dit de plus. Juste ce regard doré intense, brillant, planté dans le mien. J'avais cru y voir… de l'attirance ? Ou juste cette curiosité, ce besoin de comprendre l'autre qui me rongeait aussi. Je m'étais penché vers elle. Nos lèvres s'étaient effleurées, un baiser furtif, presque innocent, mais le goût, lui, avait celui de l'interdit. Nos bouches s'étaient entrouvertes, nos langues s'étaient goûtées.

Puis tout avait explosé. Des hurlements avaient déchiré la nuit, tranchants comme des lames. J'avais à peine eu le temps de comprendre que des silhouettes sortaient de l'ombre, cinq, six, peut-être plus. Tous vêtus de tuniques sombres, turbans serrés, dagues levées. Le père d'Amina marchait en tête, la colère déformant ses traits. Derrière lui, ses frères, ses oncles ? Je n'en savais rien.

« Kalb ! » avait hurlé le père – Chien ! Tu souilles notre honneur ! Amina avait crié quelque chose en arabe, s'était jetée pour s'interposer. L'un des hommes l'avait repoussée violemment, elle était tombée dans le sable. Je m'étais relevé, les mains bien visibles. « Attendez, je… »

Une lame a sifflé près de ma joue. Je l'ai esquivée d'un réflexe, le métal m'a frôlé, j'ai senti le vent de l'acier sur ma peau. L'adrénaline m'a percuté comme une décharge électrique, brutale, immédiate. Ils étaient cinq, armés jusqu'aux dents, complètement déchaînés. Leurs yeux disaient tout : ils voulaient laver l'affront dans le sang, pas de négociation possible.

Je n'avais pas vraiment le choix. J'ai frappé, avec toute l'énergie du désespoir et tout ce que mes années d'entraînement m'avaient appris. Un coup de pied au premier, il s'est écroulé comme une masse. Un atémi au deuxième, il s'est plié en deux en reculant. Mais le troisième, lui, m'a planté sa dague dans l'épaule. La douleur était fulgurante, j'ai senti le sang chaud couler le long de mon bras. « Cours ! » j'ai crié à Amina. « Pars, vite ! »

Elle n'a pas bougé. Complètement figée, les yeux noyés de larmes, elle me fixait sans dire un mot. Alors j'ai fui. Ils se sont lancés à ma poursuite dans les ruelles de Nouakchott. Le sable jaillissait sous mes pas, des chameaux effrayés s'écartaient sur mon passage. Mon épaule me brûlait, ma chemise se gorgeait de sang, mais je continuais à courir, encore et encore, poussé par l'instinct.

Ils m'ont coincé contre un mur de béton, au fond d'une impasse. Cinq hommes, avec leurs couteaux et leurs vieux fusils. J'ai essayé de parler, d'abord en français, puis en espagnol, puis avec des gestes. « Je m'excuse, je ne reviendrai pas, je pars, je… » Le père a levé son fusil. Je voyais son visage dans la lumière de la lune, un visage vieux, creusé, un visage de patriarche qui défendait ce qui lui restait au monde. J'ai sorti le revolver des frères Lima, celui que je traînais depuis le Portugal comme une malédiction. Le coup de feu est parti, mais pas le mien. Le sien. Une brûlure à l'épaule, exactement là où la dague m'avait déjà touché. Les autres allaient tirer, j'allais mourir. J'ai fait feu sans réfléchir. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le premier s'est plié en deux, surpris, une main sur le ventre, et il est tombé à genoux dans le sable avant de basculer en avant. Le second a été projeté en arrière, les bras ouverts, les yeux grands ouverts vers le ciel, et il n'a plus bougé. Le père. Je crois que c'était le

père, celui qui m’avait servi au souk. Les autres ont reculé, complètement hébétés. Je me suis glissé derrière le bâtiment, réfugié sous une terrasse, blotti là tandis qu'ils me cherchaient, leurs cris furieux déchirant la nuit. Des cris qui n'étaient pas seulement de rage. Il y avait dedans quelque chose que je reconnus trop tard : le chagrin.

Je suis resté sans bouger pendant des heures, à haleter, le sang gouttant sur le sable. Les entendant crier, chercher, pleurer leurs morts. C'est ça qui me revenait par vagues, tapi dans le noir : le son de ces hommes qui pleuraient ceux que je venais de tuer. À l'aube, quand le silence est enfin revenu, j'ai rampé jusqu'au port.

Miguel m'attendait sur le pont, le visage grave. Il n'a rien demandé. Il m'a tiré dans la cabine, désinfecté les blessures, retiré la balle, recousu l'épaule avec du fil de pêche imbibé de vodka. « On lève l'ancre, » a-t-il simplement dit. « Tout de suite. C'est plus prudent. Ils ont même demandé ici après toi, il paraît que tu as tué des gens et violé une fille. – Non, on s'est juste embrassés ! »

L'Estrela do Mar a quitté Nouakchott avant le lever du soleil, s'éclipsant du port comme un fugitif. Je suis resté sur le pont, l'épaule bandée, incapable de faire quoi que ce soit. Le soleil dorait les vagues de l'Atlantique, mais je ne voyais rien de cette beauté. Il n'y avait plus que le regard doré d'Amina, qu'on devait déjà enfermer, punir peut-être, pour un baiser sous les étoiles. Et les deux corps dans le sable. Le visage du vieux, ses bras ouverts. J'avais encore tué. Mais cette fois, quelque chose était différent, et il me fallut un moment pour comprendre quoi : ça me faisait mal. Pour la première fois depuis Rui, ça me faisait vraiment mal.

Avec Rui, à Lisbonne, c'était différent. Il m'avait attaqué avec une barre de fer, il voulait me tuer. Je m'étais défendu. Et je n'avais pas regretté. Je n'avais rien senti du tout, et c'était ça qui m'avait épouvanté. Mais là… ces hommes n'étaient pas des criminels. Ils défendaient l'honneur de leur famille. Leur fille. Leur sœur. Au fond, ils n'avaient pas tort. J'avais violé leurs lois. Profané ce qu'ils tenaient pour sacré. Et pour ça, je les avais assassinés. Et bizarrement, cette douleur qui me rongeait, ce remords brûlant, je l'accueillais presque avec gratitude : il me prouvait qu'il restait quelque chose de vivant en moi, que je n'étais pas encore tout à fait l’homme que j'avais senti prendre le dessus sur les docks.

Le remords me rongeait, mais pas comme avec Rui. Là, c'était l'inverse de Rui. Brûlant. Acide. Présent. La scène tournait sans cesse dans ma tête, la détonation, les corps qui s'affaissaient, les bras ouverts du vieux, le sang qui souillait le sable, les pleurs dans la nuit. J'avais agi par réflexe, poussé par l'instinct de survie. Mais au bout du compte, est-ce que ça changeait vraiment quelque chose pour leurs enfants, pour Amina ?

Miguel est venu s'asseoir à côté de moi, sans dire un mot. Il est resté silencieux un long moment, puis a fini par lâcher : « C'est jamais facile. » Je l'ai regardé, un peu perdu. « Tuer, » a-t-il précisé. « Même quand on n'a pas le choix. Même quand c'est eux ou nous. »

« À Lisbonne, avec Rui… je n'avais rien ressenti. Juste du vide. Et de la fatigue. Et ça, ça m'a fait plus peur que tout. » Miguel a hoché la tête. « Parce que c'était une bagarre. Lui ou toi. Pas de temps pour réfléchir. »

« Et là ? »

« Là, c'est différent. Parce que tu sais qu'ils avaient raison. C'était leur raison à eux. Pas la nôtre, mais la leur. » Il a posé sa main sur mon épaule. « Ça ne passe pas. Jamais complètement. Mais on apprend à vivre avec. Et le jour où ça passera tout seul, où tu ne sentiras plus rien… ce jour-là, méfie-toi de toi. » Il ne savait pas qu'avec Rui, ce jour-là était déjà venu.

Les jours qui ont suivi, l'équipage m'a laissé tranquille. Pas un regard en coin, pas une question gênante. Ils savaient. C'était leur façon à eux de respecter mon dilemme, sans avoir besoin d'en parler.

Josa, c'était le plus jeune à bord. À peine dix-sept ans, un gamin de Guinée, monté à Conakry pour fuir la misère. Il était maigre, timide, parlait à peine. Mais il bossait comme un dingue, sans jamais se plaindre. Un soir, je l'ai trouvé assis sur le pont, le nez en l'air, à regarder les étoiles. Je me suis approché, je lui ai demandé à quoi il pensait. Il a souri, un peu gêné, et m'a dit : « À ma mère. Elle est restée là-bas. » Je lui ai demandé s'il allait lui envoyer de l'argent à Recife. Il a hoché la tête : « Oui. Pour qu'elle puisse manger. Et peut-être acheter des

médicaments. » Je l'ai regardé, ce gamin. Il aurait pu être l'un de mes anciens élèves. Perdu, seul, juste en train d'essayer de survivre. Ça m'a serré le cœur.

Trois jours plus tard, on longeait la côte du golfe de Guinée. La mer était calme, le ciel dégagé. Nouakchott était loin derrière nous, et je commençais à croire que mes cauchemars étaient restés là-bas. Quelle erreur. Le soleil se couchait, embrasant la mer de reflets rouges et dorés. J'étais de quart, accoudé au bastingage, à regarder la lumière danser sur l'eau. Et c'est là que je les ai vus.

La brume s'est déchirée d'un coup. Un zodiac énorme en a jailli, tellement vite que le bruit des moteurs m'a frappé avant même que je le voie vraiment. Dedans, ils étaient une bonne dizaine, peut-être plus, tous armés jusqu'aux dents. Je n’ai pas réfléchi, j'ai hurlé : « Pirates ! Pirates à tribord ! » L'équipage a déboulé sur le pont en quelques secondes. Miguel a attrapé la barre, il a essayé de virer de bord, mais c'était trop tard. Le zodiac fonçait droit sur nous comme un missile.

Le chef, un type noir tout sec, le visage marqué de cicatrices tribales, a crié quelque chose en pidgin. Je n’ai pas compris les mots, mais le message, lui, était clair comme de l'eau de roche : « arrêtez-vous ou mourez. »

Un grappin a mordu la rambarde, puis un autre. Les pirates grimpaient déjà à bord, kalachnikovs à la main, le regard complètement dingue. J'ai sorti mon 38, rechargé la veille comme si j'avais senti le coup venir, et j'ai tiré trois coups secs. Trois pirates se sont écroulés, surpris, les yeux écarquillés. Trois hommes, trois pressions sur la détente, et pas une hésitation, pas un tremblement de la main. Je m'entendais penser, très loin, très calme : voilà, c'est devenu facile. La part de moi qui aurait dû reculer ne réagissait même plus. Je rechargeais déjà.

À côté de moi, Miguel avait attrapé une barre de fer et l'a abattue sur un crâne. Le bruit était écœurant, ce même son creux et mat que la tête de Rui sur le béton, et il ne me fit plus rien. João, comme un taureau, a foncé dans le tas et renversé deux mecs d'un coup d'épaule. Karim, rapide comme l'éclair, a coupé une corde et projeté deux agresseurs à la mer.

Mais ils étaient nombreux, et bien équipés. Une rafale de kalach a balayé le pont. Je me suis jeté à terre, les balles sifflaient juste au-dessus de ma tête. À côté, Karim a hurlé : une balle lui avait traversé la cuisse, le sang giclait partout. Je me suis traîné vers lui, je l'ai tiré à couvert derrière un conteneur. Sa jambe pissait le sang, peut-être une artère touchée. Il serrait les dents, tout pâle. Je lui ai fait un garrot avec un bout de tissu arraché en vitesse.

« Ça va, » il a grogné. « Ça va. Occupe-toi des autres. » Je me suis redressé, j'ai vidé le barillet. Cette fois, je n'ai rien touché, je crois, mais ça les a fait courir dans tous les sens comme des mouettes effrayées. J'ai cherché les derniers adversaires du regard. Les pirates restants filaient vers leur zodiac, essayant d'emporter leurs blessés et leurs morts. Miguel, lui, n'a pas hésité une seconde : il a attrapé un vieux harpon et l'a lancé droit sur eux. L'arme a transpercé le boudin du zodiac, qui a commencé à se vider.

Les pirates, blessés ou déjà morts, se sont retrouvés à l'eau, les vivants battant des bras dans les vagues. Très vite, des requins sont arrivés, attirés par le sang. En quelques minutes, il ne restait plus rien. J'ai regardé l'eau bouillonner, rougir, puis s'apaiser, et je n'ai rien éprouvé. Ni horreur, ni pitié, ni même soulagement. Juste le constat froid que c'était fini. Et quelque part, derrière ce calme, la petite voix qui s'inquiétait de ne plus s'affoler de rien.

Sur le pont, tout le monde hurlait de joie. Miguel m'a serré contre lui, nos sangs mêlés. Pas un mot, mais on se comprenait. C'était comme si la violence venait de sceller un pacte entre nous. On s'est tournés vers Karim. Pedro avait déjà ouvert la trousse de secours et essayait de refermer la plaie avec ce qu'il avait, versant de la vodka dessus pendant que João maintenait Karim allongé. « Il va s'en tirer, » a assuré Pedro. « La balle est ressortie. C'est bon signe. »

Un immense soulagement nous avait envahis, comme une vague qui nous aurait tous emportés d'un coup. Mais à peine avions-nous soufflé qu'Amadou s'était mis à gueuler. « Josa ! Où est Josa ? » La panique nous avait saisis. On avait retourné le bateau de fond en comble. Le pont, la cambuse, même les cales les plus sombres. On l'avait finalement trouvé derrière un tas de cordages, tout recroquevillé. Une balle en plein front. Ses yeux

grands ouverts fixaient le ciel, sans rien voir. À peine dix-sept ans. Fauché comme une fleur, sans même avoir eu le temps de vivre, de connaître l'amour, de faire des conneries d'ado.

Et c'est là, devant ce gamin, que tout ce que je n'avais pas senti pendant le combat m'est tombé dessus d'un coup. Trois hommes que j'avais abattus sans ciller, et rien. Mais ce petit corps recroquevillé derrière les cordages, ces yeux d'enfant ouverts sur le vide, et je me suis mis à trembler comme je n'avais pas tremblé en tuant. C'était toujours pareil, désormais : je ne sentais plus rien pour ceux que je tuais, et tout pour les innocents que je n'avais pas pu sauver. Je m'agenouillai près de lui, je fermai ses paupières du bout des doigts, et je pensai à mes élèves de la rue de l'Arbalète, à tous ces gamins que j'avais cru pouvoir protéger du monde.

On lui avait rendu hommage simplement, mais avec le cœur. On avait enveloppé son corps dans un drap blanc, bien propre, et on l'avait lesté de chaînes croisées pour qu'il repose en paix au fond. João avait forgé une petite croix avec un bout de rambarde, maladroite mais sincère. Miguel avait pris la parole le premier, pas de grands discours pompeux, juste des mots simples, parfois un peu bancals, mais qui venaient du ventre. Chacun était venu lui dire au revoir à sa façon.

João avait parlé de sa force tranquille, de son courage silencieux. Karim, toujours alité avec sa blessure, nous avait fait passer un mot que Pedro avait lu à voix haute, une prière en bambara, pour accompagner son âme vers l'au-delà. Amadou, lui, avait entonné un air wolof, une mélodie triste et belle qui vous prenait aux tripes, dédiée à tous ces gamins partis trop tôt.

Quand mon tour était venu, j'étais resté sans voix. Les mots ne voulaient pas sortir. Je pensais à mes élèves, à Paris, à tous ces jeunes que j'avais essayé de protéger, d'éduquer, de préparer à la vie. Josa aurait pu être l'un d'eux. Un gamin perdu, ballotté par un monde trop dur pour lui. "Je suis désolé", j'avais murmuré. "Tellement désolé."

On avait glissé son corps dans la mer. Il avait coulé lentement, comme un songe, avalé par le bleu profond. Au-dessus de nous, les mouettes criaient, comme si elles lui adressaient un dernier adieu, un chant de deuil sauvage. Je pensais avec amertume qu’il allait rejoindre les agresseurs que j’avais abattus et qui s’étaient noyés. La violence me devenait coutumière et, quelque part, cela me rendait malade.

Cette nuit-là, João m'avait tatoué. On était assis sur le pont, sous la lune, avec une bouteille de rhum pour seule compagnie. Il avait sorti ses aiguilles, son encre, et m'avait dessiné en piquant un requin stylisé sur l'avant-bras, un symbole capverdien de force et de loyauté. "Pour que tu n'oublies jamais", avait-il dit. "Ni Josa. Ni nous. Ni ce que tu es devenu." La piqûre de l'aiguille m'avait presque soulagé. Une douleur franche, simple, qui, l'espace d'un instant, avait recouvert toutes les autres, celles qui restent enfouies au fond de soi, comme des épines.

L'Estrela do Mar avait accosté à Dakar trois jours plus tard. Le port, c'était un vrai bazar, mais avec un charme fou. Des pirogues bariolées alignées le long des quais, des cargos rongés par la rouille qui grinçaient, des femmes en boubous éclatants qui négociaient le poisson frais sur des tables branlantes. L'air, un mélange de sel, de poisson grillé, d'encens, et cette senteur de vie bouillonnante, d'énergie brute qui vous prend aux narines.

Je mis pied à terre avec Miguel. Mes jambes flageolaient encore, mon épaule me lançait. La ville m'avait aussitôt happé, une déferlante de couleurs, de sons, de parfums. Impossible de trier, tout arrivait en même temps, comme une gifle.

Dans les rues, je me perdis dans un véritable dédale d’arc-en-ciel. Partout, des marchés, des mosquées, de vieux bâtiments fatigués qui côtoyaient des constructions neuves. Les vendeurs ambulants nous abordaient à chaque coin, avec leurs tissus wax, leurs masques sculptés, leurs bijoux argentés, des fruits inconnus. Les "car rapides", ces minibus aux couleurs vives, klaxonnaient sans répit et se faufilaient dans le chaos ambiant, comme des poissons dans l'eau.

La musique emplissait l'air. Du mbalax résonnait à plein volume depuis les boutiques, les bars, les fenêtres. Ce rythme imposait son mouvement, un mélange de percussions et de guitares électriques, irrésistible, qui donnait envie de danser même sur le trottoir, les pieds nus.

Nous avions marché jusqu'au marché Sandaga, le vrai cœur de la ville. L'endroit s'étendait à perte de vue, grouillant de chaleur et de monde. Les étals croulaient sous les épices, les tissus, les objets divers, la viande, le poisson et mille autres choses. Les commerçants nous interpellaient, insistaient, nous tendaient leurs produits en français, en wolof, en anglais. Je m'étais laissé porter, fasciné. Tout complétait ce que j'avais connu. Tout vibrait, tout débordait de vie.

Nous avions fait halte dans un tangana, un de ces petits restaurants de rue où l'on sert du thiéboudienne, du riz au poisson nappé d'une sauce tomate relevée. Nous avions mangé avec les doigts, assis sur des bancs en bois, entourés de Sénégalais bavards et rieurs. "C'est quelque chose, hein ?" avait lancé Miguel la bouche pleine. "Ouais", avais-je soufflé, les yeux partout. "C'est… je ne sais pas. C'est la vie." Il avait hoché la tête. « L'Afrique, ça te transforme. Tu verras. »

Dans l'après-midi, j'avais arpenté la ville en solitaire. Je m'étais rendu sur l'île de Gorée. Un lieu chargé d'histoire, d'où des millions d'esclaves avaient été envoyés vers les Amériques. La Maison des Esclaves, avec sa "porte du voyage sans retour" ouverte sur l'océan, m'avait serré le cœur. Je m'étais attardé longtemps devant. J'avais pensé à tous ceux qui étaient passés par là, à tant de vies brisées, à ce passé qui collait encore au présent, comme une tache indélébile.

Le soir venu, j'avais trouvé une cabine téléphonique près du port. Camille avait décroché à la troisième sonnerie. "Mon géant !" Sa voix chaude avait traversé la distance comme si elle se trouvait tout près. "T'es où ?" "Dakar. Au Sénégal." "Dakar !" Je l'avais entendue sourire. "Alors ?" "C'est…" J'avais cherché mes mots. "C'est fou. C'est difficile. C'est magnifique. Tout à la fois." Je lui avais raconté. Pas tout, ni Amina, ni les morts, ni les pirates, mais le reste. La tempête, l'équipage, le marché, l'île de Gorée. Elle avait écouté en silence, ponctuant mon récit de petits "hmm". Elle sentait que je ne lui disais pas tout.

"Tu me manques", avait-elle fini par dire. "Mais je suis heureuse pour toi. Tu mérites de vivre tout ça." Son image apparut devant moi, se surexposant au paysage, comme un fantôme transparent. "Toi aussi tu me manques, ma fée que j'aime." "T'as intérêt !" Elle avait repris une voix malicieuse. "Et n'oublie pas notre accord. Tu m'appelles régulièrement. Sinon…"

Je pris un air contrit, souhaitant qu'il puisse transparaître au téléphone. "Sinon tu débarques. Je sais." Elle devait froncer les sourcils. "Exactement. Et ce n'est pas des menaces en l'air. J'ai déjà consulté les vols." J'avais ri, le cœur serré d'amour pour cette femme extraordinaire. "Je t'aime, Camille." Elle soupira. "Je sais. Moi aussi, idiot. Allez, file. Et appelle-moi d'Abidjan."

Nous avions quitté Dakar deux jours plus tard, cap plein sud. La côte africaine défilait à tribord – Gambie, Guinée-Bissau, Guinée, Sierra Leone, Liberia. Rien que ces noms faisaient rêver ou frissonner. Nous ne nous étions pas arrêtés, c'était hors de question. Trop dangereux, affirmait Miguel. La guerre civile ravageait certains endroits, les pirates rôdaient partout.

Nous avions atteint Abidjan un matin écrasé de chaleur. Là, le contraste avec Dakar m'avait frappé de plein fouet. Plus moderne, plus chaotique, indéniablement plus risquée aussi. Le port d'Abidjan, immense, hérissé d'acier, fourmillait de cargos et de conteneurs venus du monde entier. Derrière ce décor industriel, la ville révélait un autre aspect.

À Treichville, la musique résonnait en continu – le zouglou, né dans les quartiers populaires, entraînait tout le monde dans la rue. Les maquis dressaient leurs tables dehors, servaient du kédjénou, de l'attiéké, des brochettes qui embaumaient la viande grillée. Les bières Flag circulaient, les rires fusaient, et malgré la misère criante, l'énergie du lieu me saisissait.

J'avais passé deux jours à errer dans la ville, à me laisser absorber par ses sons, ses parfums, ses contrastes. Les marchés de cacao m'avaient impressionné, des montagnes de fèves, cette odeur entêtante omniprésente. J'étais allé voir le Plateau, le quartier des affaires, avec ses immeubles neufs, ses avenues larges, un autre univers à quelques pas des bidonvilles de Yopougon.

Durant tout ce temps, je n'avais cessé de ressasser ce que j'étais devenu. Un homme qui avait du sang sur les mains, plusieurs fois. Qui portait un tatouage de requin et un revolver caché au fond du sac. Plus rien à voir avec l'instituteur parisien qui avait quitté le Quartier Latin, il n'y avait même pas si longtemps. Camille m'attendait. Elle commençait à me manquer. Paris m'attendait. Ma vie d'avant aussi.

Mais je ne pouvais pas rentrer. Pas encore. La mer m'avait secoué, endurci, peut-être brisé. Je n'étais plus le même. Je me sentais perdu entre deux mondes, dépendant de la liberté, la vraie, celle qu'on partage avec les copains, les rencontres d'un soir, le goût du large. Cette saveur âpre, presque brûlante, qui ressemble à l'aventure, continuait de m'attirer.

Miguel m'avait retrouvé le dernier soir, alors que j'observais le port depuis le pont de l'Estrela do Mar. "On repart demain", avait-il annoncé. "Direction Recife. Tu viens ?" Le Brésil. L'autre rive de l'Atlantique. Encore plus loin. J'avais contemplé l'horizon, le soleil couchant sur l'Afrique. "Non", avais-je répondu. "Pas cette fois." Il avait acquiescé, sans surprise. "Tu vas où alors ?" Je l'ignorais.

Peut-être vers le nord. Mali, Niger, le désert. Là où les secrets dorment sous le soleil. Peut-être y trouverais-je enfin ce que je cherchais. Ou alors je m'y perdrais pour de bon. "Je continue", avais-je murmuré. "Sur la terre, cette fois." Miguel avait souri. "Ta Harley t'attend dans la cale. Elle a tenu le voyage." Ma Harley. Ma liberté. Mon bout du monde à moi. "Merci, Miguel. Pour tout." "De nada, français." Il m'avait serré longuement dans ses bras. "Prends soin de toi. Et si un jour tu veux reprendre la mer… l'Estrela do Mar t'ouvrira toujours ses portes."

Le lendemain, j'avais descendu la Harley sur le quai d'Abidjan, sous les cris admiratifs d'une horde d'enfants. L'équipage m'attendait pour un ultime adieu. João m'avait serré dans ses bras à la manière d'un ours, m'étouffant presque. Karim, toujours en train de boiter, m'avait serré la main avec une vigueur qui m'avait surpris. Pedro, lui, s'était contenté d'une tape dans le dos, comme pour m'encourager à aller de l'avant. Amadou m'avait remis un gri-gri – un petit sachet en cuir rempli d'herbes et de prières, censé veiller sur moi pendant le voyage. Miguel avait été le dernier à me dire au revoir. "Boa viagem, Erwin."

J'avais enfourché la moto et tourné la clé de contact. Le moteur avait rugi, fidèle, puissant. Ce grondement, je le connaissais sur le bout des doigts, et il m'avait réconforté. J'avais eu l'impression de retrouver une partie de mon ancienne existence, tout ce que j'avais traversé jusque-là. J'avais levé la main vers l'équipage de l'Estrela do Mar. Ils m'avaient répondu, leurs silhouettes se détachant sur le ciel africain. Puis j'étais parti.

Chapitre 18 : Le goût d'Abidjan

J'avais choisi Abidjan avec ses ports encombrés et ses marchés bouillonnants, cela s'était imposé comme la suite logique de mon errance. Mais il faut le dire, en posant le pied sur les quais, sous le soleil qui faisait miroiter la lagune Ébrié, j'avais ressenti un doute. La ville ne m'avait pas laissé de répit. Abidjan, pleine d'énergie, mélangeait fièrement les tours de verre du Plateau aux rues animées de Treichville, la vie débordant de chaque ruelle. Les gbakas bringuebalants klaxonnaient entre motos et piétons. L'air, saturé de fish grillé, d'épices, de gaz et de chaleur moite, collait à la peau.

Des femmes en pagnes, qui portaient de grandes bassines sur la tête, criaient "Mangues juteuses ! Beignets chauds !", et les hommes, chemise ouverte, parlaient en français avec du dioula. J'errais, sans vraiment de but, la Harley garée près du port, porté par la foule. Je ne savais pas si cette errance me libérait ou s'il y avait autre chose, une fatigue qui s'ajoutait à toutes les autres. À chaque étape je devenais un peu plus solide, mais en même temps, j'avais toujours un vide à combler.

Je m'étais approché du marché de Treichville, un vrai labyrinthe d'échoppes. Des commerçantes, assises sur de petits tabourets, interpellaient les passants. Une femme, sourire courageux malgré la poussière et la chaleur moite, lançait : "Monsieur, bananes plantains, fraîches du jour !" Je m'étais arrêté, j'avais acheté un sachet d'attiéké et du poisson grillé, bien épicé.

Installé sur un banc bricolé, j'avais mangé lentement, observant l'agitation. Les enfants couraient, riaient pieds nus sur la terre rouge. Ici, il fallait se battre pour tout. Moi, perdu au milieu de cette foule, qu'espérais-je vraiment ? De l'adrénaline pour étouffer mes doutes, ou une réponse à la question qui me hantait : fallait-il rentrer ou continuer la route ?

C'est à ce moment que je les avais repérés. Une bande de gamins, entre cinq et douze ans, se faufilant entre les marchands. Ils réclamaient de l'argent, piquaient une orange, un morceau de pain, yeux vifs, toujours prêts à fuir. Parmi eux, il y avait une fillette impossible à rater : peau claire, foncée par la crasse, cheveux blonds emmêlés, yeux bleus perdus au milieu de ses compagnons. Pas plus de cinq ans, robe déchirée, pieds nus comme les autres.

Une Européenne abandonnée ici ? Ça m'avait serré le cœur. Je les avais regardés, cherché à comprendre comment cette petite avait atterri là. Fugueuse ? Orpheline ? Rien que d'y penser, je me sentais fébrile, remué dans tout ce que j'avais tenté d'enfouir. Oui, j'en avais connu de la violence et de la solitude, mais cette vision

m’avait mis face à tout ce que je m’efforçais de ne pas voir. Que faire ? Les autorités devraient s’en occuper, même si ici, tout le monde savait que les politiques préféraient leurs villas européennes à la misère locale.

J’étais reparti, mal à l’aise, passé le pont vers le Plateau, où les immeubles modernes poussaient vers le ciel, entourés de cafés pour expatriés. Même là, la misère traînait, entre vendeurs à la sauvette et mendiants.

Soudain, la gamine était réapparue, gardant ses distances. Surpris, je m'étais arrêté, elle s’était figée, me fixant de ses grands yeux bleus. Mi- curieuse, mi- craintive. “Qu’est-ce que tu veux, petite ?” J’avais demandé en m’accroupissant. Elle n’avait rien dit, me scrutant comme si j'étais sa seule bouée dans ce chaos. Pourquoi moi ? Mon allure d’étranger ? Parce que j’étais blanc ? Je n’en savais trop rien, mais le doute s’était installé. Prendre soin d’un enfant ? Ma vie, c’était la route, pas la famille.

Impossible de l’ignorer. J’avais continué vers Adjamé, un marché encore plus dense, foisonnant. On trouvait tout ici : tissus wax, épices, poulets vivants attachés. Les odeurs étaient plus fortes encore. Derrière moi, la fillette me suivait, évitant les flaques, toujours dans mes pas. Je m’étais arrêté à un stand, j’avais acheté une bouteille d’eau, un sandwich. Elle s’était approchée timidement, main tendue. Je lui avais donné la bouteille, elle avait bu d’un trait, de l’eau coulant sur son menton, puis dévoré la moitié du pain.

“Comment tu t’appelles ?” avais-je tenté. Elle avait murmuré, puis, plus distinctement : “Hélène.” Un prénom européen, franc, presque choquant dans ce décor. “Et tes parents ? Tu connais ton nom de famille ?” Elle haussa les épaules, le regard vide, puis souffla : “Je vis avec les autres enfants.”

Apparemment, ils dormaient sous un pont, volaient pour manger. J’en avais été écœuré. Comment avait-elle pu finir là ? Enlèvement ? Fugue ? J’avais pensé à Camille, à sa douceur, et je m'étais demandé ce qu’elle aurait fait. Ramener la fille ? Rien que l'idée me frappait de vertige. Je vivais en marge, je n’étais pas un père. Pourtant avec Françoise, j’avais tout essayé pour la convaincre et il y a quelques mois, j’avais, un instant, été tenté par l’offre de Paula, dans l’oliveraie portugaise.

La nuit tombait sur Abidjan, moite et nerveuse. Hélène marchait derrière moi, silhouette accrochée, muette. Un peu fatigué, j'avais fini sur les marches d'une vieille église, tout près de la cathédrale Saint-Paul, les lumières de la ville commençant à danser sur la lagune noire. Autour, les tours s’illuminaient, un paysage presque apaisant. Hélène s’était assise, posant sa tête sur mon bras.

Je ne pouvais pas la repousser, même si l’angoisse me gagnait. Que faire ? Apparemment, elle m'avait choisi. La laisser à la rue ? Impossible. Ou la prendre avec moi, sans plan, sans raison valable ? Tous mes vieux doutes refaisaient surface. Cette rencontre, je la comprenais comme un signe, ou une injonction à tourner la page, à cesser d’errer. Continuer à voyager, c’était risquer de tout perdre, même cette enfant qui s’accrochait à moi.

Cette nuit-là, j’avais décroché une chambre minuscule à Marcory. Hélène refusait de me quitter, s’agrippant à ma main. La réceptionniste, une femme aux traits durs, nous avait regardés d’un air soupçonneux, puis, après mon explication, nous avait tendu la clef sans autre commentaire.

Dans la chambre, j’avais préparé un bain à Hélène, lavé ses plaies, désinfecté ses écorchures et l’avais enveloppée dans une grande serviette. Elle avait englouti le repas, comme si elle n’avait pas mangé depuis des jours. Ça me faisait mal de voir cet appétit affamé, symbole de jours et de nuits de galère.

Quand elle s’était endormie, je l’avais laissée dans le grand lit et je m’étais allongé par terre, revolver près de moi, incapable de fermer l’œil. Sa respiration simple calmait la pièce, mais dans ma tête c’était le chaos. Pour elle, qui étais-je ? Un sauveur, ou un obstacle de plus ? Cette responsabilité neuve me sautait à la gorge et m’emmenait là où je n’avais jamais voulu aller.

Quand l’aube avait traversé les rideaux, j’avais compris qu’il fallait bouger. Abidjan n’était pas Lisbonne. Ici, ordre et bienveillance avaient une autre couleur. Dans les rues, la police se traînait dans des voitures fatiguées, uniformes froissés, fusils à pompe sur les genoux, l’air sur la défensive. J’avais emmené Hélène au commissariat du Plateau, bâtiment vieux et fatigué comme tout le reste. Elle me serrait la main, refusait de

lâcher. J'avais tout expliqué à un officier trapu, moustache poivre et sel, cure-dent au coin des lèvres, qui nous regardait à peine. "Une Européenne, hein ? D'où elle sort, celle-là ?"

Je lui avais raconté ma rencontre à Treichville, la vie d'Hélène avec les enfants perdus. Il avait noté sans entrain. "Ici, on en voit tous les jours des enfants abandonnés. Talibés, enfants de la guerre… Une petite blanche, c'est surprenant mais ça arrive. Touristes étourdis, ou pire." Il promit d'alerter les ambassades, mais dans ses yeux, je devinais la lassitude et l'impuissance, peut-être aussi l'idée de tirer profit de la situation.

La journée s'étirait, ponctuée par les allers-retours avec un inspecteur nommé Kouadio. Mince et jeune, les yeux déjà marqués, il nous avait guidés dans les quartiers populaires, interrogeant gardiens et commerçantes. À Cocody, personne n'avait vu Hélène. À Adjamé, on la soulevait aux épaules parmi les étals, mais les vendeuses, prises par leurs ventes, n'avaient rien vu.

Hélène ne disait rien, accrochée à ma main. Plus tard, Kouadio nous avait menés vers les bidonvilles près de la lagune, sous un pont rouillé, là où les enfants vivaient. Le groupe avait confirmé : la petite était apparue seule, muette, pleurant presque tout le temps. "On l'a recueillie," avait expliqué un garçon. Personne ne connaissait son histoire. L'enquête piétinait, la police ne pouvait pas faire plus.

De retour au commissariat, Kouadio haussa les épaules. "On transmet, on alertera les consulats, mais sans papiers, ça risque de traîner. Les orphelinats sont pleins." Il me lança un regard appuyé : "Vous pourriez la garder, pour l'instant ?" Cette idée m'avait fait sursauter. Moi, recueillir une enfant, alors que j'étais un voyageur sans attaches, avec un passé compliqué, une arme sur moi, des meurtres derrière moi ? Hélène me fixait, la peur et l'espoir mêlés, comme si j'étais tout ce qui lui restait au monde. J'avais accepté, au moins pour un temps, rongé d'incertitude. Était-ce le moment de rentrer ? De ramener Hélène en Europe, de retrouver Camille, d'apprendre à redevenir quelqu'un d'autre ? Ou devais-je continuer ma route, avec cette petite fille perchée sur le réservoir de ma moto, cette gamine qui déjà fendillait mes défenses ? Mon avenir était flou, mais désormais, il se mélangeait au sien.

Les jours suivants avaient filé dans un épais brouillard, entre rêve pénible et réalité brutale. J'avais trouvé une chambre à deux lits dans un hôtel discret de Marcory, tout près de la Zone 4 qui ne dormait jamais. Les nuits, la rue débordait de vie, la musique ruisselait, les klaxons formaient une vague sonore impossible à ignorer. Au milieu de tout ce chaos, Hélène ne me lâchait plus. Elle s'accrochait à moi comme si elle avait peur de disparaître encore. On passait nos journées à traîner dans les marchés, à fouiller les étals pour lui dégoter des vêtements.

Un jour, ses yeux s'étaient illuminés devant une robe bleue. Quand elle l'avait essayée, elle rayonnait d'une joie enfantine que je ne lui avais jamais vue. Ce petit moment de bonheur m'avait serré le cœur. On était aussi partis jusqu'à la lagune, on avait pris une pirogue qui tanguait, la coque résonnait sous les coups de l'eau, alors que des pêcheurs silencieux jetaient leurs filets autour de nous. Grisée par l'air marin, Hélène laissait échapper des rires clairs, elle pointait du doigt les oiseaux blancs qui tournaient au-dessus des mangroves, m'appelait tout le temps. À ce moment-là, j'avais eu la sensation qu'on formait un duo improbable, presque une famille improvisée, comme si le passé s'était effacé, ne laissant que l'instant présent. D'ailleurs, les commerçants disaient toujours : « Ta fille… »

Mais derrière chaque sourire d'Hélène, mes questions revenaient, de plus en plus lourdes, de plus en plus tenaces. Je me demandais d'où elle venait réellement, ce que ses parents étaient devenus, et comment elle s'était retrouvée seule à Abidjan. J'essayais de me convaincre que je pouvais la protéger, mais le doute me rongeait. La nuit, mon esprit s'agitait, je n'arrivais pas à trouver le calme. Les souvenirs de Camille et de mes errances sentimentales m'envahissaient. Je me réveillais en sueur, oppressé par l'idée que tout ce que je vivais n'était qu'une série d'erreurs dont je ne sortirais jamais. J'avais contacté toutes les ambassades des pays francophones, à chaque fois la même réponse, aucune disparition ne correspondait à la situation.

Dans mon désarroi, je me suis mis à harceler la police, surtout l'inspecteur Kouadio. À chaque appel ou visite, il me répondait d'une voix lasse : « Toujours rien, monsieur. Les ambassades n'ont signalé aucune disparition qui corresponde à votre signalement. Peut-être une fillette sans papiers, ou pire encore. » Il évoquait vaguement les réseaux de trafic, les enfants arrachés à leurs familles, mais rien de concret, aucune piste sérieuse.

Convaincu qu'il fallait bouger, je traînais dans les rues d'Abidjan. J'interrogeais les expatriés dans les cafés du Plateau, je discutais avec des Français, des Belges, des hommes d'affaires plongés dans le cacao ou le pétrole, en espérant trouver un détail qui me mettrait sur la voie. Mais aucune réponse ne m'avait aidé à comprendre ce qui était arrivé à Hélène.

Au fil des jours, la fillette s'accrochait de plus en plus à moi, elle cherchait dans mon ombre un semblant de stabilité. Par moments, elle me confiait quelques souvenirs douloureux. Elle m'avait raconté que sa mère l'avait laissée près du marché, lui promettant de revenir vite. Depuis, elle ne l'avait jamais revue. Quand elle parlait de cette femme aux cheveux comme les siens, sa voix tremblait, et je sentais qu'elle vacillait.

Maladroitement, je la prenais dans mes bras, essayant de la rassurer sans trop savoir comment m'y prendre. Petit à petit, je sentais mes propres défenses s'effriter. Je n'étais plus ce gars endurci qui avait survécu aux docks, j'étais devenu un type paumé, seul, responsable d'une petite vie sans défense qui, sans prévenir, était tombée entre mes mains.

Les jours défilaient, puis les semaines, les mois. L'enquête piétinait, les policiers semblaient absorbés par d'autres urgences, occupés à lutter contre la drogue dans les quartiers défavorisés. Hélène ne me quittait plus, elle imitait les vendeuses, testait quelques mots de dioula, riait devant les singes du zoo d'Abidjan. On traînait au Parc du Banco, cette forêt au cœur de la ville, à l'ombre, loin de la chaleur.

Un jour, assise sur un bout de tronc, elle m'a dit : « Je veux rester avec toi. » J'ai senti mon cœur se fendre. Qu'est-ce que je devais faire ? L'adopter ? Moi, j'étais un voyageur, pas un père. Prévenir Camille ? Tout lui raconter ? Cette idée revenait sans cesse : rentrer en France ? Mais l'Afrique me retenait encore, pleine de promesses. Luanda, Valparaiso… Mais avec Hélène, tout semblait différent.

À force de fréquenter le commissariat, Kouadio avait fini par avouer que l'enquête stagnait, qu'on ne progresserait pas sans nouveau témoignage. Il fallait être réaliste. Hélène, elle, s'accrochait à moi, refusait de quitter un seul instant. Un soir, blottie contre moi, elle avait murmuré : « T'es mon papa maintenant. »

Est-ce que j'étais prêt à poser mes valises ? À guérir ? Ou juste à me perdre un peu plus ? Dehors, la lagune scintillait, immense, comme mes choix. Pour l'instant, je la gardais près de moi, avançant doucement, pas à pas. Dans cette ville, j'avais trouvé bien plus qu'une escale : un face-à-face avec moi-même.

Chapitre 19 : le goût de la famille

Après mon appel à Camille, les jours avaient filé les uns après les autres, pris entre doutes et routines bricolées. Hélène restait tout le temps avec moi, me suivant partout. Abidjan, avec ses marchés bondés, son tumulte permanent, ses nuits étouffantes, nous enveloppait complètement. J'avais décidé de rester plus longtemps à l'hôtel de Marcory.

L'idée d'adopter Hélène s'était peu à peu imposée, au point de devenir une sorte d'évidence dont je ne pouvais plus me détourner. Camille, au téléphone, n'avait pas hésité : « Garde-la, Erwin. Elle t'a choisi, et puis, tu l'aimes déjà. Vas-y, raconte-moi comment elle est. » Je lui avais alors parlé de ses cheveux blonds, crasseux au début puis brillants après le bain, de ses yeux bleus toujours en mouvement, de sa petite main coincée dans la mienne, comme si j'étais devenu son abri.

Un autre jour, Camille avait voulu lui parler. J'avais passé le téléphone à Hélène, qui avait soufflé un discret « Bonjour », puis avait écouté Camille lui poser mille questions sur sa journée et ses jeux. À la fin, Camille avait ri : « Elle est adorable. Ramène-la-moi un jour, mon géant. Mais d'abord, fais ce qu'il faut. » Faire ce qu'il fallait. Ces mots tournaient sans cesse dans ma tête, lancés comme un défi impossible.

Adopter une enfant abandonnée en Afrique, dans les années 70, alors que la corruption rongeait tout ? Honnêtement, c'était quasiment de la folie. Un vrai parcours d'obstacles, jalonné de pièges, de pots-de-vin, de menaces à peine masquées. Mais Hélène, avec ses yeux clairs qui semblaient tout voir, m'avait eu : je m'étais attaché à elle bien plus fort que je ne l'aurais imaginé.

Moi, le gars qui fuyait tout, le solitaire des docks, je me surprenais à rêver d'un futur avec elle. Rentrer en France avec une fille adoptive, ou continuer ma cavale avec elle, l'emmenant dans mon propre désordre ? Les nuits s'étiraient en d'interminables spirales de doutes. Je repensais à ma vie d'avant, à Camille qui m'attendait quelque part, à cette soif de liberté qui m'avait poussé à m'enfuir. Est-ce qu'on pouvait changer ? Est-ce que je pouvais prendre soin d'une petite vie fragile ? L'Afrique m'avait déjà bouleversé, m'avait rendu plus dur et plus tendre à la fois. Et tout ça, c'était à cause d'Hélène.

Alors j'avais commencé les démarches. Premier rendez-vous au commissariat à l'enfance d'Abidjan, un vieil immeuble décati du Plateau, où les ventilateurs grinçaient sous un plafond tacheté. L'air sentait le papier moisi et la sueur. L'officier Kouadio, je le connaissais déjà à cause de l'enquête. Il nous avait reçus avec son air fatigué. «Adopter ? Ici ? Vous êtes étranger, monsieur Larivière.» J'avais donné mon vrai nom, Erwin Larivière, pour rendre les choses plus vraies. Hélène s'accrochait à ma main, fixant les uniformes kakis, méfiante.

Kouadio avait énuméré les formalités : enquête sociale, certificats médicaux, attestations de moralité. Mais dans sa voix, je sentais l'indicible : ici, rien ne marchait sans un billet glissé. « Il y aura des frais… administratifs », avait-il soufflé. J'avais compris le message. J'avais discrètement laissé un billet de 10 000 francs CFA dans sa main. Une première étape.

Mais alors que je m'apprêtais à partir, Kouadio m'avait retenu. « Monsieur Larivière, attendez. Il y a autre chose. Pour une adoption internationale, surtout si vous êtes célibataire… » Il fouillait dans son dossier. « Il faut

une évaluation psychologique de l'enfant. C'est obligatoire. Et ce n'est pas qu'une formalité. Cette petite a vécu dans la rue, elle a traversé des trucs durs. Il faut en être conscient. »

Ce mot m'avait glacé. Traumatismes. Bien sûr. Comment avais-je pu imaginer qu'Hélène ressortirait intacte de tout ça ? Je la regardais jouer avec un bouton de ma chemise, l'air insouciante, et d'un coup j'avais compris à quel point je me voilais la face. Je ne voyais que ses sourires, sa façon de rigoler au marché. Mais la nuit, elle se réveillait, prisonnière de ses cauchemars, sans jamais commenter.

« Je l'emmène où ? »

« Au dispensaire de la Croix-Rouge, près du port. Demandez le docteur Mensah. Un des seuls psychologues fiables à Abidjan. Mais… » Il avait baissé la voix en regardant autour de lui. « Il ne se laisse pas soudoyer. Si l'enfant ne va pas bien, il le dira sans détour. » Deux jours plus tard, on attendait devant le dispensaire, un bâtiment défraîchi, abîmé par le soleil et les pluies. Une infirmière nous avait installés dans la salle d'attente. Une femme allaitait, deux petits malades somnolaient sur les genoux d'une vieille dame.

Le docteur Mensah était arrivé : la cinquantaine, tempes grises, regard à la fois doux et aigu. Sa chemise était impeccable malgré la chaleur. « Monsieur Larivière ? Et Hélène, c'est bien ça ? » Il s'était mis à sa hauteur. « Bonjour, petite. Tu veux venir discuter avec moi ? On parlera, puis on jouera un peu. » Hélène m'avait lancé un regard anxieux. « Tu restes avec moi, Erwin ? » Chaque fois qu'elle disait mon nom, j'avais un pincement au cœur. « Je serai juste derrière la porte, ma puce. Tu verras, le docteur est gentil. »

Dans son bureau, simple mais propre, le docteur avait proposé à Hélène de s'asseoir à une petite table avec des crayons et des feuilles. Je m'étais assis contre le mur, pas trop loin pour qu'elle me voie, assez loin pour ne pas la gêner. « Tu veux me dessiner quelque chose que tu aimes, Hélène ? » avait-il proposé tout doucement. Elle avait attrapé un crayon bleu et dessiné maladroitement. Un bonhomme. Un autre, plus petit. « C'est papa Erwin. Et ça, c'est moi. »

« Très bien. Et avant de rencontrer ton papa Erwin, tu étais où ? » Son crayon s'était arrêté, et elle s'était renfermée. « Je sais pas. — Tu te rappelles de quelqu'un ? Ta maman ? Ton papa ? » Silence. Puis, à voix basse : « Maman, elle était fâchée, elle est partie à la caravane. Elle a dit qu'elle reviendrait. » Le médecin m'avait jeté un œil : « Et elle n'est pas revenue. » Hélène avait fait non de la tête, les yeux humides. « Elle m'a laissée près du marché. Elle a dit "attends-moi là". Mais elle n'est pas revenue. J'ai attendu longtemps. Après, il faisait noir. J'avais peur. »

Ma gorge s'était serrée. J'avais envisagé ce moment cent fois, mais l'entendre ainsi, de sa bouche d'enfant…« Tu avais peur de quoi ? - Des grands. Des voitures. Du noir. » Elle serrait le crayon tellement fort que sa main tremblait. « Et puis Fatou m'a trouvée. Elle m'a dit de venir. « Fatou, c'est qui ? - Une grande fille. Elle s'est occupée de moi. Elle dormait sous le pont avec d'autres. »

Le docteur avait creusé doucement, retraçant le calvaire : les semaines dehors, la faim, les grands qui se battaient pour un reste, les nuits froides, la peur partout. « Et pourquoi tu as suivi papa Erwin en le voyant ? » Et là, elle avait esquissé un timide sourire. « Il avait les yeux gentils. Il était comme dans le livre, le chevalier. Après, il m'a donné de l'eau et à manger. Personne ne me donnait jamais rien avant. »

L'entretien avait filé près de deux heures. Après, Hélène, épuisée, s'était endormie sur mes genoux dans la salle d'attente pendant que le docteur tapait son rapport. Il m'avait fait signe de le rejoindre en laissant la petite dormir dans mes bras. « Asseyez-vous, monsieur Larivière. » Il avait l'air sérieux. « Je vais être franc : cette petite a traversé d'énormes traumatismes. D'après ce qu'elle raconte, elle vivait seule avec sa mère dans la misère. Après : l'abandon, la rue, la violence, la faim, zéro sécurité. »

Il avait joints ses mains. « Cinq ans, c'est un âge-clé. C'est là que tout se construit. Les cicatrices peuvent être profondes. - Quelles séquelles ? » J'appréhendais sa réponse. « Pour l'instant, elle montre les signes d'un stress post-traumatique adapté à son âge. Elle est hyper vigilante. Vous avez sûrement remarqué qu'elle ne vous lâche jamais. Elle a peur d'être abandonnée à nouveau, alors elle s'accroche. Elle fait sûrement des cauchemars, même si elle n'en parle pas. Et la confiance est difficile pour elle. »

Il avait fait une pause. « Elle a aussi développé des réflexes de survie. Elle ne parle pas aux inconnus, anticipe le danger, sait disparaître. Sans ça, elle ne serait sûrement pas là aujourd'hui. Mais il lui faudra du temps pour les perdre. » J'avais serré Hélène contre moi. « Mais… Elle pourra s'en sortir ? - Si elle trouve enfin un environnement stable, rassurant, avec de l'amour ? Oui. Les enfants sont étonnamment résilients. Mais soyez prêt : ça risque d'être long et difficile. » Il s'était penché vers moi. « Elle va vous tester. Elle croira peut-être que vous partirez, comme sa mère. Elle pourra se montrer agressive… ou collante. Elle aura besoin de routines et de repères. Et de patience. Beaucoup de patience. »

« Je ferai tout ce qu'il faut. — Je n'en doute pas. Mais laissez-moi vous dire une chose. » Il avait plongé ses yeux dans les miens. « Vous aussi, vous avez connu l'abandon, non ? DASS, familles d'accueil… J'ai vu votre dossier. » J'avais acquiescé, sans trop savoir comment me tenir. « Alors faites attention. Ne plaquez pas votre histoire sur la sienne. N'essayez pas de la sauver pour vous réparer vous. Cette enfant, elle a besoin d'un père. Pas d'un autre gamin cabossé. »

Ses paroles m'avaient profondément remué. Est-ce que je n'étais pas justement en train de chercher une forme de pardon à travers elle ? Vouloir guérir mon passé sur ses épaules ? « Vous avez raison, » j'avais soufflé. « Mais… je l'aime. Vraiment. Pour elle. » Pour la première fois, le docteur Mensah avait esquissé un sourire. « Je vous crois. J'ai vu la façon dont elle vous regarde, et vous pareillement. Il y a de l'attachement, c'est évident. Mais il faudra faire plus que l'aimer. Il faudra lui apporter stabilité, clarté, une thérapie pour elle, sans doute pour vous aussi. »

« Vous pensez… ? »

Il avait hoché la tête, presque amical. « Mon rapport dira oui à l'adoption. Mais à une seule condition : une fois en France, il faudra consulter un pédopsychiatre. Hélène aura besoin d'être suivie. Et ce serait peut-être bien que vous aussi, vous ayez quelqu'un à qui parler, pour ne pas répéter l'histoire. » Il avait tamponné le dossier. « Le traumatisme, ce n'était pas une fatalité, monsieur Larivière. Mais il ne s'effaçait pas tout seul. Il fallait être prêt à accompagner cette enfant sur le long terme. »

En quittant le dispensaire, Hélène endormie sur mon épaule, j'avais ressenti le poids de la responsabilité. Adopter un enfant, ce n'était plus un rêve idéalisé. Ça devenait concret, complexe, exigeant. Il fallait que je grandisse pour de vrai. Mais j'étais prêt. Pour elle, j'étais vraiment prêt.

Restait encore des semaines de paperasses. Il fallait un certificat de naissance pour Hélène, mais sans parents connus, c'était un casse-tête interminable. Kouadio nous avait envoyés aux affaires sociales : un autre bureau étouffant, des secrétaires en uniforme passé, tapant sur leurs machines avec une lenteur exaspérante. « Pas de famille ? Pas de papiers, » avait lâché une femme ronde, derrière ses lunettes.

Là, la colère m'avait envahi. Cette impuissance devant toute cette bureaucratie pourrie… Hélène, sentant la tension, s'était blottie contre moi. « S'il vous plaît, madame, elle n'a personne d'autre, » avais-je tenté, sans y croire. J'avais sorti mes affaires sur le bureau : dossiers, cahiers et le 38, négligemment, pas pour menacer mais juste pour montrer que je le portais, que je n'étais pas un touriste, et une liasse de billets à côté. Une manière de leur dire que je n'abandonnerais pas. « Je ne partirai pas sans avancée, » avais-je dit, voix basse, yeux dans les siens. Elle avait pâli, puis acquiescé. Les billets avaient disparu, et comme par magie, un formulaire était apparu.

Mais ça ne s'était pas arrêté là. Le juge des tutelles m'avait convoqué, Madame Koné, une femme austère, jamais un sourire, dans ce bureau qui sentait le vieux papier. Les murs disparaissaient presque sous des montagnes de dossiers recouverts de poussière. Elle m'avait dévisagé par-dessus ses lunettes. « Monsieur Larivière, votre requête est… peu commune. Un homme seul, célibataire, étranger, qui souhaite adopter une enfant européenne retrouvée dans la rue à Abidjan. Vous comprenez que cela suscite des interrogations. » J'avais inspiré profondément. « Quelles interrogations ? »

Elle n'avait pas bougé d'un cil. « D'abord, vos motivations. Pourquoi cette enfant, en particulier ? Des centaines d'orphelins africains vivent ici. Pourquoi s'intéresser à une petite Blanche ? » Pris au dépourvu. « Je ne l'ai pas choisie. Elle m'a suivi. Je n'allais pas l'abandonner. » Elle fit la moue : « Mmm. » Elle avait griffonné

quelques mots sur un carnet. « Ensuite, il y a la question de votre stabilité. Selon le dossier, vous êtes sans emploi ? »

« Je suis suspendu temporairement. Je retourne enseigner à Paris dans quelques semaines. - Suspension pour faits de violence, d'après ce que je lis.- Légitime défense. Les accusations ont été abandonnées. » Elle avait acquiescé brièvement, la mine sceptique, puis elle avait refermé le dossier devant elle. « Monsieur Larivière, je dois veiller à l'intérêt de l'enfant. Or, votre dossier présente des zones d'ombre. Un homme isolé, parfois violent, sans situation stable, arrivé ici à moto… » Elle avait secoué la tête. « On est loin du père idéal. »

J'avais senti la colère monter, mais j'avais tenu le coup. « Madame la juge, cette gamine dormait sous un pont. Elle avait faim, elle avait peur. Aujourd'hui, elle a un toit, de la nourriture, des habits propres, et quelqu'un qui veille sur elle. Votre "profil idéal", il était où pendant qu'elle survivait dans la rue ? Et de retour à Paris, avec elle, je vais épouser une jeune femme, enseignante, elle aussi. »

Silence. Puis, contre toute attente, un léger sourire avait effleuré les lèvres de Madame Koné. « Vous avez du répondant, monsieur Larivière. Et vous avez raison. Mais cela ne suffit pas. » Elle avait sorti un formulaire vierge. « Je vais ordonner une enquête sociale complète. Un assistant social viendra vous voir, observer votre relation avec l'enfant, examiner votre logement. Si tout se passe bien, et si l'ambassade de France donne son accord, j'approuverai la demande. Mais pas avant. »

C'est pour ça qu'on avait loué une petite maison dans le quartier populaire de Treichville, près du marché où je l'avais trouvée. Une maison propre en parpaings, coiffée d'un toit de tôle qui résonnait dès que la pluie tombait. Dedans, ce n'était pas trop mal : un salon avec un vieux canapé usé, une grande table, deux chambres avec des petits lits, une armoire et des tables de chevet, une salle de bain correcte avec l'eau chaude, et, derrière, une petite cour envahie par des bananiers sauvages. L'air était saturé d'odeurs de cuisine épicée et de terre détrempée, tout mêlé.

Au début, les voisins nous observaient avec méfiance. Ce n'était pas normal, voir débarquer un Blanc en moto, tanné par la poussière et les aventures et une fillette blanche dans un quartier où les enfants noirs couraient partout et où le dioula résonnait à chaque coin de rue, ça se remarquait. Mais je m'étais vite intégré en rendant service. Hélène, d'abord très réservée, s'était vite mêlée aux jeux des enfants, répétant des mots en dioula et riant franchement.

Monsieur Touré, l'assistant social, était arrivé un matin, sans prévenir. Un gars d'un certain âge, visage fatigué, chemise froissée, sueur au front sous le soleil d'Abidjan, avec une vieille serviette en cuir pleine de documents. « Monsieur Larivière ? Je viens pour l'enquête sociale. » Il avait observé les lieux, notant tout dans son carnet. « C'est modeste. » Je m'étais senti obligé de préciser. « Oui, mais c'est propre, c'est sûr. Elle a son lit, ses affaires. » Il s'était arrêté pour observer Hélène, dehors, qui jouait avec les enfants du quartier. « Elle s'intègre bien. C'est bon signe. » Il s'était tourné vers moi. « Racontez-moi votre histoire avec elle. Comment c'est arrivé ? »

J'avais tout expliqué : la première rencontre au marché, les nuits à l'hôtel, ses cauchemars, ses progrès, la visite chez le docteur Mensah. « Maintenant, parfois, elle m'appelle papa. Au début, elle ne parlait presque pas. » Il m'avait fixé. « Et vous, vous sentez-vous père ? » La question m'avait surpris. « Je… oui. Je crois. Je n'ai jamais eu de père, alors je ne sais pas vraiment ce que cela veut dire. Mais je ferais tout pour la protéger. »

Touré avait pris son temps pour écrire, puis il avait demandé à parler à Hélène, seul à seul. Je les avais laissés à l'intérieur, j'attendais dehors, anxieux. Vingt minutes plus tard, il était ressorti. « Elle dit que vous êtes gentil. Que vous ne criez jamais. Qu'elle veut rester avec vous. » Il avait refermé sa serviette. « Mon rapport sera positif, monsieur Larivière. Mais il y a un problème. » Je soupirai : «quoi Encore ? »

« Elle n'a aucun papier. Pas de certificat de naissance, rien. Officiellement, elle n'existe pas. Si vous voulez l'adopter, il faut d'abord prouver son existence. - Et comment fait-on ? - Il faut un jugement déclaratif de naissance, au tribunal. Ensuite inscription à l'état civil. Cela peut prendre des semaines, parfois des mois. À moins que… » Il s'était interrompu, hésitant. « À moins que quoi ? - Si quelqu'un peut témoigner l'avoir trouvée ou

accueillie. Une institution, par exemple. » À ce moment-là, il m'avait lancé un regard appuyé. « La mission française, peut-être ? Et il y aura d'autres démarches, je vais vous aider à monter le dossier. »

Petit à petit, ce quartier était devenu notre univers. Treichville vibrait, ruelles étroites, maisons basses, maquis animés où les hommes refaisaient le monde autour d'une Bangui, enfants tapant dans des ballons dégonflés. Ma Harley devant la maison fascinait le voisinage : les gamins la caressaient, je les laissais grimper dessus sous ma surveillance.

Hélène reprenait des couleurs, surtout grâce aux repas réguliers : attiéké au poisson, kedjenou de poulet que je ratais souvent. Malgré tout, mes doutes persistaient : étais-je fait pour cette vie ? Cette stabilité n'était-elle qu'une façade sur mon envie de repartir ? La nuit, je regardais Hélène dormir et je me demandais : rentrer avec elle ou reprendre la route, seul ? J'avais souvent Camille au téléphone, toujours encourageante : « Tu fais ce qu'il faut, mon amour. Elle a besoin de toi. »

Pendant ce temps, l'adoption traînait. Au commissariat à l'enfance, les rendez-vous s'enchaînaient, rien n'avançait. Yao, un fonctionnaire bedonnant et assez avide, m'avait soufflé qu'il faudrait « contribuer au fonds des orphelins » pour accélérer le dossier. J'avais compris. Il demanda plus. Un soir, après un énième refus, je l'avais coincé dans une ruelle, mon 38 pressé contre son ventre. « Écoute, Yao. Je ne suis pas un touriste. J'ai fait pire, alors tu fais avancer le dossier ou… » Il s'était mis à transpirer, bredouillait des promesses. Le lendemain, miracle : un rapport préliminaire tombait, Hélène, orpheline présumée, pas de famille connue. Ce n'était qu'une première étape. Restait à voir l'ambassade de France.

L'ambassade, sur le Plateau, massive, gardée par des gendarmes en uniforme bleu, c'était une autre épreuve. J'y étais allé avec Hélène, dans une robe neuve du marché. À l'intérieur, guichets, expatriés impatients, ambiance crispée. Une responsable, Adeline Dupont, yeux verts perçants et rouge à lèvres éclatant, nous avait reçus. Quarantaine, cheveux tirés, autoritaire, un peu lasse. « Adoption ? Par un célibataire ? C'est compliqué, monsieur Larivière. Cela dit, j'ai des rapports positifs, c'est déjà ça. Il faut des garanties, des contacts en France.

« J'ai quelqu'un en France qui m'attend. » Je lui avais demandé si je pouvais utiliser son téléphone, j'avais appelé Camille, expliqué la situation, lui avais passé le combiné et étais sorti m'asseoir dans le couloir. Sur mes genoux, Hélène gribouillait, indifférente à la tension ambiante. Adeline Dupont était ressortie, souriante, métamorphosée. « Vous avez une compagne exceptionnelle, vous avez de la chance de l'avoir. » Elle m'avait jeté un regard appréciateur : « Remarquez, elle ne semble pas mal lotie, elle aussi. Vous seriez disponible pour un repas chez moi ? Ce soir. »

Je croyais qu'elle plaisantait, mais non, elle revenait à la charge. J'étais devant un dilemme : passer un repas, une soirée avec Mlle Dupont en priant pour que les choses restent convenables, ou risquer de me la mettre à dos. Et derrière le dilemme, il y avait Hélène, ses papiers, son avenir, suspendus au bon vouloir de cette femme. C'est à ça que je pensais en acceptant, et c'est ça qui m'écœurait déjà. Je me présentai donc à son domicile vers 20 h, Hélène gardée par les voisins. Le repas était excellent, typiquement français. Les choses se gâtèrent un peu au café, lorsque nous nous installâmes au salon.

Adeline me regardait dans les yeux, me racontait comme elle se sentait seule depuis son divorce et le départ de son ex-mari pour la France. Elle me confia qu'elle manquait de tendresse, qu'elle se contenterait d'un peu de chaleur humaine, si je voulais juste la prendre un peu dans mes bras. Je soupirai et les lui ouvris. Elle se blottit contre moi, commença à m'embrasser, à me caresser, prit mes mains et les posa sur ses seins généreux. Mon corps s'éveilla, et je laissai faire. Je savais exactement ce que je faisais, et pour qui, et c'est ce qui rendait la chose si laide : il n'y avait ni désir vrai, ni élan, juste un calcul tapi quelque part, le dossier d'adoption qui pesait dans la balance. Elle éclata en sanglots quand nous fîmes l'amour, secouée d'une solitude que je connaissais trop bien. Et moi, par-dessus son épaule, je fixais le plafond inconnu en me demandant à quel moment précis j'étais devenu cet homme-là.

Après, submergée par la honte, elle s'excusa. Je n'étais pas fier non plus. Une nausée sourde me remontait, la même qu'au commissariat de Saint-Marcel, sauf qu'il n'y avait pas de sang cette fois, juste moi, et ce que je venais de monnayer sans le dire. J'avais ajouté une sorte de prostitution à mes errements. Erwin, assassin,

volage, et maintenant gigolo : le brelan parfait. Le pire, c'est que je n'arrivais même plus à démêler mes propres raisons. L'avais-je fait par pitié pour cette femme seule ? Par lâcheté, pour ne pas la contrarier ? Par désir ? Ou froidement, pour les papiers de ma fille ? Je voulais croire que c'était un peu des quatre. Mais une voix, en moi, savait que la dernière raison suffisait, et que je m'étais servi d'Hélène comme excuse. La rédemption que je cherchais à travers elle, j'étais en train de la salir avec mes propres mains. Encore mes mains.

Mais après, malgré ce goût amer dans la bouche, tout avait roulé : Adeline avait joint la DDASS de Paris avec un avis favorable, et la machine administrative s'était enfin mise en marche. C'était bien ça le plus terrible. Ça avait marché. Par contre Mlle Dupont n'arrivait plus à me regarder dans les yeux et moi, j'avais du mal avec le miroir.

Pendant ce temps, la vie du quartier prenait un autre tour. Les voisins nous acceptaient, sans aucun doute. Papa Kouamé, le tailleur, raccommodait les habits d'Hélène sans rien demander, juste pour entendre mes histoires de voyage. En retour, je l'aidais à porter ses rouleaux de tissu. J'avais encore la forme, les docks n'étaient pas si loin derrière. Les mois défilaient. L'enquête de la DDASS était tombée, résultat favorable, surtout grâce à un ancien camarade de karaté devenu travailleur social. Il avait signé sans faire d'histoires pour ma moralité. La commissaire et l'Inspectrice s'étaient portées garantes pour moi. À l'ambassade, Adeline Dupont, entichée de moi, avait facilité la démarche des visas.

Mais il manquait toujours l'histoire de naissance d'Hélène. C'est à ce moment-là que la mission française avait joué son rôle. Suivant les conseils de Monsieur Touré, j'étais allé au Village de l'Amitié, un orphelinat proche d'Abidjan, fondé par le père Moreau, venu de France. Un vrai havre : bâtiments blancs, palmiers, enfants sans famille élevés par des missionnaires. J'y avais traîné Hélène. Elle s'était tout de suite sentie à sa place, jouant avec les autres comme si elle avait toujours été là.

Le père Moreau, vieux bonhomme au regard bienveillant, m'avait écouté raconter notre parcours. « Une petite européenne abandonnée ? Rare, mais à l'époque, tout était possible. » Il avait accepté de la déclarer accueillie par la mission, en inventant une histoire : des parents tsiganes décédés dans un accident, aucune famille survivante. J'avais discrètement laissé quelques billets pour « les œuvres de charité », selon ses mots. Et voilà, Hélène était devenue officiellement Hélène Larivière, reconnue comme ma fille adoptive, avec de futurs papiers français validés par l'ambassade.

Même là, ce n'était pas vraiment fini. Ça avançait, puis ça bloquait. À la mission, le père Moreau avait organisé une petite cérémonie. On avait prié, en français, en dioula. Hélène avait reçu un certificat de l'Église, preuve de son accueil officiel. À l'ambassade, Dupont avait activé ses contacts. Un passeport français était arrivé, au nom d'Hélène Larivière, avec moi comme tuteur légal.

Il restait juste un dernier billet glissé à Yao pour régler l'autorisation de sortie du territoire. Ça avait été long, épuisant, des nuits blanches, pas mal de remords. Mais au bout, il y avait ça : une vraie famille qui commençait à exister.

Le jour où j'avais reçu les documents, j'avais eu l'impression de gagner quelque chose d'immense. Hélène s'était jetée dans mes bras, riait : « Je suis ta fille maintenant ! » Je l'avais serrée fort, les yeux embués. Tous mes efforts repassaient dans ma tête, menaces, dessous-de-table, magouilles, câlins sur canapé. Héros ou profiteur ? Je savais plus très bien. J'avais organisé une fête avec quelques voisins. Je contemplais ma petite Hélène, ce petit ange blond que j'aimais déjà tant, une mini Camille, et je me demandais : était-ce la fin de mon errance, ou le début d'autre chose ? Camille m'attendait à Paris et, avec Hélène, j'avais peut-être enfin une bonne raison de rentrer. Pourtant, l'Afrique m'avait changé. Ce coin de Treichville, lui, resterait dans ma mémoire.

Chaque jour, les petits gestes s'accumulaient. Petit à petit, une routine s'installait, et honnêtement, ça me surprenait. Cela faisait une éternité que je n'avais plus connu ce genre de normalité. Le matin, je sortais acheter du pain frais chez le boulanger du quartier. Je découpais des mangues mûres ramassées dans la cour. Hélène dévorait tout, les yeux pétillants. « On va au marché aujourd'hui ? » demandait-elle, surexcitée.

On y allait quasiment tous les jours. On zigzaguait entre les étals débordant de fruits exotiques, d'épices rouges qui chatouillaient le nez, de tissus wax éclatants. Les vendeuses l'adoraient : une banane, un bonbon, compliments sans fin. « Ta petite est trop mignonne, frère ! » Impossible de ne pas sourire, un peu fier, malgré moi.

L'après-midi, Hélène filait dehors, jouait avec la bande du quartier. Elle apprenait à tresser des nattes, découvrait l'awalé, ce drôle de jeu de graines et de trous dans une planche en bois. Moi, j'aidais les voisins. Un jour, j'avais réparé le toit d'à côté, la chaleur me plaquait, la sueur plein les yeux mais content de rendre service.

Le soir, c'était le meilleur moment. On s'installait sur la véranda, juste sous les étoiles. Je racontais à Hélène des histoires, des souvenirs de Lisbonne. Elle se blottissait contre moi, écoutait en silence, puis, sans prévenir, elle posait LA question, celle qui frappait juste. « Pourquoi t'as quitté Camille ? » Elle n'hésitait pas, même là où ça faisait mal. J'avais soupiré, parlé de liberté, de doute, tout ça. « Mais maintenant, avec toi, je me sens… ancré. » C'était vrai. Adopter Hélène m'avait obligé à regarder mes failles en face : la peur de m'attacher, la colère enfouie. Camille n'était jamais loin. Au téléphone, elle me glissait : « Tu grandis, mon géant. Ramène-nous cette petite. »

Avec le temps, je me sentais prêt à envisager le retour, aux côtés d'Hélène, pour refermer le cercle de notre histoire. Cette période d'errance avait fini par prendre tout son sens, m'enseignant la valeur de la résilience et de l'entraide.

Chapitre 20 : Le goût du retour

Ce matin-là, Treichville étouffait déjà sous la chaleur. Pas de cérémonie, pas de grands discours, juste deux sacs sur le sol, prêts à partir. J'y avais glissé quelques vêtements, les papiers d'Hélène, le boubou de Papa Kouamé, et ce collier de perles offert par les mômes du quartier. Six mois de vie tenaient dans ces bagages, comme si tout ce qui comptait pouvait vraiment se réduire à ça.

Mais ce que j'avais de plus précieux, ce n'était pas dans les sacs. C'était devant moi, sur le lit défait. Une petite fille, les yeux bleu clair, qui serrait sa poupée de chiffon contre elle. Mama Aïcha lui avait cousu cette poupée avec tant de patience et d'amour. Hélène ne voulait pas la quitter, gardant le jouet contre sa poitrine.

« On part vraiment ? » demanda-t-elle encore, pour la dixième fois, peut-être plus. « Oui, mon petit lutin. C'est le vrai départ, » lui répondis-je doucement. Son sourire illumina la pièce, et moi, j'en étais bouleversé comme à chaque fois. Ce surnom, il m'était venu naturellement, un soir où elle s'était faufilée dans mon lit après un cauchemar, légère, espiègle, insaisissable. C'était mon deuxième petit lutin. Le premier m'attendait à Paris, fidèle, patient, bien plus que je l'aurais cru.

Les voisins ne tardèrent pas à venir nous dire au revoir. Mama Aïcha arriva la première. Elle nous serra tous les deux dans ses bras, nous enveloppant de son odeur de beurre de karité et d'épices, familière et rassurante. « Que Dieu vous garde, mes enfants, » murmura-t-elle en pleurant silencieusement, même si elle souriait toujours. « Tu reviendras, frère blanc. L'Afrique garde toujours ceux qu'elle a adoptés. »

Papa Kouamé m'offrit une poignée de main longue et sincère, les yeux brillants d'émotion. « Tu as été un voisin digne de confiance, Erwin. Un homme honnête. » Il s'approcha d'Hélène, lui caressa tendrement les cheveux. « Et toi, petite étoile, n'oublie pas ton vieux Kouamé. » Juste avant de partir, je le pris à part et lui donnai le 38, enveloppé dans des chiffons. Il le tâta, comprit ce que c'était et secoua la tête. « Je n'en veux pas, il porte la mort. » Je hochai la tête aussi. « Je comprends, peux-tu l'enterrer pour moi, bien profond, pour qu'il ne fasse plus de mal ? » Il accepta en me serrant le bras : « C'est la bonne chose à faire, ami. »

Les enfants du quartier entourèrent Hélène, la serrèrent dans leurs bras, glissant dans ses mains des petits trésors : un caillou poli, une plume de perroquet, un dessin maladroit aux couleurs vives. Irmae, sa meilleure amie, sanglotait sans retenue. « Tu vas me manquer, sœur blanche ! » Hélène pleurait aussi, mais s'accrochait à ma main, refusait de la lâcher.

Je regardais ce quartier qui nous avait accueillis sans réserve, ces gens qui ne nous avaient jamais jugés, cette vie qu'on avait construite sans vraiment l'avoir prévue. Une partie de moi resterait toujours ici, entre ces murs de parpaings, sur cette terre rouge pleine de souvenirs. Mais mon cœur, lui, était déjà reparti. Il était là-bas, à Paris, avec Camille. « Merci, » soufflai-je, la voix serrée, submergé par l'émotion. « Merci pour tout. »

On prit place dans le taxi, une vieille Peugeot bringuebalante qui avait dû voir mille routes, et le chauffeur démarra vers l'aéroport. Par la vitre arrière, je regardais Treichville s'éloigner, les rues devenaient minuscules, nos amis rapetissaient jusqu'à disparaître, juste des silhouettes floues.

Hélène vint se blottir contre moi, glissa sa petite main dans la mienne, cherchant du réconfort, de l'amour. « Papa ? » C'était la première fois qu'elle appelait comme ça, pas papa Erwin, juste papa, simplement. Mon cœur rata un battement. « Oui, ma fille ? - Est-ce qu'on sera heureux en France ? » Je la serrai contre moi, déposai un baiser sur sa tête qui sentait encore le savon et le soleil d'Afrique. « On sera bien, ma puce. Je te le promets, » murmurais-je, espérant qu'elle entendrait mes promesses qui voulaient aussi chasser mes propres peurs.

L'aéroport d'Abidjan débordait de vie. Des familles se séparaient en larmes, des hommes d'affaires jouaient des coudes, des soldats défilaient, impeccables. Hélène s'accrochait à ma main, fascinée par ce nouveau monde.

Pour la Harley, tout était réglé depuis la veille. J'avais passé la matinée au port à négocier avec un transitaire. Elle devait partir en cargo jusqu'au Havre, enfermée dans un conteneur, entre des caisses de cacao et

des tonneaux d'huile de palme. On la retrouverait en France, quelques semaines après notre arrivée. Le transitaire, un Libanais moustachu au sourire facile, m'avait juré : « Elle sera traitée comme une princesse. » J'avais même payé un supplément pour l'assurance. Pas question de prendre des risques. Cette moto avait déjà traversé l'Atlantique une fois, elle pouvait recommencer. Je refusais qu'elle reste ici. Trop de souvenirs y étaient attachés. Javier, la route, tout ce que j'avais vécu. Je tenais à la garder, je ne la vendrais jamais. C'était la moto de mon père, mon aventure, celle qui m'avait emmené si loin.

L'embarquement se fit dans un désordre joyeux. Hélène tremblait lors du décollage, ses doigts serrés sur mon bras. Mais dès que l'avion traversa les nuages, son visage s'illumina. « C'est comme du coton ! » s'exclama-t-elle, le nez collé à la vitre. « On peut marcher dessus ? » J'avais ri. « Non, ma puce. C'est de la vapeur d'eau. Mais c'est joli, non ?

Pendant tout le vol, elle me bombarda de questions, sur les avions, la France, Camille. « Elle ressemble à quoi ? Elle est gentille ? Elle va m'aimer ? » Je répondais à tout, avec patience, le cœur gonflé d'un bonheur oublié depuis des années. Elle n'avait plus aucun souvenir de sa vie d'avant. Je me promis de faire tout pour qu'elle les retrouve, sa famille aussi, si c'était possible.

Cette enfant m'avait sauvé. Grâce à elle, j'avais retrouvé un but, une raison de rentrer, de tenir. Sans Hélène, j'aurais continué à errer, à fuir, à me perdre un peu plus chaque jour. Mais elle avait besoin de moi. Et moi, je découvrais que j'avais besoin d'elle aussi. L'amour paternel, je ne connaissais pas. Je n'avais pas eu de père, pas de modèle, juste le vide de l'Assistance publique et un enchaînement sans fin de familles d'accueil. Mais avec Hélène, cet amour s'était glissé dans ma vie tout seul, sans bruit. La protéger, la nourrir, la voir sourire, sécher ses larmes, la regarder dormir, tout ça, c'était devenu essentiel, une chose qui me tenait debout.

Elle s'était endormie contre mon épaule, là-haut, quelque part au-dessus du Sahara, bercée par le ronflement régulier des moteurs. De mon côté, l'insomnie ne m'avait pas lâché pendant tout le vol. Je regardais dehors, à travers le hublot : le désert, immense, cette mer d'ocre et de poussière qui n'en finissait plus. En bas, invisible mais bien là dans ma tête, il y avait Nouakchott, ses ruelles de sable, les souvenirs trop lourds, tous les fantômes de l'avant.

Mais ce soir-là, la culpabilité ne me grignotait plus. À la place, je sentais une sorte de paix étrange, comme si le passé s'était dissous dans la nuit de la cabine. J'avais fait ce qui devait être fait, pas par choix, mais parce qu'il fallait, par pur instinct. Et maintenant, j'avais ce petit bout blotti sur moi, toute la responsabilité qui allait avec. Je savais que je ne serais plus jamais seul, que mes lutins resteraient près de moi.

Quand l'hôtesse a annoncé la descente sur Paris, j'ai posé doucement la main sur l'épaule d'Hélène, la tirant tout doucement de ses rêves. « On arrive, ma puce. Regarde. » Elle avait ouvert les yeux, un peu perdue, et elle avait collé son visage contre le hublot. Et là, la France s'est dévoilée sous les nuages : un patchwork de champs verts, de terres brunes, des routes en ruban, des villages comme des confettis posés sur la campagne.

Puis la banlieue avait surgi, avec ses barres grises, ses échangeurs bouchés, et puis cette longue bande noire d'Orly. L'avion avait frappé brutalement le sol, nous secouant tous dans nos sièges. Le choc des roues sur le tarmac sonnait comme un retour à la vraie vie. On était revenus en France.

À peine la passerelle franchie, le froid nous avait saisis, direct, un froid sec, coupant, qui mord et arrête la respiration. Rien à voir avec Abidjan, la moiteur, l'odeur de mangue, la poussière chaude. Hélène s'était serrée tout de suite contre moi, cherchant à se cacher du vent glacé.

« Il fait froid ici ! - C'est l'hiver, mon ange. On va vite te couvrir, tu verras. » Je l'avais soulevée dans mes bras, la serrant contre moi pour lui donner un peu de ma chaleur. Elle avait enfoui son visage dans mon cou, ses doigts tout gelés cramponnés à ma veste.

On s'était laissés porter par la foule dans le couloir du terminal. Les néons, puissants, m'aveuglaient, moi qui m'étais habitué à une lumière plus douce, moins crue. Les annonces résonnaient dans un français sans accent, celui de la métropole, familier mais presque bizarre à mes oreilles maintenant. J'avais l'impression d'errer entre deux mondes, de revenir sans vraiment rentrer.

Et puis, je l'avais vue. Camille. Ma Camille, ma petite fée espiègle, mon amour.

Elle patientait derrière la barrière, perdue dans la cohue, emmitouflée dans un manteau bleu marine, une grande écharpe rouge, les cheveux un peu fous. Son regard fouillait la foule, elle se haussait sur la pointe des pieds, tendue d'inquiétude et d'impatience.

Nos regards se sont croisés. D'un coup, toute la tension s'est effacée de son visage, et à la place, il y a eu la joie, le soulagement, et cet amour dans ses yeux, le même qu'au premier jour. Sa main est montée à sa bouche, les larmes ont jailli, sans qu'elle puisse les retenir. Sans réfléchir, elle avait poussé les autres, passé la barrière malgré les agents qui râlaient, portée par quelque chose de plus fort qu'elle.

Elle m'avait rejoint d'un bond.

Je l'avais accueillie d'une seule main, la plaquant contre moi, tous les deux serrés, posés là comme une île au milieu de la foule. Camille pleurait fort, enfouissant son visage dans mon épaule, répétant mon prénom comme un mantra. « Erwin… Erwin… Mon géant… T'es là… Tu es vraiment là… - Je suis là, ma fée. Je suis revenu. »

Là, plus rien n'existait : ni le bruit, ni le froid. Juste nous trois, enfin rassemblés, cette famille un peu improbable, survivante d'un autre monde.

Elle avait reculé de quelques pas, hésitante, le souffle court. Elle m'a regardé droit, comme pour retrouver tout ce que je ne parvenais pas à dire. Ses mains tremblaient ; elle les a posées lentement, du bout des doigts, sur mon visage. J'ai senti la fraîcheur de ses mains glisser sur la cicatrice qui barrait ma joue, cette trace rapportée de Nazaré dont je n'avais jamais osé parler. Elle avait gardé ses paumes là, et j'ai vu dans ses yeux les souvenirs, les questions sans réponse, la douleur qu'on porte en silence.

« Tu as changé, » a-t-elle murmuré, la voix brisée par l'émotion. « Oui. Mais je suis encore à toi », j'ai dit doucement, espérant qu'elle pourrait y croire autant que moi. Son sourire avait jailli, fragile mais lumineux, mouillé de larmes. Ce sourire-là, il m'avait accompagné, obsédé, soutenu pendant tous ces mois de séparation. Puis elle avait détourné les yeux, les posant sur Hélène, toujours accrochée à moi, le corps tendu, la tête nichée dans mon cou. Elle observait tout, sans mot, les yeux grands ouverts, comme une biche prête à détaler.

« Et voilà la petite princesse, » souffla Camille, la voix frémissante de tendresse et d'incertitude. Elle s'est penchée doucement vers Hélène, avec une prudence infinie, chaque geste mesuré, comme si elle avait peur d'effrayer la magie de l'instant. Elle s'est accroupie, s'est mise à sa hauteur, sans jamais la brusquer, lui offrant un sourire doux. « Bonjour, Hélène. Je m'appelle Camille. Je suis tellement, tellement heureuse de te rencontrer enfin », a-t-elle dit, les yeux pleins d'émotion.

Hélène avait cherché mon regard, hésitante, demandant silencieusement mon feu vert. Je lui ai souri et hoché la tête, lui murmurant : « C'est Camille, ma fée. Tu te souviens ? On en a parlé, souvent. » Hélène est restée à regarder Camille un long moment, de ce regard direct des enfants, un regard qui fouille, qui décide. Le silence s'est installé, épais, puis elle avait soufflé, tout bas : « T'as les mêmes yeux que moi. Et… tu es vraiment une fée ? Tu as des pouvoirs magiques, comme dans le livre que papa m'a lu ? »

Camille avait éclaté de rire, mais pas n'importe quel rire, un rire fragile, vibrant, tissé à la fois de joie, de nervosité, et de soulagement. « Oui, c'est vrai. J'ai le pouvoir de rendre heureux ceux que j'aime, avait-elle admis. Toi et moi, on a les mêmes yeux bleus. Tu sais ce que ça veut dire ? Hélène avait secoué la tête, curieuse, un peu sur la réserve. « Ça veut dire qu'on se comprend, toi et moi. On partage quelqu'un de précieux, dit-elle en me regardant. Hélène suivit son regard et sourit également en comprenant.

Une expression de confiance avait commencé à naître sur le visage d'Hélène, hésitant, à peine visible. Elle n'avait pas sauté dans les bras de Camille. Pas tout de suite. La confiance, ça avait besoin de temps. Mais dans ses yeux, j'avais vu comme une fêlure dans son armure, une lueur neuve, le tout début d'un lien. Une porte entrouverte. C'était minuscule mais déjà énorme.

Camille avait compris aussi. Elle n'avait rien forcé, elle avait respecté cette victoire, infime mais réelle. Juste un geste : elle s'était penchée et avait effleuré la joue d'Hélène du bout des doigts. 3On va prendre soin de

toi, mon trésor. Je te le promets. Tu verras, tout ira bien. » Et là, dans ce geste simple, je l'avais senti, l'espoir renaissait, discret, mais solide, une promesse à peine soufflée dans le noir.

Le taxi nous avait baladés dans Paris. Les Champs-Élysées brillaient de guirlandes de Noël, la Seine miroitait sous les lampadaires, les trottoirs étaient remplis de Parisiens pressés, écharpes et manteaux remontés. Hélène n'en perdait pas une miette, elle regardait tout, yeux ronds, à la fois émerveillée et un peu angoissée. « C'est immense, » avait-elle murmuré. « Oui, c'est Paris, ma puce. Ta nouvelle ville. »

Camille, assise à côté, lui serrait la main. Hélène s'était laissé faire, un peu timide encore. Je les regardais. mes deux femmes, mon cœur battait la chamade. Le taxi s'était arrêté dans une rue du onzième, devant un vieil immeuble aux volets bleu pâle. Camille avait gardé son petit sourire en coin.

« Surprise,» avait-elle lancé. « Quelle surprise ? » avais-je demandé. « Tu croyais qu'on allait tous dormir dans mon studio ou ton atelier ? Mes frères ont trouvé ce nid. Un trois-pièces. Ils l'ont refait, juste pour nous. » Je la fixais, incrédule. « Tes frères ? - Gurvan et Maël. Ils ont voulu nous faire un vrai cadeau de bienvenue. Viens, tu vas voir. »

On était montés au dernier étage, juste sous le toit. J'avais halluciné. Un salon lumineux, avec des poutres apparentes, une cuisine flambant neuve qui sentait la peinture, une chambre rien que pour nous, vue sur Paris, et une petite pièce jaune, baignée de lumière, pour Hélène, avec un lit clair et des étagères pleines d'albums.

Hélène était entrée dans sa chambre, bouche bée. « C'est… pour moi ? » Camille lui avait caressé les cheveux, Hélène s'était laissé faire. « Oui, ma puce, c'est ta chambre. Rien qu'à toi. » Elle avait tourné sur elle-même, frôlé les murs, le lit, les livres. Elle s'était tournée vers moi, les yeux pétillants. « Papa, regarde, il y a un lit que pour moi ! Et un éléphant rose trop mignon, un copain pour ma poupée. » Papa. Ce mot me bouleversait à chaque fois. Je m'étais accroupi, je l'avais serrée contre moi.

« Tu mérites tout ça, ma fille. Et bien plus encore. » Elle m'avait serré à son tour, toute petite contre ma poitrine. Par-dessus son épaule, j'avais croisé le regard mouillé de Camille. Elle pleurait en silence, mais avec un sourire. J'ai tendu la main, elle nous avait rejoint dans notre étreinte ? C'est là que j'ai compris que tout ça était vrai. Je m'étais tourné vers Camille. « L'éléphant, c'est toi ? - Ben oui, l'Afrique ! Quoi ? » Avait-elle balbutié, les yeux embués. J'ai ri, ému. « Rose ? Quoi ! » Elle avait haussé les épaules, faussement sérieuse. « Tu m'aurais ramené un garçon, je l'aurais pris bleu ! » Tout le monde s'était mis à rire, même Hélène sans trop comprendre.

Le soir, après avoir installé Hélène dans sa chambre, on avait dû rester un moment avec elle. Elle avait eu du mal à dormir, partagée entre excitation et inquiétude. On était restés, tous les deux à ses côtés, une main sur son dos. Elle avait fini par s'endormir, murmurant nos prénoms, tout entremêlés « Papa Erwin, Camille, …»

Quand elle avait sombré, Camille m'avait entraîné dans notre chambre. J'avais voulu l'embrasser. Elle m'avait stoppé, main sur mon torse. « Erwin, il faut qu'on parle. Ces cicatrices ? Celle sur ton visage, et celle que j'ai sentie sur ton épaule à l'aéroport ? » J'avais tenté de biaiser en la prenant dans mes bras, mais elle ne s'était pas laissé avoir.

« Arrête. Mon amour, je sais que tu viens d'un long voyage en Espagne, au Portugal, en Afrique. Je suis d'accord, tu nous as ramené Hélène, ce petit miracle, magnifique. Mais il y a plus. Tes yeux sont différents, plus sombres, ton regard aussi. Tes traits… tu n'as pas oublié tout ce qui s'est passé. Pendant ce temps, moi, je t'ai attendu, j'ai compté chaque jour, chaque semaine, j'ai eu peur, je dormais à peine, je rêvais de toi, j'imaginais ce que tu vivais, qui tu rencontrais, ce que tu faisais. Alors maintenant tu vas tout me raconter. Même ce que tu voudrais taire, tout, absolument tout. De toute façon, si tu me mens, je le saurai et je ne l'accepterai pas. Après, et seulement après, on fera l'amour comme jamais, toute la nuit, deux fois, trois fois si on peut…

Alors j'ai tout déballé, sans rien cacher : les femmes à qui j'avais cédé, la gitane, la cousine Ana avec qui j'avais failli rester, la petite berbère que j'avais embrassée, Inès, même Adeline Dupont et son chantage affectif mêlé de solitude. Puis les bagarres, les morts, les remords. Les paysages aussi, les gens, les docks, les rencontres, les amitiés, la petite sœur portugaise, la famille de Paula. Toute ma vie, quoi. Camille avait écouté sans broncher, longtemps, les larmes silencieuses sur les joues, les yeux dans les miens, aussi profonds que la nuit.

Elle s'était approchée, les yeux rougis, elle m'avait frappé le torse, fort, quatre fois, quatre méchants coups de poing, de toutes ses forces, un pour chaque femme. Elle m'avait fait mal. Puis elle s'était rhabillée. Elle était sortie dans la nuit et moi, j'étais resté tout seul comme le sale type qui avait bien mérité ce qui lui arrivait. Je m'étais allongé sur le lit, pensant à tous les mauvais choix que j'avais faits. Et j'ai attendu, plusieurs scenarii me traversant l'esprit : un, elle me quittait. Deux, elle se vengeait. Trois, elle restait, mais sa sensualité me restait fermée. Quatre, autre chose que je ne soupçonnais pas, les femmes peuvent être très inventives.

J'avais fini par m'endormir, après être allé voir Hélène, blotti contre elle, ma main sur ses cheveux, une jambe et un bras pendant vers le sol. Je n'ai pas entendu Camille rentrer, plusieurs heures avaient passé, je n'ai jamais su où elle était allée. Elle m'a rejoint, m'a réveillé. Elle avait le visage dur, les yeux encore pleins de colère. Elle m'a dit « viens. » Nous sommes allés dans la chambre, je me suis assis sur le lit, attendant la sentence. Elle était rentrée à son tour, avait tendu la main, avait saisi ma main l'avait portée à sa bouche. Alors là, elle m'avait mordu jusqu'au sang, je n'avais pas bronché. Elle s'était levée, je l'avais entendu se rincer la bouche dans la salle de bain, elle était revenue avec de l'alcool à 90°, m'avais soigné, j'avais tressailli sous la brûlure, et m'avait posé un pansement. Cela me faisait une cicatrice de plus, bien méritée celle-là.

Puis elle s'était reculée, le visage fermé, sans un mot pendant de longues secondes. Alors, elle m'avait dit, d'un air très sérieux : « Je ne vais pas dire que je suis très heureuse, je peux te pardonner la gitane et ta cousine, le reste, ça va être plus long, mais tu vas me promettre trois choses. Si tu ne respectes pas tes engagements, tu disparais de ma vie et moi de la tienne : Un, tu ne me trompes plus jamais. Deux, tu ne tues plus personne. Trois, tu ne pars plus à l'aventure sans moi, la prochaine fois, tu m'emmènes. »

Je promis, ensuite je l'avais regardée, je lui avais lancé, un peu en apnée : « Alors, Camille ? Ça y est, tu ne me pardonnes pas ? Tu ne m'aimes plus ? »

Elle avait soufflé et, tout en enlevant lentement sa chemise de nuit, m'avait répondu : « Viens là, grand imbécile. Comment tu peux me demander un truc pareil ? Bien sûr que je t'aime, mais je t'en veux énormément. Juste une dernière chose : ne retourne jamais voir ta cousine. Jamais. Sinon je te tue. »

Sa chemise de nuit glissa sur ses épaules, dévoilant sa peau pâle, lumineuse. Ses seins se tendaient sous mon regard. Ses cheveux blonds en bataille lui retombaient sur la nuque. Ses yeux me dévoraient, mélange d'envie et de colère contenue. Elle est venue vers moi, entièrement, forte, intense, vulnérable. Je l'ai enlacée, comme si j'avais voulu réparer chaque seconde perdue, chaque erreur. Je sentais son corps trembler contre le mien, sa poitrine contre mon torse, ses doigts accrochés à mes épaules, décidés à ne pas me lâcher. Elle m'a encore mordu la lèvre jusqu'au sang, m'a regardé puis m'a embrassé fougueusement.

Je l'ai portée jusqu'au lit. J'ai embrassé son cou, juste là, sous l'oreille, là où elle frissonnait toujours. Elle avait soupiré, un souffle rauque qui m'a parcouru tout entier. Mes mains se sont aventurées sur ses hanches, remontant vers sa poitrine. Je la redécouvrais, doucement, mes pouces suivaient des cercles sur sa peau. Elle avait cambré le dos, m'avait guidé avec ses doigts dans mes cheveux, sans un mot, complètement offerte. Je m'étais laissé glisser plus bas, embrassant son ventre, ses hanches, jusqu'à cette chaleur où elle s'abandonnait, sans aucune retenue. Ses soupirs s'étaient faits plus profonds, plus pressés, jusqu'à ce que tout son corps se tende d'un coup, traversé d'un long frisson. Elle s'était abandonnée dans un cri étouffé, ses doigts serrés dans mes cheveux, haletante.

Ensuite, elle m'avait attiré contre elle, les yeux brillants d'un désir neuf. À son tour, elle était descendue sous mon ventre, avait pris le temps. Elle avait joué avec les rythmes, s'arrêtant pour me fixer dans les yeux avec ce sourire espiègle, me maintenant au bord, me laissant languir. Enfin, elle était remontée, s'était installée à califourchon sur moi, et d'un seul mouvement fluide, elle m'avait accueilli en elle.

On avait commencé doucement, goûtant chaque sensation, chaque frôlement, chaque souffle entre nous. Et puis le rythme avait changé, nos hanches s'étaient trouvées, un besoin d'urgence nous avait gagnés. Elle s'était penchée, m'avait embrassé, ses cheveux blonds retombant autour de nos visages comme un rideau, et j'avais senti la vague qui montait, impossible à stopper. Alors elle avait accéléré, plus profond, plus intense, et on s'était laissé emporter ensemble, submergés par une cascade de plaisir, nos corps réunis, tremblants, encore enlacés.

Enfin, elle s'était effondrée sur ma poitrine, le cœur battant au même rythme que le mien, des larmes de bonheur mêlées à la sueur sur ma peau. On était restés ainsi, serrés dans la chaleur de l'après-coup, nos souffles reprenant lentement leur calme. Elle avait relevé la tête, déposé un baiser tout doux sur mes lèvres, et elle avait murmuré contre ma bouche : « Je t'aime, mon géant. Même si tu as été un parfait salaud. Pour toujours. » J'ai répondu, là : « moi aussi, Camille, pardonne-moi, j'étais perdu » Elle m'a regardé, ses beaux yeux encore un peu flamboyants, mais avec un petit sourire un brin sadique : « Pas tout de suite, tu vas un peu souffrir avant ! »

Gloups. Je m'étais relevé, attrapant quelques vêtements, puis j'étais allé vérifier si Hélène dormait encore. Notre petite choupette était blottie contre un coussin, serrant l'éléphant rose contre elle, avec sa vieille poupée. J'avais senti mon cœur fondre. Camille m'avait rejoint, lovée contre mon dos, à regarder notre petite fille. « Bon, on ne l'a pas réveillée. Il faudra penser à être plus discrets la prochaine fois. - Quand, tout à l'heure, ou demain ? – Non, espèce de saleté, maintenant, viens-là ! » J'étais revenu, sans traîner.

Trois jours plus tard, les frères de Camille étaient arrivés fêter la crémaillère. Leur troupe avait envahi notre appartement, transformant ce nouveau lieu en foyer animé. Gurvan, l'aîné, avait été le premier à franchir la porte. Un vrai colosse au rire généreux, c'était lui que j'avais affronté dans un combat de gouren en Bretagne il y a quelques mois. Il m'avait serré dans ses bras avec telle force que j'avais presque cru sentir mes côtes plier. Son visage s'était éclairé d'un large sourire, ses yeux pétillaient de joie simple. « Erwin ! T'as vraiment une sale tête de pirate avec ta cicatrice ! » Il était parti d'un grand éclat de rire. « Mais t'es vivant, c'est tout ce qui compte ! »

Maël était arrivé ensuite, plus discret, mais tout aussi sincère. Il m'avait serré la main longuement, les yeux dans les miens, comme pour vérifier que j'existais toujours. « Je suis content de te revoir, beau-frère. » Ce mot-là, « beau-frère », m'avait touché plus que je ne l'aurais pensé. On n'était pas encore mariés, Camille et moi, mais ça ne semblait plus qu'une question de temps. Pour eux, il n'y avait pas de doute : j'étais déjà de la famille.

Leurs compagnes étaient là aussi, et elles avaient amené leur chaleur. Marie, la femme de Gurvan, une rousse pleine de vie, inondait la pièce de son rire. Sophie, la fiancée de Maël, beaucoup plus réservée, avait un regard tendre, tout en douceur. Elles avaient apporté des gourmandises bretonnes : kouign-amann doré, far aux pruneaux, crêpes tiédies sur la vieille gazinière, répandant la bonne odeur de beurre et de sucre.

Personne n'avait rien dit au sujet de mon pansement à la main.

Rapidement, l'appartement avait débordé de voix qui s'entrecroisaient, de rires, du tintement des verres, et de ces parfums de cuisine qui réconfortent. On avait poussé les meubles, ouvert des bouteilles de cidre, improvisé des toasts pour la maison, la famille, le renouveau. « À Erwin et Camille ! À leur avenir ! À Hélène ! »

Et Hélène, justement, ne m'avait pas lâché. Ma petite, un peu craintive, restait agrippée à moi, lançant des regards inquiets à tous ces géants. Quand Marie s'était approchée, Hélène s'était cachée derrière mes jambes. « Elle est un peu sauvage, » avais-je expliqué. Marie lui avait souri. « C'est tout à fait normal, il lui faut du temps. »

Camille, toujours attentive, s'était accroupie à côté d'Hélène. Après quelques mots murmurés à son oreille, Hélène avait accepté la crêpe tendue par Marie. Elle l'avait dégustée en silence, le visage sérieux, mais un petit sourire avait fini par apparaître.

Elle est adorable, » avait chuchoté Sophie. « Vous avez de la chance. » Chanceux… Peut-être. Ou alors, on s'était juste pris assez de coups pour gagner un peu de douceur.

La soirée avait filé, pleine de cette énergie des retrouvailles. Gurvan avait raconté ses souvenirs de pêche sur la côte, Maël avait partagé des histoires de chantier naval. Marie et Sophie échangeaient leurs recettes avec Camille, éclatant de rire. Moi, je laissais tout ça m'arriver, un verre de cidre à la main, regardant Hélène s'endormir sur mes genoux, enfin rassurée. Il y avait dans cette pièce une chaleur, une simplicité que je n'avais plus connue depuis longtemps. Cette famille, spontanément, m'ouvrait les bras.

Je repensais à tout le chemin parcouru. J'avais traversé l'océan, affronté des tempêtes, côtoyé la mort, traîné des cicatrices invisibles, ne m'étais pas toujours bien comporté. Pourtant, tout ça m'avait amené ici, sous

ce toit, avec cette femme d'une patience folle, cette enfant à la fois fragile et solide, ces gens qui ne me jugeaient pas. L'errance prenait fin. Pour la première fois, le passé se faisait moins lourd.

Camille était venue se glisser contre moi, la tête sur mon épaule. Elle avait caressé les cheveux d'Hélène, la regardant plus tendrement que jamais. « Elle ne te lâche pas, » avait-elle fait remarquer, un petit sourire aux lèvres. « Elle a peur que je disparaisse, » avais-je répondu tout bas. - Un jour, elle saura que tu restes, que tu ne pars plus. Pas vrai ? »

J'avais plongé mon regard dans le sien. Camille avait encaissé tous mes silences, ma colère, mes douleurs, mes lâchetés. Elle avait toujours cru en moi. « Je ne pars plus, ma fée. Je suis là, pour de bon. D'ailleurs, j'ai une question : tu veux bien m'épouser ? » Elle avait souri, tout son visage illuminé, et elle m'avait embrassé en hochant la tête.

Dehors, Paris brillait sous les guirlandes de Noël, la ville chuchotait sous les lumières. À l'intérieur, les voix des frères Calvez résonnaient de joie. Hélène dormait paisiblement, sa petite main accrochée à ma chemise, comme une ancre. Et moi, pour la première fois depuis très longtemps, je n'avais plus envie d'aller ailleurs. Ici, entouré des miens, j'avais enfin trouvé ma place. J'étais chez moi.

Chapitre 21 : Le goût des soucis.

Nous nous étions installés, Camille, Hélène et moi dans une vie bien tranquille et heureuse. J'avais eu un rendez-vous avec Mme Duval, l'Inspectrice de l'Education Nationale, lui avais un peu résumé mes aventures en brodant sur des problèmes de retour et de de visa, l'adoption d'Hélène qui l'avait beaucoup touchée. Je lui avais dit que je n'avais pas pu rentrer à temps pour la rentrée, car son adoption m'avait bloqué en Afrique, je ne pouvais pas rentrer sans elle. Je lui montrai les papiers officiels et des photos de nous trois sur laquelle elle s'extasia avec enthousiasme. Elle m'assura que l'enquête administrative m'avait complètement mis hors de cause et que je pouvais être réintégré dans mon ancien poste d'ici la semaine prochaine.

C'est ainsi qu'Hélène et moi nous intégrâmes l'école de l'Arbalète. Hélène rejoignit le CP et moi, je repris ma classe. Les enfants étaient un peu tristes de quitter la maîtresse qui m'avait remplacé, mais ils furent très vite fascinés par mes voyages que je leur livrais par bribes et que leurs parents leur racontaient. En effet, le récit de mes aventures bien romancé par le bouche à oreilles avait fait rapidement le tour du quartier ; j'étais le voyageur qui était allé chercher sa fille en Afrique, auréolé de mille péripéties, tout juste si je n'avais pas traversé la savane à dos d'éléphant poursuivi par des tribus cannibales. Camille en riait et je la soupçonnais d'être à l'origine de certaines des rumeurs qui couraient sur moi.

Hélène, à qui j'avais appris à lire, écrire et compter, plus beaucoup de connaissances générales que je lui avais apportées devint très rapidement la meilleure de sa classe et s'intégra très rapidement à la vie du quartier latin. Elle s'était attachée à Camille et n'était pas loin de la considérer comme sa mère adoptive. Il lui arrivait de l'appeler maman Camille dans les moments de câlins ou de réconfort. Par contre, j'avais tenu les promesses faites au docteur Mensah et donc ma fille voyait un pédopsychiatre deux fois par semaine, et moi une psychologue une fois par mois. L'histoire d'Hélène s'était confirmée, parents gens du voyage ou globe trotteurs en grande difficulté, abandonnée par sa mère ou suite à un drame familial inconnu. Elle n'avait que très peu de souvenirs très vagues de sa vie d'avant. Elle n'avait été seule dans la rue que peu de temps, ce qui n'avait pas eu le temps de trop la traumatiser.

Notre couple avait évolué vers quelque chose de plus intime, et on avait décidé d'avoir un bébé pour qu'Hélène ait de la compagnie. Nos nuits étaient devenues encore plus douces, on ne faisait plus attention et on attendait avec impatience que Camille tombe enceinte. Ce printemps-là, on était partis en Bretagne pour les vacances de Pâques. Hélène, qui connaissait surtout la mer d'Afrique, était fascinée par les côtes sauvages, les landes et la fraîcheur du Nord. Les parents de Camille avaient immédiatement adopté notre petite, et l'inverse était vrai aussi : Maïwenn lui avait appris à faire des crêpes et Yann l'amenait à la pêche à pied à marée basse pour ramasser des coques et des palourdes. Le monde de la ferme avait intrigué Hélène, elle m'avait demandé pourquoi, nous, on n'avait pas d'animaux à Paris comme ici. Et puis, j'avais failli prendre ma revanche en lutte bretonne, en mettant en difficulté Gurvan et Maël lors de nos habituelles joutes amicales.

On avait décidé de se marier début juillet, dans l'intimité, la famille de Camille, Mme Duval, l'inspectrice qui était devenue une amie, deux collègues de l'école, et Hélène bien sûr. Mariage à la mairie du 5ème, puis un petit repas dansant dans le quartier Montparnasse, à « La Coupole ». Hélène avait été la reine de la fête jusqu'au dessert, puis elle avait achevé la soirée dans les bras de sa grand-mère Maïwenn, profondément endormie. Hélène portait une superbe robe beige et moi, un costume marron clair en velours côtelé. Mais il restait une petite ombre : Mme Larivière n'était toujours pas enceinte.

L'été s'installa, et pour les grandes vacances, on passa d'abord un mois tous les trois dans notre petit appartement, puis on repartit jusqu'à la rentrée en Bretagne. Camille et Hélène prirent le train, moi, je repris ma vieille Harley, la moto que mon père m'avait laissée. Nous fîmes de longues randonnées en moto, sur les belles routes de la pointe, tantôt Camille, des fois plus rarement Hélène, blotties contre mon dos, moments chauds et inoubliables. Ma femme et moi, on profita des douces nuits d'été pour continuer à essayer d'avoir un enfant. Camille commençait à s'inquiéter ; malgré tous nos efforts, rien ne venait.

En septembre, notre généraliste nous avait envoyés à l'hôpital Necker voir le professeur Albert. Après toute une série d'examens, le verdict était tombé : tout tournait autour de moi, j'étais apparemment stérile. On l'avait encaissé comme un coup de massue, on était anéantis, vraiment perdus. L'unique solution que proposaient les médecins, c'était une insémination artificielle avec un donneur anonyme, mais Camille refusait cela, elle ne voulait absolument pas en entendre parler. Rien que l'idée de porter l'enfant d'un autre homme la gênait profondément, ça la rendait même malade.

Et puis il y avait Hélène, qui approchait des sept ou huit ans, on ne savait jamais vraiment, on fêtait son anniversaire le 11 octobre, le jour où je l'avais rencontrée à Dakar, Hélène, elle, respirait la joie, mais elle devinait bien que quelque chose troublait notre eau tranquille. On le lisait dans son regard, dans la façon dont elle nous observait, ou quand elle réclamait des câlins à trois. On baignait dans une sorte de bonheur calme, mais une ombre commençait doucement à en troubler la surface.

La vie avait continué, Hélène avait été directement admise en CE2 grâce à son niveau exceptionnel et à son âge un peu flou, ce qui lui avait permis d'éviter le CE1. Franchement, c'était un bon choix, on n'aurait jamais trouvé pertinent de l'avoir comme élève. Moi, j'avais donc suivi ma classe en CM1, et Camille avait gardé le CE1 avec d'autres élèves. Notre moral était loin d'être au beau fixe, alors on avait décidé de consulter une assistante sociale, qui, honnêtement, ne nous avait pas laissé beaucoup d'espoir côté adoption, encore une fois à cause de moi : enfant de la Ddass, signalé par la police pour violence sur l'amant de ma compagne, même sans condamnation. Si les gens avaient su la vraie histoire, les choses auraient pu empirer.

Et justement, au sujet de Rui, Vasco m'avait appelé, un peu anxieux, car le corps de Rui avait été retrouvé et les flics fouillaient les docks. Ils avaient découvert nos bagarres. Interpol recherchait donc un citoyen français à moto. Pour être franc, j'étais inquiet parce que j'avais donné deux fois mon identité à la police : d'abord lors du contrôle, puis après avoir été agressé par des voyous qui voulaient voler ma moto. J'avais peur qu'ils fassent le lien ; franchement, il ne devait pas y avoir beaucoup de Français à moto Harley Davidson dans la péninsule ibérique en 1975. Camille me rassurait comme elle pouvait, mais son moral n'était pas fameux avec notre problème de fertilité.

Je portais ce poids sur mes épaules en permanence, ce sentiment de culpabilité qui ne me lâchait jamais. Au fond, je pensais que l'absence d'enfants dans notre vie, tout ça, c'était ma faute. Je me repassais sans cesse le film de mes voyages en péninsule ibérique et en Afrique, je me demandais si je n'avais pas ramené une bactérie

sournoise, ou si je n'avais pas attrapé quelque chose à cause de mes écarts, toutes ces histoires d'infidélités qui me tourmentaient la nuit. Finalement, on se retrouvait coincés : même l'adoption, on devait y renoncer à cause de moi, à cause de cette violence qui me collait à la peau. Ce sentiment, je le ressentais profondément, il s'installait, frappait à chaque instant, finissait par grignoter notre couple. Camille essayait de me réconforter, elle répétait que je n'y étais pour rien, qu'il fallait arrêter de me torturer, mais c'était plus fort que moi. La stérilité, je la vivais comme une petite bête qui ronge, un truc sournois qui ne me laissait aucun répit, qui grignotait tout ce que j'essayais de construire.

Tout ça commença à affecter notre vie intime. La passion effrénée du début de notre relation, puis la volonté de faire un enfant nous avait conduits à vivre une sexualité pleine, accomplie. Maintenant, au bout d'un an, nous nous aimions toujours mais l'enthousiasme sensuel du début n'était plus aussi constant. Chaque fin de cycle menstruel, je savais que Camille pleurait silencieusement. Elle me rejoignait les yeux rougis et s'accrochait à moi comme une noyée à une planche vermoulue et il me semblait lire du reproche dans son regard. D'autant plus que Marie et Sophie, les compagnes de ses frères étaient toutes les deux enceintes. Le regard de Camille s'attardait douloureusement sur leurs ventres qui s'arrondissaient de semaines en semaines.

En novembre, un mardi, après le passage du facteur, j'avais retrouvé Camille silencieuse, le visage défait, assise immobile dans un fauteuil. Elle m'avait regardé tristement et m'avait tendu une enveloppe d'un gris aussi lourd que les nuages avant l'orage : une lettre d'Ana, ma cousine. « C'est pour toi, ouvre-la. » J'avais beau lui affirmer que tout ça appartenait au passé, que ça ne m'intéressait plus, elle ne m'avait pas cru et avait insisté, jusqu'à aller récupérer la lettre dans la corbeille où je venais tout juste de la jeter. « Alors, je peux la lire, moi ? » m'avait-elle demandé. Je lui avais dit que ça risquait de la blesser. Elle m'avait répondu vivement, pour la première fois depuis longtemps avec un peu d'agressivité : « Je croyais que tu n'avais plus rien à me cacher. »

J'étais resté sans voix, envahi par la gêne. Elle s'était exécutée, était restée là, figée, puis avait lu et résumé d'une voix monotone comme le murmure d'un ruisseau : « Ta cousine n'arrive pas à t'oublier, elle espère que tu es heureuse avec moi, mais elle t'aime toujours, tu lui manques et elle t'attend. Je vais la tuer. – Je t'avais dit de ne pas lire cette lettre – Tu savais ce qu'il y avait dedans ? » Elle avait continué à me regarder tristement : « Peut-être que tu devrais aller la voir, ça marcherait sûrement avec elle, le bébé ? »

J'avais commencé à m'énerver, lui disant qu'elle mélangeait tout, que c'était avec elle que je voulais faire un bébé. Les mots m'avaient échappé : « Tu es folle de dire tout ça ! » Elle s'était levée, ses yeux lancèrent des éclairs : « Folle ? Oui, de toi. Folle ? Peut-être d'avoir cru qu'on pouvait tout pardonner. Folle ? Oui, je veux un bébé, je veux sentir une partie de toi grandir dans mon ventre. Mon géant, Erwin, aide-moi, pardonne-moi. » Je l'avais serrée dans mes bras, elle était secouée de sanglots irrépressibles, complètement perdue, et moi je ne savais pas quoi faire. C'était notre première vraie dispute. La lettre d'Ana était restée un bon moment sur la table basse, puis je l'avais rangée, avec l'intention de la jeter, mais, au dernier moment, je l'avais glissée dans le tiroir de mon bureau.

Les semaines suivantes, on avait fêté Noël, et la nouvelle année 1977 annonçait ses promesses à l'horizon, émaillée d'une douceur inquiète. Camille s'était rapprochée de Sophie, elles étaient devenues comme deux sœurs, mais j'avais peur que mon épouse vive la grossesse de sa belle-sœur un peu par procuration. Je pensais sans cesse à la lettre d'Ana que je m'étais interdit de lire. Cent fois, j'avais failli la jeter ou la brûler, mais je n'y arrivais pas.

Heureusement, il y avait Hélène, un véritable amour. Cette gamine était un rayon de soleil. Elle avait compris que nous essayions désespérément de lui donner un petit frère ou une petite sœur. Elle avait vu la détresse de Camille et multipliait les gestes d'affection envers elle. Elle l'appelait maman, désormais, et je sentais combien cela faisait du bien à Camille. Pendant un temps, nous avions tous deux espéré retrouver le bonheur et l'insouciance de nos débuts.

Mais parfois, le destin aimait jouer de mauvais tours. Ou peut-être qu'il n'oublie rien, qu'il présente toujours l'addition. J'avais reçu un appel du Commandant Belair, jadis la Capitaine qui m'avait accueilli après l'altercation avec Menez, l'amant de mon ancienne compagne Françoise. Elle voulait me prévenir qu'elle avait été contactée par un agent d'Interpol qui cherchait à obtenir des renseignements sur moi. Il fallait que je m'attende à

sa visite très prochainement. L'angoisse m'avait serré le cœur, j'avais repensé à mon entretien avec Vasco et cette question sournoise revenait sans cesse : « Qu'avaient-ils contre moi ? Qu'avaient-ils trouvé ? Qu'allait-il m'arriver ? »

Chapitre 22 : le goût de la plume

Un mercredi de février, je n'ai pas pu résister. Il fallait que je sache ce qu'Ana m'avait écrit. Hélène était à un goûter chez une copine, Camille à une expo de peinture avec une amie. Je ne pus résister, j'attrapai la lettre d'Ana, je m'installai, un peu tremblant dans le jardin, sur une chaise en fer, tourné vers le sud, vers Ana.

« Ronda, Andalousie

13 décembre 1976

Erwinn, mon amour.

D'abord, tu sais quoi ? Je pense toujours à toi, et franchement, ça me surprend un peu. On n'a pas passé tant de temps ensemble, mais tu ne sors pas de ma cabeza. Mon cousin, toujours trop tendre, trop proche, un cariño qui déborde parfois. Chaque minute à tes côtés a compté, chaque caricia, chaque beso que tu m'as donné est encore imprimé sur ma peau. Et puis, je ne parle même pas de mes rêves, ces nuits où je t'imagine, toi, ton corps que je sens peser sur le mien, ton souffle, ton odeur qui mêle la poussière du camino et quelque chose de doux. Je revois encore ces moments d'intimité pure, où je n'étais plus qu'avec toi et qu'on se mélangeait complètement, aussi simple et évident que la tierra et la lluvia qui se cherchent.

Tu sais, je ne crois pas avoir aimé comme ça avant, c'est brutal et tendre à la fois. Il y a ton sourire timide, ta voix quand tu murmures une bêtise en espagnol, tes mains, Dios, tes mains sur ma poitrine, dans ma chair, comme si elles savaient exactement où aller. Tu voyais tout, tu comprenais tout, et j'avais l'impression que rien ne pouvait plus te remplacer depuis.

Maintenant, je me dis que t'es heureux avec ta fée, ta dulzura, celle qui partage ta nouvelle vie. J'ai passé un temps fou à essayer d'avoir ton adresse, presque retourné le monde pour trouver une trace de toi. J'ai fini par tomber sur la publication des bans de ton mariage. Alors voilà, j'espère de tout cœur que cette vida normal te va bien, que t'es comblé, que la routine te berce.

Je ne veux pas venir troubler ce bonheur, je te promets. Il fallait juste que tu le saches : si un jour tu repars sur la route, si tu passes près de chez moi, arrête-toi, même juste une noche ou deux. Tu verras, tu feras de moi la femme la plus heureuse de la tierra, rien que ça. Et si tu veux rester pour la vie près de moi et dans mon cœur et ma chair, ça me va aussi.

Excuse mon mauvais Français, je fais l'école, mais je n'y suis pas trop allée.

Je t'aime, Ana, ta pelirroja.

Eu te amo, Ana, ta belle rousse d'Andalousie. »

Je reposai la lettre, les yeux brillants. Je m'étais peut-être trompé. J'avais eu peur d'Ana, vraiment, j'avais cru qu'un jour elle me briserait ? Et c'était le contraire qui s'était produit. C'est moi qui l'avais brisée, qui l'avais marquée à jamais. Un jour, une nuit, qui avaient été pour elle de la même intensité que pour moi. Je remis la lettre dans le tiroir du bureau et repris ma « vie normale », bien pensif ? Et la nuit suivante dans les bras de Camille, je rêvais d'Ana .

Une semaine après de ma « vie normale », Camille alla répondre à la grille, le facteur lui donna une lettre recommandée pour moi, de Londres. Accompagnée d'une lettre de Nicole Duval, notre inspectrice et amie. Il y avait aussi un pli d'un avocat que je ne connaissais pas, un certain Jacobs à Saint-Germain en Laye, une petite ville des Yvelines à 50 km à l'ouest de Pais, il me semblait. Elle m'interrogea du regard, se demandant peut-être ce que le sort allait encore nous révéler. Je commençai par la lettre recommandée. Un papier épais, officiel, pastille gaufrée Interpol : je l'ouvris et la lus à voix haute :

« Bureaux d'Interpol, Londres.

12 janvier 1977

Monsieur Erwin Larivière.

J'ai le regret de vous annoncer qu'une enquête internationale est en cours concernant des faits graves qui pourraient vous être reprochés, ce au Portugal, à Madagascar, en Afrique et dans les eaux internationales :

1) Le 4 juin 1975, à Batalha, Portugal, vous avez été attaqué par Jaseo Lima et Anate Lima, deux frères qui voulaient vous dérober votre moto. Grace à votre maitrise des arts martiaux, vous vous êtes tirés d'affaire. J'ai cependant le regret de vous annoncer que M. Jase Lima est décédé durant son transport à l'hôpital. M. Anate lima, sérieusement blessé, a tenté une évasion et a été abattu par un policier. Vous êtes accusés d'homicide avec circonstances atténuantes. Cependant, je vous rappelle que le karaté a haut niveau est assimilé à une arme létale. Procédure engagée par le ministère de la justice portugais.

2) Suspicion d'assassinat en juillet 1976 de M. Rui (nom inconnu), date exacte à déterminer, tué à mains nues. Suspicion également de dissimulation de corps. Faits concomitants : bagarre, vengeance possible, circonstances éventuelles de légitime défense. Cependant, je vous rappelle de nouveau que le karaté a haut niveau est assimilé à une arme létale. Procédure engagée par le ministère de la justice portugais.

3) Août 1976 : Suspicion d'assassinat de deux personnes mauritaniennes ou plus, identité inconnues, personnes non recensées, nomades. Faits signalés par chef de tribu Ahmed Ahrlaha, conflit familial, liaison de jeune femme maure avec un européen correspondant étrangement à votre signalement. Cependant circonstances floues de légitime défense, mais possession d'une arme non déclarée (un révolver) appartenant certainement à la famille Lima, Portugal, indice pointant encore vers vous.

4) Attaque de pirates en Septembre 1976 : votre participation à la défense des biens du Cargo « l'Estrela Do Mar ». Comportement exemplaire, néanmoins toujours possession et utilisation d'arme non déclarée. Elément versé à votre dossier, sans procédure judiciaire engagée.

En résumé, nos services s'interrogent sur la répétition des faits de violence dont vous êtes accusés et suspectés. D'autant plus que vous êtes tuteur d'une jeune enfant ramenée d'Afrique dont nous allons également étudié les circonstances d'adoption qui nous paraissent un peu floues. De plus, notre contact à Paris, le commandant Belair nous a signalé un fait de violence également en mars 1975 avec circonstances de self défense

mais peut-être usage excessif de vos compétences. Je vous rappelle de nouveau que le karaté à haut niveau est assimilé à une arme létale. »

Je m'interrompis, empli d'une fureur craintive, je croisai le regard de Camille. « Ils veulent nous enlever Hélène ? » Je secouai la tête, « non, ça ne se fera jamais, je te le jure Camille. » Elle hocha la tête, désemparée, je repris la lecture :

« L'enquête vous concernant suit son cours en liaison avec les services français. Nous statuerons sur une extradition éventuelle et un possible jugement.

Je vous demande de ne pas quitter votre département de résidence et de signaler à notre contact, Commandant Belair, le moindre de vos déplacements. Je vous signale également qu'étant fonctionnaire de la République Française, j'ai été dans l'obligation de signaler à l'Education Nationale Française l'existence de cette enquête.

Salutations.

Colonel Harris Georges, bureau Interpol Europe de l'Ouest. »

J'étais à la fois furieux et abattu : « Bon sang, les enfoirés ! » Je reposai le papier sur la table de jardin. Le soleil de février était pâle, presque inutile. Je regardais les mots sans les voir, les laissant se dissoudre dans le silence. Camille était restée debout, bras croisés, les épaules légèrement rentrées, cette posture que je connaissais maintenant, pas la colère, pire que ça, la retenue, peut-être le chemin vers l'indifférence. Elle retenait quelque chose depuis longtemps, je le savais.

J'avais envie de dire quelque chose, de me justifier, mais à quoi bon ? Les faits étaient là, noir sur blanc, tamponnés Interpol. Ma vie d'avant, toute cette route que j'avais crue derrière moi, oubliée, pardonnée, justifiée, venait de frapper à la grille comme un créancier qu'on avait trop longtemps ignoré. *Toute chose a un prix.* L'idée tournait, sourde, entêtante. « Ouvre la lettre de Nicole », dit-elle simplement. Pas de tendresse particulière dans la voix. Juste la nécessité.

« Paris, Février 1977

Nicole Duval, Inspectrice de l'éducation Nationale

Erwin Larivière, instituteur Ecole de L'Arbalète, Paris Vème.

Bon sang, Erwin, dans quoi tu t'es encore fourré ! Je viens de recevoir de l'inspection académique un courrier urgent me demandant de te suspendre à nouveau pour cette fois une enquête d'Interpol te concernant. J'ai parcouru le courrier d'interpol en copie, c'est sérieux. Ils remettent aussi en cause l'adoption d'Hélène. Je me fais du souci pour vous trois. Je vais faire traîner les choses un maximum en espérant te couvrir jusqu'en juin, sauf si les choses bougent d'ici là. Peut-être devrais-tu te rapprocher d'un avocat. Va voir Maître Jacobs à Saint Germain en Laye, je l'ai déjà contacté et lui ai transmis les documents ? C'est un bon ami et je pense avoir compté dans sa vie, il nous aidera. Vous n'êtes pas tout seuls, tu peux compter sur moi, dans la mesure de mes moyens.

Je vous embrasse tous les trois (ou 4 ?)

Amicalement, Nicole D.

(NB : ceci n'est pas un courrier officiel, mais une correspondance d'ordre privée) »

Je m'assis. Pas sur la chaise en fer du jardin, je n'avais plus la force d'être dehors, exposé, même au soleil d'hiver. Je m'affaissai plutôt sur le bord du canapé, les coudes sur les genoux, le papier pendant entre mes doigts. Nicole nous couvrait. Nicole se mouillait pour moi, encore. Cette femme que je n'avais pas mérité, ni comme inspectrice ni comme amie.

Camille avait pris la lettre de l'avocat. Elle l'avait décachetée elle-même, sans me demander. Ce geste-là me frappa, ce petit geste d'appropriation tranquille, presque conjugale dans sa façon d'anticiper mon effondrement. Elle savait que je ne pouvais plus. Depuis combien de temps le savait-elle ?

Je la regardais lire, ses lèvres bougeant à peine sur les mots de Jacobs. Son visage ne trahissait rien, ou si peu juste cette ligne fine entre les sourcils, ce pli que je voyais apparaître ces derniers temps plus souvent, au réveil, quand elle croyait que je dormais encore.

On n'en avait jamais parlé vraiment. De l'enfant qu'on n'aurait pas. Du médecin, des examens, du silence qui avait suivi. Elle avait serré ma main ce jour-là et n'avait plus jamais soulevé la question. Mais le silence avait une forme, une texture. Il prenait de la place la nuit, entre nous. Et maintenant Hélène était menacée elle aussi. La seule chose qui ressemblait à une famille que j'avais réussi à construire, bricolée à coups de billets glissés et de serments tenus à moitié. Ensuite, elle me passa la lettre de l'avocat en haussant les épaules pour que je la lise.

« Maître Jacobs

Saint-Germain en Laye, Yvelines.

M. Erwin Larivière.

Mme Duval, Inspectrice l'éducation Nationale m'a fait part de votre dossier et de sa préoccupation. Elle est une amie proche, je ferai tout ce que je pourrai pour vous sortir de cet imbroglio. Je travaillerai avec vous « pro bono », c'est-à-dire sans vous facturer d'honoraires, juste les frais réels.

En fait sur les faits reprochés, vous ne risquez pas grand-chose, on peut juste vous reprocher l'usage de votre sport de combat et d'une arme non déclarée (le revolver). En ce qui concerne le dénommé Rui, il pourrait y avoir une demande d'extradition mais il n'y a pas de preuves, juste un « faisceau d'indices concordants », à surveiller cependant.

Par contre le plus préoccupant, c'est l'adoption de votre fille. Elle pourrait être remise en cause pour suspicion de manque de moralité et arrangements pécuniaires et corruption de fonctionnaires africains et français.

Je suis tout ça avec attention, s'il faut aller à la barre, nous irons et je pense que si jugement il y a, il sera en notre faveur du moins je l'espère.

Salutations chaleureuses

Maître Jacobs, avocat droit pénal et affaires familiales »

Camille me prit la lettre des mains, brusquement, la coinça sous la salière pour qu'elle ne s'envole pas. Geste domestique, presque absurde dans ce moment. Elle resta debout un instant, les bras le long du corps. « Pro bono », dit-elle enfin. « Au moins il y a ça. »

Je hochai la tête. Je n'avais pas les mots. La colère était là, quelque part, mais elle se heurtait à quelque chose de plus sourd, une fatigue ancienne, la fatigue de celle qui a couru trop longtemps et qui commence à se demander si ça ne faisait pas trop.

« Tu aurais pu rentrer plus tôt, » dit-elle. Sa voix était basse, égale, ce qui était pire que les cris. « Avant le Portugal. Avant la Mauritanie. » Elle n'avait pas tort. Je le savais depuis Évora, depuis la chapelle des crânes et ses morts empilés qui m'avaient demandé ce que je faisais de ma vie. J'avais continué quand même. Parce que quelque chose en moi résistait à l'idée de rentrer, de poser les sacoches, de devenir ce type qui reste. « Je sais, mais Hélène ne m'aurait pas trouvé, elle serait peut-être morte, maintenant. » dis-je.

Elle s'approcha, s'assit à côté de moi, pas contre moi, à distance mesurée, cette distance nouvelle qu'on ne nommait pas. Elle regardait droit devant elle, vers la fenêtre, vers le jardin gris. « Hélène a son rendez-vous chez la psy mercredi. » Sa voix avait changé de registre, redevenue pratique, organisée. C'était sa façon à elle de refermer une porte sans claquer. « Il faudra que tu l'emmène, j'ai une putain de réunion toute la matinée. »

Je voulus tendre la main vers la sienne. Elle ne la retira pas, mais elle ne la prit pas non plus. Elle resta là, ouverte et neutre, comme une question à laquelle elle attendait une réponse que je n'avais pas encore trouvée. Dehors, le jardin était silencieux. Hélène rentrerait vers dix-huit heures, les joues rouges, pleine d'histoires de goûter. Elle traverserait la maison comme une bourrasque tiède, et tout reprendrait son cours, et on ferait semblant que ça allait, parce qu'on était bons à ça, Camille et moi. Trop bons, peut-être.

je repris la lettre d'Interpol. La relus, plus lentement cette fois. Chaque chef d'accusation portait une date, un lieu, une vie que j'avais cru laisser derrière moi sur une route poussiéreuse. Batalha. Lisbonne. Nouakchott. Les eaux internationales. Tout était là, inventorié, tamponné, classé par un colonel dont je n'avais jamais croisé le regard. La répétition des faits de violence. C'est ainsi qu'ils me voyaient. Un homme violent, répétitif, incontrôlable. Pas un instit du cinquième qui aimait ses élèves. Pas un père qui avait traversé l'Atlantique pour ramener une petite fille des rues d'Abidjan. Juste ça : la répétition des faits de violence.

Je posai la lettre. Fermai les yeux une seconde. Camille, sans un mot, se leva et alla mettre de l'eau à chauffer.

Chapitre 23 : le goût de la colère

Ce soir-là, Hélène avait tout de suite senti qu'il se passait quelque chose de grave. On ne se parlait plus vraiment, et elle passait du regard de Camille à moi, un peu paumée, essayant de mettre la main sur ce qui pesait autant dans la pièce. C'était son truc, à cette gamine — elle percevait les tensions avant même qu'on ouvre la bouche, un radar aiguisé chez celles et ceux qui avaient capté trop tôt que le silence des adultes était rarement bon signe.

Au bout d'un moment, elle n'avait plus tenu : « Papa Erwin et maman Camille, qu'est-ce qui se passe ? C'est encore à cause du bébé qui ne vient pas ? » Elle était bluffante. Elle avait déjà tout compris depuis des semaines, ce qui nous rongeait, ce vide qu'on n'avait jamais vraiment nommé mais qui s'installait partout dans la maison, à table comme dans les non-dits du soir. Camille lui avait répondu d'une voix douce : « Non, ma chérie, t'inquiète pas. » Moi, je m'étais tourné vers Camille, un peu excédé : « Chérie, il faut qu'on lui explique ! – Ok, vas-y ! Monsieur Je-sais-tout ! Explique-lui ! »

Cette remarque, je l'avais prise en plein cœur. Jamais elle ne m'avait parlé comme ça, pas une seule fois en deux ans. Ça m'avait secoué bien plus que je ne l'aurais cru, pas pour l'ironie en elle-même, mais parce qu'en dessous, je sentais tout ce que Camille avait encaissé, toute cette fatigue, toutes ses déceptions, ces nuits à espérer une grossesse qui ne venait jamais, un homme qui rentrerait enfin, une vie normale comme elle l'avait imaginée. Elle était sûrement au bout, vidée. Et moi, j'en rajoutais encore.

Je suis resté planté là, silencieux, parce que je sentais qu'il valait mieux ne rien dire. Dans le regard d'Hélène, j'avais vu toute sa détresse, sa panique : « Maman, pourquoi tu parles comme ça à papa ? Papa, c'est quoi le problème ? »

J'essayais de trouver comment lui dire la vérité sans tout lui balancer d'un coup. Mais Camille avait craqué, elle s'était levée en pleurant et était partie vers la chambre, fermant la porte doucement, ce silence-là était encore plus dur qu'une porte claqués avec violence.

J'ai retenu Hélène, je l'ai serrée contre moi, caressant ses cheveux. Mon dieu, elle avait encore grandi, elle m'arrivait presque au sternum. Quand est-ce que j'avais vu ça ? Entre les rendez-vous chez le pédopsychiatre, la classe, les insomnies, et les soucis, est-ce que je l'avais vraiment regardée, ces dernières semaines ?

Je l'ai fait asseoir en face de moi, j'ai pris ses mains, plongé mon regard dans ses yeux bleus — les mêmes que ceux de Camille, ce hasard qu'on trouvait à chaque fois stupéfiant. Tout le monde pensait qu'elle était la fille naturelle de Camille. Personne ne savait à quel point cette ressemblance était à la fois une chance et un tourment.

Elle m'a serré les mains, fort. J'ai pris une grande inspiration : « Tu sais, ma chérie, avant que tu m'aies retrouvé à Dakar, j'avais déjà beaucoup voyagé, il m'était arrivé des choses… des bagarres. » Elle n'a pas pris de détour, du haut de ses huit ans : « Tu as tué quelqu'un, mon papa ? Des gens méchants ? »

La question m'a cloué sur place. Cette franchise, cette façon d'aller droit au but sans trembler — c'était tout Hélène, forgée à force de mois dans la rue avant de me trouver, obligée de regarder les choses en face parce que personne n'avait jamais pris la peine de lui épargner la réalité.

« On peut dire ça, ma chérie, il y a eu des accidents. Donc, la police veut me poser des questions… » Elle a froncé les sourcils : « C'est normal, papa, leur famille veut savoir ce qui s'est passé… »

J'étais bluffé, vraiment. Même dans ce moment-là, je trouvais incroyable l'intelligence et l'empathie de cette petite que j'adorais. « Oui, mon cœur, c'est plus ou moins ça. Mais comme ils pensent que j'ai fait du mal, ils ne sont pas sûrs que je sois un bon papa. »

Et là, tout s'est écroulé pour elle. Les mots ont eu besoin d'une seconde pour percer, puis elle a vacillé, hurlé, et filé vers Camille, pleurant dans notre chambre.

Je les ai retrouvées, toutes les deux blondes serrées l'une contre l'autre, bouleversées. Je me suis agenouillé devant elles : « Hélène, calme-toi, je ne t'abandonnerai jamais, je te le promets. » Hélène a arrêté de pleurer : « Oui, mais comment on fera si tu vas en prison ? - Je n'irai pas en prison, et si on doit partir, on partira tous les trois. - Où, papa ? - Au Pays basque, en Espagne, en Afrique s'il le faut, j'ai gardé des contacts un peu partout. »

Au mot Espagne, Camille m'avait lancé un regard noir, même dans sa tristesse. Ce regard-là disait tout ce qu'elle ne disait plus- l'Andalousie, Ana, les trous que je n'avais jamais vraiment comblés dans mes récits et son esprit. Elle n'avait rien demandé, mais elle n'avait rien oublié non plus.

La soirée avait été tendue. Camille flottait entre colère et tristesse, Hélène, elle, avait déjà imaginé un grand voyage à trois, rêvant de plages, de bateaux, de maisons, de rencontres : « On ira revoir Maman Aïcha et Papa Kouamé, peut-être ? » J'avais acquiescé, sous le regard sombre de Camille qui bouillait de colère mais gardait le silence, cette maîtrise d'elle-même qui me faisait parfois plus peur que les cris.

Plus tard, on avait couché Hélène. Camille était restée un moment avec elle, lui lisant quelques pages d'un album, sa voix redevenue douce, apaisante, comme si elle pouvait séparer ses émotions en compartiments étanches quand il s'agissait de la petite. Moi, j'étais retourné dans la salle de séjour, je m'étais servi un verre de vin et j'avais attendu que la tempête déferle. Elle n'avait pas tardé.

1m57 de rage et de chagrin accumulés trop longtemps. Elle avait attaqué sans détour : « Donc, ta solution c'est encore la fuite. Avec ta fille et moi, tous les trois sur la Harley, c'est ça ? »

J'avais essayé de protester, elle m'avait arrêté direct : « Et tes contacts en Espagne, c'est forcément une andalouse aux gros seins, non ? »

Je m'étais redressé, la gorge serrée : « Tu ne comprends pas. Si on m'arrête, ils vont remettre en cause ma paternité, on la perdra. Elle ira en famille d'accueil. Tu n'auras pas le droit de la garder, je sais comment ça se passe, j'ai vécu ça toute mon enfance, foyer après foyer, valise après valise. Je ne laisserai jamais Hélène traverser ça. »

Camille s'était radoucie un instant, quelque chose avait vacillé dans ses yeux, cette empathie qu'elle ne pouvait pas éteindre même dans la fureur. Mais elle était vite revenue à la charge : « On ne peut pas partir, on a toute notre vie ici. Notre logement, nos boulots, l'école d'Hélène, ses copines, sa psy. Tu te rappelles ce que le docteur Mensah avait dit ? La stabilité, les repères, la routine. Tu veux lui arracher tout ça aussi ? »

Le mot aussi avait flotté entre nous, chargé.

Je l'avais regardée, la tristesse me creusant d'un seul coup : « Et moi, j'ai brisé ton rêve. Ma stérilité, mes fuites, mes morts, toutes mes erreurs… tu avais imaginé une autre vie. Des enfants à toi, une famille que tu aurais portée. Et à la place, tu as hérité d'un instit cabossé et d'une petite africaine traumatisée, et maintenant d'Interpol par-dessus le marché. »

Elle avait relevé la tête, les yeux brillants : « On va se battre ! On ne les laissera pas faire !

— Ah oui, comment ? Quand la police viendra me chercher, tu crois qu'il suffira de leur dire non et qu'ils repartiront ? Et pour Hélène, quand ils viendront la chercher, tu feras quoi ? Tu leur donneras des petits coups de poing ? »

C'était cruel. Je le savais en le disant. Mais la peur me rendait mauvais, la peur de tout perdre encore une fois, de me retrouver les mains vides comme à chaque fois que j'avais cru tenir quelque chose.

On se tenait debout, face à face, enflammés par la colère et la frustration. Deux ans de bonheur fragile, de reconstruction patiente, de nuits tendres et de matins ordinaires — tout ça suspendu à trois lettres tamponnées et à la mémoire d'une route que j'aurais dû ne jamais prendre.

Alors une petite voix, pleine de chagrin, s'était élevée sur le seuil : « Papa, maman, ne vous disputez pas, s'il vous plaît, ça me rend malheureuse. »

On s'était arrêtés net. Elle était là, pieds nus sur le parquet froid, sa vieille chemise de nuit trop grande, ses yeux bleus noyés de larmes. On l'avait prise dans nos bras tous les deux, un câlin à trois, nos trois souffles mêlés. Je sentais le parfum de ses cheveux, cette odeur d'enfance propre et de savon, et je pensais : voilà ce que je défends. Voilà pourquoi je ne peux pas me laisser emporter.

Cette fois, elle avait été plus longue à calmer. Elle n'arrêtait pas de répéter : « Papa Erwin, maman Camille, je vous aime, ne vous disputez pas, s'il vous plaît. Vous vous aimez, non ? »

Elle finit par s'endormir, tard, d'épuisement. Nous sommes allés nous coucher épuisés nous aussi, portant chacun notre part de ce qui venait de se dire et de ce qui n'avait pas pu se dire.

Nous étions restés allongés côte à côte, sans rien dire. Le plafond blanc, les ombres des volets sur le mur, le bruit sourd de la ville dehors. J'avais fini par tendre la main, elle me l'avait abandonnée comme par regret, ses doigts inertes dans les miens. Elle avait fini par s'endormir, ses magnifiques cheveux blonds étalés sur l'oreiller, son beau visage enfin détendu, débarrassé pour quelques heures du poids de nos vies.

Je suis resté éveillé longtemps. Je pensais à cette petite collègue blonde qui m'avait aimé si fort au début, qui m'avait ramassé le soir où Françoise m'avait vidé de l'appartement, qui avait serré mes mains tremblantes dans une cabine téléphonique et dit tu n'es pas seul. Elle méritait tellement mieux que ce que je lui avais donné. Une vie sans drame, sans Interpol, sans le fantôme d'une rousse andalouse qui réapparaissait dans les regards noirs. Des enfants qu'on aurait faits ensemble, ce bonheur simple et charnel qu'elle portait en elle depuis toujours.

J'avais vraiment été pitoyable. Je m'étais enfui à courir après des rêves impossibles, à chercher une vie sans contraintes ni limites, et maintenant c'était nous trois qui en payions les conséquences. Le pire dans tout ça, c'était de réaliser que mes conneries à moi venaient éclabousser les gens que j'aimais le plus au monde — cette petite fille qui n'avait rien demandé à personne, et cette femme qui m'avait tout donné sans jamais rien attendre en retour. Le lendemain matin, à voir les choses de l'extérieur, on aurait presque pu croire que rien ne s'était passé. On jouait la comédie, et plutôt bien, pour notre petite princesse. Camille avait préparé des crêpes, je m'étais occupé du jus d'orange, Hélène avait l'air plus tranquille, déjà toute concentrée à compter combien de cuillères de sucre elle voulait mettre dans son bol. Tout allait bien, jusqu'à ce baiser du matin — « bonjour mon chéri » — mais j'avais tout de suite senti la différence. Ses lèvres étaient sèches contre les miennes, et ce baiser n'avait plus du tout la même saveur qu'avant. Plus léger. Plus lointain. Comme quelque chose qui commence à s'économiser.

Chapitre 24 : Le goût de la fuite

Le téléphone avait sonné à six heures quarante-cinq. Ce n'était pas une heure normale pour recevoir un appel, pas le genre d'heure où l'on vous parle de la pluie ou des projets du week-end. C'était l'heure à laquelle on vous appelle quand quelque chose déraille, quand une décision a été prise ailleurs, sans vous, et qu'il reste juste assez de temps pour que la nouvelle vous parvienne avant que les conséquences ne vous rattrapent.

J'avais décroché en traînant les pieds vers le couloir, encore à moitié dans le sommeil, un goût de café froid dans la gorge. La voix de Belair. Pas la voix officielle du commandant, pas le ton administratif des courriers tamponnés. Sa vraie voix, celle d'une femme qui pèse ses mots et qui sait qu'elle dépasse ses attributions. Elle avait parlé vite, à voix basse, comme si elle regardait par-dessus son épaule. Elle m'avait dit qu'elle n'avait pas à m'appeler, que si ça remontait, ça lui coûterait cher, mais qu'elle le faisait quand même parce qu'elle m'avait vu fonctionner et qu'elle estimait que je méritais au moins ça : quelques heures d'avance sur le destin.

Le lendemain matin à six heures. Un juge des tutelles et une assistante sociale désignée par le tribunal. Mandat en bonne et due forme. L'enquête Interpol avait fourni assez d'éléments pour qu'un magistrat estime que l'adoption d'Hélène présentait des irrégularités suffisamment graves pour justifier un placement provisoire dans l'attente du jugement. Le mot « provisoire », elle l'avait dit avec la délicatesse de quelqu'un qui sait que provisoire peut durer des mois, parfois des années, parfois toute une enfance.

Le monde avait basculé. Pas dans un fracas, mais dans un silence absolu, comme si l'air avait été aspiré d'un coup. J'avais fermé les yeux. J'avais revu mes couloirs de la DASS. les lits superposés. Les valises en carton. Les enfants qui pleuraient en silence parce qu'on leur avait appris très tôt que les larmes ne servaient à rien. J'avais revu Hélène à Abidjan, pieds nus dans la poussière rouge, serrant un sachet d'attiéké comme un trésor. J'avais senti sa main dans la mienne, petite, fragile, pleine de confiance. J'avais entendu sa petite voix pleine d'une confiance retrouvée : « Papa. » Juste papa. Pas Erwin. Pas monsieur. Papa.

J'avais remercié Belair. Elle avait raccroché sans rien ajouter. Je m'étais appuyé contre le mur du couloir, le combiné encore tiède dans la main. Le soleil de février entrait en biais par la fenêtre du bout, dessinant une bande pâle sur le parquet. La maison dormait encore. J'entendais la respiration régulière d'Hélène derrière sa porte, ce souffle léger et confiant que je reconnaissais maintenant entre mille. Camille aussi dormait, ou faisait semblant, la chaleur de son corps encore perceptible à travers mes souvenirs.

J'avais posé le téléphone. Je savais ce que ça voulait dire, une assistante sociale qui débarque avec un mandat à six heures du matin. Je le savais d'une façon que Camille ne pouvait pas savoir, que quelqu'un qui n'avait pas grandi dans le système ne pouvait pas savoir vraiment. Ça voulait dire une valise préparée en urgence, les affaires qu'on avait le temps de prendre et celles qu'on laissait. Ça voulait dire une voiture qui attendait en bas, un trajet silencieux, une maison d'accueil quelque part dans la banlieue, des draps avec l'odeur des autres. Ça voulait dire qu'on vous expliquait que c'était temporaire, que tout s'arrangerait, et que vous appreniez à ne plus croire aux adultes. Hélène avait sept ans, peut-être huit. Elle avait déjà traversé l'abandon dans la rue. Pas question qu'elle traverse ces nouveaux déchirements.

Je suis allé dans la salle de bain, j'ai ouvert le robinet d'eau froide, je me suis éclaboussé le visage. La glace du miroir m'a renvoyé un reflet fatigué : les cernes creusés, la cicatrice qui blanchissait sous la peau, les cheveux en bataille, les yeux qui fuyaient. Je me suis rasé mécaniquement, la lame glissant sur la mousse, traçant des lignes précises sur un visage que je ne reconnaissais plus tout à fait. L'instituteur du Quartier Latin s'éloignait. L'homme des routes reprenait sa place. Je le sentais dans mes muscles, dans ma respiration, dans cette façon de calculer les sorties, les distances, les risques. Je ne savais plus qui j'étais. Mais je savais ce que j'avais à faire. Je me suis coupé en me demandant si je ne l'avais pas fait exprés.

J'avais réveillé Camille doucement, la main sur son épaule, et j'avais vu à la façon dont elle avait ouvert les yeux qu'elle avait senti quelque chose dans mon toucher, avant même que je parle. Elle m'avait regardé, immobile, et j'avais dit simplement ce qu'il y avait à dire. Belair. Demain six heures. Hélène.

Le silence qui avait suivi n'était pas un silence ordinaire. C'était le silence de quelqu'un qui assemble les pièces d'une réalité qu'il refusait d'assimiler. Camille s'était assise dans le lit, les mains à plat sur les genoux, et j'avais vu changer son visage, la succession rapide d'émotions qu'elle essayait de contenir et qui débordaient quand même : l'incrédulité, la colère, la peur, et quelque chose d'autre au fond que je n'arrivais pas à nommer exactement, mais qui ressemblait à de l'épuisement, qui attendait depuis longtemps de se montrer.

J'avais dit qu'on partait. Avec Hélène. Ce soir. Avant que ça ne se referme sur nous. Elle m'avait regardé comme si je venais de parler une langue étrangère.

J'ai marché jusqu'à la fenêtre. Paris s'étendait sous un ciel de plomb, les toits de zinc luisants de givre, les rues encore vides, les réverbères qui clignotaient dans la brume. Une ville endormie. Une ville qui ne savait rien de nos vies. Une ville qui continuerait à tourner demain, indifférente, pendant que nous, on serait broyés.

La dispute avait commencé dans la chambre à voix basse et s'était déplacée vers le salon, entraînant dans son sillage tout ce qu'on n'avait pas dit depuis des semaines. Peut-être depuis plus longtemps que ça. Camille se tenait debout au centre de la pièce, les bras croisés, serrés contre elle comme pour se contenir. Sa voix portait cette tension particulière qu'ont les gens qui pèsent chaque mot, parce qu'ils savent qu'une fois prononcés, certains d'entre eux ne se rattrapent jamais. On ne répare pas une parole maladroite, pas plus qu'on ne recolle un vase brisé.

Elle m'a dit qu'on avait un avocat. Que Maître Jacobs était compétent. Que fuir ne ferait qu'empirer les choses, que cela transformerait une simple enquête en délit de fuite, qu'on perdrait tous nos droits, et qu'Interpol pouvait retrouver quelqu'un en moins d'une semaine. Elle avait prononcé ces mots avec une conviction presque clinique, comme si elle lisait un rapport.

J'ai répondu que je connaissais le système. Que j'y avais grandi. Et que j'avais appris à naviguer à côté. Que le mot « provisoire », dans la bouche d'un juge des tutelles, pouvait signifier six mois, un an, deux ans, le temps que le dossier Interpol soit instruit, le temps qu'on prouve qu'une adoption faite à Abidjan avec quelques billets glissés ici et là restait une adoption valable, le temps qu'une gamine de huit ans comprenne qu'on ne l'avait pas abandonnée une deuxième fois. J'ai parlé vite, presque mécaniquement, comme si la logique pouvait tout régler.

Camille avait secoué la tête, les lèvres serrées. Ce n'était pas une solution, a-t-elle dit. Fuir n'était jamais une solution, c'était exactement ce qu'il ne fallait pas faire. Et si je montais sur cette moto, si je disparaissais encore une fois sur mes routes, comme si rien ni personne ne comptait plus que le prochain horizon, alors je pouvais partir seul. Parce qu'elle n'avait pas la force de faire ça. Ces derniers mots ont flotté entre nous, suspendus dans l'air comme une bulle de savon qu'on n'ose pas toucher. « pas la force… » J'ai voulu répondre, mais quelque chose m'a retenu. Peut-être la façon dont elle avait dit ça, pas avec de la colère, non, mais avec quelque chose de plus plat, de plus définitif. La colère, ça se négocie. Ce ton-là, non.

Elle avait continué, la voix qui commençait à se fissurer malgré elle. Deux ans qu'elle attendait un enfant qui ne venait pas. Deux ans à regarder Sophie et Marie s'arrondir, à sourire au bon moment et à pleurer après, seule, parce qu'il n'y avait pas de raison valable d'être triste quand on avait une petite fille magnifique qui vous appelait maman. Deux ans à recommencer chaque mois, à refaire les calculs, à espérer encore. Et là, au moment où il restait peut-être quelque chose à sauver, au moment où un avocat compétent nous tendait une perche, il voulait tout lâcher et fuir encore une fois en Espagne chez sa cousine rousse, celle qu'il avait baisée et qui lui écrivait des lettres.

Elle avait dit « baisée ». Dans mon esprit, je n'avais jamais « baisé » une femme, je leur avais fait l'amour. Ce mot, appliqué à moi, m'avait profondément choqué et diminué profondément. C'était précis et de plus blessant, quelque chose qu'elle avait gardé depuis qu'elle avait lu la lettre d'Ana et qu'elle venait de lâcher maintenant parce que c'était l'heure de tout lâcher. Le mot avait atterri comme un objet qu'on jette et qui casse. J'ai dit son prénom. Elle avait levé la main, ce geste clair qui signifie « arrête, je n'ai pas fini ».

Elle avait dit qu'Hélène était sa fille autant que la mienne. Que si quelqu'un devait se battre pour elle, c'était les deux. Pas lui seul sur sa moto, pas lui qui décidait tout dans son coin et qui partait en laissant derrière lui les gens qui aimaient ramasser les morceaux. Elle avait dit qu'elle était fatiguée de ramasser les morceaux.

Je l'ai regardée. Cette femme qui m'avait ramassé depuis une cabine téléphonique. Qui m'avait offert son canapé, son lit, son cœur. Qui avait accepté Hélène sans hésiter. Qui avait pleuré ma stérilité sans un mot de reproche. Qui m'avait mordu la main jusqu'au sang pour me punir, et qui m'avait ensuite soigné avec de l'alcool à 90°. Qui m'avait dit « je t'aime » même quand j'étais un salaud. Et maintenant, elle me disait que je pouvais partir, qu'elle était fatiguée de moi. Pas par indifférence. Par désespoir. Par amour aussi. Par cette lucidité terrible qui vous fait comprendre que parfois, aimer quelqu'un, c'est accepter qu'il ne puisse pas rester.

« Je ne peux pas la perdre encore, » ai-je murmuré, la voix brisée. « Camille… je l'ai trouvée dans la rue. Elle dormait sous un pont. Elle avait faim. Elle avait peur. Et maintenant, ils vont la reprendre. Ils vont la mettre dans un système qui m'a déjà broyé. Je ne supporterai pas ça. Je ne peux pas. »

Hélène était sur le seuil du couloir depuis un moment que je ne saurais dater. Elle portait son pyjama bleu, celui avec les étoiles dorées, ses cheveux encore emmêlés du sommeil. Elle nous regardait l'un après l'autre avec ce regard des enfants qui ont appris très tôt à lire le danger dans les postures des adultes. Elle ne pleurait pas. Elle observait, les lèvres légèrement entrouvertes, les bras pendants, comme quelqu'un qui se prépare à recevoir quelque chose et qui ne sait pas encore d'où ça viendra.

Personne n'a parlé pendant quelques secondes. Le silence était lourd, presque palpable. Puis elle avait demandé, d'une voix très calme pour une enfant de son âge, si c'était à cause de la police. Si on allait la prendre.

Camille avait avalé sa salive. Elle s'était accroupie devant elle, avait pris son visage entre ses mains, lui avait dit que non, que personne ne la prendrait, que maman et papa réglaient juste un problème compliqué. Sa voix était douce, mesurée, ce registre maternel qu'elle avait développé avec une précision remarquable depuis qu'Hélène était entrée dans notre vie. Mais Hélène n'était pas dupe. Elle possédait ce flair, cette intuition aiguisée dans les rues d'Abidjan, cette faculté de déceler les mensonges des adultes, même ceux faits par affection. Elle m'avait regardé par-dessus l'épaule de Camille et avait demandé si nous partions en voyage. J'avais répondu que oui, peut-être, que l'on verrait. Elle avait hoché la tête une fois, lentement, comme si elle approuvait une décision déjà prise au fond d'elle-même.

Le reste de la matinée s'était déroulé dans un silence pragmatique, ce silence particulier que partagent les gens qui ont cessé de se parler parce que les mots ont épuisé leur sens et qu'il ne reste plus que les actions. Camille avait préparé du café. Je l'avais bu debout dans la cuisine, sans rien avaler. Hélène avait grignoté une tartine en fixant par la fenêtre les platanes dénudés du boulevard.

J'avais commencé à m'organiser sans en faire mention, par des gestes discrets : sortir la vieille sacoche en cuir du placard du couloir, rassembler les papiers d'identité sur le bureau, prendre le passeport d'Hélène et les quelques liasses que j'avais mises de côté depuis des mois par habitude, cette manie du voyageur qui ne se perd jamais tout à fait, même quand il feint de s'ancrer. J'avais préparé, des vêtements chauds et étanches pour la moto.

Camille était entrée dans le bureau à un moment. Elle avait vu les documents sur la table, avait vaccillé. Sans un mot, elle était ressortie. Vers onze heures, j'avais sorti la Harley du garage. La mettre dans la cour de l'immeuble, vérifier l'huile, la pression des pneus : ce rituel des départs que mon corps exécutait sans que mon esprit ait besoin de lui dicter chaque geste. La moto sentait la poussière, le métal froid de l'hiver parisien. Elle était restée rangée depuis l'été, quand on avait fait la Bretagne, l'autre vie, quand on était heureux, près de six mois sans rouler. Je lui avais fait faire le tour du pâté de maisons ; le moteur avait toussé un peu avant de retrouver son rythme, puis il était devenu régulier, ce son grave et continu que j'aurais reconnu entre mille.

Hélène était sortie dans la cour pendant que j'essuyais le réservoir. Elle avait regardé la moto sans rien dire, les mains enfoncées dans les poches de son manteau rouge. Puis elle avait demandé si elle pouvait monter dessus, juste pour voir. Je l'avais soulevée, installée sur le siège ; ses petites mains s'étaient posées sur le guidon,

et un sourire furtif avait éclairé son visage, le premier de la matinée, bref et presque honteux, comme si le sourire n'était pas permis ce jour-là. Elle avait demandé où nous allions. J'avais répondu : vers le sud, peut-être l'Espagne. Elle avait hoché la tête. Elle n'avait pas demandé si Camille venait.

L'après-midi était devenu plus pesant. Camille avait fait la lessive, rangé des livres dans la bibliothèque, nettoyé la cuisine avec cette énergie silencieuse et rageuse des gens qui ont besoin d'occuper leurs mains. Parfois, depuis le couloir, je l'observais : sa nuque, ses gestes précis et impatients, et je pensais à tout ce qu'elle ne disait plus. Vers treize heures, j'avais tenté un rapprochement. Je m'étais approché d'elle dans la cuisine, j'avais posé la main sur son épaule. Elle ne s'était pas raidie, ne s'était pas écartée, mais son épaule sous ma paume était comme un mur poli, doux en apparence mais infranchissable en profondeur.

J'avais dit que je ne voulais pas partir ainsi, qu'il fallait qu'elle comprenne. Que l'on pouvait trouver une voiture, partir tous les trois et être heureux, même dans la clandestinité, qu'elle aimerait l'Afrique, qu'il y avait des écoles là-bas et pas beaucoup de professeurs. Que je ne fuyais pas, que je protégeais Hélène de la seule manière que je connaissais, celle que j'avais apprise au fil de ma vie : mettre de la distance entre soi et ce qui menace de vous anéantir. Elle avait continué d'essuyer le plan de travail. Puis elle avait posé le torchon, s'était retournée et m'avait regardé d'une façon que je ne lui connaissais pas encore.

Pas de colère, pas de larmes, juste quelque chose de droit et de nu dans ses yeux, quelque chose qui me voyait vraiment, sans filtre. Elle avait dit : « Tu vois ce que tu fais ? Tu reproduis exactement ce qu'on t'a fait. Tu prends une décision unilatérale qui nous concerne tous les trois, et tu l'appelles protection parce que ça sonne mieux que fuite. Tu emmènes Hélène parce que tu ne supportes pas l'idée de la perdre, sans te demander ce dont elle a besoin. Elle a besoin de stabilité, d'école, de sa psy, de ses amies, des mêmes murs au réveil. Pas d'une autoroute vers l'Espagne dans le froid derrière un homme qui ne sait pas où il va. » Elle avait repris son torchon.

J'avais répondu qu'elle avait raison, mais que si nous restions, ils l'emmèneraient demain matin. Elle avait répliqué, la voix se brisant légèrement sur la dernière syllabe : « Alors on aurait peut-être dû se battre autrement, avant. Depuis le début. Au lieu d'attendre les évènements. On aurait peut-être dû partir en Bretagne dès qu'on avait su qu'il y avait un problème, refaire une demande d'adoption propre, tout remettre sur la table. Je ne répondais pas qu'ils nous auraient retrouvés chez ses parents. Elle ne voulait pas voir la réalité en face.

À quinze heures, Hélène était venue me rejoindre dans notre chambre. Elle portait son cartable, ce petit sac à dos vert parsemé d'étoiles, celui qu'elle utilisait depuis la rentrée. Elle le déposa par terre, à côté de ma sacoche en cuir, puis me regarda, les mains enfoncées dans ses poches, comme si elle attendait que je brise le silence.

Elle m'expliqua qu'elle avait rassemblé ses affaires importantes. Son carnet de croquis, bien sûr. La photo de Mama Aïcha et Papa Kouamé, que nous avions fait tirer chez le photographe à notre retour d'Abidjan. Sa poupée de chiffon, usée par les câlins. Et l'éléphant rose de Camille, elle l'avait glissé dans le sac, comme une évidence.

Je voulais trouver les mots justes, ceux qui apaisent sans mentir, ceux qui expliquent sans effrayer. Lui dire que la vie n'allait pas basculer encore une fois, qu'elle ne serait pas ballotée comme elle l'avait été tant de fois déjà. Mais elle leva vers moi ses yeux bleus, d'un calme presque troublant pour une enfant de son âge, et prononça : « T'inquiète, papa. Moi, je connais les départs. Et tu es là pour me protéger.»

Ces mots me glacèrent le sang. Je voulais lui répondre que non, justement, ce n'était pas cela que je souhaitais pour elle. Pas cette familiarité avec l'adieu, pas cette résignation forgée dans les ruelles d'Abidjan. Mais les mots restèrent coincés, inutiles. La seule manière de lui prouver que j'avais tort, c'était d'agir correctement et je n'étais manifestement pas en train de le faire.

Elle me demanda si maman Camille viendrait avec nous. Je répondis que je ne savais pas encore. Elle hocha la tête, sans insister, et retourna dans sa chambre.

La dernière confrontation eut lieu à quinze heures, dans l'entrée. Nous n'avions pas choisi cet endroit ; il s'était imposé de lui-même, entre la porte d'entrée et le couloir, dans cet espace de passage qui n'est ni tout à fait dedans ni tout à fait dehors, ni encore ni déjà, Hélène était dans sa chambre, épuisée, elle s'était endormie. Nous avions téléphoné à l'école : tous les trois malades, intoxication alimentaire, non pas trop grave, merci, au revoir.

Camille se tenait là, le dos à la fenêtre de la cuisine d'où elle venait de sortir. Ses bras étaient croisés, mais pas serrés contre elle comme le matin, plutôt relâchés, comme si elle n'avait plus l'énergie de se défendre. Elle me regarda, les sacoches à la main, et dit d'une voix étonnamment posée : « Si tu franchis cette porte avec elle, sache ce que tu fais. »

Je posai les sacoches. Je m'approchai d'elle. Elle ne recula pas. De près, je vis qu'elle avait pleuré pendant la matinée, de légères marques autour des yeux, un rose discret au bord des paupières qu'elle avait tenté de dissimuler.

Je lui dis que je l'aimais. Que j'avais conscience de ce que j'étais, de tout ce que vivre avec moi lui avait coûté. Que si j'avais eu le choix, si j'avais été capable d'être l'homme qu'elle méritait depuis le début, nous ne serions pas là, dans cette entrée, avec des sacoches et une menace d'Interpol suspendue au-dessus de nos têtes. Mais qu'aujourd'hui, avec ce qui nous attendait, je n'avais pas d'autre moyen de protéger Hélène. Je lui demandai de me faire confiance encore une fois, une seule, la dernière si elle le voulait, mais une de plus.

Elle ferma les yeux une seconde. Sa main chercha mon bras, s'y posa légèrement, du bout des doigts seulement. Puis elle dit : « Je ne peux pas venir. J'ai l'école, mes élèves, ma vie ici. Si je pars avec toi, je perds tout cela aussi. Et je ne suis pas sûre d'avoir encore assez de force pour tout recommencer ailleurs. » Elle rouvrit les yeux. Sa main quitta mon bras. Elle ajouta : « Emmène-la. Protège-la. C'est plus ta fille que la mienne, c'est une réalité que j'avais oubliée. Mais appelle-moi. Tous les jours, si tu peux. Et reviens. Reviens avec elle avant que je devienne quelqu'un qui ne t'attend plus. »

Cette dernière phrase, elle la prononça très vite, comme si elle avait honte de l'avoir pensée, puis elle tourna la tête vers la fenêtre. Je ramassai les sacoches, le grand sac.

Hélène enfila son manteau rouge dans sa chambre, ferma son cartable avec soin, vérifia deux fois que l'éléphant rose était bien calé contre la poupée de chiffon. Je l'observai depuis le couloir, et je repensai à ce que le docteur Mensah nous avait dit à Abidjan : « Cette enfant a développé des réflexes de survie. Elle anticipe, elle se prépare. »

Il nous avait expliqué que c'était ce qui lui avait permis de tenir, mais qu'un jour, il faudrait qu'elle apprenne à lâcher prise, à comprendre que le danger ne guettait pas à chaque coin, que les adultes autour d'elle ne disparaissaient pas forcément. Il nous avait prévenus. Il nous avait dit que ça demanderait du temps, de la persévérance, et des bases solides. Pourtant, je l'emmenais avec moi, sur une moto, direction l'Espagne, par une froide nuit de février.

Je n'avais pas réussi à penser à autre chose pendant quelques secondes, debout dans le couloir, les sacoches et les sacs suspendus au bout de mes bras. Le poids de ma propre contradiction pesait lourd. Chaque décision que je prenais pour la protéger risquait de lui enseigner exactement ce que je voulais éviter : que la vie n'était qu'une série de fuites, que face à la menace, on fourrait ses affaires dans un sac et on s'en allait, que les maisons et les gens qu'on aime ne sont jamais vraiment là pour toujours.

Hélène a levé les yeux et m'a vu dans le couloir, avec cette expression que je devais avoir. Elle a demandé : « On y va, papa ? » J'ai répondu oui. Les adieux ont été plus brefs que je ne l'aurais imaginé. Peut-être que c'est toujours ainsi, les vrais adieux. Ils sont courts parce qu'on n'a pas encore trouvé les mots au moment où il faut partir.

Camille a pris Hélène dans ses bras sur le seuil, longuement, en lui murmurant des choses à l'oreille que je n'ai pas pu entendre. Hélène avait les bras serrés autour de son cou, immobile. Quand elles se sont séparées, ses yeux étaient rouges, mais elle ne pleurait pas. Elle a regardé Camille d'une manière particulière, un mélange de

gratitude et d'interrogation, comme si elle lui demandait : « Tu seras encore là quand on reviendra ? Les yeux de camille ont répondu que oui peut-être, qu'elle serait là, elle a dit qu'il fallait qu'on l'appelle le soir depuis une cabine téléphonique. Puis elle s'est tournée vers moi.

On s'est regardés. Il n'y avait rien à dire qui n'ait déjà été dit, ou qui puisse se dire sans paraître insuffisant. Je me suis penché vers elle, elle a avancé légèrement, et nous nous sommes embrassés. Un baiser bref, précis, le genre de baiser qui contient tout ce qu'on n'a pas réussi à exprimer. Elle sentait le savon, le café, et quelque chose d'autre en dessous, quelque chose de chaud et de fatigué qui était simplement elle, Camille, ma petite fée blonde qui avait tout encaissé pendant deux ans et qui m'avait quand même dit de revenir.

J'ai murmuré son prénom. Elle a posé sa main une seconde sur ma joue, juste le bout des doigts, là où la cicatrice de Nazaré changeait légèrement la texture de la peau. Puis elle a retiré sa main, a reculé d'un pas. La porte s'est refermée doucement. Pas de claquement. C'était pire.

Paris, à l'heure du départ, était une ville en sourdine. Quelques voitures, les lumières jaunes des boulangeries, un livreur à vélo qui remontait la rue des Lyonnais en évitant les nids-de-poule. Le ciel était d'un gris de fer uniforme, ce gris d'hiver parisien qui n'est pas vraiment menaçant mais qui ne promet rien non plus.

J'avais installé Hélène à l'arrière, bien callé contre le gros sac sanglé sur la porte bagage, à l'abri du vent de la route derrière mes larges épaules, son manteau boutonné jusqu'en haut. Elle avait passé les bras autour de ma taille, sa tête contre mon dos. Elle était plus grande que la dernière fois qu'elle était montée sur cette moto. Je l'avais senti tout de suite : ses bras arrivaient presque à faire le tour de ma taille, son menton appuyait différemment. Le moteur avait démarré. Ce son-là, je l'aurais reconnu entre mille: le grondement sourd et régulier de la Harley, le moteur de Javier, ma route, mon père, tout ce que j'avais traversé et que je continuais à transporter avec moi, comme une carapace ou une blessure, les deux à la fois.

On avait pris la rue Mouffetard vers le bas, traversé la place de la Contrescarpe déserte, longé le jardin des Plantes. Les rues du cinquième se vidaient derrière nous. Sur le boulevard de l'Hôpital, les premiers camions de livraison apparaissaient, les premières silhouettes matinales aux arrêts de bus. La vie ordinaire de Paris continuait, sans rien savoir de ce qui se passait à l'intérieur de deux êtres humains, serrés l'un contre l'autre sur une moto filant vers le sud. À la porte d'Orléans, j'avais senti les bras d'Hélène se resserrer légèrement. Pas de panique, non, juste une pression douce, comme un geste instinctif de quelqu'un qui vérifie que l'autre est toujours là. J'avais posé ma main une seconde sur les siennes, croisées sur mon ventre. Elle avait alors relâché un tout petit souffle, comme si elle avait retenu sa respiration depuis un moment.

L'autoroute A6 nous avait avalés, direction Lyon, direction Marseille, direction tout ce qui n'était pas Paris. Les bâtiments de la banlieue défilaient, les zones industrielles, les échangeurs, les panneaux verts aux noms familiers : Fontainebleau, Nemours, Sens. Le vent était froid, un froid sec et coupant qui n'avait rien à voir avec la brise de la côte ou le souffle du désert. C'était le froid de l'hiver continental, celui qui s'infiltre dans les os sans demander la permission, comme une évidence désagréable.

J'avais senti le froid mordre mes joues à travers la visière. La vibration du moteur dans mes mains, dans mes cuisses, dans ma poitrine, comme un battement de cœur mécanique. J'ai senti Hélène se serrer contre mon dos, ses bras autour de ma taille, son casque posé contre mon blouson. Elle ne parlait pas. Elle ne pleurait plus. Elle respirait, simplement. Régulièrement. Calmement. Comme si elle avait soudainement décidé que c'était ainsi, que la route était devenue notre maison, notre seule certitude.

Je roulais à allure régulière, ni trop vite, ni trop lentement. La Harley ne demandait rien, elle encaissait, comme toujours, fidèle et silencieuse. Je pensais à Camille, derrière la porte refermée. Je pensais à demain matin, à six heures, au juge et à l'assistante sociale qui sonneraient dans un appartement vide, aux regards qu'ils échangeraient, au rapport qu'ils rédigeraient, froid et clinique. Je pensais à ce que ça allait coûter à Camille de rester, de leur ouvrir ou de ne pas ouvrir, d'expliquer, de justifier, d'endurer tout ça une fois de plus. Je pensais que je lui avais encore fait porter quelque chose à ma place, comme un fardeau qu'elle n'avait pas demandé.

Cette pensée s'était installée, lourde, et je n'avais pas essayé de la chasser. C'était vrai. C'était une vérité simple et pénible, une de plus à ranger dans ce tiroir intérieur où j'accumulais les reconnaissances tardives, les réalisations qui arrivaient toujours un peu après le moment où elles auraient pu encore changer quelque chose. Une collection de regrets, en somme.

Vers dix-huit heures, quelque part entre Mâcon et Bourg-en-Bresse, Hélène s'était endormie contre mon dos. Je l'avais senti au changement de la pression de ses bras, au poids différent de sa tête, à la façon dont son corps s'était légèrement alourdi, comme si elle s'abandonnait enfin. Les enfants s'endorment vite sur les motos, bercés par la vibration du moteur, par le mouvement régulier, par l'impossibilité de faire autre chose que de tenir et de se laisser porter. Je le savais pour l'avoir vécu avec elle une fois déjà, sur une route de Bretagne, l'été de notre mariage, quand tout était encore possible.

ON avait quitté l'autoroute, j'avais légèrement réduit l'allure, pour ne pas la réveiller, vérifié si elle était bien calée entre les sacoches et les sacs. Le ciel à l'ouest prenait des teintes orangées, les dernières lueurs du jour s'étiraient sur les champs plats de la Bresse, et les peupliers au bord des routes formaient de longues lignes verticales sombres, comme des sentinelles silencieuses.

La France profonde, ordinaire, avec ses villages, leurs clochers, leurs boulangeries fermées, leurs parkings vides. Tout ça continuait d'exister, indifférent à l'homme et à la petite fille qui traversaient à cent kilomètre-heure sans savoir exactement où ils allaient ni ce qui les attendait de l'autre côté. La vie continuait, imperturbable.

J'avais pensé à Ana. Inévitablement. L'Espagne, le Pays Basque, puis l'Andalousie, et Ronda, et la bergerie dans la Sierra de Grazalema, et ses yeux verts, sa chevelure rousse, et la lettre rangée dans le tiroir du bureau de Paris. Il fallait trouver autre chose. Javier était mort, il n'y avait plus rien en Pays Basque. Ana, compliqué. Le Portugal m'était interdit, il me fallait rester en Espagne ou aller en Afrique.

Je n'en savais rien vraiment. Je roulais vers le sud parce que c'était la seule direction que j'avais toujours connue quand tout s'effondrait, et que mon corps prenait le relais quand ma tête ne savait plus. Une question d'instinct, de survie. Et il ferait plus chaud en moto.

La route descendait légèrement vers la vallée du Rhône. Les premiers sommets enneigés des Alpes commençaient à apparaître à l'est, des silhouettes pâles sous les dernières lumières du ciel, presque irréelles. Il faisait froid, vraiment froid maintenant, un froid qui traversait la veste en cuir, qui s'infiltrait sous les vêtements, qui commençait à engourdir les doigts sur le guidon. Je tenais bon, pour elle. Pour nous. Fallait bien qu'on s'arrête pour la nuit, de toute façon.

J'avais pris la prochaine sortie sans vraiment regarder le panneau. Un village paumé, une nationale qui traversait un bourg déjà endormi, et puis cette auberge avec son enseigne rouge qui clignotait : HÔTEL DU COMMERCE. Le genre d'endroit qu'on trouve partout dans la France profonde, qui promet juste ce qu'il faut et pas plus. Un lit, un toit, rien d'autre.

J'avais garé la moto dans la cour, coupé le moteur. Le silence était tombé d'un coup, ce silence bizarre qu'il y a après des heures de route, quand les vibrations s'arrêtent et que le corps met un moment à comprendre qu'il est plus en mouvement. Comme si on avait encore le bourdonnement dans les os.

Hélène s'est réveillée doucement, un peu perdue, elle regardait autour d'elle sans trop savoir où elle était. Elle m'a demandé où on était. J'ai dit quelque part entre Lyon et Valence. Elle a fixé l'enseigne rouge, la façade grise, la cour humide, et elle a sorti : « On dirait un film de cow-boys. » J'ai souri, malgré moi.

La chambre sentait le détergent et le radiateur électrique poussé trop fort. Deux lits simples avec des couvre-lits à fleurs, une table de nuit avec une lampe à l'abat-jour jaune, une fenêtre qui donnait sur la cour. Hélène a ouvert son sac d'école sur le lit, sorti l'éléphant rose, la poupée de chiffon, une photo de Camille. Elle les a alignés sur la table de nuit avec un soin minutieux, comme un petit rituel que je ne lui avais jamais vu faire avant, ou peut-être que je n'avais jamais pris le temps de remarquer.

Elle s'est assise en tailleur sur le lit et m'a regardé, planté au milieu de la pièce. « Tu penses à maman Camille ? » elle a demandé. J'ai dit oui. « Elle est fâchée ? » J'ai dit qu'elle était triste, plutôt. ou un peu les deux à la fois. Hélène a réfléchi un moment, tournant l'éléphant rose entre ses doigts. Puis elle a dit, d'une voix sérieuse, posée : « Maman Camille, elle est forte. Elle sera là quand on reviendra. Elle ne part jamais, elle. Pas comme les autres. »

Pas comme les autres. Je ne savais pas quoi répondre à ça. Dans sa tête à elle, les adultes se rangeaient en deux catégories : ceux qui restent et ceux qui partent. Et elle avait mis Camille du côté des premiers, avec une certitude tranquille que je ne méritais pas d'avoir inspirée. Je me suis assis au bord de l'autre lit, les coudes sur les genoux, les mains jointes. Le radiateur ronronnait, la fenêtre tremblait un peu dans son châssis, et de temps en temps une voiture passait sur la nationale.

J'ai regardé Hélène dormir dans l'autre lit. Sa respiration régulière, ses petites épaules qui montaient et descendaient doucement, sa main refermée sur l'éléphant rose. Cette gamine qui avait tellement appris à ne pas s'attacher parce que tout partait toujours, et qui s'était quand même attachée. À moi, à Camille, à nos murs de Paris, à ses copines de classe, à la psy du mercredi, à la routine lente et précieuse de sa première vraie vie. Et moi, encore une fois, je l'arrachais à tout ça pour la sauver d'autre chose.

Le docteur Mensah avait dit : « Ne l'emmenez pas dans votre fuite. Elle a besoin de stabilité. Les racines se construisent dans la répétition du même endroit, les mêmes visages, les mêmes heures. » J'avais exactement fait le contraire. La culpabilité avait un goût très précis cette nuit-là, dans cette chambre d'hôtel de Commerce quelque part entre Lyon et Valence. Pas le goût métallique de la violence ou le goût acide de la trahison. C'était quelque chose de plus sourd, de plus permanent, le goût de quelqu'un qui comprend trop tard ce qu'il fait, qui le comprend même au moment où il le fait, et qui le fait quand même parce qu'il n'a pas trouvé comment être autrement.

La route continuait, immobile, mais présente dans mon esprit. Je recommençais à apprécier cette découverte incessante de nouveaux horizons. Elle avait toujours continué. Le problème, c'est qu'elle menait nulle part que je n'avais pas déjà traversé, et que cette fois j'emmenais quelqu'un avec moi qui n'avait pas choisi. Dans le noir, j'entendais Hélène respirer.

J'ai pensé à Camille seule dans notre appartement. Les lumières éteintes peut-être déjà, ou peut-être pas. Peut-être assise dans le salon à fixer le vide avec une tasse refroidie devant elle. Je suis sorti l'appeler de la cabine. Je lui ai donné quelques nouvelles, elle m'a remercié, n'a pas fait de commentaires et a raccroché. J'ai pensé à demain matin six heures, à la sonnette, aux visages fermés de fonctionnaires qui ne m'avaient jamais connu, qui ne sauraient jamais ce que ça avait coûté de ramener cette petite fille d'Afrique, de lui apprendre à lire et à manger autrement qu'en volant, de la regarder appeler quelqu'un maman pour la première fois. J'ai fermé les yeux. Je me suis endormi.

Chapitre 25 : "Le goût de l’Espagne.

On était partis aux aurores, il fallait absolument passer la frontière espagnole avant que les flics français aient le temps de nous signaler. Les contrôles s'étaient faits plus rares avec le temps, mais les douaniers travaillaient encore. On avait pris par Bayonne pour rester dans la plaine, vu le froid qu'il faisait, puis on avait traversé à Irun. Vers midi, on s'est arrêtés à Logroño pour souffler un peu, on était plus à portée des autorités françaises, alors j'ai appelé l'école, au cas où, même si c'était peu probable, notre ligne serait sur écoute.

Camille a décroché directement. « Allô, Camille, comment ça s'est passé ? — Comme t'avais prévu. Ils ont débarqués à quatre : deux inspecteurs, une juge, une assistance sociale. Ils réclamaient Hélène, et ils avaient une convocation pour toi au commissariat. J'ai dit que vous étiez partis pour une affaire de famille dont tu ne m’avais rien dit. J'ai laissé entendre qu'on était un peu fâchés et que tu ne me racontais pas tout. Vers 10 heures, ils ont rappelé à l'école : vous êtes où ? - Pas dans ma famille, si tu vois ce que je veux dire. On ne va pas y mettre les pieds pour l'instant, en tout cas. - Pour l'instant », elle a répété, d'une voix songeuse. J'ai laissé passer. « Bref, on est en sécurité. Je t'embrasse, Hélène aussi. »

Le combiné a claqué dans le réceptacle. Un bruit sec, définitif, qui a rebondi dans la cabine vitrée comme un coup de marteau sur du verre. « Pour l'instant. » Les deux mots de Camille flottaient encore dans l'air froid de Logroño,

suspendus entre nous comme une promesse qu'on tient à bout de bras. J'ai reposé la pièce dans le mécanisme, les doigts encore engourdis par le métal et la sueur froide qui perlait à la racine de mes cheveux. Plus de menace immédiate. Plus de juges aux portes, plus d'assistante sociale avec son carnet et son regard qui pèse, plus ce goût de DASS qui m'était remonté à la gorge au premier coup de fil de Belair.

On n'était plus des fuyards traqués. Juste un homme, une petite fille, et une route. J'ai poussé la porte. Le vent sec m'a frappé le visage, vif, coupant, sans une once d'humidité. L'air d'Aragon en février n'avait rien à voir avec la bruine parisienne. C'était un froid propre, qui sentait la poussière, la terre craquelée et le bois mort. Au-dessus, le ciel s'étirait en un bleu pâle, presque laiteux, sans un nuage, une voûte immense et indifférente. L'Andalousie était encore loin, des centaines de kilomètres, mais je la sentais déjà dans l'air, cette chaleur sourde qui attend au sud, cette invitation à descendre, à traverser, à ne plus s'arrêter.

Hélène était assise sur le muret de pierre, à quelques mètres. Ses jambes se balançaient dans le vide. Elle tenait son bocadillo à deux mains, le mastiquait lentement, sans se presser. Des miettes de pain et de jambon tombaient sur son manteau rouge. Elle ne pleurait plus. Elle observait la rue, les façades blanches aux volets clos, les rares passants qui remontaient leur col et pressaient le pas. Calme. Acceptante. J'ai marché vers elle, les mains dans les poches de mon blouson. Je me suis arrêté à côté d'elle, sans parler. J'ai juste respiré. L'appel était passé. Le cap était tracé. On avançait. « Fini ? » j'ai demandé. Elle a hoché la tête, a plié soigneusement le papier gras, l'a glissé dans une poubelle métallique.

« On vérifie la moto, » j'ai ajouté. « Tu m'aides ? » Ses yeux se sont éclairés. Elle adorait quand je lui expliquais les choses. On s'est approchés de la Harley, garée sous un platane dénudé. J'ai sorti le manomètre, les clés Allen, le chiffon d'essuyage. « La pression des pneus, » j'ai dit en dévissant le bouchon. « Tu vois la jauge ? Il faut que l'aiguille soit ici. Ni trop haut, ni trop bas. Comme un équilibre. » Elle a approché ses doigts, a senti le caoutchouc froid, a observé le cadran. « C'est comme la peau, » elle a murmuré. « Oui. Il faut qu'elle soit ferme, mais pas tendue. » On a fait le tour. J'ai ouvert le carter latéral, vérifié le niveau d'huile. « Ça, c'est le sang de la moto, » j'ai expliqué en tendant la jauge. « Si c'est noir, c'est qu'elle a travaillé. Mais il en faut assez pour que les pistons ne grippent pas. »

Elle a acquiescé, sérieuse, concentrée. J'ai sorti les sacoches, resserré les sangles des sacs une à une, vérifié les mousquetons, testé la tension du cuir. Chaque geste était précis, rodé. Pas de précipitation. Plus cette fébrilité du départ de Paris, où chaque minute comptait avant que le piège ne se referme. Maintenant, c'était autre chose. Une routine. Un rituel qui me ramenait à moi. Avant de quitter la ville, j'étais passé à une petite succursale bancaire, un peu à l'écart, pour retirer des liasses de pesetas et de francs. Je me souviens m'être enfermé dans la cabine téléphonique, le temps de compter et recompter les billets, les doigts un peu tremblants mais l'esprit clair. Tout était réglé comme du papier à musique. La moto, elle, n'avait plus rien à voir avec un engin de fuite éperdue. C'était devenu un refuge, un petit monde à nous, une bulle de stabilité faite de métal et de caoutchouc, qu'on apprenait à habiter à deux, jour après jour. « C'est bon, » j'ai lancé en refermant le réservoir d'un geste sec. « On peut y aller. »

J'ai tourné la clé. Le démarreur a grogné une ou deux fois, hésitant, puis le moteur a toussé avant de s'éveiller, ce grondement sourd et régulier que j'aurais reconnu les yeux fermés. Hélène a enfilé son casque, glissé ses bras autour de ma taille, et posé sa joue contre mon dos, comme un petit animal qui cherche la chaleur. J'ai lâché l'embrayage doucement, enclenché la première, et la N-232 s'est déroulée devant nous, large et droite, bordée de champs ocre et de collines basses qui semblaient respirer sous le soleil. J'ai gardé une vitesse constante, cent dix, cent vingt, pas plus. Le vent fouettait la visière, mais ça restait supportable. Le froid sec mordait les joues, sans vraiment pénétrer, comme une caresse un peu rude.

J'ai senti le poids d'Hélène contre moi, léger mais ferme, un point d'ancrage. Sa respiration, d'abord rapide et saccadée, s'est peu à peu apaisée, ralentie. Ses bras, crispés sur mes hanches, se sont relâchés peu à peu. J'ai réduit un peu l'allure, pour ne pas la secouer, pour qu'elle puisse s'abandonner au mouvement, bercée par la vibration du moteur, par ce ronronnement continu qui noyait tout le reste. La route défilait, les villages passaient, des noms sur des panneaux verts que je ne prenais même pas la peine de lire. Je me concentrais sur le bitume, sur les virages, sur le rythme. Et puis, doucement, quelque chose a changé en moi. La culpabilité, cette bête qui me rongeait depuis Paris, depuis la porte claquée, depuis ce « pour l'instant » qui pesait comme une épée, a commencé à se dissoudre. Pas à disparaître, non, mais à se transformer.

La responsabilité de l'avoir emmenée, ce poids qui me serrait la poitrine, n'était plus un fardeau. C'était devenu une présence, une réalité presque physique. Elle respirait contre mon dos, elle était là, bien réelle. Et moi, je tenais le guidon. C'était tout ce qui comptait, à cet instant précis. Vers midi, j'ai bifurqué sur une départementale déserte, une petite route qui serpentait entre les champs. L'aiguille de la faim commençait à se faire sentir, et je sentais qu'Hélène aussi avait besoin d'une pause. J'ai repéré une venta isolée, un bâtiment de pierre aux murs blanchis à la chaux, avec une enseigne en bois penchante qui annonçait « Venta El Roble ». J'ai coupé le moteur. Le silence est tombé d'un coup, lourd, immédiat, presque assourdissant après des heures de bruit.

On est entrés. L'intérieur sentait le bois brûlé, l'ail frit, et ce vin rouge qu'on coupe d'eau ici. Une vieille télé crachotait un match de foot dans un coin, personne n'y prêtait vraiment attention. Deux ouvriers agricoles, salopettes tachées et mains calleuses, jouaient aux cartes à une table ronde. Un vieux, béret vissé sur le crâne, sirotait un café les yeux fermés, perdu dans ses pensées. Personne ne nous a vraiment regardés. On était de passage, transparents. C'était exactement ce qu'il nous fallait. J'ai commandé deux cocido de garbanzos, du pain, une carafe d'eau. Hélène a mangé lentement, en silence, les yeux qui traînaient sur tout. Les rides sur les mains des ouvriers, la poussière sur leurs bottes, le chien maigre endormi sous la table.

Elle ne posait pas de questions, elle absorbait, comme une éponge. J'ai étalé la carte routière sur la table en bois, l'ai aplatie avec mes paumes, et j'ai tracé mentalement l'itinéraire. Prendre les routes secondaires, les chemins de crête, les traversées de villages endormis. Viser l'intérieur andalou, ou l'Estrémadure. Des zones moins quadrillées, des paysages vastes où le contrôle se fait plus lâche, des horizons dégagés. « On ira par-là, » j'ai murmuré en suivant du doigt une ligne fine entre Teruel et Albarracín. Hélène a levé les yeux, un peu de haricots au bout de sa cuillère. « C'est loin ? » « Quelques jours. Mais on s'arrêtera souvent. » Elle a hoché la tête, repris une bouchée. La carte était claire. La route aussi. On est sortis, on a laissé la monnaie sur le comptoir sans un mot. Le vent s'était levé, plus vif, chargé d'une odeur de terre sèche et de romarin sauvage.

On s'est rapprochés de la moto. Hélène a attendu que j'enfourche, puis a grimpé derrière moi, a passé ses bras autour de ma taille. Mais avant que je ne tourne la clé, elle a parlé. Sa voix était claire, posée, sans le moindre tremblement. « On revient quand, papa ? » Je me suis retourné légèrement, j'ai vu son visage sous la visière du casque. Ses yeux bleus, grands ouverts, fixes, plantés dans les miens. Pas de reproche, juste une question. Une demande de vérité, brute et simple. J'ai pris une seconde, le temps de trouver les mots. Je ne voulais pas mentir, ni promettre l'impossible. « Je ne sais pas, ma puce, » j'ai dit. « Peut-être dans quelques semaines. Peut-être plus. On ne va pas rentrer tout de suite, tu comprends ? On va attendre que les choses se calment. Pour que personne ne t'emmène loin de moi. »

Elle a réfléchi un instant, le vent faisait claquer un volet derrière nous. « Maman Camille, elle sera fâchée ? » J'ai inspiré profondément. « Elle est triste. Mais elle comprend. Elle nous aime. Elle nous attend. » Hélène a acquiescé, lentement, d'un geste posé. « Elle sera là quand on reviendra. » Ce n'était pas une question, c'était une affirmation, une certitude bien ancrée. J'ai senti quelque chose se dénouer dans ma poitrine, un nœud que je portais depuis des jours. Elle n'était plus une passagère qu'on emportait dans la précipitation. Elle était une copilote, silencieuse, lucide, ancrée. Elle savait ce qu'on faisait, et elle l'acceptait. « Oui, » j'ai dit. « Elle sera là. »

J'ai tourné la clé. Le moteur a rugi, et on est repartis. La lumière a commencé à baisser vers dix-sept heures, les ombres des collines se sont allongées, le ciel a pris des teintes orangées, puis violettes, comme un tableau qui se peint sous nos yeux. J'ai repéré un panneau : Pensión La Encina, à la sortie d'un petit village perché sur un repli de montagne. J'ai garé la moto dans une cour en terre battue, coupé le moteur. Un vieil homme est sorti, tablier de cuisine, mains rouges, regard méfiant mais curieux. J'ai sorti des billets, les ai comptés, les lui ai tendus sans un mot. Il les a pris, m'a fait signe de le suivre. Pas de registre, pas de questions. Juste un échange silencieux, brut, honnête.

C'était l'Espagne des années soixante-dix, celle qui se taisait, qui payait cash, qui ne demandait rien tant que l'argent était là. La chambre était petite, deux lits simples, un poêle à gaz qui crachait encore des braises, une fenêtre qui donnait sur la cour. L'air sentait la laine et la poussière chaude, un mélange réconfortant. Hélène a posé son sac d'école sur le lit, l'a ouvert avec soin, comme si chaque geste comptait. Elle a sorti l'éléphant rose, la poupée de chiffon, la photo de Camille, et les a alignés sur la table de nuit avec une précision rituelle. Chaque objet à sa place, chaque geste mesuré. C'était son ancrage, sa manière de dire « je suis ici, je suis en sécurité ». Je suis resté près de la porte, à la regarder, le

cœur serré mais apaisé. Vers vingt-deux heures, Hélène s'est endormie. Sa respiration est devenue régulière, profonde. Ses doigts se sont relâchés sur l'éléphant rose.

Je me suis assis au bord de l'autre lit, les mains sur les genoux, à l'écouter. Le poêle ronronnait. Le vent soufflait dehors, régulier. J'ai fermé les yeux. Paris m'est revenu. Camille, derrière la porte refermée. La lettre d'Ana dans le tiroir. Les docks, la sueur, le sang sur les mains. Rui. Les pirates. Josa. Amina. Tout ce que j'avais fui. Tout ce que j'avais laissé derrière. La culpabilité aurait dû me broyer. Mais elle ne l'a pas fait. À la place, une résignation apaisée s'est installée. Sourde, mais solide. J'avais choisi. J'assumais. Je n'allais pas appeler Ana. Je n'allais pas me perdre dans les souvenirs d'Andalousie, dans la tentation d'un feu qui pourrait tout consumer. Je resterais mobile. Je vivrais au jour le jour. Je n'étais plus un homme qui fuit la justice. J'étais un père qui protège sa fille. Le poids était encore là, sur les épaules, dans la poitrine. Mais il ne m'écrasait plus. Il me tenait debout. J'ai ouvert les yeux. J'ai regardé Hélène dormir. J'ai souri, mon casque posé sur la table.

La route continuait. Et moi avec. L'aube s'est levée douce, sans bruit. Pas de neige. Juste un ciel gris clair qui s'est peu à peu éclairci, laissant filtrer un soleil pâle mais chaud. Le vent était tombé. L'air sentait la terre sèche, le thym sauvage, la rosée sur les pierres. Je me suis levé, j'ai préparé les sacoches, resanglé les sacs, rangé les provisions. Hélène s'est réveillée, a étiré ses bras, a bâillé. « On y va ? » J'ai hoché la tête. Elle a enfilé son manteau, a bouclé les boutons jusqu'au cou, a pris son casque. Elle l'a ajusté, m'a regardé. Elle a souri. Sans rien demander. Sans hésiter. Juste un sourire. Clair, simple, confiant. Je suis monté sur la Harley. J'ai tourné la clé. Le moteur a ronronné, fidèle, puissant.

J'ai senti la vibration remonter dans mes mains, dans mes cuisses, dans ma poitrine. Hélène a grimpé derrière moi, a passé ses bras autour de ma taille, a posé sa tête contre mon dos. La route s'est ouverte. Moins de précipitation. Plus de rythme. Ce n'était plus une évasion. C'était un territoire qu'on apprenait à habiter à deux. Kilomètre après kilomètre. On a quitté le village, descendu la route de crête, traversé une plaine plate bordée de champs en jachère. Vers dix heures, les premières constructions sont apparues. Une zone industrielle en lisière d'une petite ville. Des hangars en tôle, des grillages rouillés, des camions garés en file, des odeurs de gazole et de métal chauffé. La moto a ralenti. C'est là que je l'ai vu.

Accroché à un portail métallique, devant une vieille usine aux vitres cassées et aux murs écaillés, un écriteau en carton plastifié, écrit à la main : SE BUSCA GUARDIA DE ALMACÉN. DISPONIBILIDAD INMEDIATA. ALOJAMIENTO INCLUIDO. Je me suis arrêté. J'ai coupé le moteur. Hélène a relevé la tête. « Qu'est-ce que c'est ? - Un travail. Avec un logement. » Elle a observé le panneau, puis les hangars, puis moi. « On s'arrête ? » J'ai hoché la tête. « Juste pour voir. » On a poussé le portail. Un homme est sorti d'un bureau de chantier, combinaison bleue, cigarette au coin des lèvres, visage buriné par le soleil et les années. Je lui ai montré l'écriteau, en espagnol approximatif, en gestes.

Il a hoché la tête, a souri. « Quelques mois, » a-t-il dit. « Gardiennage de nuit. Surveillance des machines, des stocks. 35 000 pesetas par mois. Usine de bouchons arrêtée pour reprise par nouveau patron. Pas besoin de diplômes. Juste rester là. Faire des rondes. Surveiller avec vieux fusil, tirer en l'air si problèmes. Et un logement… » Il a fait un geste du bras vers le fond de la cour. Un mobil-home propre, blanc, un peu vieillot, avec une petite terrasse en bois, des fenêtres propres. «. Confortable. Chauffage électrique, eau chaude, deux chambres, canapé, petite cuisine. Parfait pour vous et la petite. – Une école pas trop loin ? – Ah, école, oui village, vélo là pour elle. »

J'ai senti un poids s'envoler. Quelques mois. Un toit. Du travail discret. De l'argent pour la suite. Un lieu où personne ne poserait de questions, où on pourrait souffler, ranger les papiers, laisser le moteur refroidir, regarder Hélène grandir un peu plus chaque jour. L'idéal. Même une école. « On le prend, » ai-je dit. L'homme a tendu la main. J'ai serré. Hélène a souri, a descendu de la moto, a marché vers le mobil-home, curieuse, le casque sous le bras. La route nous avait menés là. Et pour la première fois depuis Paris, depuis la fuite, depuis le pour l'instant, j'ai su qu'on pouvait souffler. Juste un mois. Juste le temps de respirer. Puis on repartirait. Mais pour l'heure, on s'installait. Le goût de l'Espagne n'était plus à la poussière. C'était le goût du métal chaud, du thym, et d'un toit qui nous attendait

Chapitre 27 : Le goût de la pause

La porte du mobil-home s'est ouverte avec un petit grincement, presque un murmure, et j'ai découvert un espace tout petit mais tellement bien tenu. L'air à l'intérieur était doux, il sentait la cire d'abeille, un peu de bois ancien, et cette odeur de propre qu'on trouve dans les endroits où quelqu'un prend soin des choses. Deux chambres se faisaient face, minuscules : l'une avec un lit double recouvert d'une couverture aux motifs géométriques, l'autre avec un lit simple et une armoire en pin. La cuisine était compacte, avec un évier en inox, une cuisinière à gaz à deux feux, un vieux frigo qui ronronnait tranquillement, et des placards aux poignées en bakélite.

En face, une porte donnait sur une salle de bain étroite, avec une petite douche, un miroir au cadre un peu ébréché mais impeccable, et des toilettes séparées, carrelées de blanc. Le sol en linoléum, usé par les années, avait été frotté avec soin. Les murs, peints en crème pâle, étaient décorés de quelques cadres vides, comme s'ils attendaient qu'on y mette des souvenirs. C'était modeste, vieillot, mais tellement propre que ça inspirait confiance. Un vrai havre de paix.

Hélène a fait deux pas, s'est arrêtée net, les yeux grands ouverts. Un sourire a illuminé son visage, effaçant toute trace de fatigue ou d'inquiétude. « Une maison de poupées ! » s'est-elle exclamée, la voix pleine d'émerveillement pur. Elle a tourné sur elle-même, les bras écartés, comme pour mesurer l'espace, puis s'est jetée sur le lit double, a sauté une fois, deux fois, avant de se laisser retomber sur le dos. « On est des poupées, papa ! On vit dans une maison de poupées ! – Eh, c'est ma chambre ! toi tu as la minuscule ! »

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Ce rire, léger, spontané, a résonné dans la pièce comme une libération. Après la route, on avait un toit. Pas un palace. Juste quatre murs, un sol propre, un toit qui ne fuyait pas. Et pour Hélène, c'était un château. Pour moi, c'était un sas. Un endroit où respirer.

« Tu aimes ? » ai-je demandé, posant les sacoches près de la porte. Elle s'est assise, a croisé les jambes, a hoché la tête avec une gravité comique. « J'adore. Il y a une chambre pour toi, une pour moi, une cuisine pour faire des tartines, et même une salle de bain avec une douche. On peut mettre un canard en plastique, tu crois ? » « On pourra en acheter un demain, ma puce. »

Le vieil homme, qui s'était présenté plus tôt comme Don Ezequiel, nous a rejoints. Il a posé une trousse de clés rouillées sur la table de la cuisine, a sorti un vieux fusil de chasse accroché au mur de l'entrée, et l'a tendu vers moi. Le bois de la crosse était fendillé, le canon terni par l'oxydation, la détente bloquée. « Pour les rondes, » a-t-il dit, la voix rauque mais claire. « Toutes les nuits. Deux par nuit. Juste présence. Pas de voleurs, seulement le vent et les chiens du voisin. » Il a tapé le fusil avec le plat de la main. « Ne tire pas. Cassé depuis 1942. Mais ça impressionne. Les gens respectent le métal. »

J'ai acquiescé. Pas de danger réel. Juste la routine. Un fusil cassé pour impressionner. Une présence à afficher. Exactement ce qu'il nous fallait. « Je comprends, » ai-je répondu en espagnol approximatif. « Rondes. Présence. Sécurité. » Il a souri, a fait un geste vers la fenêtre. « Paiement à la fin du mois. Trois cent cinquante mille pesetas. Si quelque chose ne va pas, appelez-moi. Sinon… paix. » Il a tapoté le cadre de la porte, comme pour sceller un pacte, puis est reparti, ses pas lourds s'estompant dans la cour.

J'ai posé le fusil en haut de l'armoire, interdisant à ma fille de le toucher. Hélène s'est levée, a inspecté sa chambre, a ouvert les placards, a testé les robinets, a fait tourner le chauffage électrique. Chaque découverte était ponctuée d'un petit « waouh » ou d'un rire. Je l'ai regardée faire, le cœur plein d’amour. Après nos soucis, on avait une occasion de laisser les choses se calmer, une parenthèse. Un espace clos, sécurisé, chaleureux. Un sas entre la route et le monde. J'ai sorti nos affaires, commencé à défaire les sacs. Hélène m'aidait, rangeant ses crayons sur la table de la cuisine, accrochant son manteau rouge à un portemanteau, posant l'éléphant rose sur l'oreiller du lit simple. Chaque geste était un rituel. Chaque objet posé, une promesse. On était là. Pour l'instant. En sécurité.

L'après-midi s'est traîné en longueur, tout doux, tout doré. Une fois qu'on a eu vidé les sacs, fait les lits et rangé la cuisine, j'ai pris Hélène par la main et on est partis vers le village. Anoeta. Un nom basque, tout rond, tout doux, comme s'il avait toujours été là, planté dans la terre. Les rues étaient pavées de granit, avec des maisons en pierre aux volets verts ou rouges, et des balcons débordant de géraniums et de jasmin qui grimpait partout. Des vieux jouaient à la pétanque près de la place, des gamins couraient après des ballons en cuir, et des femmes avec des paniers en osier échangeaient des nouvelles en euskara et en castillan.

L'air sentait le pain chaud, la terre humide, et cette petite brise qui descendait des montagnes. On était en 1977, l'Espagne commençait tout juste à sortir de la dictature, les murs se nettoyaient, les voix se libéraient, mais ici, dans ce coin perdu du Gipuzkoa, le temps avait décidé de prendre son temps. On vivait au rythme des saisons, des marchés, des cloches de l'église, des travaux dans les champs. Une normalité fragile, mais vraie.

On est entrés dans l'épicerie du village. Une toute petite boutique, avec des étagères en bois foncé où tout était rangé au millimètre. La patronne, une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris tirés en chignon, nous a accueillis d'un simple hochement de tête. J'ai acheté du pain, des pâtes, du jambon serrano, des yaourts nature, des œufs, du café, du sucre, une bouteille d'huile d'olive, des fruits. Hélène regardait partout, fascinée par les bocaux de confiture, les paquets de biscuits, les conserves alignées comme des soldats. Elle a murmuré : « On dirait la maison de la sorcière, mais en gentil. » J'ai souri. « C'est juste une épicerie, ma puce. »

Ensuite, on s'est dirigés vers la mairie. Un bâtiment en pierre claire, avec une porte en bois massif et un drapeau espagnol qui flottait tout mou sous la brise. À l'intérieur, un secrétaire municipal nous avait reçus derrière un bureau en chêne. J'avais expliqué la situation, avec mon espagnol approximatif, des gestes, des sourires : Hélène, huit ans, besoin d'école, équivalent CE1, séjour temporaire mais stable, emploi de gardien à l'usine de bouchons.

Il avait écouté, pris des notes, hoché la tête. « Maestra López. Classe de segundo de EGB. On va la prévenir. La petite peut commencer demain. Papiers simples. Juste certificat médical et carta identità. » Il m'avait tendu un formulaire, avait souri. « Ici, on accueille. Toujours sourire. Bon travail garder usine de bouchons, elle a donné du travail. Beaucoup. On attend qu'elle rouvre. Merci de surveiller. Trois mois, école est gratuite. Et la maestra… elle aime les nouveaux visages. »

J'avais signé, j'avais remercié. Hélène serrait ma main, ses doigts un peu moites, mais ses yeux brillaient. Demain. Elle aurait une école. Des copains. Une maîtresse. Une routine. Exactement ce dont elle avait besoin. Exactement ce que je voulais lui donner.

Le soir, la pénombre était tombée tout doucement sur Anoeta. On avait préparé un repas simple : des pâtes avec du jambon coupé en dés, une sauce tomate maison que j'avais improvisée avec un oignon, de l'ail, un peu de basilic séché, et des yaourts nature pour finir. On avait mangé assis face à face sur la petite table de la cuisine, les coudes presque qui se touchaient, dans le ronronnement du chauffage électrique. Hélène mangeait lentement, savourant chaque bouchée, les yeux rivés sur moi de temps en temps, comme pour vérifier que j'étais toujours là, que ce n'était pas un rêve.

« Papa, » avait-elle demandé après avoir fini son yaourt, « tu as beaucoup voyagé avant de me trouver ? - J'ai voyagé beaucoup avant que **tu** ne me trouves, » ai-je rectifié en essuyant la table avec un torchon. « En Espagne, au Portugal, en Afrique. » « Pourquoi ? » « Pour chercher quelque chose. Ou peut-être juste pour respirer. » Elle a réfléchi, les doigts traçant des cercles sur la nappe en plastique. « Tu as rencontré des gens ? - Oui. Des dockers, des fermiers, des marins, des enfants comme toi. - Et des femmes ? » La question est tombée, simple, directe. Pas un piège. Juste une curiosité d'enfant qui observe, qui absorbe, qui commence à comprendre que les adultes ont des histoires compliquées. J'ai respiré. « Oui. Des rencontres. Parfois courtes. Parfois difficile. » Elle a hoché la tête, puis, après un silence : « Maman Camille, elle était fâchée à cause d'une femme ? Ta cousine ? Celle dont tu as parlé ? » J'ai posé le torchon. Je l'ai regardée droit dans les yeux. « On s'aimait beaucoup, Ana et moi. Mais c'était il y a longtemps. Avant toi » J'ai ajouté : « Maman Camille, elle a peur que tu repartes ? - Peut-être. Mais je ne pars plus. Pas sans toi. Et on rentrera. » Elle a souri, un sourire timide mais apaisé. « Je suis contente. Tu restes. - Je reste. » Elle s'est levée, a fait le tour de la table, est venue se blottir contre moi et m'a embrassé. J'ai passé mes bras autour de ses épaules, j'ai respiré l'odeur de ses cheveux, du savon, du lait. « Bonne nuit, ma chérie, » ai-je murmuré. « Bonne nuit, mon papa. »

Une fois couchée, sa respiration est devenue régulière, profonde. Je me suis levé, j'ai pris la lampe torche, j'ai mis le vieux fusil cassé en bandoulière, juste pour faire bonne figure, et je suis sorti dans la cour. La nuit était claire, piquetée d'étoiles. L'usine se dressait devant moi, silencieuse, ses hangars en tôle reflétant la lune. J'ai commencé ma première ronde. Pas vite. Pas lentement. Juste un pas après l'autre. Le faisceau de la lampe balayait les portails, les clôtures, les machines endormies. Rien ne bougeait. Juste le vent dans les feuilles, le chant lointain d'un chien, le grincement d'une tôle qui se dilatait. J'ai fait le tour. Une fois. Deux fois. La présence suffisait. Le fusil sur l'épaule, c'était un poids qui rassurait. Un poids familier, presque réconfortant, comme une vieille habitude. C'était le poids d'un homme qui veille, qui garde un œil sur les choses.

Quand je suis rentré, Hélène dormait toujours à poings fermés, un bras glissé sous l'oreiller, son éléphant rose collé contre sa joue comme un doudou fidèle. Je me suis allongé doucement pour ne pas la réveiller, j'ai éteint la lampe et fermé les yeux. Le sommeil est venu vite, lourd et sans rêves. Pour la première fois depuis des mois, je n'avais pas peur du lendemain. C'était étrange, ce calme soudain.

Le réveil a été tout en douceur. Un rayon de soleil s'est faufilé entre les volets, traçant une ligne dorée sur le linoléum usé. L'air sentait le frais, presque le printemps, même si on était en février 1977. Pas un nuage dans le ciel, juste un bleu pâle, immense, qui promettait une belle journée. Hélène s'est étirée, a bâillé comme un petit chat, puis a ouvert ses yeux tout ronds. « On va à l'école ? » a-t-elle demandé. « Oui, ma puce. Aujourd'hui, c'est le grand jour. » Elle a sauté du lit comme un ressort, a filé vers la salle de bain, ouvert le robinet et s'est mise à chantonner en se lavant la figure. Je me suis habillé tranquillement, j'ai préparé un petit-déjeuner simple : du pain grillé, du beurre, de la confiture, un café pour moi, du lait pour elle. On a mangé sans se presser, mais avec une énergie nouvelle, comme si on avait tous les deux hâte de commencer. Elle a enfilé sa robe bleue, celle qu'on

avait achetée à Abidjan, attaché ses cheveux avec un élastique jaune, puis rangé son cartable avec un soin méticuleux, comme si chaque geste comptait. Chaque objet posé, c'était une promesse tenue.

On est sortis. L'air sentait la terre humide, le thym sauvage, la rosée sur les pierres. J'ai aidé Hélène à mettre son manteau, à ajuster son cartable, à vérifier que l'éléphant rose dépassait bien de la fermeture éclair. « On y va ? » « On y va. »

L'école d'Anoeta était à dix minutes à pied. Un bâtiment en pierre claire, avec un préau couvert, une cour en terre battue et une porte en bois massif où était gravé le nom : Escuela Pública de Anoeta. On est arrivés en avance. La cour était vide, juste un vieux banc en bois et un but de football rouillé. Une femme est sortie du bâtiment, la quarantaine, un peu ronde, des lunettes cerclées de métal, les cheveux châtains attachés en un chignon lâche. Elle portait un cardigan beige et un sourire chaleureux. « Vous devez être Erwin et Hélène, » a-t-elle dit en français hésitant, avec un accent basque doux, presque chantant. « Je suis la maestra López. Le maire m'a tout expliqué. Bienvenue à Anoeta. »

Hélène s'est cachée derrière ma jambe, timide mais curieuse. La maestra s'est accroupie à sa hauteur, sans la brusquer. « Bonjour, petite. Tu aimes dessiner ? » Hélène a hoché la tête. « Tu aimes chanter ? » Un autre hochement. « Tu aimes les histoires ? » Un sourire timide. « Parfait. On va bien s'entendre. » Elle s'est relevée et m'a regardé. « Vous pouvez la laisser. Je la prends en charge. À quinze heures, vous venez la chercher. » J'ai hésité une seconde, puis j'ai hoché la tête. J'ai serré la main d'Hélène, me suis penché et déposé un baiser sur son front. « Sois sage, ma puce. Je reviens te chercher. » Elle m'a souri, a lâché ma main et a suivi la maestra dans le couloir. Je suis resté planté là, à regarder la porte se refermer, le cœur battant un peu trop fort. Mais c'était bon. C'était juste.

Pendant qu'Hélène découvrait sa nouvelle vie, je suis retourné vers l'usine. J'avais quelques heures devant moi. Pas de rondes avant ce soir. Juste du temps. Du temps pour respirer, pour marcher, pour explorer. Anoeta et ses environs offraient un calme réparateur. Les collines voisines, couvertes de chênes verts et de genévriers, montaient doucement vers les contreforts des Pyrénées. Les chemins de terre serpentaient entre les pâturages, où des moutons broutaient tranquillement, gardés par des bergers en béret. L'air était vif, chargé d'iode lointain et de résine.

Je marchais sans but, les mains dans les poches, écoutant le silence, le vent, le chant des oiseaux. C'était 1977, l'Espagne basculait lentement vers la démocratie, les journaux parlaient de réformes, de liberté d'expression, de régionalisme, mais ici, dans ce coin reculé, la vie continuait au rythme des saisons, des travaux, des cloches. Une normalité fragile, mais solide.

Je suis revenu à l'usine vers onze heures. J'ai ouvert le portail, la cour déserte. J'ai poussé la porte d'un des hangars principaux. L'intérieur était plongé dans une pénombre poussiéreuse. L'air sentait le métal froid, l'huile ancienne, la sciure. Des machines arrêtées depuis des mois, peut-être des années, dormaient sous des bâches tachées. Des outils rouillés pendaient aux murs. Des palettes de bois s'empilaient dans un coin, couvertes de toile. Des vestiges de vie suspendue. Une ambiance bizarre, comme si le temps s'était figé ici, attendant qu'on le relance.

J'ai marché lentement, le faisceau de ma lampe balayant les étagères, les établis, les vieux registres ouverts sur des tables. Des machines métalliques compliquées. Des factures datées de 1973. Des plans de bouchons en liège. Des listes de commandes. Tout était resté en l'état. On aurait dit que les ouvriers avaient posé leurs outils un soir en se lançant un simple "à demain", sauf que le lendemain n'est jamais arrivé.

Tout au fond du hangar, je suis tombé sur une vieille camionnette recouverte d'une bâche. Un petit van Avia, bleu à l'origine, mais un bleu tellement lessivé par les années qu'il en était presque gris. Le pare-brise pendait, complètement décroché, les pneus étaient à plat depuis belle lurette, et une épaisse couche de poussière mêlée de rouille recouvrait la carrosserie. Il y avait les clefs sur le contact et les papiers dans la boîte à gants. Mais en y regardant de plus près, le châssis était étonnamment sain.

Le moteur, un six cylindres, mazette, avait l'air en bon état lui aussi. J'ai soulevé le capot, inspecté les tuyaux, les bougies, les câbles. Franchement, ce qu'il lui fallait, c'était un bon coup de propre, une vidange, quelques pièces à changer, et surtout beaucoup de patience. Une restauration tout à fait réalisable. Je me suis surpris à sourire tout seul. Je voyais déjà la tête d'Hélène en le découvrant. Un véhicule pour l'emmener à l'école, au village, ou pour crapahuter en montagne le week-end. Un vrai projet, un but. Avec un peu d'aménagement, ça pourrait vraiment être sympa.

Je suis resté un long moment à tourner dans tous les sens, à noter mentalement ce qui serait à changer et l'ordre des opérations. Puis je suis sorti, j'ai fait le tour du hangar, et là, j'ai trouvé des vélos, enfin des épaves de vélos. Mais il y avait un vélo de fille, cadre blanc, pneus un peu fatigués, mais les freins répondaient encore, le guidon était droit, la selle réglable. Rien de bien méchant : un petit réglage, un peu d'air, un bon nettoyage. Je l'ai sorti en plein soleil, attrapé les outils dans un placard mural, et je m'y suis mis. Nettoyer la chaîne, graisser les axes, gonfler les pneus, ajuster la hauteur de selle, vérifier les freins, gratter la crasse qui avait protégé la peinture.

Chaque geste était précis, presque automatique, comme si je les avais répétés des centaines de fois. Une mécanique simple et honnête, qui réparait autant le vélo que mon esprit. À treize heures, le vélo était propre, fonctionnel, prêt à rouler. On aurait dit qu'il sortait de la boutique des années 60. Je l'ai rangé contre le mur du hangar, j'ai recouvert la camionnette, et je suis retourné au mobil-home pour me laver les mains, manger un sandwich et attendre l'heure de la sortie.

À quinze heures, j'étais devant l'école, ma moto astiquée qui brillait de mille feux, deux casques sur la selle, tout propres eux aussi. Tout le monde la regardait. La cour s'était remplie d'enfants, de parents, de brouhaha et de rires. Hélène est sortie la première, cartable sur le dos, les joues toutes roses et les yeux qui pétillaient. Elle a couru vers moi et s'est jetée dans mes bras. « Papa ! C'était génial ! La maestra López, elle parle français ! On a dessiné, on a chanté, on a fait du sport, et à la cantine, y avait du riz au poulet, trop bon ! Et j'ai une copine ! Annabella ! Elle vient d'Afrique, comme moi. Elle habite juste à côté du village, on a joué pendant la récré, on s'est tenu la main, on est inséparables ! »

Elle débitait tout ça à toute vitesse, à bout de souffle, tellement heureuse. Je l'écoutais en souriant, le cœur léger. « Tu as aimé, ma puce ? » « J'adoré ! Les enfants sont super gentils, ils m'ont posé plein de questions, je leur ai montré mon éléphant, la maestra m'a fait lire un peu en espagnol, c'était dur mais j'ai essayé, et après on a fait de la musique, et elle a dit qu'on ferait du français parce que je suis française, et tout le monde était content ! »

Pendant qu'elle parlait, une femme s'est approchée. Grande, brune, noire de Jais, les cheveux longs un peu défrisés à la mode des jeunes africaines, attachés en une queue-de-cheval souple, des yeux gris profonds, un sourire franc, une démarche assurée, féline, souple. Elle portait un manteau beige et un foulard rouge, et dégageait une assurance naturelle, une beauté qui ne cherchait pas à plaire mais qui s'imposait d'elle-même. « Hélène, cariña, Annabella avait ton écharpe, » a-t-elle dit en tendant un lainage rouge. Puis elle s'est tournée vers moi. « Vous devez être le papa. Je suis Marina, la mère d'Annabella. » J'ai souri et tendu la main. « Erwin. Enchanté. » Elle a serré ma main, paume humide, odeur bois de senteur et karité, et son regard a croisé le mien un instant, un peu trop longtemps peut-être, mais sans aucune malice. Juste une curiosité polie, une reconnaissance entre adultes.

« Les filles s'entendent bien, » a-t-elle dit. « Annabella ne parle que d'elle depuis que je l'ai récupérée à la grille. Elle dit que votre fille dessine comme une artiste et chante comme un rossignol. Elle a vécu en Afrique, elle aussi ? – Oui, je l'ai recueillie à Abidjan il y a trois ans, elle avait été abandonnée par des gitans, sans doute. Elle est pleine de surprises, » ai-je répondu en jetant un regard affectueux à Hélène, qui serrait déjà l'écharpe contre elle. Marina a souri, éclatante, hoché la tête. « On se voit demain, alors. Hasta luego, frère. » Elle s'est éloignée, sa silhouette se fondant dans la foule des parents. Je suis resté un instant à la regarder partir, admiratif de sa grâce, de sa silhouette, de sa présence. Un peu troublé, aussi. Un peu inquiet. Déjà deux jours, et je regardais et admirais une jolie femme.

Nous sommes rentrés à moto sous les yeux des collègues et de quelques mères d'élèves, qui échangeaient des sourires et des murmures amusés sur mon passage. Hélène rayonnait, elle me rapportait chaque détail à l'oreille, chaque regard, chaque parole échangée. Je l'écoutais, ressentant une fierté tranquille, un bonheur simple, une paix intérieure. Je roulais doucement, savourant l'instant. Nous avons fait un détour par les collines pour profiter des derniers rayons du soleil couchant, dorés et apaisants. Quand nous sommes arrivés au mobil-home, j'ai ouvert le portail et me suis dirigé vers le hangar. « Attends-moi une seconde, ma puce. » Je suis entré, j'ai sorti le vélo, je l'ai poussé devant moi et je l'ai garé près de la porte.

Hélène s'est figée. Ses yeux se sont écarquillés, ses mains ont volé vers sa bouche. « C'est… pour moi ? - Oui. Il traînait là, abandonné. Je l'ai nettoyé, réglé, gonflé. Il est à toi. » Elle a lâché son cartable, a couru vers le vélo, a passé ses doigts sur le guidon, a caressé la selle, a fait tourner les pédales. Puis elle s'est retournée, a sauté en l'air, a crié de joie, a ri aux éclats, a couru vers moi, m'a serré dans ses bras et m'a embrassé sur les deux joues. « Merci, papa ! Merci ! C'est le plus beau cadeau ! Je vais aller partout avec lui ! À l'école, au village, à la montagne ! On fera des balades ensemble ! » Je l'ai serrée contre moi.

Ce soir-là, nous avons préparé un repas simple : des œufs au plat, du pain, des yaourts et des fruits. Nous avons dîné dehors, sur la petite terrasse en bois, sous un ciel qui virait au violet. Hélène parlait sans fin, intarissable, me racontant Annabella, la maestra, la cantine, le sport, la musique, le français, les rires, les jeux. Je l'écoutais, un sourire aux lèvres, le cœur léger, les épaules détendues. Ce soir, je n'avais pas de fuite à préparer, pas de route à tracer, pas de décision à prendre. Juste un toit. Une fille. Un vélo. Une école. Une routine.

Quand elle s'est tue, épuisée, elle s'est blottie contre moi, posant sa tête sur mon épaule. « Papa, » a-t-elle murmuré d'une voix douce, ensommeillée, « Tu crois que maman Camille serait contente, si elle nous voyait ? » J'ai fermé les yeux, une légère culpabilité m'effleurant au souvenir de la belle grande femme africaine aux yeux gris croisée à l'école. J'ai senti la question flotter dans l'air, légère, mais lourde de tout ce qu'elle portait. « Oui, ma puce. Elle serait très contente. Elle aimerait te voir à l'école, avec ton vélo, avec tes copines. Elle aimerait te voir heureuse. - Elle nous manque, » a-t-elle soufflé. « Elle nous manque, » ai-je répété.

Le silence est retombé, paisible, accepté. Pas un vide, juste une présence différée. Un amour qui attendait, là-bas, à Paris, derrière une porte bleue, dans un trois-pièces refait par des frères bretons, sous des guirlandes de Noël peut-être encore accrochées. Je l'imaginais, assise près de la fenêtre, un cahier sur les genoux, un stylo entre les doigts, le regard perdu vers le sud. Elle ne m'avait pas abandonné. Elle m'avait laissé partir. Elle m'attendait. Et j'attendais le moment de rentrer.

Je me suis levé, j'ai porté Hélène dans sa chambre, je l'ai couchée, j'ai remonté la couverture sur ses épaules, j'ai éteint la lampe. Je suis retourné sur la terrasse, je me suis assis, j'ai contemplé les étoiles. L'usine se dressait devant moi, silencieuse. Le mobil-home respirait, chaud, vivant. Le vélo reposait contre le mur, propre, prêt à l'emploi. La camionnette attendait sous sa bâche, son tour viendrait. La moto était garée derrière, sous un appentis. La route était encore là, quelque part, mais elle n'était plus une évasion. C'était un territoire que nous apprenions à habiter à deux. Kilomètre après kilomètre. Jour après jour.

J'ai souri. Le goût de cette pause n'était pas celui de l'oubli. C'était celui du repos, de la patience, de l'ancrage. De la promesse tenue.

Chapitre 28 : Le goût de la trahison

Pendant deux mois, leur quotidien s'était installé dans une douce régularité, presque monotone, mais empreinte de sérénité. Chaque matin, Hélène quittait leur logement pour se rendre à l'école, rejoignant ses camarades de classe. Avec une aisance surprenante, elle s'imprégnait de la langue, au point de devenir, en peu de temps, un véritable petit guide linguistique pour Erwin, qui peinait encore sur certaines tournures ou prononciations. Sans jamais se lasser, elle lui répétait ces phrases qui lui paraissaient si naturelles, parfois en riant doucement de son air perplexe. Elle corrigeait sa diction, corrigeait ses verbes irréguliers, lui expliquait les expressions locales avec une patience d'institutrice en herbe. Avant de partir le matin, elle vérifiait son cartable, alignait soigneusement ses cahiers, s'assurait que son éléphant rose dépassait bien de la fermeture éclair. Puis, d'une souplesse décidée, elle prenait à vélo la direction de l'école, roulant bien à droite, prudente à l'excès, les épaules légères, déjà parfaitement intégrée à cette nouvelle routine qui semblait lui aller comme un gant.

Très vite, elle s'était fondue dans le groupe, au point que ses camarades l'avaient surnommée Héléna. Elle devenait espagnole de cœur, disaient-ils avec un sourire amusé. Ce changement lui allait à merveille ; elle rayonnait, et cela se voyait. Ses joues s'étaient arrondies, son teint avait pris une belle teinte dorée sous le soleil de Castille, et ses cheveux blonds capturaient la lumière matinale comme une couronne discrète. Elle riait plus fort, courait avec plus d'aisance, s'exprimait avec une assurance nouvelle. Les autres enfants l'entraînaient dans leurs jeux, l'invitaient aux goûters, lui prêtaient leurs livres. Elle n'était plus l'étrangère du début, celle qui observait en silence et se tenait à l'écart. Elle était désormais Héléna, acceptée, intégrée, vivante d'une manière qu'Erwin n'aurait jamais osé imaginer pour elle.

De son côté, Erwin avait pris l'habitude d'appeler Camille régulièrement. Il lui racontait les progrès d'Hélène, soulignait à quel point elle s'épanouissait sous le soleil castillan, et la rassurait sur sa vie sociale florissante. Leurs conversations se déroulaient depuis la cabine téléphonique du village, celle dont le combiné sentait le plastique usé et la transpiration des précédents utilisateurs. Il composait le numéro avec une précision mécanique, le cœur battant un peu plus fort à chaque sonnerie. Les premières semaines, Camille répondait rapidement.

Sa voix était claire, chaleureuse, traversée d'un soulagement palpable. Elle s'enquérait des nouvelles, riait aux anecdotes d'Hélène, posait des questions sur le van, sur Don Vasquez, sur la chaleur espagnole. Elle lui disait qu'elle l'attendait, qu'elle croyait en lui, que la procédure judiciaire avançait lentement mais sûrement, que Maître Jacobs travaillait dans l'ombre, que le juge des tutelles commençait à douter de sa propre rigueur. Ces

appels étaient comme des ponts, des moments de respiration, des rappels qu'ils existaient encore l'un pour l'autre.

Mais peu à peu, quelque chose s'était fissuré. Pas brutalement. Pas avec des cris ou des silences pesants. Juste avec des détails infimes, presque imperceptibles, mais qui s'accumulaient comme la poussière sur un meuble qu'on néglige. Camille répondait toujours, mais parfois avec une seconde de retard, comme si elle avait hésité avant de décrocher. Sa voix, autrefois fluide, se faisait parfois plus brève, plus mesurée. Elle posait moins de questions. Elle parlait davantage d'elle-même, de l'école, des collègues, de la fatigue des journées qui s'étiraient.

Elle mentionnait souvent un nouveau collègue, Alain qui semblait présent assez souvent. Erwin écoutait, un peu inquiet. Un peu par jalousie, malgré qu'il ne se sente pas trop le droit d'éprouver ce sentiment, mais aussi par instinct de survie. Il sentait que le terrain se dérobait sous ses pieds, que le lien se distendait, qu'une autre réalité prenait forme à Paris une réalité dont il était exclu, une réalité qui avançait sans lui.

Il essayait de combler les silences. Il parlait du van, du mastic qu'il appliquait sur la carrosserie, des heures passées à poncer, des pièces qu'il commandait par correspondance, de Don Vasquez qui lui prêtait des outils, qui lui expliquait les gestes, qui lui disait que la mécanique, c'était comme la vie : il fallait démonter, nettoyer, reconstruire, sans se presser. Il parlait d'Hélène, de ses progrès en espagnol, de ses rires qui résonnaient dans la cour de l'usine, de ses cauchemars qui se faisaient plus rares, de ses questions sur la France, sur Paris, sur Camille. Il parlait de tout, des amis qu'il s'était fait, espérant que les mots construiraient un barrage contre l'éloignement. Mais les mots ne suffisaient plus. Ils avançaient sur une surface devenue totalement imperméable, leurs pas glissant sans accroche.

Camille écoutait, hochant sûrement la tête au téléphone. Elle scandait des « oui », des « je comprends », des « c'est bien, continue comme ça ». Pourtant, une retenue nouvelle s'était glissée dans sa voix, une distance qui n'avait rien à voir avec la colère ou le reproche. C'était quelque chose de bien plus redoutable : de la résignation. On aurait dit qu'elle avait déjà fait le deuil de quelque chose qu'Erwin refusait obstinément de nommer.

Elle ne parlait plus de retour ni de projets. Désormais, elle évoquait la logistique, les papiers, les délais, les procédures. Elle lui racontait que le juge des tutelles et l'assistante sociale, vexés d'avoir été pris de court, transformaient leur déception en acharnement. On aurait cru qu'ils tenaient absolument à placer Hélène en foyer, quitte à lancer une procédure pénale contre Erwin pour enlèvement, simplement pour prouver qu'ils avaient raison.

Erwin serrait le combiné, sentait la sueur couler dans son dos, et répétait qu'il ne laisserait pas faire, qu'il se battrait, qu'il rentrerait, qu'il ne la perdrait pas. Camille soupirait alors : « Je sais, Erwin. Je sais. » Mais ce « je sais » avait perdu toute sa force. Il n'était plus qu'un écho, un réflexe, un mot qu'on prononce pour faire taire l'autre, pour clore une conversation qu'on n'a plus la force d'alimenter.

Avec le temps, par contre, Interpol semblait lâcher prise. Les preuves se faisaient trop minces, le dossier s'essoufflait, et Erwin commençait à respirer un peu plus librement. Pourtant, le ministère de la Justice portugais refusait d'abandonner l'affaire et cherchait toujours à l'inculper. Le Portugal restait pour lui une terre interdite : s'il y posait le pied, il risquait gros. Une partie de lui demeurait vigilante, mais les accusations ne tenaient pas suffisamment pour aboutir à une extradition.

Le juge des tutelles, lui, s'accrochait encore, même si sa base s'effritait. Camille lui transmettait ces nouvelles par bribes, entre deux silences, comme si elle lui tendait des morceaux de vérité qu'elle n'osait pas assembler. Erwin les recevait, les rangeait dans un coin de sa tête, et continuait à vivre. Il fallait bien. Il n'avait pas le luxe de s'effondrer. Pas avec Hélène qui grandissait, qui riait, qui lui demandait chaque soir si Camille viendrait bientôt. Pas avec le van qui attendait, silencieux, dans le hangar, témoin muet de ses efforts, de ses doutes, de sa volonté de reconstruire quelque chose de tangible, de solide, de durable.

De son côté, Hélène s'était liée d'amitié avec Annabella, une fille du quartier, et cette amitié ressemblait à une véritable sororité. Elles vivaient accrochées l'une à l'autre : le soir venu, elles jouaient, faisaient leurs devoirs, échangeaient confidences et fous rires devant la télévision. Logiquement, Erwin et Marina, la mère d'Annabella, avaient commencé à se parler, entre deux allers-retours pour récupérer ou déposer les filles lors des goûters ou des soirées pyjama.

Au début, ce n'étaient que des échanges polis. Des sourires, des « bonsoir », des « à demain ». Puis les occasions s'étaient multipliées. Les filles restaient jouer plus longtemps, les devoirs prenaient du temps, les pyjamas s'oubliaient. Il fallait revenir les chercher ou les ramener. Et à chaque fois, Erwin et Marina se retrouvaient face à face, dans la cour de l'usine, sur le seuil de la petite maison de Marina, ou sur un banc près de la place du village. Au début, ils parlaient des enfants : l'école, la maîtresse López, les progrès en espagnol, les bêtises, les rires, les cauchemars qui s'espaçaient. Puis, peu à peu, les conversations s'étaient déplacées vers le présent, les routines, les petites victoires du quotidien.

Marina racontait son travail à la banque, les dossiers qui s'accumulaient, les clients exigeants, les journées qui filaient trop vite. Elle parlait de sa fille, de ses dessins, de ses questions sur les étoiles, de sa peur des orages, de sa joie quand elle réussissait un exercice de maths. Elle évoquait la chaleur de l'été qui arrivait, les marchés du village, les voisins qui commençaient à sortir les chaises sur les trottoirs, les enfants qui couraient pieds nus jusqu'à tard le soir. Erwin l'écoutait, assis sur le muret de pierre, les coudes sur les genoux, le regard fixé sur le sol. Il sentait dans sa voix une dignité tranquille, une force qui n'avait pas besoin de se justifier. Elle ne cherchait pas la pitié. Elle racontait, simplement. Raconter, c'était déjà survivre. Elle lui parlait de la vie ici, maintenant, de la façon dont les jours s'emboîtaient les uns dans les autres, dont on apprenait à aimer ce qui est stable, ce qui revient, ce qui ne bouge pas.

Il lui parla de Paris. Non pas du passé, mais du présent suspendu. De l'attente, de la suspension, de la manière dont les lettres mettaient du temps à arriver, dont les appels se faisaient plus courts, dont les silences s'allongeaient. Il lui parla d'Hélène, de la découverte à Abidjan, des démarches, des billets glissés, des regards pesants, des nuits d'angoisse, des larmes silencieuses, des serments tenus à moitié, des promesses faites à soi-même.

Il lui parla de Camille, la fée blonde, de l'amour qui avait survécu aux tempêtes, de la stérilité, des nuits vides, des espoirs déçus, des rendez-vous chez le médecin, des résultats qui tombaient comme des pierres, du silence qui s'installait entre eux, lourd et épais, des regards qui se détournaient, des mains qui ne se cherchaient plus, des promesses de « on essaiera encore » qui sonnaient creux. Il lui parla de sa culpabilité, de ses écarts, ses fautes, de la honte, de sa peur de ne pas être à la hauteur, de sa peur de perdre Hélène, de sa peur de perdre Camille, de sa peur de se perdre soi-même.

Marina l'écoutait sans interrompre, sans juger, sans conseiller. Elle écoutait simplement. Ses yeux gris, profonds et calmes, le fixaient avec une attention qui ne pesait pas, une attention qui apaisait. Quand il avait fini, elle ne disait rien pendant un long moment. Puis elle posait une main sur son bras. Juste un geste, léger, éphémère, mais lourd de sens. « Tu n'es pas seul, Erwin », murmurait-elle. « Je suis ton amie. On porte tous nos valises. On les ouvre quand on est prêts, ou quand on n'a plus le choix. »

Elle se levait, regardait vers la maison où les filles riaient devant la télévision. « Annabella a besoin de stabilité. Hélène aussi. Toi aussi. La route, c'est bien pour fuir. Mais pour rester, il faut des ancres. » Elle lui sourit, un sourire triste mais vrai. « Tu en as déjà une. Tu ne la vois pas encore, mais elle est là. »

Erwin restait assis longtemps après son départ. Il regardait ses mains : celles qui avaient tenu le guidon de la Harley, celles qui avaient frappé, celles qui avaient serré Hélène contre lui, celles qui avaient caressé Camille et Ana, celles qui tenaient maintenant un tournevis, une ponceuse, un pinceau. Celles qui essayaient de reconstruire. Pas une vie, juste un van, juste un projet, juste quelque chose de concret, de palpable, de réparable.

Erwin progressait dans la restauration du van. Le châssis et le moteur avaient été entièrement démontés, poncés, repeints et remontés. La carrosserie était en cours de masticage et de peinture. Il était entré en contact

avec Don Vasquez, qui lui avait assuré qu'il pouvait récupérer ou transformer ce vieux véhicule, depuis longtemps destiné à la casse. Les papiers se trouvaient dans la boîte à gants, et Erwin avait carte blanche pour le mettre à son nom. Il bricolait en cachette, chose facile car Hélène n'avait absolument pas le droit d'entrer dans l'usine, pour éviter tout accident avec les machines dangereuses qui s'y entassaient. Tout avançait lentement, mais sûrement, comme leur nouvelle vie, fragile et inattendue, dans ce coin d'Espagne.

L'atelier qu'il s'était aménagé était son refuge. Un espace clos, sombre, saturé d'odeurs de solvant, de poussière de métal, de peinture fraîche, de sueur. Là, il n'y avait ni passé, ni futurs incertains, ni lettres à écrire, ni téléphones à décrocher. Juste de la tôle, du bois, des vis, des écrous, des gestes précis, répétés, mécaniques, presque méditatifs. Il passait des heures à poncer, mastiquer, peindre, ajuster, vérifier. Il apprenait la patience, à accepter que certaines choses ne se réparent pas en un jour, que certaines blessures ne se referment pas en une nuit, que certaines routes ne mènent nulle part, sauf à soi-même.

Don Vasquez venait parfois. Il s'asseyait sur une caisse, allumait une cigarette, observait en silence. Il ne parlait pas beaucoup, juste des phrases courtes, des conseils techniques, des rappels à l'ordre : « Pas trop de mastic, ça fissure », « Laisse sécher, la peinture ne pardonne pas la précipitation », « Vérifie les soudures, un van roule sur des routes qui ne pardonnent pas ». Erwin écoutait, appliquait, apprenait. Il sentait que le vieil homme voyait en lui autre chose qu'un Français paumé : il voyait un homme qui essayait, qui luttait, qui ne lâchait pas. Et ça, Don Vasquez le respectait plus que tout.

Le van n'était pas fini, loin de là. Il restait des semaines, peut-être des mois de travail. La carrosserie n'était qu'à moitié lisse, les portières n'étaient pas encore ajustées, le toit attendait sa peinture finale, l'intérieur était un chantier : sièges à refaire, tableau de bord à nettoyer, câblage à vérifier, isolation à poser. Erwin le savait, il ne se faisait pas d'illusions. Mais chaque jour, il faisait un peu plus, un peu mieux, un peu plus sûr. Et ça suffisait pour l'instant, pour tenir, pour respirer, pour croire qu'un jour le van roulerait, qu'un jour il emmènerait Hélène à l'école, qu'un jour il irait chercher Camille à la gare, qu'un jour ils partiraient tous les trois en balade dans les collines de Castille.

Les grandes vacances approchaient. La vente de l'usine traînait, le contrat d'Erwin était prolongé. Il essayait d'organiser un séjour de Camille à Anoeta, mais cela semblait compliqué. Camille se montrait réservée et trouvait des prétextes : c'était trop loin, les bébés des belles-sœurs allaient arriver, sa mère était fatiguée…

Erwin était perplexe. Il lui répétait plusieurs fois qu'Hélène la réclamait souvent, qu'elle lui manquait, et que lui aussi, il avait envie de la voir et de la serrer dans ses bras. Ses réponses étaient froides. Pas juste un peu distantes, mais lointaines, comme si quelque chose s'était brisé entre eux sans qu'il s'en rende compte. Lui, il insistait, encore et encore, comme un disque rayé. Il lui proposait tout : des dates, des trajets en train, des billets d'avion, des itinéraires en voiture, des étapes précises.

Il lui parlait de la beauté de la Castille, de ses nuits douces, du calme du village, de la sécurité du mobil-home, de son besoin de la retrouver. Et surtout, il lui répétait à quel point Hélène avait envie de la revoir. Il disait qu'il fallait absolument qu'ils se retrouvent, qu'ils se parlent, qu'ils se touchent, qu'ils se rappellent tous les trois qu'ils existaient encore, malgré les kilomètres.

Camille, elle, écoutait. Elle soupirait, et ses réponses tombaient comme des gouttes d'eau sur un sol sec : « Oui, peut-être… On verra…, Je ne sais pas… », C'est compliqué… Ma mère est fatiguée…, Sophie et Marie vont accoucher, elles vont avoir besoin de moi… Le train coûte trop cher… L'avion, c'est toute une organisation… Tu comprends, Erwin, je suis seule, je gère tout, je n'ai tout simplement pas la force de voyager… Si tu étais resté, les choses auraient été plus simples… Mais pourquoi t'es parti ? On verra en septembre… ». Chacune de ces phrases était un mur. Pas un obstacle infranchissable, non. Juste assez haut pour casser son élan. Pour refroidir son espoir. Pour lui rappeler, avec une cruauté silencieuse, qu'il était tout seul de son côté de la frontière. Et que tout ça était de sa faute, l'enchaînement de ses erreurs et lâchetés.

Il ne comprenait pas, pas vraiment. Il sentait confusément que quelque chose avait changé, mais il n'arrivait pas à mettre des mots là-dessus. Il pensait à la distance, au temps qui passe, aux papiers, à la fatigue, à

la solitude. Il pensait à ce nouveau collègue de plus en plus présent, mais il chassait cette idée d'un geste mental, comme on chasse une mouche. Il refusait d'y croire. Il ne voulait pas imaginer. Pas parce qu'il était sûr d'elle, mais parce qu'il avait besoin de croire que leur amour tenait encore debout. Que leur histoire n'était pas finie. Qu'ils pouvaient encore se rattraper, se choisir, se sauver l'un l'autre.

Pourtant, les conversations se faisaient plus rares. Elle ne répondait pas toujours, souvent, les sonneries resonnaient dans le vide. Les silences s'allongeaient. Les « je t'aime » devenaient mécaniques, comme des formules convenues de politesse, les promesses plus vagues, les projets plus flous. Erwin sentait le sol se dérober sous ses pieds. Il percevait le lien qui se distendait, l'éloignement sournois qui s'installait, invisible mais inéluctable. Il serrait les poings, respirait profondément, et continuait. Il travaillait sur le van, s'occupait d'Hélène, discutait avec Marina, faisait sa ronde. Il vivait, en attendant, en espérant, en croyant.

Jusqu'à cet-après-midi de juin, le 23. La chaleur était lourde, l'air saturé d'odeurs de terre sèche, de thym sauvage et de poussière soulevée par le vent. Le soleil déclinait lentement, dorant les murs de l'usine, réchauffant les dalles de la cour, faisant briller la rosée sur les feuilles des platanes. Erwin était assis sur une chaise en plastique de la terrasse, un verre d'eau à la main, le regard perdu à l'horizon. Il pensait à Camille, à Paris, à l'appartement, à l'école, à Hélène, au van, à Marina, à Don Vasquez, à la route, à la fuite, à la stabilité, à l'amour, à la peur, à l'espoir, à la résignation. À tout. À rien.

Le facteur passa. Un homme d'une cinquantaine d'années, casquette enfoncée sur le crâne, sacoche en cuir usé, démarche lente et précise. Il s'arrêta devant le portail de l'usine, fouilla dans sa sacoche, en sortit une enveloppe et la tendit à Erwin. Sans un mot, juste un hochement de tête. Erwin la prit, la regarda.

Cachet de la poste française, Paris.
Adresse : M. Larivière, Usine de bouchons, 20 270 Anoeta, Espagne.
Au dos, deux initiales tracées à l'encre bleue, d'une écriture qu'il reconnaissait entre mille : C.P. Camille Ploudech. Pas C.L., pas Camille Larivière. Juste elle, redevenue elle-même, celle d'avant, celle qui portait encore son nom de jeune fille. Comme un vêtement qu'elle aurait remis, comme un adieu silencieux.

Il resta immobile, le verre d'eau à la main, le regard fixé sur ces initiales. Son cœur battait à s'en fendre la poitrine. Il savait, avant même d'ouvrir l'enveloppe. Il savait que quelque chose venait de se briser, que quelque chose venait de se terminer, que quelque chose venait de lui échapper pour de bon. Il ouvrit l'enveloppe, en sortit la feuille, la déplia, et lut. Une fois, puis une seconde, puis une troisième, en suivant chaque mot du doigt, comme si le toucher pouvait atténuer le choc, comme si les mots pouvaient être rattrapés, comme si le passé pouvait être réécrit.

« Camille Ploudech Larivière,
27 rue Broca Paris Vème.
24 juin 1977

Erwin.

Je suis désolée. Je crois que je t'aime encore et que je t'aimerai toujours. Mais je suis enceinte. Ça s'est fait sans que je m'en aperçoive, enfin, si, je dis des bêtises. Je voulais dire que ce n'était pas prémédité, ni une vengeance.

Ma solitude, mes angoisses m'ont rapproché du jeune collègue qui t'a remplacé, Alain. Au début, nous travaillions ensemble, puis nous nous sommes aperçus que nous étions voisins et nous avons souvent fait les trajets-domicile de concert.

Une chose en amenant une autre, nous avons commencé à parler, de toi, d'Hélène, de lui qui sortait aussi d'une histoire compliquée. IL m'a raccompagnée chez moi, est monté prendre un thé, je pleurai, il m'a consolée en me prenant dans ses bras.

Une autre fois, je suis allé chez lui, il m'avait préparé à manger, des choses toutes simples, mais j'ai passé une bonne soirée.

Nous avons pris l'habitude de nous fréquenter, nous avançant sans nous en rendre vraiment compte dans une intimité de plus en plus sensuelle.

Je t'épargnerai la suite, mon géant.

J'étais perdue, je ne savais pas comment te le dire. J'étais fatiguée aussi, je ne savais plus quoi faire de ma vie.

Mais maintenant, je sens ce bébé grandir en moi et ça me rend heureuse au milieu de cette vie compliquée. Et Alain est gentil, attentionné, sans histoires. Je suis allée m'installer chez lui. Hélène me manque.

Je t'embrasse. Camille

PS : Je suis vraiment désolée.

La lettre glissa de ses doigts et tomba au sol avec un bruit sourd, presque imperceptible. Il resta figé, incapable du moindre mouvement, comme si le temps lui-même avait suspendu son cours. Une heure entière s'écoula peut-être, ou davantage, sans qu'il puisse dire combien de temps il était resté là, debout, l'esprit totalement vide, les yeux fixés sur ce papier froissé qui gisait sur les dalles encore tièdes de la chaleur du jour.

Le vent léger soulevait par endroits les bords de la lettre, comme pour le narguer, accentuant l'immobilité presque irréelle de cet instant. Il se tenait là, planté comme une statue, son verre d'eau toujours serré entre ses doigts crispés, les jointures blanchies par une tension qui trahissait son calme apparent. Le soleil poursuivait sa descente lente et indifférente, dorant les murs de l'usine abandonnée, réchauffant les dalles, faisant scintiller la rosée sur les feuilles des grands platanes.

Les cigales sciaient l'air de leur stridulation incessante, et au loin, le bourdonnement régulier d'un tracteur rythmait paisiblement la tombée du soir. Tout autour de lui, la vie continuait son cours normal, indifférente à ce qui venait de se produire. Sauf en lui. À l'intérieur, plus rien ne bougeait. Juste un vide immense, profond et silencieux, un gouffre qui venait de s'ouvrir sans bruit, sans préavis, sans même la décence d'un fracas qui aurait pu donner un sens à cette déchirure.

Il n'eut même pas l'idée d'appeler. Pas une pensée pour courir jusqu'à la cabine téléphonique du village. Pas l'ombre d'une intention de composer le numéro qu'il connaissait par cœur. Il ne chercha pas à comprendre, à justifier, à supplier, à hurler sa colère ou sa peine. Rien. Seulement le silence. Seulement le vide. Seulement cette certitude brutale, implacable et définitive qui s'imposait à lui : tout était fini. Tout était perdu. Tout ce qui comptait était désormais derrière lui, hors d'atteinte.

Il resta là, une heure, peut-être plus. Le temps s'était figé, comme l'usine, comme les machines silencieuses, comme les souvenirs qui remontaient par vagues, comme les promesses échangées, comme les rêves partagés, comme l'amour qu'il avait cru indestructible, comme la route qu'ils auraient dû parcourir ensemble, comme cette stabilité qu'il avait tant recherchée, comme la vie elle-même qui semblait s'être arrêtée.

Il ne savait plus quoi faire. Il ne savait plus quoi penser. Il ne savait plus quoi ressentir. Seulement le vide qui l'habitait tout entier. Seulement le silence qui l'entourait comme un linceul. Seulement l'écho de sa propre respiration, qui lui rappelait qu'il était encore vivant. Seulement le poids de son propre corps, qui lui semblait soudain insupportable. Seulement cette réalité qui venait de le frapper de plein fouet, sans prévenir, sans pitié, sans espoir de retour en arrière.

Mais une petite fille blonde revint dans son esprit. Sa fille. Il y avait encore un sens à sa vie. Il regarda l'heure à sa montre : L'école ouvrait dans dix minutes : C'était faisable. Il enfila une paire de baskets, un short, un teeshirt. Il s'élança sur la route, courant de toutes ses forces. Il serait à l'heure, il le fallait.

Chapitre 29 : Le goût du recommencement

Il arriva devant l'école avec trois minutes d'avance, les poumons en feu, les tempes qui cognaient. Il s'arrêta au coin de la rue, les mains sur les genoux, pour retrouver un souffle à peu près normal. Sa chemise lui collait au dos. Un père de famille le croisa, lui adressa un sourire poli. Il avait dû avoir l'air de quelqu'un qui fuyait quelque chose. Ce n'était pas complètement faux.

La cour se remplissait peu à peu. Des mères avec des poussettes, des pères en bleu de travail, des grand-mères en tablier qui attendaient en parlant fort dans cet euskara rugueux et chantant qu'Erwin commençait à reconnaître sans le comprendre. L'odeur de craie et de cantine flottait encore dans l'air tiède, mêlée à celle des géraniums dans les bacs en terre cuite alignés contre le mur de pierre. Le soleil déclinait sur les façades, dorant tout d'une lumière de fin d'après-midi qui rendait les choses plus belles qu'elles ne l'étaient vraiment. Il trouva ça presque indécent.

La porte en bois massif s'ouvrit. Les enfants se mirent à sortir en flot, cartables rebondissants, voix qui fusaient de partout. Et elle apparut, la troisième ou la quatrième, son vélo poussé à la main, l'éléphant rose qui dépassait de la fermeture éclair du cartable. Elle le repéra tout de suite. Elle le regarda, vraiment, de cette façon qu'elle avait, posée et directe, qui ne laissait rien passer, et son sourire se dessina sans aboutir tout à fait. Elle avait lu quelque chose sur son visage. Les enfants lisent tout, toujours, avant qu'on ait eu le temps de se composer une expression convenable.

Elle ne posa pas de question. Elle guida son vélo jusqu'à lui, glissa sa main libre dans la sienne, et ils partirent. Elle poussait le vélo d'une main, lui marchait à côté. Les rues d'Anoeta sentaient la pierre chaude et le pain du soir. Des vieux rentraient chez eux à petits pas, des chiens trottinaient le long des murs, une femme fermait ses volets en chantonnant quelque chose qu'Erwin n'identifiait pas. La vie ordinaire d'un village ordinaire. Une vie dans laquelle il avait essayé de se glisser comme on enfile un vêtement qui n'est pas tout à fait à sa taille.

Hélène ne parlait pas. C'était rare. D'habitude, elle lui racontait sa journée depuis la grille de l'école jusqu'au portail de l'usine, dans un flux continu d'anecdotes, de noms, de petits drames et de grandes joies. Ce soir-là, elle marchait en silence, les yeux sur la route, une main dans la sienne. Elle savait. Pas quoi. Mais que quelque chose avait changé dans l'air.

Ils rangèrent le vélo contre le mur du hangar. Ils entrèrent dans le mobil-home. L'air y était chaud, un peu confiné. Erwin ouvrit la fenêtre en grand, sortit le pain, la confiture, le lait. La merienda, comme tous les jours. Hélène s'installa à la table, coupa elle-même sa tartine en quatre carrés égaux avec ce soin méticuleux qui était le sien, et mangea sans rien dire. Il resta debout contre le plan de travail, son café à la main, à la regarder faire. Elle avait les yeux baissés sur son assiette. Elle ne posait pas de question. Pas encore.

La fin de journée s'étira. Hélène sortit dans la cour avec son vélo, fit des allers-retours le long du chemin de terre, testa ses équilibres, ses freinages, ses virages. Erwin l'observait depuis la terrasse sans vraiment la voir. La lettre était dans sa poche depuis des heures. Il la sentait là, contre sa cuisse, ce rectangle de papier plié en quatre qui pesait comme une pierre. Il ne la relut pas. Il n'en avait pas besoin. Chaque mot était déjà gravé quelque part à l'intérieur, dans cet endroit où l'on stocke les choses qu'on aurait voulu ne jamais lire.

Il rentra. Il ressortit. Il s'assit sur les marches. Il se leva. Il fit le tour de la cour, les mains dans les poches, les yeux sur ses chaussures. Il pensa à appeler, puis non. Qu'est-ce qu'il aurait dit ? Qu'est-ce qu'il y aurait eu à dire qui ne soit pas déjà dit dans cette lettre, dans ces initiales C.P. tracées à l'encre bleue sur le dos d'une enveloppe ? Camille avait pris soin de tout expliquer, avec cette honnêteté douce qui avait toujours été la sienne, cette façon de dire les choses difficiles sans les brutaliser. Il ne pouvait pas lui reprocher l'honnêteté. Il ne pouvait pas lui reprocher grand-chose, à vrai dire, et c'était peut-être ce qui faisait le plus mal.

Vers dix-huit heures, Hélène rentra son vélo et sortit ses cahiers. Elle fit ses devoirs à la table de la cuisine, la langue légèrement tirée, le crayon serré entre ses doigts. De temps en temps, elle levait la tête et le regardait, un regard bref, latéral, comme pour vérifier qu'il était encore là. Il lui souriait. Elle baissait les yeux et reprenait ses exercices. Ils faisaient semblant tous les deux. C'était épuisant.

Le soleil disparut derrière les collines. Les lumières du village s'allumèrent une à une dans la plaine. L'air se rafraîchit légèrement, portant cette odeur de thym et de terre sèche qui était en train de devenir pour lui l'odeur d'Anoeta, l'odeur de cette parenthèse espagnole dans laquelle il avait cru, pendant quelques mois, que les choses pouvaient tenir.

Vers vingt heures, il commença à préparer le dîner. Des œufs, du jambon, des tomates coupées en quartiers. Du pain. De l'huile d'olive. Simple, rapide. Hélène rangea ses cahiers, mit le couvert avec ses gestes habituels, les deux assiettes bien centrées, les fourchettes à gauche, les couteaux à droite. Elle avait appris ça toute seule, en regardant. Elle apprenait tout toute seule, en regardant.

Ils s'assirent. Ils mangèrent. La nuit était tombée sur Anoeta. Par la fenêtre ouverte, on entendait les premières conversations de voisins qui dînaient dehors, des éclats de rire lointains, le son d'une radio quelque part. En Espagne, la nuit commençait tard et durait longtemps, et les gens y vivaient comme dans une pièce supplémentaire.

La question tomba quand elle eut fini son œuf. Elle posa sa fourchette sur le bord de l'assiette avec ce soin particulier qu'elle mettait dans les gestes quand elle préparait quelque chose d'important. Elle demanda si Camille allait venir cet été. Le silence dura trop longtemps. Beaucoup trop longtemps. Elle le comprit avant qu'il ouvre la bouche. Son visage ne changea pas vraiment, il se figea, légèrement, comme une photo prise au mauvais moment.

Il lui dit la vérité. Pas toute d'un coup, pas les détails, pas les initiales sur l'enveloppe ni le bébé d'Alain qui grandissait quelque part dans un appartement parisien. Juste l'essentiel, dit le plus simplement possible : Camille ne viendrait pas. Les choses avaient changé entre eux. Ils s'étaient séparés.Ça n'avait rien à voir avec elle, rien du tout. Les adultes faisaient des erreurs, des choix difficiles, des choses que parfois même eux ne comprenaient pas tout à fait.

Elle l'écouta sans l'interrompre. Son visage était immobile. Pas fermé, immobile. Comme une surface d'eau avant que le vent se lève. Puis elle dit, d'une voix toute petite et parfaitement posée, que Camille lui avait promis de venir voir son vélo.

Il ne répondit rien. Qu'est-ce qu'on répond à ça ? À la simplicité absolue et implacable d'une promesse faite à une petite fille ? Il n'y avait pas de mot qui tienne contre ça. Il y avait seulement le silence, et quelque chose de honteux qui vous habitait, pas tout à fait la faute de Camille, pas tout à fait la sienne, quelque chose qui appartenait aux deux et qu'aucun des deux ne pourrait réparer.

Sa lèvre inférieure trembla. Une seule fois. Puis ses yeux se remplirent lentement, et deux larmes coulèrent, une de chaque côté, sans qu'elle fasse rien pour les retenir. Elle pleurait sans bruit, sans grimace, sans le moindre sanglot. C'était la façon dont Hélène pleurait, et c'était la façon la plus difficile à regarder. Pas d'explosion, pas de cri, pas de recours possible à la consolation facile. Juste ces larmes silencieuses qui racontaient tout : elle avait compris, bien avant lui et sans lui, que se débattre ne servait à rien.

Il se leva, contourna la table, s'accroupit à côté d'elle. Il lui passa un bras autour des épaules. Elle se laissa faire, mais resta droite, les mains posées à plat sur la toile cirée, les yeux vissés dans son assiette. Cette dignité chez une gamine de huit ans, ça lui brisait quelque chose dans la poitrine, un truc qu'il n'aurait pas su nommer. Au bout d'un moment, sans le regarder, elle demanda si c'était à cause d'elle.

Il répondit non, tout de suite, sans la moindre hésitation. « Non. Jamais. Tu n'y es pour rien. C'est entre adultes, des histoires d'adultes, des maladresses d'adultes. Toi, t'es la seule chose dans ma vie qui ne soit pas compliquée. » Elle hocha la tête. « Marina, alors ? – Bah d'où tu sors ça, c'est une amie, c'est tout. » Pas vraiment

convaincue pour la mère de sa copine, mais rassurée en ce qui la concernait. Elle essuya ses joues du dos de la main, reprit sa fourchette, et mangea encore quelques bouchées par courage, parce qu'Hélène était comme ça, elle finissait ce qui était dans l'assiette, même quand le monde partait en vrille.

Puis elle demanda, d'une voix presque normale, si on rentrerait quand même à Paris un jour. Il lui dit « oui, peut-être. » Il le croyait encore. Ou peut-être qu'il voulait le croire, pour elle.

Elle l'aida à débarrasser, mit son pyjama, se lava les dents. Tout ça dans ce silence particulier qui n'était pas une bouderie, juste un espace qu'elle s'aménageait pour digérer les choses à son rythme. Avant de passer la porte de sa chambre, elle se retourna et dit bonne nuit d'une voix presque normale. La porte se referma doucement.

Il resta à table, les coudes sur la toile cirée, le front dans les mains, à écouter le silence du mobil-home. Vers vingt-deux heures, il alla vérifier qu'elle dormait. Elle était sur le dos, un bras sous l'oreiller, l'autre serrant l'éléphant rose contre sa poitrine. Sa respiration était lente, régulière, profonde. Son visage dans le clair de lune qui filtrait par les volets avait retrouvé cette paix absolue que le sommeil rend aux enfants, cette douceur qui efface tout le reste. Il resta sur le seuil une dizaine de secondes à la regarder.

Il sortit. La nuit était claire, piquetée d'étoiles serrées. La chaleur du jour persistait dans les pierres, dans la poussière de la cour, dans l'air immobile et tiède. L'usine se dressait en face, masse sombre aux tôles argentées par la lune. Il pensa à Camille. Pas avec colère. Il avait cherché la colère dans les premières heures, en lisant et relisant la lettre, en suivant chaque mot du doigt comme si ses empreintes pouvaient en modifier le sens. Mais la colère n'était pas venue. À sa place, une douleur basse et sourde, installée, comme une dent qui travaille en sourdine.

Et sous la douleur, quelque chose d'encore plus dur à admettre : de la compréhension. Il comprenait Camille. Sa solitude, sa fatigue, ses nuits à attendre un homme qui repoussait toujours l'échéance du retour. On ne peut pas demander à quelqu'un de tenir indéfiniment une promesse dont on repousse soi-même l'accomplissement. Il lui avait fait faux bond d'une dizaine de façons différentes avant qu'elle ne lui fasse faux bond une seule fois. La comptabilité n'était pas en sa faveur.

Il pensa à Françoise, qui lui avait dit très calmement un soir qu'elle ne voulait pas passer sa vie avec quelqu'un qui cherchait encore ce qu'il voulait. Il pensa à Ana, qui brûlait comme un incendie et qui l'avait regardé repartir depuis le seuil de sa maison blanche d'Andalousie sans lever la main. À Paula au Portugal, qui lui avait offert sa maison, ses enfants, sa table, et à qui il avait répondu merci, non. À Inès, à qui il avait laissé de l'argent comme si ça pouvait tenir lieu d'autre chose.

À Amina, dont le seul souvenir était un baiser volé et une fusillade dans la nuit mauritanienne. À toutes ces femmes qu'il avait traversées ou qui l'avaient traversé, qu'il avait aimées d'une façon ou d'une autre, de loin ou de trop près, trop vite ou trop mal, sans jamais tout à fait rester.

Toujours le même schéma. Ce soir-là, avec cette clarté étrange que donnent les grandes douleurs quand elles brûlent assez fort pour éclairer ce qu'on refuse d'habitude de regarder, il le voyait enfin. Une femme à l'autre, d'une rupture à l'autre, d'un départ à l'autre. Et ce fil, c'était lui. Sa façon d'être au monde. Cette incapacité constitutive à rester, à s'ancrer, à tenir dans la durée. Pas par manque d'amour — au contraire, peut-être. Il les aimait toutes. Le mot « baisé » lancé par Camille lui revint. Il n’avait jamais « baisé », il avait toujours fait l’amour. Mais un amour mal ajusté, qui cherchait toujours l'intensité du commencement, la brûlure du neuf, et qui s'épuisait dès que ça devenait simple, régulier, quotidien.

Ce n'était pas une révélation. C'était une reconnaissance. Comme quand on finit par admettre qu'on boite depuis l'enfance, qu'on ne s'est juste jamais regardé marcher. Il savait ce qui allait se passer. Pas ce soir, pas le lendemain peut-être. Mais bientôt. D'une façon ou d'une autre. Ça allait recommencer. Parce que c'était ce qu'il était.

Pas un destin tragique, rien d'aussi romantique. Juste une nature. Une partie de lui, il le sentait bien, c'était un peu comme un puzzle dont on aurait perdu la moitié des pièces. Peut-être que ça venait de l'enfance, de cette époque où on t'apprend à te méfier du monde avant même de savoir marcher. Ou alors c'était juste la solitude, celle qui s'installe en toi comme une vieille habitude. Ou alors, tout simplement, c'était lui, Erwin Larivière, trente-quatre ans, ancien môme de la DASS, instit' suspendu, ceinture noire de karaté, père adoptif, mari qui n'avait pas su garder les siens, toujours entre deux trains, entre deux vies. Et qui aimait trop les femmes.

La nuit avançait doucement. Les étoiles, au-dessus de l'usine silencieuse, tournaient avec cette indifférence presque belle, comme si elles s'en foutaient royalement de ce qui se passait en bas. Et c'était étrangement réconfortant. Il resta là, assis sur les marches, jusqu'à ce que le froid lui morde les épaules et que la fatigue prenne le dessus sur toutes ces pensées qui tournaient en rond. Alors il se leva, rentra, éteignit la lumière du couloir, et s'allongea sur le lit double. Il fixa le plafond longtemps, jusqu'à ce que le sommeil vienne, tard, lourd, sans aucun rêve pour l'alléger.

Le lendemain matin, le jour se leva clair et indifférent, comme si la veille n'avait jamais existé. C'est le truc avec les matins : ils te rappellent que le monde continue de tourner, même quand toi tu t'es arrêté.

Hélène était déjà debout quand il ouvrit les yeux. Déjà habillée, en train de beurrer une tartine avec cette concentration qu'elle mettait dans tout ce qu'elle faisait. Elle leva les yeux quand il entra dans la cuisine, dit bonjour d'une voix normale, comme si de rien n'était, et poussa la cafetière vers lui. Ils déjeunèrent ensemble dans un silence qui n'était pas lourd, juste prudent. Un peu comme deux personnes qui se réapprennent à vivre côte à côte après une nuit difficile, qui ne savent pas encore où poser les mains sans faire mal.

Avant de partir, elle vérifia son cartable, aligna ses cahiers, fit dépasser l'éléphant rose de la fermeture éclair. Elle prit son vélo, embrassa son père sur la joue, « je t'aime, papa.- moi aussi, mon cœur. » Un baiser rapide, presque adulte. Puis elle partit. Une petite silhouette bleue sur un vélo blanc, qui longeait le chemin de terre sous les platanes. Quand elle tourna au coin et disparut dans la lumière du matin, Erwin sentit son ventre se serrer d'une façon qu'il n'arrivait pas à nommer. Ce n'était pas de l'inquiétude. C'était plus doux, et plus douloureux en même temps. Comme si le simple fait qu'elle existe, cette enfant, était à la fois sa raison de vivre et le rappel constant de tout ce en quoi il risquait de la décevoir.

Il retourna dans le mobil-home. Il fit la vaisselle. Il refit les lits. Il rangea la cuisine. Et puis il ne sut plus quoi faire de ses mains ni de sa tête. Alors il prit ses outils et alla dans l'atelier.

L'atelier sentait le solvant, la sciure, la peinture qui séchait, et cette odeur particulière de métal chauffé qui s'incruste dans les habits et les cheveux, qu'on retrouve encore sous la douche le soir. La lumière entrait par la lucarne du toit, un carré de ciel pâle qui dessinait un trapèze lumineux sur la tôle du van. Il trônait au milieu du hangar, comme un projet en devenir, entre ce qu'il avait été et ce qu'il allait devenir. C'est ça qu'Erwin aimait chez lui.

Ce matin-là, il s'attaqua aux portières. La portière avant gauche était la plus abîmée : une série d'impacts anciens avaient creusé des cuvettes qu'il avait mastiquées une première fois, mais le mastic avait fissuré en séchant. Il fallait tout reprendre. Il attacha son tablier en cuir, mit ses lunettes de protection, saisit la ponceuse, et se mit au travail.

Il ponça par cercles, lentement, régulièrement, vérifiant du plat de la paume l'état de la surface. Il aimait ce moment-là. Cette certitude que sous les couches successives de réparations bâclées, de rouilles traitées, de peintures superposées, il y avait un métal de base qui avait tenu. Il se reconnut un peu dans ce van. L'idée le fit sourire tout seul, le masque relevé sur le front, les mains noires jusqu'aux coudes.

Il travailla deux heures sans lever la tête. Dehors, par la porte du hangar entrouverte, il entendait les bruits ordinaires du matin. Une vie calme, réglée, prévisible. C'est dans ce bruit de fond qu'il entendit ses pas.

Elle poussa la porte du hangar sans frapper, comme quelqu'un qui a l'habitude des ateliers ou qui n'y a tout simplement pas pensé. Elle s'arrêta sur le seuil, une main sur le battant, les yeux qui s'habituaient à la pénombre. Quand elle le repéra derrière le van, elle ne dit pas bonjour tout de suite. Elle regarda.

Le regard de Marina quand elle entrait quelque part, c'était quelque chose. Elle ne survolait pas. Elle prenait son temps, elle inventoriait, elle comprenait les espaces avec ses yeux comme d'autres les comprennent avec leurs mains. Erwin attendit, la ponceuse posée sur l'établi, les bras croisés.

Elle entra, pas à pas, les mains dans les poches de son jean, et fit le tour du van lentement, en silence, le regardant sous toutes les coutures. Elle s'arrêta sur le côté droit, posa une main sur l'aile avant, laissa ses doigts glisser sur la tôle poncée avec une curiosité presque sensuelle. Elle se pencha pour regarder sous le châssis, se releva, inspecta le pare-brise refixé, fronça légèrement les sourcils devant une soudure qu'Erwin n'avait pas encore retravaillée. Elle tournait autour avec cette façon qu'elle avait d'habiter l'espace, cette présence physique tranquille et assurée qui n'avait besoin de rien prouver.

Puis elle demanda ce que c'était. Il expliqua. Un Avia, milieu des années soixante, six cylindres. Abandonné dans le hangar depuis au moins dix ans. Châssis sain malgré tout, moteur récupérable, carrosserie en cours de restauration. Un travail de patience. Elle demanda à quoi il lui servirait quand il serait fini. Il dit : « à tout. Emmener Hélène à l'école les jours de pluie, faire les marchés du week-end, partir en montagne le dimanche. Avoir quelque chose de concret entre les mains pendant que le reste se démêlait. Avant, il aurait pu servir à rentrer en France. »

Elle fronça les sourcils : « Avant ? » La compréhension se fit lentement dans son esprit. Puis elle lui demanda comment il allait. Il a sorti la lettre de sa poche. Il l'a posée sur l'établi entre eux, pliée en quatre, les coins froissés à force d'être tenue. « Lis, si tu veux. – ça ne te gêne pas ? – Tu es mon amie. » Elle la lut, deux fois. Puis elle avait dit que Camille avait été courageuse de l'écrire. Que beaucoup de gens n'auraient pas eu ce courage, qu'ils auraient laissé les choses se défaire sans rien dire, par peur ou par lâcheté. Que cette lettre, malgré tout ce qu'elle coûtait, était une sorte de cadeau.

Il lui avait dit qu'il le savait. Que c'était même ça le plus dur. Si elle avait été cruelle ou menteuse, il aurait au moins pu être en colère. Mais elle avait été honnête, attentionnée, presque tendre. Et maintenant il se retrouvait avec une douleur sans coupable désigné, sans colère possible, sans rien contre quoi se battre. Il lui avait dit ce qu'il avait pensé cette nuit-là. Il courait de femme en femme, de départ en départ. Cette nature qu'il commençait à reconnaître en lui, cette incapacité à tenir la durée, à rester dans la simplicité des choses quand elles devenaient simples, à ne pas saboter ce qui tenait debout.

Elle l'avait écouté sans bouger. Puis elle avait dit que ce n'était peut-être pas une incapacité. Que c'était peut-être juste une façon d'être au monde qui demandait un certain type de vie, un certain type de femme. Que tout le monde n'était pas fait pour la même forme de bonheur. Il lui avait demandé ce qu'elle voulait dire. Elle avait dit qu'il y avait des hommes qui avaient besoin de la route comme d'autres ont besoin de l'air. Que ça ne les empêchait pas d'aimer. Que ça ne les rendait pas indignes d'être aimés. Que ça rendait juste les choses plus compliquées avec les femmes qui avaient besoin de quelqu'un qui reste.

Il lui avait dit qu'il avait une fille maintenant. Qu'il ne pouvait plus juste partir. Elle a dit qu'elle le savait. Ils se sont regardés. Les yeux gris de Marina dans la lumière oblique du hangar avaient cette profondeur tranquille qu'il avait remarquée dès le premier jour devant l'école, ce calme qui ne cherchait rien, qui n'exigeait rien, qui était juste là.

Il ne savait pas lequel d'entre eux avait bougé le premier. Peut-être personne, peut-être que c'était l'espace entre eux qui rétrécissait, doucement, sans décision consciente, comme deux choses qui se reconnaissent et s'approchent par gravité naturelle. Sa main avait trouvé la sienne sur l'établi, par-dessus la lettre froissée. Ses doigts étaient chauds, fermes, ils sentaient le karité et quelque chose de plus profond, de plus animal. Elle avait dit son prénom. Juste son prénom, à voix basse, et dans sa bouche ce mot familier avait une résonance différente, comme s'il était soudain redevenu quelque chose d'important, quelque chose qui méritait qu'on le dise avec soin. Elle avait ri : « Si c'est mon tour, je veux bien. Allez viens » Elle l'avait attiré contre elle,

l'avait embaumé de son odeur d'Afrique sauvage. Ils étaient allés dans le mobil home, ils se s'étaient allongés en s'embrassant et se déshabillant. Il avait découvert son corps tout brun avec ses intimités plus claire, si excitant de contrastes. Ils avaient fait l'amour lentement, s'amenant tour à tour au bord, puis reculant un peu pour reprendre leurs esprits et recommençant pour voir qui céderait le premier. Au bout d'un moment, ils furent fatigués de jouer et se laissèrent emporter, leurs corps tendus, luisant de sueur. Puis ils restèrent immobiles, profitant de la douceur de la peau de l'autre : « Alors, Casanova, je suis la combien ? » Il sourit : « Je ne compte plus, trop compliqué… » Elle lui donna un coup de coussin : « Vantard, va ! » Il lui scella la bouche de ses lèvres.

Vers 14H30, elle se redressa, s'habilla et lui dit : « On assume ? On va ensemble en voiture à l'école et on revient là, avec les filles. » Il protesta : « c'est trop tôt pour Hélène » Elle sourit : « Tu ne comprends pas trop l'Espagnol encore, toi ? » Il lui demanda pourquoi. Elle lui répondit que s'il avait travaillé un peu plus, à leur dernière balade à quatre, il aurait compris, les filles n'avaient pas arrêté de se monter un film sur eux deux.

« Non, - Si, Signor. »

Chapitre 30 : Le goût d'ici.

L'automne s'était installé sur Anoeta avec cette douceur particulière qu'on connaissait bien au Pays basque espagnol, cette façon pour les saisons de glisser, de se transformer sans jamais forcer, tout doucement, comme quelqu'un qui prend le temps de dire au revoir. Les collines prenaient des teintes de roux, de doré, les matins sentaient le frais, et les voisins, sans rien dire, rangeaient leurs chaises pliantes, rallumaient les poêles, comme chaque année.

Hélène avait entamé sa deuxième rentrée à l'école d'Anoeta avec cette aisance tranquille de ceux qui habitent vraiment leur vie. La maestra López lui avait proposé d'aider deux petits Basques à apprendre à lire le français, des enfants dont les parents travaillaient à Bayonne et avaient besoin du français pour suivre. Hélène s'était appliquée, elle préparait ses séances le soir, à la table de la cuisine, avec son crayon coincé derrière l'oreille et son cahier grand ouvert, toute plongée dans sa tâche, ce sérieux d'institutrice miniature qui arrachait des sourires à Erwin à chaque fois. Elle prenait son rôle à cœur, on le voyait bien.

De l'autre côté des pyrénées, la procédure judiciaire avançait à petits pas. Maître Jacobs envoyait régulièrement des lettres depuis Paris. Dans ses lettres, petit à petit, on sentait la confiance qui prenait racine. Le juge des tutelles perdait peu à peu ses soutiens. L'assistante sociale avait fini par être mutée Dieu sait où. Interpol, de leur côté, avait fermé le dossier, rien à signaler, circulez. Il restait encore le Portugal, accroché à la procédure, mais franchement, même là-bas tout commençait à s'effriter. Maître Jacobs pensait que d'ici la fin de 1978, l'adoption serait homologuée définitivement, il en parlait comme de quelque chose de concret, tout proche. Erwin gardait tout ça pour lui, il avait peur d'y croire trop fort et de tout faire s'évaporer, comme ces choses trop précieuses qu'on ose à peine regarder.

Il avait appelé Camille en octobre. Une seule fois. Il était sorti sous un ciel bas, avait traversé la place jusqu'à la cabine téléphonique du village, un mardi matin. Elle avait répondu à la deuxième sonnerie, sa voix calme, un peu douce, la voix fatiguée mais digne de quelqu'un qui a dû choisir et qui s'y tient. Elle disait qu'elle allait bien, que le bébé allait bien aussi, qu'elle accoucherait en janvier. Alain était là, il veillait sur eux.

Elle avait voulu des nouvelles d'Hélène, et quand Erwin lui avait raconté, il avait senti dans le silence de Camille une tristesse nette, contenue, cette tristesse particulière de ceux qui quittent délibérément quelque chose de vrai pour s'attacher à une autre vérité. Il lui avait dit qu'il ne lui en voulait pas, et elle avait simplement répondu qu'elle savait. Aucun d'eux n'avait promis quoi que ce soit avant de raccrocher. Ils savaient que c'était mieux ainsi, tous les deux.

Avec Marina, les choses avaient suivi une sorte de rythme qu'aucun des deux n'aurait su nommer. Elle vivait chez elle, lui dans son mobil-home. Les filles passaient de l'un à l'autre, leurs affaires entremêlées, on ne reconnaissait plus vraiment à qui étaient les manteaux, les rires se confondaient. Parfois Erwin dînait chez Marina,

parfois elle venait chez lui. Il arrivait qu'il dorme dans son lit avec elle, parfois il rentrait dormir seul. Elle aussi restait des fois dans le mobil home, d'autres fois elle rentrait chez elle. Personne n'avait besoin d'explications, personne ne demandait rien.

Un matin, Don Vasquez l'avait observé avec ce sourire dessinant des rides sur son visage, le sourire de ceux qui savent reconnaître la vraie vie quand elle passe devant eux : « Elle est bien, la Kenyane. » Il avait affirmé ça sur le ton de ceux qui n'ont plus besoin de questionner. « Oui, » avait juste répondu Erwin. Et Don Vasquez lui avait lancé : « Tu finiras par t'y faire, à rester. »

Erwin n'avait pas su répondre à ça. En fait, il ne savait pas lui-même s'il était capable de planter ses racines pour de bon. Il était sûr d'une seule chose : Marina, elle aussi, savait que rien n'était jamais certain, et c'est justement parce qu'elle ne lui demandait rien de plus que ce qu'il pouvait donner que leurs histoires tenaient debout. Elle avait cette forme de sagesse, ce talent d'accepter la part limitée de chacun, de ne pas réclamer ce qui ne venait pas.

Erwin lui en avait toujours été reconnaissant, d'une façon qu'il n'aurait jamais su expliquer, alors il restait, il l'aidait, il prenait le temps de bricoler, de resserrer son robinet qui fuyait pour la quatrième fois, ou il restait planté là simplement à la regarder rire, et ça lui suffisait. Ce n'était pas compliqué : il se contentait d'être présent, de mettre un pied devant l'autre, d'occuper une place près d'elle. Ça suffisait amplement.

Un soir de novembre, ils s'étaient retrouvés tous les quatre dans la cour de l'usine, juste après le dîner. Les filles avaient préparé un petit feu avec des branchages, comme elles le faisaient chaque soir depuis que la nuit s'était mise à pincer. Elles s'étaient assises chacune d'un côté des flammes, en tailleur, penchées l'une vers l'autre, échangeant des histoires dans ce mélange de français, d'espagnol, de basque, de Kényan et de mots inventés qu'elles balançaient sans s'arrêter, une langue secrète, à elles seules, incompréhensible et joyeuse.

Marina, elle, arpentait le mur du hangar, les épaules roulées, les mains dans les poches, l'air fatigué mais bien là. Erwin s'asseyait sur la première marche, il tenait un verre de txakoli, ce vin basque effervescent que Don Vasquez lui avait fait goûter et qu'il appréciait maintenant tout naturellement. Autour d'eux, la nuit était pleine d'odeurs : le bois calciné, le thym un peu âcre, la pierre mouillée qui gardait la fraîcheur.

Marina laissa planer le silence, puis, sans croiser son regard, avec ce sourire en coin qu'il reconnaissait toujours, celui qui précède une pique sans méchanceté, elle dit qu'il allait bientôt battre son record. Presque un an. Elle lui demanda alors quand il comptait se remettre en route, partir cette fois.

Il répondit sans se presser. Il prit le temps d'une gorgée de txakoli, observa la flamme qui fanait dans la nuit, Hélène qui riait à gorge déployée à une plaisanterie d'Annabella, et il laissa tomber que, franchement, il n'en savait rien. Que ça lui arrivait pour la première fois depuis longtemps, cette ignorance-là. Et que, même si c'était bizarre, c'était une sorte de bonne nouvelle. Mais peut-être demain, ou dans un mois, ou un an.

Marina haussa les épaules, comme si ça lui convenait, puis elle traversa la cour tranquillement, vint s'asseoir à côté de lui sur les marches, attrapa son verre, le porta à ses lèvres, et le lui rendit après une gorgée.

À ce moment, Hélène leva les yeux des flammes et les fixa tous les deux. Son regard, toujours direct et posé, filtrait tout, glissait droit dans les faiblesses des autres. Il ne dura qu'une seconde, ce regard, puis elle esquissa un sourire, pas franchement franc mais suffisant pour dire qu'elle avait compris, qu'elle ne jugeait pas, que tout allait bien comme ça. Puis elle se retourna vers Annabella et reprit son histoire, là où elle l'avait laissée, comme si rien n'avait bougé. Au-dessus du toit de l'usine, les étoiles tournaient sans jamais s'intéresser à eux, indifférentes, immuables.

Erwin finit son verre en silence et ne pensa à rien d'important pendant un bon moment. Ça, c'était nouveau : pas le vide, pas l'ennui, juste ce calme du présent, l'odeur du feu de bois, les rires des filles qui ricochaient sur les murs, le bruit léger des branches qui claquent en brûlant. Simplement ça. Le goût du voyage, il le connaissait par cœur. Il en avait fait le tour, du plus brûlant au plus doux-amer, du départ à l'arrivée, chaque note, chaque saut dans l'inconnu, chaque soif qui revenait à la gorge.

Mais ce soir-là, il avait goûté à un autre genre de sensation. Pas l'inverse du voyage, non, mais autre chose : un goût discret, solide, qui s'installait sans éclat. Moins neuf, moins tranchant, mais là. Tenace. Un goût de "reste ici". Juste pour l'instant.

Chapitre 31 : le goût des chemins.

L'hiver avait déposé ses teintes grises sur le paysage d'Anoeta, quand les papiers officiels étaient déjà finalement arrivés. Une froide journée de janvier, le facteur avait frappé en souriant « Hola, Francès » à la porte avec sa démarche habituelle, mais cette fois-ci, il tendait un carnet à souche, exigeant une signature pour une lettre recommandée. Le stylo, lourd et officiel, avait glissé sur le papier sous la main d'Erwin. Il avait vu le nom, Hélène Larivière, écrit là, noir sur blanc, marqué d'un tampon, rendu définitif par l'encre administrative.

C'était une page qui se tournait. Devant la loi française, cette petite fille était désormais la sienne, et elle le resterait, quoi que l'avenir puisse leur réserver, où qu'il décide d'aller. Il relit le document plusieurs fois, s'attardant sur chaque mot, chaque phrase, comme pour s'assurer que tout était bien réel, que cette fin qu'il attendait depuis si longtemps était enfin là. Marina avait lu, derrière son épaule, et l'avait embrassé dans le cou, heureuse pour lui.

Puis, avec un soupir de soulagement qui lui avait fait serrer la poitrine, il avait plié le papier et l'avait rangé avec les autres documents importants, précieusement dissimulés dans la boîte à gants de son van. C'était fait. Tout était réglé. Le juge des tutelles, avec ses réticences et ses exigences, avait fini par céder. Le dossier portugais, complexe et harassant, s'était clos de lui-même, faute d'enjeux concrets. Et Interpol, qui l'avait longtemps tenu en haleine, avait classé l'affaire bien des mois auparavant. Désormais, plus personne ne pouvait lui reprendre la petite, ni contester son rôle. Et surtout, plus personne ne pouvait lui dicter sa route, ni les choix qu'il ferait pour eux deux. La liberté, une liberté nouvelle et solide, s'ouvrait devant lui.

Le van, en parlant de route, était, de son côté, fin prêt pour n'importe quelle aventure. Don Vasquez, avec sa bonhomie coutumière et son œil expert, avait approuvé la dernière couche de peinture d'un grognement satisfait, le dernier serrage de boulons, reconnaissant le travail bien fait. Le moteur ronronnait doucement, les portières se fermaient sans le moindre jeu, avec un claquement sec et rassurant. L'intérieur, où chaque détail avait été pensé, sentait bon le bois neuf, un pin clair qui exhalait encore sa sève, mêlé à l'odeur riche et profonde du cuir huilé, qui tapissait les sièges et quelques aménagements. C'était plus qu'un véhicule ; c'était déjà un foyer, un abri sûr.

Juste derrière l'appentis, un peu à l'écart, la vieille Harley de son père attendait elle aussi, fidèlement bâchée, silencieuse et immobile. Elle n'avait jamais été vendue, jamais oubliée, témoignage d'une autre vie, d'une autre promesse. C'était la moto de Javier, l'incarnation de sa route, de son sang, de tout ce qui l'avait poussé vers l'horizon. Deux machines distinctes, deux vies potentielles. Le van, stable et sécurisant, pour Hélène et la vie qu'il avait bâtie. La moto, sauvage et solitaire, pour l'écho du passé et l'appel de l'inconnu. Il faudrait bien, un jour prochain, décider laquelle des deux mènerait l'autre, laquelle dicterait la cadence de leur futur.

Car la chose, cette vieille démangeaison qu'il pensait avoir apaisée, était revenue. Elle ne s'était pas manifestée brutalement, non, pas avec la violence d'une récidive soudaine. C'était comme il l'avait pressenti cette nuit-là, bien des mois auparavant, après avoir lu la lettre de Camille, cette missive qui avait tout bouleversé. Elle était revenue doucement, insidieusement, par en dessous, se glissant dans les fissures de son contentement apparent. Chaque matin désormais, il se réveillait avec, nichée au fond de sa poitrine, cette vieille démangeaison qu'il connaissait par cœur, ce besoin impérieux d'horizon qui n'avait, étrangement, jamais eu le moindre rapport avec le malheur.

Il était bien à Anoeta. Il était même très bien. La paix régnait dans le mobil home ou la maison de Marina, Hélène s'épanouissait, et il avait trouvé un rythme, une stabilité qu'il n'avait jamais connue. Ses relations avec Marina étaient chaleureuses, des fois sensuelles, toujours détendues. Et c'était précisément cela qui le rendait nerveux, qui agitait quelque chose en lui : il était bien, et ça ne lui suffisait pas. Il savait, avec la certitude des choses profondes, que ça ne lui suffirait jamais. Il avait fini par l'admettre, sans plus chercher à se flageller ni à se juger. Ce n'était pas une faute, ni une faiblesse ; c'était simplement sa nature, une part intrinsèque de ce qu'il était.

Un soir, alors qu'il fouillait au fond d'un tiroir encombré de vieilles pièces détachées et d'outils hétéroclites, sa main était retombée sur une vieille carte routière de l'Espagne. Elle avait été pliée et repliée tant de fois qu'elle s'effaçait aux pliures, le papier presque transparent par endroits. Les couleurs s'étaient estompées, mais il avait reconnu le tracé des routes et des régions. Le sud, en particulier, était couvert de ses propres annotations, faites des années plus tôt, à l'encre passée, des noms de villages et de pistes secondaires qu'il avait explorés ou rêvé d'explorer. Et son doigt, comme guidé par une volonté propre, sans même qu'il y pense consciemment, était allé se poser sur un nom, un point isolé au creux de la Serranía : Ronda.

Ana lui était revenue d'un coup. Sa cousine, un mot qui, depuis longtemps, ne disait plus grand-chose, tant les années avaient passé. Mais là, tout avait resurgi : il revoyait ses yeux verts, lumineux et têtus, sa chevelure rousse flamboyante, son corps magnifique, la vieille bergerie sous le figuier tordu qui leur avait servi d'abri, et l'école faite de planches où elle apprenait à lire aux gamins perdus de la Sierra, ces enfants qui n'avaient nulle part ailleurs où aller. Il s'est aussi souvenu de sa lettre, celle qu'il avait lue un mercredi de février dans le jardin parisien, tremblant de froid et d'angoisse, le regard obstinément tourné vers le sud, vers cette promesse lointaine.

C'était la lettre qu'il avait laissée dans un tiroir en s'enfuyant, emporté par le chaos de ces jours-là. Ana lui écrivait alors qu'il ne sortait pas de sa tête, qu'il pouvait revenir quand il voudrait, pour une nuit ou pour la vie, que les deux lui allaient sans distinction. Elle ne viendrait jamais troubler son bonheur, disait-elle, ne le retiendrait jamais. Elle ne lui demandait rien en retour. Elle lui ouvrait seulement une porte, et elle la laissait ouverte, sans pression, sans attente. C'était, il s'en rendait compte maintenant avec une clarté désarmante, la seule femme qui ne lui eût jamais demandé de choisir entre elle et la route, entre elle et cette soif d'ailleurs qui le définissait. Elle avait compris avant même qu'il ne s'explique.

L'idée s'était formée lentement dans son esprit, sans éclat spectaculaire, une progression douce et inéluctable. Il n'allait pas fuir au hasard, cette fois-ci. Non. Il allait quelque part, vers un but précis, vers la seule personne au monde qui fût vraiment de son sang, et vers la seule femme dont l'amour n'exigeait pas qu'il s'arrête, qu'il renonce à sa propre nature. Il porterait à Ana l'enfant qu'il avait sauvée, cette petite Hélène qui avait trouvé refuge auprès de lui. Il la déposerait là où l'on recueillait les enfants perdus, au milieu de cette petite communauté qu'Ana avait bâtie, un lieu d'apprentissage et d'ancrage. Et par cet acte, il tiendrait enfin la promesse faite à Javier, son père, de réunir ce qui restait de leur famille éclatée. Mais à mesure que le projet se précisait, que les contours de ce nouveau chemin prenaient forme dans son esprit, une évidence surprenante s'était imposée, qui l'avait déstabilisé lui-même : il n'avait plus envie de partir seul. Ni même à deux.

Le plan de descendre seul, celui qui l'avait habité pendant si longtemps, commençait à se fissurer, à se craqueler sous le poids de la réalité. Il y avait Hélène et Annabella, deux ombres fines qui ne formaient plus qu'une, indissociables et qui faisaient parties de leurs vies à tous les deux. Hélène et Annabella vivaient avec eux dans une bulle de complicité, comme deux sœurs, dans un monde à part où leurs regards croisés et leurs murmures inaudibles remplaçaient les mots. Une langue qu'elles seules comprenaient, et qui les liait l'une à l'autre avec une force discrète mais palpable. Les séparer lui aurait paru un geste gratuit, une déchirure injuste dans le tissu de leur jeune existence. Le simple fait d'imaginer devoir les laisser derrière, de briser ce lien invisible, était devenu une pensée insupportable.

Et puis, il y avait Marina. Elle s'était glissée dans ses pensées, non pas comme un coup de foudre flamboyant, mais plutôt comme une musique douce qui s'installait progressivement, un air qu'on fredonne sans même s'en rendre compte, presqu'une partie de lui-même. Ce n'était plus seulement les soirs où elle choisissait de rester à ses côtés, partageant son corps, son silence ou ses quelques mots échangés ; c'était bien au-delà. Marina s'immisçait dans ses journées, un murmure constant en arrière-plan, une présence discrète mais essentielle.

L'idée, jusque-là évidente, de prendre la route vers le sud, de la laisser là, sur un quai imaginaire comme il avait eu l'habitude de laisser tant d'autres femmes derrière lui, lui parut soudain dénuée de sens. Plus qu'absurde, c'était lâche. Une trahison non pas envers elle, mais envers une nouvelle part de lui qu'il commençait à peine à découvrir, une part moins solitaire, moins fuyante.

Il savait qu'il devait lui parler, que ce poids sur sa conscience ne pouvait plus attendre. Il choisit un soir, un de ces crépuscules où l'air se faisait plus frais et les bruits du monde s'estompaient. Il la trouva sous l'appentis, là où l'odeur du cambouis et de la vieille mécanique se mêlait à celle de la terre humide. Il était penché sur la Harley, occupée à graisser sa chaîne, le même geste répétitif qui, d'habitude, lui permettait d'ordonner ses pensées. Mais ce soir-là, rien n'était ordonné. Les outils claquaient doucement contre le métal, et le silence de Marina à ses côtés semblait encore plus lourd d'attente.

Il leva la tête, ses mains enduites de noir. Il lui dit tout, sans fioritures ni tentatives d'atténuation, comme on crache un morceau trop amer. Il lui parla de Ronda, de cette ville au sud où s'était nouée une partie de son histoire. Il lui parla d'Ana, sa cousine, celle qui avait toujours été un ancrage dans sa vie chaotique. Il décrivit, avec une franchise brute, ce qui s'était passé entre eux, des années plus tôt, les émotions complexes et entrelacées qui les avaient liés. Il évoqua la lettre, arrivée il n'y avait pas si longtemps, qui avait ravivé ces braises. Il ne cacha rien de ses sentiments, cette vérité difficile à articuler : qu'il l'aimait encore, Ana, d'une manière qui lui était propre, tout comme il aimait Marina, à sa propre manière. Il admit que cette capacité à aimer plusieurs femmes en même temps était peut-être la part la moins noble de lui, un trait qu'il traînait comme un fardeau, une incapacité à être l'homme qu'il aurait dû être pour une seule personne. Il voulait les aimer toutes les deux.

Puis, la gorge serrée, il articula son désir : il voulait descendre là-bas, vers ce sud qui l'appelait, avec Hélène. Et il voulait qu'elle vienne, elle, Marina, ainsi qu'Annabella. Il était certain que là-bas, dans la maison d'Ana, personne ne leur demanderait de comptes ni ne les jugerait. Sa cousine, il le savait, avait toujours eu ce don particulier de recueillir les enfants perdus, les âmes cabossées par la vie, ceux qui avaient besoin d'un port sans question. Sa porte, murmurait-il, n'avait jamais eu de serrure. C'était un lieu où l'on pouvait simplement être, sans masque, sans justification.

Marina avait écouté, immobile, sans la moindre interruption. Ses yeux gris, d'une intensité calme, ne l'avaient pas quitté, suivant chaque mouvement de ses mains noircies par le cambouis, comme si la vérité se lisait aussi dans ces gestes laborieux. Elle ne montrait aucune surprise, aucune indignation, seulement une attention profonde. Quand il eut vidé son sac, que le silence de l'appentis fut le seul à répondre à ses derniers mots, elle resta un long moment sans dire un mot. L'air vibrait de l'écho de ses confessions, et l'attente devint presque palpable entre eux.

Puis, de sa voix grave, empreinte d'une assurance tranquille qui la caractérisait, elle brisa le silence. « Je t'ai dit, il y a longtemps, que je n'étais pas Camille, » commença-t-elle, comme si elle se rattachait à une promesse tacite. « Je ne te demanderai jamais d'être un seul homme pour une seule femme ; ce n'est pas comme ça que je t'ai rencontré, et ce n'est pas comme ça que j'ai l'intention de te garder. Tu es ce que tu es. Cela ne me gênera pas qu'une nuit tu restes avec moi et qu'une autre tu ailles ailleurs. Et elle ?» Il y avait dans ses paroles une acceptation radicale, une compréhension qui allait au-delà des mots et des conventions. Elle ne cherchait pas à le changer, seulement à l'embrasser tel qu'il se présentait, avec toutes ses complexités et ses blessures.

Elle marqua une courte pause, puis enchaîna, les yeux toujours posés sur lui. « Si ta cousine a réellement de la place pour nous tous, pour cette drôle de famille que nous sommes en train de devenir, alors oui, nous descendrons. Annabella et moi, nous n'avons pas vraiment de racines ici qu'on ne puisse déterrer sans regret. » Le sol sous leurs pieds, pour elles, n'était qu'un support temporaire, une simple étape. Le véritable foyer résidait peut-être ailleurs, ou nulle part, ou là où elles seraient acceptées. Elle ajouta, dans un souffle à peine audible, une pensée qui semblait résonner plus pour elle-même que pour lui : « Une terre, murmurait-elle, où ma fille noire et la blonde d'Abidjan ne seraient plus les étrangères, où leurs différences s'effaceraient dans la multitude, ça, ça vaudrait vraiment la peine d'être vu. De vivre. » C'était un espoir, un pari sur l'avenir, teinté de la promesse d'une acceptation enfin trouvée. « Appelle-la, quand même. »

La conversation, dans cette cabine de téléphone froide fût d'une chaleur qui aurait pu réchauffer la neige du nord de l'Espagne. Ana semblait la plus heureuse des femmes, posa une multitude de questions sur Marina et lui assura qu'il serait toujours son amour, même un peu partagé, sans jalousie.

Quelques jours plus tard, une fois la décision fermement ancrée, Erwin et Marina annoncèrent la nouvelle aux filles. Ce fut un soir calme, peut-être autour de la petite table de la cuisine, le son des dernières assiettes rangées encore dans l'air. Il n'y eut ni cris de joie, ni sauts exubérants, ni la moindre trace de surprise enfantine. Hélène et Annabella se regardèrent simplement, leurs yeux se croisant dans ce langage muet qu'elles avaient inventé, une entente profonde qui liait leurs âmes bien plus que les mots. Elles partagèrent un sourire ténu, un assentiment silencieux qui semblait dire qu'elles avaient déjà su, qu'elles avaient déjà décidé, bien avant que les adultes n'aient eu le temps d'articuler la moindre phrase.

C'est Hélène qui rompit le silence. Sa voix, douce et directe, posa la seule question qui semblait compter à ses yeux, ses grands yeux clairs fixés sur Erwin. « Est-ce qu'il y a des chiens, là-bas, où l'on va ? » Erwin, un soulagement immense l'envahissant, répondit sans hésitation, un sourire éclairant son visage : « Oui, Hélène, il y en a plein. Beaucoup de chiens. Et des chèvres et des poules, et des chats.» Cette réponse, d'une simplicité désarmante, parut sceller l'affaire, balayer toute interrogation ou appréhension. Pour les filles, la présence des animau était sans doute la confirmation la plus importante, la promesse d'un nouveau chapitre qui s'ouvrirait sous le signe de la douceur et de la compagnie.

Les semaines qui suivirent furent une sorte de frénésie ordonnée. Erwin s'attela à la préparation du grand départ, un mélange d'excitation contenue et de concentration méthodique. Il écuma les environs, finissant par dénicher une vieille remorque chez un ferrailleur près de Tolosa. C'était un amas de rouille et de promesses brisées, mais ses mains expertes, habituées à redonner vie aux mécaniques fatiguées, s'y attelèrent avec une détermination tranquille. Il ponça, souda, peignit, transformant le châssis bancal en un support robuste et fiable. Chaque coup de marteau, chaque tour de clé était un pas de plus vers cette nouvelle vie qu'il n'avait jamais vraiment imaginée.

Enfin vint le moment d'y arrimer la vieille Harley, celle de son père. Ce fut un rituel presque sacré. Il la positionna avec soin, ses mains caressant le métal froid, puis il la sangla fermement, veillant à ce que chaque attache soit parfaitement tendue. Une bâche épaisse vint la recouvrir, la protégeant des regards et des intempéries. Il savait qu'il ne monterait plus dessus pour fuir, pour s'échapper vers l'horizon sans se retourner. Ce chapitre-là était clos. Pourtant, s'en séparer, la vendre ou l'abandonner, lui aurait paru une trahison. Elle n'était plus un moyen d'évasion, mais un souvenir palpable, un fragment de son histoire qu'il choisissait d'emporter avec lui.

Désormais, le van, chargé de cette nouvelle vie, mènerait la route, un convoi familial qui avançait lentement mais sûrement, fort de son moteur de six cylindres refait à neuf. La Harley, elle, suivrait à l'arrière, une présence silencieuse, comme une vieille compagne de voyage mise au repos. Elle serait là, pensa-t-il, prête, sous sa bâche, le jour où la route, cette vieille amante capricieuse, l'appellerait de nouveau. Car il savait, au fond de lui,

qu'elle l'appellerait. Mais cette fois, il attendrait. Il attendrait que ce soit le bon moment, qu'il soit le bon homme. En attendant, elle attendrait aussi, patiemment, comme lui, pour une autre sorte de voyage.

Chapitre 32 : Le goût des siens

Ils quittèrent le village un matin de mai, bien avant que le soleil n'ait vraiment eu le temps de réchauffer l'air, à cette heure où les maisons sommeillaient encore derrière leurs volets clos et que seule la rosée murmurait sur les feuilles. Le grand van, le vieux modèle fidèle, était chargé jusqu'au toit, ses amortisseurs gémissant sous le poids d'une vie entière. Derrière, la remorque attelée secouait doucement la Harley, bâchée avec soin, comme un secret précieusement gardé.

À l'arrière, Hélène et Annabella, à peine réveillées mais déjà agitées par l'aventure, s'étaient installées sur la banquette. Leurs affaires, un joyeux mélange de poupées et de livres, de plaids et de petits trésors, formaient déjà une montagne familière. Elles chuchotaient, plongées dans ce dialecte secret que seules les petites filles en route pour l'inconnu savent inventer, un mélange d'excitation et d'imagination. Devant, Marina avait bouclé sa vie la veille. Elle avait vendu sa maison avec une sérénité inattendue, laissant derrière elle les souvenirs qui ne pouvaient être emportés. Son départ de la banque s'était fait sans drame, avec la dignité silencieuse de ceux qui savent qu'une page se tourne. Elle avait distribué ce qu'elle ne pouvait emporter, des objets devenus inutiles à ce nouveau chemin, des gestes de gratitude et d'adieu.

Au moment de partir, Don Vasquez, une ombre longue et familière, vint les saluer. Il ne dit pas grand-chose, Don Vasquez ne disait jamais grand-chose, ses mots étaient rares et pesaient leur poids d'expérience. Il fit le tour lent et méthodique de l'attelage, son œil de vieux mécanicien jaugeant chaque sangle de la remorque, chaque point d'ancrage, avant de hocher la tête d'un air grave. C'était sa façon à lui d'exprimer son approbation, une bénédiction silencieuse. Puis, il glissa discrètement une enveloppe dans la poche d'Erwin, un geste qui se passait de mots mais dont l'intention était claire. Il posa ensuite une main sèche, ridée par le soleil et le travail, sur la nuque de chacune des petites, une caresse protectrice et un adieu. Enfin, il recula de quelques pas, alluma une cigarette qui traînait au coin de ses lèvres, et dit, dans son espagnol rocailleux qui raclait la gorge, qu'il avait toujours su, oui, qu'il avait toujours senti que cet homme-là, Erwin, finirait par emmener tout ce petit monde quelque part. C'était sa manière à lui, empreinte de fatalisme et de bienveillance, de bénir un départ, de confirmer que le destin s'accomplissait.

Ils descendirent l'Espagne en trois jours, un ruban d'asphalte déroulant sous leurs roues. Hélène, sérieuse comme une petite copilote, avait la carte dépliée sur les genoux. Elle annonçait les villes à l'avance, sa petite voix rompant le ronronnement du moteur, tandis qu'Annabella suivait le chemin du doigt, une concentration enfantine sur son visage. Marina, assise à la place du passager, la vitre baissée, la main tendue dans le vent chaud qui venait caresser sa peau, regardait défiler l'interminable Castille. La plaine, plate et dorée sous le soleil, semblait s'étirer à l'infini, un tableau mouvant d'une beauté austère. Derrière, la Harley, enveloppée dans sa bâche, tressautait loyalement sur la remorque à chaque nid-de-poule, fidèle, silencieuse, une présence rassurante.

Leurs nuits se passaient à l'arrière du van, on descendait la table et on obtenait un immense couchage, ou parfois au bord des routes, sous un ciel parsemé d'étoiles que la ville avait depuis longtemps cachées. Ils mangeaient simplement, du pain croustillant, du chorizo épicé, des tomates juteuses achetées aux étals colorés des villages traversés. C'était une drôle de caravane, bruyante et joyeuse malgré la poussière et les kilomètres. Erwin, les mains agrippées au volant, le regard fixé sur la ligne d'horizon, songeait à la route parcourue, à la vie passée à fuir seul sur cette moto, le vent comme unique confident. À présent, il roulait vers le sud, avec Marina à son côté, son profil baigné de la lumière changeante, une autre femme qui l'attendait au bout de la route, deux

gamines insouciantes à l'arrière dont les rires emplissaient l'habitacle, et le fantôme de son père, symbolisé par cette Harley sanglée sur une remorque, emporté avec eux. Il ne savait pas comment nommer ce qu'il était devenu, ce nouvel homme, cette nouvelle identité forgée par le voyage et la compagnie. Mais il savait une chose, une certitude qui le traversait entièrement : il n'avait plus peur. La peur, elle, était restée quelque part sur les routes solitaires du passé.

Le troisième jour, l'Andalousie les avala doucement, comme une vague de chaleur et de lumière. La nature de la chaleur changea. Elle devint plus sèche, plus minérale, vibrante d'une énergie différente, imprégnant l'air d'une intensité nouvelle. La terre rougit, passant des ocres de Castille à des teintes plus profondes, plus ardentes. Les oliviers s'alignèrent à perte de vue sur les collines, des tapis argentés sous le soleil implacable, avant que la route ne commence à grimper, à serpenter, à se hisser avec une détermination tranquille dans la Serranía, offrant des vues vertigineuses sur les vallées en contrebas.

L'air, filtré par la vitre baissée du van, se chargea d'une odeur qu'Erwin reconnut avant même d'avoir pu articuler le souvenir, avant même de comprendre pourquoi sa gorge se serrait si soudainement : le thym écrasé par la chaleur, la poussière soulevée par les roues, un mélange âpre et familier. C'était l'odeur de Ronda, posée là, irréelle comme une apparition en cette fin d'après-midi, s'était dévoilée d'un coup, ses maisons blanches accrochées à la falaise, défiant le vide du gouffre du Tajo. Tout en bas, le fleuve Guadalevín se murmurait des histoires entre ses parois rocheuses, à peine audible depuis les hauteurs.

Les cloches de Santa María la Mayor tintaient l'heure avec une solennité familière tandis qu'ils traversaient la ville au pas, la respiration suspendue. L'air ambiant portait cette odeur si particulière de jasmin mêlé au parfum réconfortant du pain tout juste sorti du four. C'était exactement comme la première fois, des années auparavant, quand il était arrivé seul, le cœur incertain, sur cette même Harley couverte d'une poussière ocre, un chemin tracé vers une cousine dont il ne connaissait que le nom. Cette fois, le grand van qu'il conduisait était plein, débordant de vies et d'espoirs. À l'arrière, deux petites têtes étaient pressées contre les vitres, les yeux ronds comme des billes, découvrant cette ville suspendue entre ciel et terre. Les fillettes demandaient, avec cette insouciance enfantine, si c'était là qu'ils allaient enfin s'installer. Il avait répondu doucement que, pour l'instant, l'idée était d'abord d'aller voir quelqu'un.

Il n'avait pas hésité une seconde, bifurquant vers la piste sinueuse qui s'enfonçait dans la Sierra de Grazalema. Chaque caillou, chaque virage était gravé dans sa mémoire ; il aurait pu la retrouver les yeux fermés tant elle lui était familière, il avait tant de fois parcouru ce chemin en rêve. La route montait, serpentant entre les rochers gris que le soleil rasait, les chênes lièges dont l'écorce rugueuse semblait murmurer d'anciens secrets. La poussière soulevée par les pneus du van se collait au pare-brise, créant un voile éphémère avant d'être balayée par l'air chaud. Et puis, au détour d'un virage brusque, la bergerie apparut.

Basse, d'un blanc éclatant sous le soleil qui commençait à descendre, elle semblait ancrée à jamais sous l'ombre bienveillante d'un grand figuier tordu, dont les branches n'avaient pas bougé d'un pouce depuis des lustres. À peine le van immobilisé, une joyeuse meute de chiens dévala la pente pour les accueillir, leurs aboiements résonnant dans le calme retrouvé de la montagne, leurs queues battant l'air avec une énergie folle. Et là, dans la cour de terre battue, juste devant la petite baraque de planches qui servait d'école improvisée, une silhouette familière se redressa lentement. Une main s'était portée en visière pour se protéger des derniers rayons du soleil. Les cheveux roux, qu'il connaissait si bien, avaient certes un peu blanchi aux tempes, mais les yeux verts, d'une intensité rare, n'avaient pas changé, portant toujours cette même lueur vive et perçante. C'était la senteur d'Ana, un mélange d'herbes sauvages et de feu de bois, qui parvint jusqu'à lui, si familière qu'elle lui tordit le ventre.

Erwin coupa le moteur, et le silence retomba, presque pesant, mais rempli aussitôt par le chant incessant et vibratoire des cigales, entrelacé aux aboiements joyeux des chiens. Ana s'avança à petits pas, toujours cette

main en visière, et d'un seul regard rapide, elle balaya la scène devant elle. Ses yeux s'attardèrent sur le grand type encore poussiéreux, qui venait de traverser des paysages entiers pour arriver ici. Puis elle vit la remorque attelée, sa moto bâchée dormant en dessous, promesse d'autres routes. Elle remarqua la femme noire qui descendait côté passager, le pas un peu incertain après le voyage. Et enfin, les deux fillettes qui s'extirpaient du van, leurs mouvements encore un peu gauches, l'air fatigué mais l'œil vif. Elle comprit tout, sans un mot, en un instant. Elle avait toujours possédé cette capacité rare à saisir l'essence des choses, à lire entre les lignes des vies. Il n'y eut chez elle ni surprise bruyante, ni dépit manifeste. Elle s'arrêta à seulement deux pas d'Erwin, laissant un léger espace entre eux, et ne prononça qu'une seule phrase, d'une voix basse et légèrement rauque, empreinte d'une tendresse mêlée d'une pointe d'amertume douce : « Tu en as mis, du temps, primo. Et tu n'es pas venu les mains vides, à ce que je vois. » Et elle lui ouvrit son sourire comme si c'était son cœur.

Il se rappela alors les paroles qu'elle lui avait écrites jadis, gravées dans son esprit comme une promesse intemporelle : qu'il pouvait venir pour une nuit, ou pour la vie, que sa présence ne troublerait jamais rien, et que sa porte, ici, n'avait pas de serrure. Il avait eu raison de lui faire confiance, d'être si sûr d'elle. Ce savoir, cette certitude, l'avait soutenu pendant tout le voyage. Ana posa ensuite ses yeux sur Marina, longuement, un échange silencieux de femme à femme qui disait plus que tous les discours. Quelque chose passa entre elles, une connexion qu'aucun homme n'aurait su déchiffrer. Ce n'était pas de la rivalité, plutôt une forme de reconnaissance profonde, comme entre deux voyageuses qui ont parcouru des chemins difficiles pour aller au même endroit et connaissaient le prix de chaque pas, le poids de chaque choix. Elles se comprenaient, sans avoir besoin de mots.

Puis Ana, laissant tomber sa main, ouvrit ses bras dans un geste ample, accueillant tout le monde à la fois, le passé, le présent, l'avenir incertain. Elle commença par se mettre à genoux devant les petites et leur caressa la joue en leur disant qu'elles étaient belles et bienvenues, et que les animaux les attendaient pour faire connaissance. Puis elle se tourna vers les adultes : Elle serra d'abord Erwin, et l'embrassa profondément, longtemps, une étreinte d'amante. Puis elle tendit les bras vers Marina, l'engloba dans son amour, la poussa vers Erwin « Embrasse-la, tu peux, ça ne me gêne pas » pour qu'il l'embrasse aussi pleinement. Enfin, elle se tourna vers Marina, la regarda interrogativement, et lisant dans ses yeux une acceptation, approcha ses lèvres des siennes et attendit que leurs souffles se mêlent aussi en douceurs féminines. « C'est beau, nous nous aimerons à trois. » Elle ajouta d'une voix plus forte, emplie d'une chaleur inébranlable, que la maison était grande, que la table s'allongeait toujours pour accueillir de nouveaux convives.

Elle précisa qu'on avait toujours besoin d'amour et de gentillesse pour s'occuper des gamins qui fourmillaient déjà autour de la bergerie, et de femmes qui n'avaient pas froid aux yeux pour affronter la vie ici. C'était dit. Les dés étaient jetés, l'accueil était total. Personne ne demanderait de comptes à personne, ni sur le passé, ni sur une quelconque moralité surannée, ni sur les choix qui avaient mené à cet instant précis. À peine le véhicule arrêté, les deux filles, Annabella et Hélène, avaient déjà glissé entre les mailles de la surveillance des adultes. Leurs silhouettes agiles, mues par une curiosité insatiable, avaient franchi le seuil informel de la cour, s'aventurant d'un pas sûr vers le cœur battant de ce nouveau monde.

À quelques mètres, leurs parents, Erwin et les deux belles femmes si dissemblables, la belle rousse flamboyante et l'Africaine toute en rondeurs, étaient encore plongés dans la tâche de décharger le maigre butin des bagages, tentant par la même occasion de s'habituer à la chaleur moite et enveloppante de cette fin de journée andalouse. Erwin et Marina avaient levé les yeux, un rapide coup d'œil, cherchant les enfants du regard, mais sans véritable inquiétude. Ils reconnaissaient une aptitude étrange, presque innée, que leurs filles venaient de développer : cette capacité à s'ancrer instantanément dans chaque nouvel environnement, à lire et à s'adapter à chaque visage inconnu, à se fondre dans le paysage. Il y avait dans l'air, saturé des senteurs de la terre sèche et des herbes écrasées, une promesse douce, celle d'une connexion qui ne saurait attendre.

Un peu plus loin, un petit garçon très brun, mais avec des reflets roux, se tenait immobile aux côtés d'un chien, aussi calme l'un que l'autre. Il observait cet homme dont il avait si souvent entendu parler, ces deux jeunes filles, cette femme kényane qu'il ne connaissait pas. Il ne se précipita pas, ne sourit pas. Il attendait, avec cette gravité qu'ont les enfants élevés au milieu des bêtes et des saisons, ceux qui savent qu'une chose importante ne se brusque pas.

Ana se tourna vers Erwin et lui dit qu'elle avait quelqu'un à lui présenter.

Le cœur d'Erwin manqua un battement, il eut du mal à respirer, sonné par la réalité qu'il découvrait. Il regarda le petit garçon d'environ six ans, et ce qu'il vit lui coupa le souffle. Les mêmes yeux que lui. Les épaules déjà larges, trop larges pour son âge. Cette posture, surtout, ce port légèrement incliné du menton qu'il ne s'était jamais vu de l'extérieur mais qu'il reconnut d'instinct, comme on reconnaît sa propre voix sur un enregistrement. C'était lui en miniature, lui d'il y avait trente ans, l'enfant qu'il avait été et que personne, à l'époque, n'avait regardé avec amour et tendresse.

Et au même moment, une autre pensée l'avait frappé, encore plus violemment. Les médecins. Les analyses. Le verdict tombé des années auparavant, qui l'avait rongé, qui lui avait fait perdre Camille, sa fée, son lutin. Stérile. Il avait vécu ça comme une véritable sentence, presque comme une punition. Lui, qui avait semé le chaos, blessé des femmes, laissé la mort derrière lui sur les routes, il s'était dit que le destin le punissait en lui refusant la seule chose qui aurait pu donner un sens à sa vie, la transmettre. Une pénitence taillée pour ses propres lâchetés. Et puis, peu à peu, il avait fini par le croire, il s'était habitué, comme on s'habitue à une vieille douleur qui fait partie de soi. Et voilà que tout était remis en question, là, brutalement, sous le soleil écrasant d'Andalousie, juste devant un môme qui traînait un chien en le tenant par le cou et le regardait dans les yeux.

« Mais, comment ? Ana, je suis stérile ! » Ana avait éclaté de rire, ce rire grave et franc qu'il n'avait jamais réussi à oublier. « Apparemment, pas avec moi. Huit mois, trois semaines et quatre jours après ton départ, Alan est né. Son deuxième prénom, c'est Erwin. Viens, je te le présente, il parle très bien français, aussi bien que toi, maintenant, tu parles espagnol. »

Huit mois, trois semaines et quatre jours. Elle avait compté. Jusqu'au dernier jour. Elle avait porté cet enfant, elle l'avait mis au monde, elle l'élevait seule depuis six ans, et pendant tout ce temps, elle avait gardé en tête cette précision, comme une date d'anniversaire qu'on ne fête avec personne. Erwin sentit sa gorge se nouer. Ce n'était pas seulement son fils qu'il découvrait. C'étaient six ans de la vie d'Ana qu'il n'avait pas vus, six ans pendant lesquels elle s'était débrouillée sans rien demander, fidèle à ce qu'elle avait toujours été : sans jamais rien réclamer, sans jamais douter.

Il s'approcha, son corps se pencha lentement jusqu'à ce qu'il sente la chaleur sèche de la poussière contre ses genoux. Il voulait vraiment se placer à la hauteur de l'enfant. Mais dès qu'il fut là, il remarqua que la ressemblance le frappait encore plus de près. Ça troublait son âme, mais rien ne le heurta autant que le regard du garçon, ce regard stable, franc, étrangement adulte dans son calme, il avait l'impression de plonger dans le miroir de son âme. Alan le scrutait, pas d'effroi, pas un pli d'hésitation. Il le jaugeait, le considérait, tout autant qu'Erwin essayait de le comprendre. « Bonjour, Alan, tu sais qui je suis ? - Tu es le motard français, mon papa. Et l'amour de ma maman. »

La voix de l'enfant coulait, nette, sans une trace de doute. Pas une ombre de timidité. Il récita ça comme une phrase qu'il portait en lui depuis que les mots existent, quelque chose de défini, de posé, qu'on n'a nul besoin d'apprendre à dire. Ce fut là, dans l'écho de ces mots, qu'Erwin comprit : On avait parlé de lui à ce garçon. Il n'avait jamais été une silhouette oubliée, un nom interdit. Non, il était une présence acceptée, reconnue, attendue même. Ana avait refusé de gommer le père ; elle lui avait simplement laissé l'espace et le temps de

venir comme il fallait. C'était très elle, ça. Toujours ouvrir les portes, ne jamais les fermer, rester disponible sans jamais abandonner. Elle savait qu'un jour, il lui reviendrait.

Sa voix trembla un peu plus qu'il ne l'aurait voulu. « Pourquoi tu ne m'as rien dit ? » demanda-t-il. « Je ne voulais pas t'attacher. Ni avant, ni aujourd'hui. » Ces quelques mots résumaient Ana tout entière. Elle savait qu'il n'aurait pu rester pour une raison autre que la sienne. Et elle avait refusé de transformer cet enfant en chaîne, en obligation. Il aurait pu en vouloir à Ana, mais il n'y arriva pas. Quelque chose en lui comprenait trop bien sa décision. Il savait qu'à l'époque, s'il avait su, il serait probablement revenu, par devoir, et ce n'était la bonne raison pour personne.

Alors, Erwin tendit la main vers Alan. Et Alan, sans hésiter, la prit dans la sienne, serrant fort, avec cette résolution sérieuse des petits garçons qui s'efforcent de se montrer grands. Dans le torse d'Erwin, une vis trop longtemps serrée céda enfin, dans un soupir, dans un relâchement doux, quelque chose de vital ou de sensuel qu'il n'avait pas osé espérer. Il eût envie de pleurer ?

Hélène, depuis l'autre bout de la cour, n'avait pas perdu une miette de la scène qui se déroulait sous ses yeux. Elle avait toujours eu ce don, cette capacité à capter les moindres détails, à assembler les pièces d'un puzzle familial avant même qu'on ne lui en donne les bords. Elle avait suivi le mouvement de son père, le regardant s'abaisser doucement pour se mettre à la hauteur de ce petit garçon. Un garçon aux traits si familiers qu'ils auraient pu être ceux de son père jeune. Les mêmes épaules un peu tombantes, la même forme d'yeux, l'expression quasi identique. Quand elle avait vu cette main paternelle se tendre, un geste protecteur et accueillant, tout s'était assemblé dans son esprit comme une évidence cristalline. Il n'y avait pas eu besoin de paroles, pas le moindre indice explicatif ; la vérité s'était imposée à elle, entière et irrévocable.

Un petit frère, murmura une voix silencieuse en elle. Le mot résonnait avec une force inattendue. Hélène, l'enfant trouvée, celle qui avait connu la solitude brute des rues d'Abidjan avant d'être recueillie et aimée, celle qui avait toujours été « seule » au sens strict du terme familial, venait d'hériter d'un lien qu'elle n'aurait jamais cru possible. Son visage, d'ordinaire si expressif, ne trahit pourtant aucune surprise. Au lieu d'un étonnement visible, c'est une lumière douce qui l'éclaira de l'intérieur, une certitude tranquille. Pas une émotion passagère, mais une reconnaissance profonde et immuable.

Sans un instant d'hésitation, les jambes d'Hélène s'élancèrent. Elle traversa la cour d'un trait, sa sœur de cœur Annabella, toujours prompte à l'imiter, courant juste derrière elle, les talons claquant sur les dalles. Elle fonça droit sur le petit garçon, sans s'embarrasser de formalités ou de questions. Arrivée à sa hauteur, elle le prit dans ses bras, le serrant d'une étreinte forte et sincère, sans lui laisser le temps de réagir ou de donner son avis. Puis, enfouissant son visage dans l'épaule du nouveau venu, elle murmura en Espagnol d'une voix douce mais emplie d'une autorité nouvelle : « Salut, petit frère. Je t'aime»

La réserve qu'Alan avait portée comme un bouclier depuis leur arrivée, cette armure de petit homme grave et conscient de ses responsabilités, fondit instantanément, comme neige au soleil intense d'Andalousie. Il se laissa aller contre Hélène, son visage d'enfant enfoui dans l'étoffe de son épaule, respirant son odeur, entouré à présent non plus d'une, mais des deux filles. Annabella s'était blottie à son tour, complétant le cercle protecteur. C'était comme si, au fond de lui, il avait toujours attendu ce moment, toujours su que ces filles finiraient par surgir et briser sa solitude, le sortir de son poste de guet pour l'accueillir pleinement.

Un peu en retrait, les trois adultes, Erwin, Marina et Ana, observaient la scène, muets. Leurs visages reflétaient un mélange d'émotion, de soulagement et d'une sorte de bonheur simple et pur. Aucun d'eux ne parvenait à trouver les mots justes, des paroles capables de rendre compte de la puissance de ce qu'ils venaient de voir. Ce n'était pas seulement la rencontre de deux enfants, mais l'établissement d'un lien familial essentiel, la

naissance d'une fraternité que la vie avait un instant mise en suspens, mais qui venait de s'affirmer avec une force irrépressible. Ils se contentaient de regarder, laissant le silence porter toute la signification de l'instant.

Ce fut Marina qui, avec son habituelle désinvolture pleine d'humour, rompit cette bulle de silence et d'émotion. Elle se tourna vers Erwin, un sourire malicieux aux lèvres, ses yeux pétillants d'une fausse colère affectée. « Dis donc, Erwin, » lança-t-elle sur un ton théâtral, « si je comprends bien, je ne me suis jamais protégée avec toi, moi ! Tu m'avais dit, espèce de menteur que tu étais stérile. J'espère que je ne suis pas enceinte, maintenant que ta famille s'agrandit de partout ! »

La tension, si elle avait existé, se dissipa dans un éclat de rires général. Le son joyeux se répandit dans la cour, léger et libérateur. Ana, avec son regard tranquille et sa sagesse pragmatique, renchérit sans hésitation, son ton d'une désinvolture feinte cachant une acceptation profonde et sincère : « Oh, un de plus ou un de moins, après tout. Il y a toujours de la place. » La phrase, prononcée avec cette simplicité qu'elle seule savait avoir, scellait l'instant, promettant d'autres rires et d'autres vies à accueillir.

Le silence s'était étiré, lourd de tout ce qui venait d'être dit ou, au contraire, de ce qui n'avait pas eu besoin de mots. Puis, une sorte de gargouillement inattendu s'échappa de l'un d'eux, un son à peine retenu, presqu'une fausse note dans l'atmosphère. Ce n'était pas encore un rire, plutôt le prélude, l'écho d'un soulagement que l'on ose à peine croire. Un second répondit, cette fois avec une clarté plus évidente, un petit éclat qui disait « tu l'as dit ». Et là, comme une digue qui cède, le barrage s'était rompu. Les rires redoublèrent, montant d'un coup, francs, presque bruyants, le genre de rire libéré qui s'autorise enfin à balayer les dernières ombres d'une angoisse tenace, d'une émotion trop longtemps contenue.

C'était un rire pur, sans la moindre trace d'amertume ou de gêne, celui qui arrive toujours en rédemption après les grandes tempêtes intérieures. Leurs visages s'étaient détendus, éclairés, et dans cet éclat-là, cette bulle de légèreté et de vérité qui les enveloppait, les trois adultes s'étaient rapprochés. Le mouvement était instinctif, sans calcul, une convergence naturelle des corps. Leurs bras se mêlèrent, leurs silhouettes s'appuyèrent les unes contre les autres, cherchant et offrant un appui, une chaleur. L'étreinte qui s'ensuivit fut un peu plus passionnée que prévu, imprégnée de la force du chemin parcouru ensemble, du poids de ce qu'ils venaient de traverser.

C'était une étreinte qui en disait long sur leur lien, un mélange inattendu de tendresse, de gratitude et d'une affection profonde, presque fiévreuse, jaillissant d'une source commune de soulagement partagé. Ce fut Ana qui la première s'écarta, mi- gênée, mi- amusée : « Euh, c'est normal, j'ai envie de vous ? Pas que de toi, Erwin… » Marina rougit, un peu étonnée : « moi aussi, je crois » Erwin, lui, jeta un coup d'œil aux enfants, enlacés eux aussi et en pleurs : « Vous ne seriez pas un peu obsédées, les filles ? » Mais il sourit et ses yeux pétillaient bien fort.

Les trois enfants évoluaient au milieu des nombreux chiens qui erraient librement, un bâtard au poil rêche et aux yeux doux qui leur léchait déjà la main avec une confiance absolue, comme s'il les avait toujours connues. Alan, au milieu, regardait ces deux filles un peu plus grandes que lui avec admiration. Elles se mouvaient au milieu de cette tribu improvisée, parmi les rires et les cris, les courses et les poursuites, avec une aisance déconcertante. C'était comme si ces murs ocres les avaient vues grandir, comme si ces visages, aussi nombreux que les étoiles d'une nuit d'été, étaient les leurs depuis toujours.

Alors, Ana, la femme des lieux, dont le rire franc et le regard vif avaient déjà traversé la cour, se rapprocha de nouveau doucement d'Hélène, interrompant ses jeux avec son frère et son amie. Elle s'accroupit, sa silhouette parfaite, mais un peu plus ronde et ses traits marqués par le soleil, la poussière et les années de travail en plein air, dégageant une chaleur humaine particulièrement accueillante. D'une voix douce, empreinte d'une patiente bienveillance, elle prononça quelques mots dans un français un peu hésitant et malhabile. C'était un français tel

qu'on l'apprend, non pas dans les livres d'école, mais à force de discussions et de bonne volonté, comme celui d'une institutrice autodidacte qui aurait perfectionné la langue par la pratique plus que par l'étude.

Elle demanda à Hélène ce qu'elle aimait, puis, s'apercevant qu'elle parlait parfaitement Espagnol, expliqua que cette grande maison-école était pleine d'enfants avides d'apprendre le français, cette langue qu'Hélène, visiblement, maîtrisait si bien. Elle insista sur l'importance de sa présence, sur la chance inestimable que cela représenterait pour ces petits. Pour eux, une « grande » capable de parler véritablement le français serait un trésor rare, une passerelle tangible vers un autre monde, au-delà des montagnes et des oliviers. Elle lui demanda si elle pouvait compter sur elle et son amie.

Hélène, malgré son jeune âge, la jaugea du regard. Son œil, direct et franc, semblait tout filtrer avec une intensité étonnante. Il captait chaque détail, chaque nuance : la force tranquille de cette femme aux mains calleuses, la gentillesse palpable des chiens couchés en rond autour d'eux, l'humble simplicité de la baraque-école aux murs colorés et aux livres usés jusqu'à la corde.

Hélène ne laissait rien au hasard. Elle absorbait, comme une éponge, l'essence même de cet endroit unique, le poids de son histoire et la promesse de son avenir. Après un long moment de silence, un temps suspendu où la proposition d'Ana semblait prendre corps, s'infiltrer dans l'air et dans son esprit, Hélène hocha la tête. Elle se tourna vers Annabella qui opina également. Ce fut un mouvement lent et grave, qui portait en lui le poids d'un engagement profond, comme si elle venait de signer un contrat invisible, scellé non par l'encre, mais par la force de sa volonté. C'était une promesse faite à Ana, bien sûr, mais aussi à elle-même, une nouvelle étape dans le voyage imprévu qui les avait menées jusqu'ici.

Le soleil, tel un artiste paresseux, s'étirait désormais sur l'horizon, peignant le ciel de teintes pourpres et dessinant de longues ombres mouvantes sur les crêtes rocheuses de la Sierra. Le soir tomba avec une douceur presque palpable, apportant avec lui une brise légère qui chassait la chaleur persistante du jour et faisait frissonner les feuilles argentées des oliviers. Les bruits assourdissants de la journée s'estompaient peu à peu, laissant place à la rumeur douce et insistante des grillons et au murmure mélodieux des conversations qui s'élevaient de la cour.

Le dîner fut servi dehors, à la belle étoile, sous le grand figuier dont les branches noueuses et généreuses semblaient embrasser toute la cour dans leur étreinte protectrice. Ils prirent place à une longue table faite de planches brutes, usées par le temps et les repas partagés, au milieu de cette joyeuse confusion. Les enfants allaient et venaient, des éclats de rire aux lèvres, tandis que les chiens se frottaient aux jambes de chacun, les yeux suppliants, en quête d'une miette de pain ou de viande. Les langues se mêlaient dans un joyeux brouhaha : des bribes d'espagnol se perdaient dans des mots français, entremêlés de dialectes locaux que seul un initié pouvait comprendre, créant une symphonie vivante et chaleureuse. Erwin avait dételé la remorque un peu plus tôt, la rangeant discrètement à l'écart, comme pour ne pas rompre la magie de l'instant.

Sa Harley, rutilante et puissante, était garée juste là, sous l'arbre, posée sur sa béquille, sa bâche soigneusement pliée sur la selle. Elle luisait doucement dans la lumière déclinante du soir, une machine au repos, pleine d'une promesse silencieuse de fuite et d'aventure. Elle semblait prête à tout, à repartir d'un instant à l'autre, à avaler les kilomètres, mais pour l'heure, elle n'allait nulle part. Personne ne la regardait vraiment, habitué à sa présence imposante, sauf lui. De temps en temps, Erwin posait les yeux sur elle, un regard rapide, presque imperceptible, qui portait en lui toute une histoire, des milliers de kilomètres parcourus et des chemins encore à prendre.

Le goût du voyage, Erwin le connaissait jusqu'à la lie, dans tout ce qu'il avait de brûlant et d'amer, de grisant et d'épuisant. Il avait arpenté les routes sans fin, traqué la liberté à travers les continents, le vent mordant sur son visage, la solitude pour seule compagne fidèle. C'était une soif inextinguible, une quête perpétuelle de

l'horizon, souvent payée du prix de l'isolement, de liens jamais vraiment noués, de racines jamais vraiment plantées.

Mais ce qu'il découvrait là, sous le figuier ancestral d'Andalousie, enveloppé par l'odeur entêtante du thym écrasé sous les pas et de la poussière soulevée par les jeux incessants des enfants, c'était autre chose. C'était une sensation qu'il n'avait jamais su nommer, jamais su saisir en une vie jalonnée de fuites, de départs précipités et de liens toujours éphémères. C'était la première fois qu'il ressentait ce mélange doux et complexe, une sorte d'apaisement inattendu qui venait contredire toutes ses certitudes.

La nuit vint, les enfants étaient couchés, Ana alla voir Marina, elles se parlèrent à mi-voix, se sourirent, Ana prit Erwin par la main et l'emmena dans une chambre, garnie d'un lit immense, tout neuf, et ils se retrouvèrent intimement, comme à la première fois. Au petit matin, Marina les rejoignit, et quelques heures après, Erwin se réveilla avec d'un côté la corolle rousse des cheveux d'Ana et sur son autre épaule, les tresses noires de Marina qui lui chatouillaient tout doucement la joue. Il resta immobile, surpris, décontenancé, mais les deux femmes se réveillèrent et commencèrent à le toucher et l'embrasser. Peau blanche couverte de taches de rousseur, peau noire aux replis rosés, tout cela le recouvrit, il caressa et pénétra tantôt l'une, tantôt l'autre, l'amour les engloba, les emmena vers des hauteurs de sens insoupçonnées.

Il avait toujours cru, avec une conviction inébranlable forgée par des années d'expériences solitaires, qu'il fallait choisir. Choisir entre partir et rester, entre une femme ou une autre, et la route infinie qui s'offrait à lui, entre la liberté solitaire et le poids, la douce contrainte, des siens. Sa vie avait été une succession de décisions radicales, chaque départ affirmant un peu plus cette conviction, cette nécessité de se séparer pour être soi. Et voilà qu'il était là, dans cette maison, ce grand lit au milieu d'une famille qu'aucune loi humaine n'aurait pu prévoir ni rassembler.

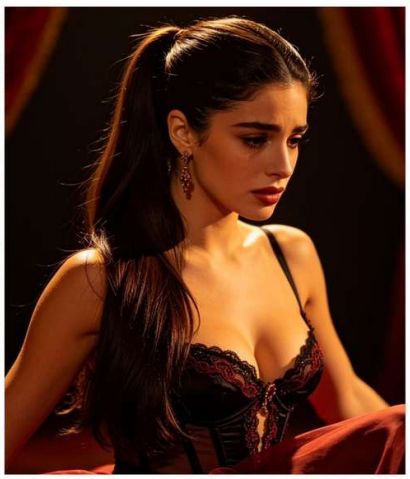
Dans une chambre à côté, il y avait sa fille adoptive, Hélène, trouvée à Abidjan, hasard inattendu d'une histoire lointaine. Elle partageait sa chambre avec Annabella, sa sœur de cœur, la fille d'une autre, désormais partie intégrante de leur voyage, de leur quotidien. Contre lui, nue, patchwork de taches de rousseur, il y avait Ana, sa cousine et amante, une femme forte et indépendante, ancrée dans cette terre, qui ne lui demandait pas d'être uniquement à elle, qui ne cherchait pas à l'enfermer dans une vie sédentaire, mais l'accueillait tel qu'il était, avec ses fantômes passés et sa moto rutilante. Contre lui, de l'autre côté, nue aussi, brillante d'ébène, Marina qui l'avait suivie, en acceptant de le partager avec un autre amour. Leurs mains contrastées se rejoignaient sur sa poitrine.

Dans une autre chambre, son fils qu'il ne connaissait pas, mais qu'il apprendrait à connaître et à aimer. Il y aurait aussi tous ces enfants que le monde avait jetés ou oubliés, et dont sa cousine s'occupait avec tendresse et douceur. Il l'aiderait, après tout, cela avait été son métier dans une vie antérieure. Et sous l'arbre, juste à côté, il y avait la moto de son père, son propre héritage roulant, prête pour le jour où l'appel de la route le reprendrait. Mais cet appel, pour la première fois de sa vie, ne sonnait plus comme une urgence absolue, une nécessité vitale. Il n'avait rien choisi de tout cela. Il n'avait pas eu à le faire. Il avait tout gardé. Il avait tout embrassé. Et pour la première fois de sa vie, cette coexistence de toutes les facettes de son existence, de tous les chemins possibles, ne ressemblait ni à la fuite incessante qui avait défini son passé, ni à la cage redoutée qui l'aurait privé de sa liberté. Non, c'était juste une maison. Su casa.

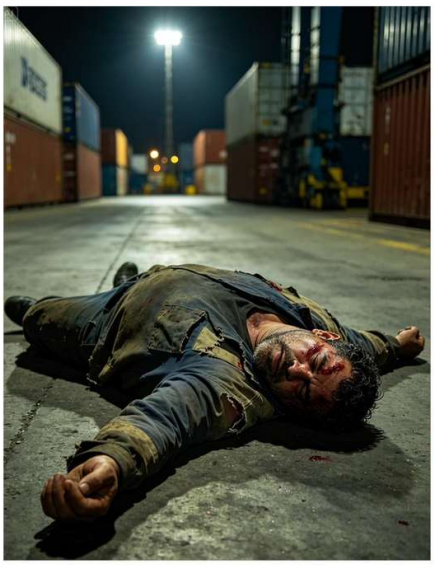
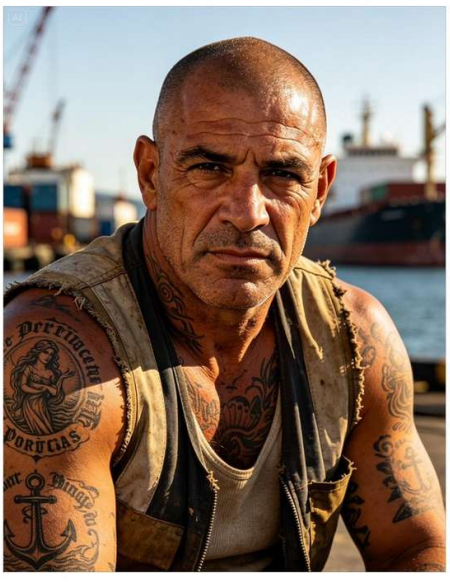
Capitaine Dubois
NOTICES UNE NOTICES

ARENA DE
GOUREN

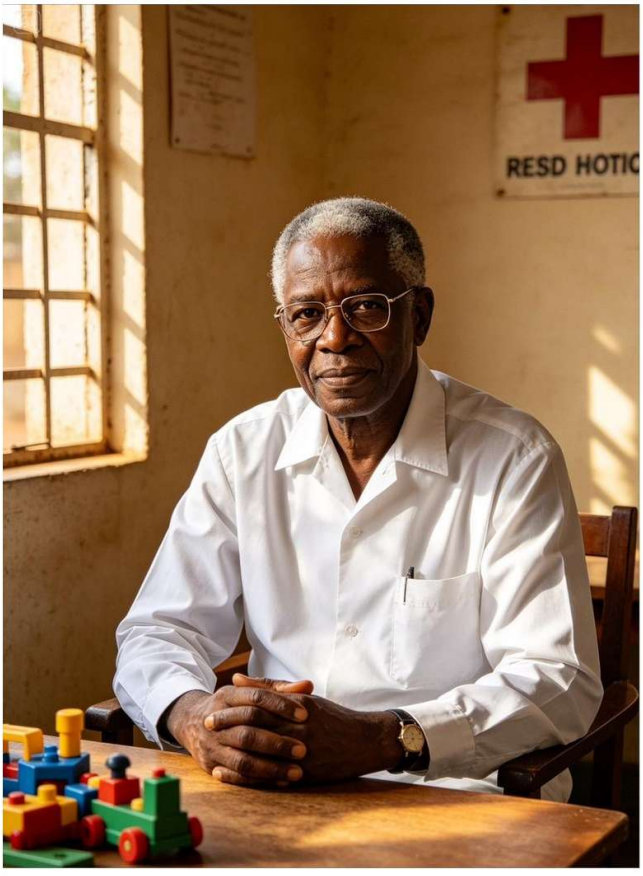
CAFÉ
HACIENDA



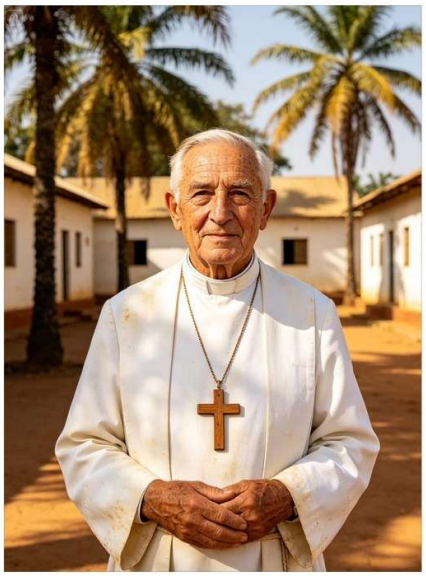
Pousada do fado

BAR TAGE



DreaminaAI


RESD HOTIC

AMBASSADE
DE
FRANCE
ABIDJAN



DOUANE
CUSTOMS
ARRIVÉES

ESCUELA NACIONAL